3 1761 06234806 5

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LA MUSE FRANÇAISE

1823-1824

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.

LF C
M9863

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LA MUSE FRANÇAISE

1823-1824

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME I

122093
2/5-/12

PARIS

PUBLICATIONS DE LA STÉ NELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

(*Anc*t *rue Cujas*)

ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie, ÉDITEURS

101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1907

PQ
1137
M78
t.1

INTRODUCTION[1]

La *Muse Française* fut l'organe officiel du premier groupement romantique. Editée d'abord par Boulland, puis par son successeur Ambroise Tardieu, elle parut mensuellement de juillet 1823 à juin 1824; après quoi, elle s'éteignit,

1. Bibliographie générale : *Conservateur littéraire.* — *Annales de la littérature et des arts.* — *Mercure du dix-neuvième siècle.* — *Recueils* des Jeux Floraux. — *Annales romantiques.* — Répertoires biographiques et bibliographiques de Rabbe, Sarrut et Saint-Edme, Quérard, Barbier, Asselineau. — Mémoires et souvenirs de Jal, Mme Ancelot, D. Stern, E. J. Delécluze, Amaury Duval, Mme Ménessier Nodier, Barbier, etc. — Correspondances de Hugo, Lamartine, Vigny, Stendhal. — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*; *Causeries du lundi*, t. III; *Nouveaux lundis*, t. VI. — Th. Gautier, *Histoire du romantisme*; *Portraits et souvenirs littéraires.* — J. Lefèvre-Deumier, *Célébrités d'autrefois.* — P. Foucher, *Coulisses du passé.* — Chaudes-Aigues, *Écrivains modernes de la France.* — Vinet, *Études sur la littérat. franç. au dix-neuvième siècle.* — A. Nettement, *Histoire de la littérat. franç. sous la Restauration.* — Gaspard de Pons, préfaces et notes des *Adieux poétiques* et des *Essais dramatiques.* — Barbey d'Aurevilly, *Les Hommes et les Mœurs.* — *Victor Hugo raconté...* — E. Biré et E. Grimaud, *Les Poètes lauréats de l'Académie française.* — E. Biré, *Victor Hugo avant 1830.* — L. Derôme, *Éditions originales des romantiques.* — L. Séché, *Études d'histoire romantique.* — Charavay, *A. de Vigny et Ch. Baudelaire, candidats à l'Académie française.* — E. Asse, *Éditions originales d'A. de Vigny*; *Petits romantiques.* — A. Le Roy, *L'aube du Théâtre romantique.* — Lardanchet, *Les Enfants perdus du romantisme*, ch. I. — E. Dupuy, *La Jeunesse des romantiques.* — M. Salmon, *Le*

n'ayant plus de raison d'être. Assez brève destinée, qui n'enlève rien à son importance. Cette période est, dans l'histoire de l'école, un moment décisif; quelques années plus tôt, au temps du *Conservateur*, on ne peut dire qu'elle soit formée; quand la *Muse* cesse de paraître, elle a pris conscience d'elle-même, elle se dégage de ce qui survivait, en elle, du passé, elle est prête à renier ses premières admirations.

Ce que promettait la jeune revue, ces vers de Virgile, imprimés sur sa couverture bleue, le disent assez :

> Jam redit et virgo . . . . . .
> Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Autant que fraîche d'inspiration, elle devait être riche de matière, et variée. Chaque livraison comporte trois parties, — Poésie, Critique littéraire, Mœurs — chacune munie, comme il convient, de son épigraphe. En tête de la première, le mot de Chénier, qui est tout un programme :

> Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques;

ce vers de Stace pour les articles littéraires :

> Tu longe sequere, et vestigia semper adora;

et pour les chroniques, signées à l'ordinaire du pseudonyme d'Emile Deschamps, *le Jeune Moraliste*, une phrase de Montaigne : « Il en est (et qui ne sont pas les pires) les-

---

Salon de l'Arsenal (Rev. de Paris, 1906). — *Papiers manuscrits* d'E. Deschamps. (Je tiens à dire ici ce que je dois à M. et Mme L. Paignard; outre les manuscrits, déposés maintenant à la bibliothèque de Versailles, ils ont bien voulu me communiquer toute une correspondance inédite d'un vif intérêt; chez la petite-nièce du charmant poète que fut E. Deschamps, cette bonne grâce m'a semblé, d'ailleurs, toute naturelle. Je dois remercier aussi M. Taphanel, conservateur de la bibliothèque de Versailles, et mon ami le poète Jacques Madeleine, dont le concours, en des recherches parfois difficiles, m'a été précieux.)

quels ne cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateurs de la vie des autres hommes pour en juger et reigler la leur. »

La liste des collaborateurs, telle que la donne Emile Deschamps dans une note de ses dernières années, présente, au moins au premier aspect, une surprenante diversité : « La *Muse française* eut pour fondateurs : A. Soumet, A. Guiraud, ces deux poëtes de transition entre le classique et le romantique, puis Victor Hugo, Alfred de Vigny, Saint-Valry, Desjardins, grand et original critique, mort presque aussitôt, et Emile Deschamps... A ces fondateurs se joignirent bien vite, comme collaborateurs sympathiques : Ch. Nodier, Jules Lefèvre, Belmontet, Pichald, Chênedollé, Saint-Prosper, Briffaut, Baour-Lormian, Ancelot, Gaspard de Pons, comte Théobald Wash, etc... et enfin Mesdames Sophie Gay, Delphine Gay, sa fille, Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Hortense Céré-Barbé, Dufrénoy, etc.[1]... » Il y a là des noms que l'on s'étonnerait de rencontrer ensemble, si l'on ne connaissait, en ces années de début, la confusion étrange des partis. C'est lentement que les romantiques sont arrivés à préciser leurs aspirations originales. L'école ne s'affirme pas par de belles manifestations d'audace, par des cris de révolte. Elle se

1. *Œuvres complètes*, Paris, Lemerre, t. IV, p. 302. — Note écrite en réponse à une lettre d'A. de Latour : « ... Vous me diriez comment elle naquit, cette *Muse* et par qui ? S'il faut la confondre avec le Cénacle, et si les poëtes du recueil n'ont pas été plus tard les premiers à sortir du Cénacle ? Je sais bien que tout cela ne s'est fixé que plus tard, un peu après coup, et comme les origines de toutes les religions. Plus tard, les lueurs sont devenues des rayons. Tout s'est d'abord résumé en quelques noms propres. Mais ces noms, quels sont-ils au juste ? Nul n'en a gardé mieux que vous la mémoire. Vous êtes l'Ossian de la tribu. J'interroge pieusement les cordes de sa harpe. J'ai fait un pélerinage à la grotte de Fingal. Est-ce que cela ne me donne pas un peu le droit d'interroger le dernier adepte poétique survivant du cycle ?... » (Lettre inédite.)

constitue au milieu de toutes sortes de timidités. Victor Hugo a commencé par l'admiration de l'abbé Delille[1].

***

Parmi les vivants aussi, il faut à ces jeunes gens de glorieux patrons. La génération précédente a donné quelques poètes devant lesquels ils s'inclinent et qui, par une aberration singulière, leur semblent les apôtres d'un art nouveau. Six mois avant la *Muse Française,* ont paru chez l'éditeur Persan les *Tablettes romantiques*[2]. Le volume était orné des portraits de Soumet, de Guiraud, d'Ancelot, de Nodier, celui-ci avec son air habituel de finesse et de simplicité, les trois autres fièrement campés, le front découvert, le cou dégagé par des draperies flottantes, les cheveux artistement ondulés, l'œil étincelant, — face à la foule, et à l'avenir. Ils resteront les maîtres vénérés du premier cénacle.

Soumet a le prestige, d'abord, de cette étonnante souplesse d'esprit qui a permis sa précocité de poète, et qui lui a permis aussi de chanter tour à tour, avec une égale sincérité, tous les pouvoirs successifs. Aux Jeux floraux, à l'Académie française, au théâtre, il n'a connu que le succès. Dans les concours, son indifférence du sujet le sert merveilleusement. *Le fanatisme, l'incrédulité, les embellissements de Paris, les derniers moments de Bayard, la découverte de la vaccine,* quel que soit le thème, il est toujours prêt à l'enthousiasme ou à l'émotion. Et cette émotion, étant banale, est communicative : *la Pauvre fille* nous a valu toute une série d'élégies pleurardes. A deux jours d'intervalle, le 7 et le 9 novembre 1822, sa *Clytemnestre* et son *Saül* ont obtenu, à la Comédie française et à l'Odéon, un double triomphe. Séduisant avec cela, d'un

1. Voy. dans la livraison de septembre le début de l'article de Saint-Valry.

2. Premier volume de la série des *Annales romantiques.*

accueil bienveillant, d'un charme personnel qui ne laisse pas la force de lui reprocher ses palinodies. Pour ces débutants, il est la poésie même. V. Hugo retrouve dans *Saül* « toute l'immense épopée de Milton[1] ». — « Notre grand poëte Soumet... », dira-t-il encore après son « abjuration[2] ». J. de Rességuier lui dédie ses *Tableaux poétiques*. Quant à Emile Deschamps, il nous a transmis, en une pièce de vers, le souvenir de leur première rencontre. Le morceau est tout vibrant d'un enthousiasme pieux :

Un jour, — étais-je enfant! — j'appris, non sans terreur,
Qu'Alexandre Soumet lui-même, le poëte
Dont les vers, au collège, avaient tourné ma tête,
Désertait son Toulouse et dans notre maison,
Précisément, venait passer une saison!
Tout mon corps de quinze ans, devant cette nouvelle,
Trembla comme Psyché, quand l'amour se révèle,
Et je restai muet, et dans le saint effroi
D'un vassal averti de l'approche du roi.
Mon front rougit ensemble et d'orgueil et de honte[3].....

De tels admirateurs ne se résigneront pas sans peine à l'avortement d'une carrière qui s'annonçait si brillante. Dans une lettre à E. Deschamps du 30 octobre 1836, A. Guiraud revient avec mélancolie sur le passé :

Le pauvre Soumet s'est donc relégué à l'Arsenal! L'y voilà perdu, lui qui l'était presque déjà, rue S^t^-Florentin. Comme cette existence de poëte et même d'homme s'est volontairement gâtée depuis 20 ans! Que de mécomptes il s'est donnés

1. Article du *Moniteur*, 26 novembre 1822. Cité par Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 279. — Comp. l'article de Desjardins dans la 3^e^ livraison de la *Muse française*.

2. *Correspondance*, lettre du 7 mai 1825.

3. Emile Deschamps, *Œuvres complètes*, t. I, p. 231. — Sur Soumet, voy. encore la notice de Jules Lefèvre-Deumier, en tête de la *Jeanne d'Arc* de 1846; Th. Gautier, *Histoire du romantisme*; et, d'une manière générale, sur tous ces essais de théâtre semi-romantique, A. Le Roy, *L'aube du Théâtre romantique*, Paris, Ollendorff, 1904.

et il a donnés à ceux qui ne le connaissent pas comme nous! C'est un homme dont la nullité actuelle tient du prodige, comme la capacité de son esprit et l'excellence de son cœur. Ce sont de ces avortements inexplicables. Quelle intelligence pourtant! Je n'en connais pas de plus distinguée, à la forme humaine près, qui manque de naturel et s'en crée un de pénible et de faux! Oh! tenez, je lui en veux de ne pas être tout ce que je le sais, tout ce qu'il pourrait être, s'il voulait voler dans notre atmosphère. Je l'aime tant[1].

Cette mélancolie n'est pas sans raison. En ces années de début, Alexandre Soumet et Alexandre Guiraud ne semblaient-ils pas réservés pour des destinées pareilles? Avec

---

1. Lettre inédite. — Soumet, d'ailleurs, même après sa « défection », restera sympathique aux jeunes poètes. A Emile Deschamps, de Blois, le 14 octobre 1837 : « Comment, cher Emile, vous avez franchi à plein vol la ville de Blois sans vous y arrêter? Vous lui avez joué un tour d'aigle; c'est au reste bien naturel, et cependant vos sympathies de grand artiste vous y appelaient. Le château de Blois avec sa chambre des Mignons, et les taches de sang du duc de Guise, valait bien celui d'Amboise; et la ville si pittoresque, ce grand espalier épanoui au soleil, où les jeunes filles mûrissent si vite, vous l'avez dédaignée; c'est peut-être parce que les poëtes n'y mûrissent jamais; mais ils viennent quelquefois y mourir... » — Le 6 décembre 1839 (date de la poste) : « Roméo et Juliette! Berlioz et Emile Deschamps! ces noms poétiques, ces noms aimés nous reviennent de toutes parts, cher ami, et réveillent les échos de ma tombe et donnent la force à ma main paralytique de soulever une plume. Les notes si puissantes de Berlioz n'ont pas éclipsé vos beaux vers; il faut que la strophe soit bien éclatante pour se faire jour à travers deux cents instrumens, et Jules Janin lui-même, dans son feuilleton de dimanche, a constaté ce miracle. La gamme musicale, cher ami, présente une singularité bien remarquable : elle est à la fois divisible en sept notes et en 12 demi-tons, c'est-à-dire qu'elle est à la fois le symbole du nombre 12 et du nombre 7. Voilà le secret de toute sa force et voilà pourquoi vos beaux vers s'unissent si admirablement à cette langue des prodiges. Je suis parti de Paris enveloppé de couvertures et dans un état de faiblesse extrême. En passant devant la rue St-Florentin,

plus de verve gasconne chez celui-ci, et plus de sérieux, pourtant, dans ses affections[1], ils ont été, mieux que des amis de jeunesse, des compagnons de gloire. Les *Macchabées* ont précédé *Saül* de quelques mois; neuf ans après la *Pauvre fille*, les *Elégies savoyardes* ont fait verser les mêmes larmes, et l'année suivante, Jules de Rességuier confond les deux poètes dans une commune louange : « Ces deux jeunes auteurs, si justement célèbres, sont liés par l'éducation, la gloire et l'amitié. Nés tous deux en même temps dans le midi de la France, ils ont fait passer dans leurs vers l'éclat de leur beau ciel; tous deux couronnés au théâtre, tous deux l'objet de la faveur publique, ils doivent l'un et l'autre à cette même faveur une révélation entière des entretiens secrets qu'ils ont avec les Muses. Leur gloire est notre gloire[2]. »

A côté de ces méridionaux, et sur le même plan, un Normand : Ancelot. Celui-ci, encore, s'étonnera plus tard des progrès de l'école et refusera de la suivre. Dégoûté assez vite de l'art pur[3], mélancolique, réduit à de mé-

---

où nous avons vécu ensemble de douces heures, mon cœur s'est brisé de douleur et de regrets, car, au milieu de mes infirmités, vous savez, Emile, avec quelle tendresse je vous aime. Les premiers jours de mon séjour à La Rochelle m'avaient un peu ranimé, mais je suis retombé dans toutes mes souffrances. Adieu, mon bien cher Emile... Dites à Lefèvre, à Gaspard, à Rességuier de se souvenir quelquefois de leur vieil ami... » (Lettres inédites.)

1. Vigny, *Journal d'un poëte*, édit. Lemerre, p. 230. — Sur Guiraud, voy. Vinet, *Etudes sur la littérature française au dix-neuvième siècle*, Paris, 1851 (t. III); E. Charavay, *A. de Vigny et Ch. Baudelaire, candidats à l'Académie*, Paris, Charavay, 1879. (Aux *Pièces justificatives*, p. 121, une lettre de Guiraud, accusant la portée politique des *Macchabées*.)

2. Article de *la Muse française* (t. II, février 1824) sur les *Poëmes et Chants élégiaques* de Guiraud. Comp., en 1861, la préface des *Essais dramatiques* de Gaspard de Pons, p. 18.

3. Préface des *Familières*. Voy., sur Ancelot, R. de Toreinx (E. Ronteix), *Histoire du romantisme en France*, Paris, Du-

diocres besognes, il regrettera le temps où triomphaient les timides audaces de *Louis XI* et de *Fiesque*, où une pension royale récompensait sa fidélité aux fleurs de lys. Il ne sera plus que le mari de M^me^ Ancelot et le père de Louise Edmée[1]... Pour l'instant, il est encore dans la fraîcheur de ses premières illusions. Son article sur Vigny en a fait un des patrons de l'école nouvelle[2]; la *Muse française* publie le premier chant de son poëme de *Marie de Brabant*[3].

Stendhal est le seul peut-être à comprendre que cette poésie n'est que la poésie du passé : « M. Ancelot fait avec succès le vers emphatique et magnifique que Racine a introduit sur la scène française et que Voltaire a encore exagéré. Tout ce qu'écrit M. Ancelot paraît imité, quant au style, de la tragédie de *Mahomet* de Voltaire[4]... » Mais le jugement de Stendhal importe-t-il, quand il s'agit de poésie? Les jeunes poètes sont trop heureux de trouver des collaborateurs de cette qualité. — Et Soumet, Guiraud, Ancelot sentent leur gloire solidaire, leur importance identique. En décembre 1822, l'académicien Roger célébrait leurs louanges dans un discours d'ouverture à la Société des Bonnes-Lettres[5]; en 1824, le *Mercure du XIX^e^ siècle* les prend ensemble à parti[6]; en 1825, leurs trois noms se trouveront réunis sur la même affiche de théâtre : cette œuvre commune est l'opéra de *Pharamond*, joué en l'honneur du sacre de Charles X.

Ce ne sont pas les seuls poètes d'ailleurs qui, à la *Muse*

---

reuil, 1829; la notice de Saintine dans l'édition des *Œuvres complètes*, Paris, Delloye, Lecou, 1838.

1. L. Séché, *A. de Vigny et son temps*, pp. 243-258.

2. *Annales de la littérature et des arts*, 1822, t. VII, p. 73. (Cité par Séché.)

3. Livraison de mars 1824.

4. Lettre du 14 octobre 1825, *Correspondance inédite*, Paris, M. Lévy, 1855, t. I, p. 315.

5. Cité par Biré, p. 241.

6. *Salon d'une Bonne-dame de lettres*, t. V, pp. 10 et suiv.

française, représentent les traditions de l'école impériale. D'une admirable docilité d'esprit, le premier cénacle ne se contente pas d'admirer Soumet; il partage ses admirations. Or, Soumet a des admirations fâcheuses. « On ne saurait trop chercher à ramener à la pureté de son style et de ses doctrines, professe-t-il, à propos de Baour-Lormian, les jeunes poëtes qui essaient leurs premiers pas dans une carrière si noblement parcourue[1]... » Et Baour-Lormian, avec une pièce sur le *Printemps* ouvre la cinquième livraison de la *Muse*. C'est Soumet, encore, qui a choisi un morceau dans l'œuvre de Chênedollé, et corrigé les épreuves. « Mon cher maître et ami, lui écrit-il le 20 septembre, je viens moi-même du bureau de notre journal; je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi pour corriger les épreuves de vos beaux vers. Nous avons hésité longtemps entre les stances du Troubadour et le morceau du Dante, comme on hésite entre une statue d'Hébé et celle d'un Hercule[2]... » Il est vrai qu'ici, on n'a pas le droit de se plaindre. Si sa carrière est achevée maintenant, Chênedollé, du moins, a été un véritable poète. D'ailleurs, il ne reste pas muré dans ses souvenirs. Toutes ses sympathies vont à cette jeunesse enthousiaste.

A Emile Deschamps, de Vire, le 25 octobre 1828 :

Monsieur et bien cher ami,

Je viens de voir vos *Etudes* annoncées dans le *Globe* qui en a cité quelques pièces que j'ai dévorées; et je vous écris sous le charme de cette ravissante et trop courte lecture. Je suis ravi, enchanté, transporté. Depuis les recueils de notre ami commun, M. V. Hugo, je n'ai rien lu, en Poésie, qui m'ait fait autant de plaisir. Votre poésie, tour à tour fine, gracieuse, forte ou magnifique, m'a véritablement enivré; et je *grille* de

1. Article sur la *Jérusalem délivrée*, livraison de décembre 1823 de la *Muse française*. — Le *Conservateur littéraire* avait consacré déjà deux articles à ce poème, moins enthousiastes. (2me et 4me livraisons; signés A.)

2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 312.

vous lire tout entier. Envoyez moi donc votre recueil, et cela sans délai aucun : je ne balance pas à vous *le* demander, et vous me *le* devez ; car bien sincèrement, personne (et je n'excepte pas vos meilleurs amis) ne vous lira avec autant de plaisir que moi.....

Et le 16 novembre, en remerciant de l'envoi :

Vous devriez m'écrire et me parler de vos amis, MM. *V. Hugo, Alexandre Soumet*, et des autres jeunes poëtes que je ne connais pas, mais au sujet desquels je prends le plus vif intérêt, tels que MM. *Alfred de Vigny, Rességuier*, etc... Que font-ils? Feront-ils paraître quelque chose cet hiver? Soyez assez aimable pour me mander cela[1].

On s'étonnerait davantage de trouver, dans ce premier volume, le nom de Brifaut qui, moins que l'auteur des *Etudes poétiques*, moins que le traducteur d'*Ossian* et de la *Jérusalem* semble ici à sa place..... Mais Brifaut a compté parmi les rédacteurs du *Lycée Français* de Ch. Loyson[2]; il a été en 1821, il sera encore en 1827 un des membres du comité de lecture de l'Odéon, qui a joué en 1820 son *Charles de Navarre*; enfin son orthodoxie politique est inattaquable. Il a adhéré des premiers à cette Société des Bonnes-Lettres où se rencontrent, depuis janvier 1821, les jeunes poètes et les défenseurs de la royauté et qui est, à la fois, le centre de réunion des monarchistes et le berceau du romantisme[3].

---

1. Lettres inédites.

2. L. Séché, *Lamartine*, p. 312. — Voy. les *Souvenirs* de Ch. Brifaut et la notice de Bignan au tome I de ses *Œuvres*, Paris, Diard, 1858, in-8°.

3. Biré, ch. VII. A la séance d'ouverture (15 février 1821), Brifaut donna lecture d'un conte en vers, *Le Derviche*.—Quand les romantiques rompirent avec le passé, il sut se montrer philosophe et homme d'esprit. A Emile Deschamps (non daté; sans doute 1828) : « Mais comment faites-vous donc pour posséder tous les talents? Vous savez plaire, même en désobligeant. Dites-moi votre secret, je vous en prie. Vous vous

C'est là le titre essentiel, car il n'est pas de poésie en dehors des saines doctrines. La *Muse française* est avant tout une revue catholique et monarchiste. De ses rédacteurs, il n'en est guère qu'un qui se soit compromis dans l'autre parti : Louis Belmontet. Fils d'un ancien soldat de l'armée du Piémont retiré à Toulouse, une notice insérée dans la *Biographie des hommes du jour* de Sarrut et Saint-Edme[1] conte les exploits de sa jeunesse batailleuse. Ce sont des bagarres continuelles : dans les cours du lycée, d'abord, où royalistes et libéraux en herbe s'exercent aux douceurs de la politique, puis dans les rues de la ville. Sa verve facile se répand en satires virulentes : contre les missions, contre les Jeux floraux qui ont repoussé son ode sur les *Manes de Waterloo* et son dithyrambe en l'honneur de *Talma*, contre des poètes qui plus tard deviendront ses amis. Belmontet père éprouve le besoin de l'éloigner de Toulouse, et le jeune poète arrive à Paris. L'Académie française ne lui est pas plus favorable que l'Académie toulousaine; effarouchée de ses sentiments,

---

armez du fouet vengeur, vous chassez les marchands du temple; je suis un de ces marchands, et au lieu de me fâcher, je ris en me voyant à la porte. Je suis presque tenté de vous adresser des remerciemens pour m'y avoir mis avec tant de grâce. Il n'y a que vous à qui ces manières là puissent réussir. Si vous n'êtes pas pour moi le Sauveur, vous êtes mieux. Je suis proscrit et charmé! J'aime ma disgrâce annoncée par vous. Je me console de mon arrêt en le lisant. Voilà un de ces prodiges qui me font admirer votre esprit, au moment où vous me forcez à prendre une si triste opinion du mien. Adieu, Monsieur. Il vous appartient d'être le fondateur de la nouvelle loi; vous ne pouvez manquer de la faire prospérer, vous avez le don de la persuasion et la grâce est en vous. Permettez-moi pourtant de ne pas figurer parmi les nouveaux convertis. Je suis trop endurci pour me repentir, mais je ne vous en crierai pas moins *Hosanna*. — Le Pharisien délogé par vous, Brifaut. — Paris ou Jérusalem, le 1er mois de l'ère d'Emile Deschamps. » (Lettre inédite.)

1. Quérard attribue cette notice à Belmontet lui-même.

elle refuse un prix à son *Malesherbes*[1]. Mais ces déceptions ne sont pas pour le faire reculer; il écrit à la *Minerve*, il s'est affilié à la société secrète des Carbonari...

Comment cet ennemi intransigeant de l'idée monarchiste a-t-il gagné, parmi les jeunes poètes ultra, des sympathies? C'est ce que nous ne savons pas très bien. Soumet dut y être pour quelque chose. Peut-être aussi, la communauté d'origine fit-elle passer sur des divergences d'opinion. Rességuier, qu'il avait jadis pris à parti, savait sans doute qu'entre gens du Midi il faut tenir compte d'une certaine exubérance naturelle, que la rancune ne serait pas de mise : il devint assez vite de ses meilleurs amis. En 1823, d'autre part, le carbonarisme français est découragé. Sans rien renier de ses idées, Belmontet a consenti, pour quelques années, à ne plus mêler la poésie et la politique; l'Académie de Clémence-Isaure cesse de bouder et le couronne généreusement[2].

***

Sous l'inspiration de Soumet et de Guiraud, la *Muse française* risquerait de n'être qu'une revue assez banale. Mais elle n'en est pas réduite à ces survivants d'autrefois. Depuis quelques années, une génération nouvelle est arrivée à la lumière : toute une jeunesse dont l'originalité ne

---

1. *Le dévouement de Malesherbes*, sujet proposé pour le concours de 1820, reporté à 1821. Le prix fut obtenu par Gaulmier. Gaspard de Pons avait concouru. (*Adieux poétiques*, t. III, p. 10.) De même V. Hugo. (Pièce publ. dans la *Revue de Paris*, 15 févr. 1902, par M. E. Dupuy.) Voy. Biré et Grimaud, *les Poètes lauréats de l'Académie française*, Paris, Bray, 1864-65.

2. Recueil de 1823. — En 1824, *les Tristes*, dédiés au comte d'Houdetot. — En 1828, dans le recueil des Jeux Floraux, *le Souper d'Auguste*, qui déjà, par le choix du sujet, par l'idée maîtresse aussi, annonce sa tragédie : *Une fête de Néron* (Odéon, 29 déc. 1829, collab. Soumet).

s'est pas dégagée encore, — qui cependant apporte dans l'imitation un accent personnel de sincérité.

Parmi ces débutants, Victor Hugo fait déjà figure de chef d'école. Tout a servi sa gloire naissante : ses succès académiques et les « prodigieuses espérances » qu'ils ont fait naître [1], quelques polémiques adroitement soutenues, un mélange d'audace et de prudence, cet art d'attirer l'attention, surtout une certaine assurance qui en impose [2], une majesté simple et noble. On sent qu'il sera dieu ; il le sent lui-même et il se prépare à son rôle.

Le *Victor Hugo raconté* parle avec une légèreté voulue de la création de la *Muse :* « MM. Soumet, Guiraud et E. Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. V. Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer ; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda, par amitié [3]... » Faut-il prendre au sérieux cette attitude de condescendance un peu dédaigneuse ? V. Hugo s'intéressait-il aussi peu, personnellement, à la revue nouvelle [4] ? Lui répugnait-il vraiment de se distraire de ses « travaux », pour de vulgaires besognes de presse ? Il ne semble pas pourtant qu'il ait méprisé ce mode d'action.

A cet égard, quelques dates sont à retenir. Fondé en décembre 1819, le *Conservateur littéraire* a cessé de paraître en mars 1821. Le mois suivant, les *Annales de la littérature et des arts* recueillent sa succession, et une note du 7 avril annonce officiellement que, si tous les « émigrants » de la revue défunte ne peuvent se retrouver ici, MM. Hugo, en revanche, donneront leur collaboration effective. Le 21 avril, V. Hugo publie en effet son ode de *la Fille d'O'Taïti* et le 9 juin son article sur les Jeux floraux. En août, les choses se sont gâtées ; des questions

1. Lettre de Soumet, cit. par Biré, p. 129.
2. Lettre de Soumet, cit. par Biré, p. 153.
3. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, p. 83.
4. Voy. dans la *Correspondance* la lettre du 22 août 1823.

d'intérêt ont brouillé le poète avec la direction des *Annales*[1]. Pour plus d'un an, il se tient à l'écart des journaux ou revues. Cette année 1822 lui laisse d'ailleurs peu de loisirs. La publication des *Odes* au mois de juin, les démarches de toutes sortes en vue de son mariage : son activité est assez occupée. Dans les derniers mois seulement, et une fois le mariage accompli, il donnera au *Moniteur* un article sur *Saül* (26 novembre) et l'ode sur *Louis XVII*, lue d'abord à la Société des Bonnes-Lettres (13 décembre).

Mais en 1823, il faut se remettre à l'active préparation de l'avenir. Au début de février, la publication de *Han d'Islande* a ranimé l'attention. Des polémiques se sont engagées, assez violentes, qui ne sont pas certes pour l'effrayer, mais qui lui prouveraient, s'il n'en était convaincu déjà, la nécessité d'avoir un organe sur lequel il puisse compter. Le *Miroir* a pris parti contre lui. En avril, Léon Thiessé, Tissot, Senancour, Latouche ont fondé le *Mercure du dix-neuvième siècle*, et leur programme est inquiétant. Eux aussi ont les yeux fixés sur l'avenir; ils rêvent d'une littérature nouvelle; mais cette littérature, ils la veulent animée de « l'enthousiasme libéral »[2]. Parmi les adhérents des Bonnes-Lettres, ils ne voient que courtisans éhontés, « amateurs de places, de rubans, de pensions... »[3]. Le moment n'est-il pas décisif pour Hugo,

---

1. Lettre à Trébuchet, du 8 octobre. Publ. dans *l'Amateur d'autographes* du 15 février 1902.

2. *Introduction* de Tissot, t. I, p. 12. — Comp. t. II, p. 46.

3. *Lettre sur les théâtres* (à propos de Guiraud) : « Dès son arrivée à Paris, on l'enlace, on le caresse, on le jette dans je ne sais quelle confrérie académique où l'on voit affluer tous les amateurs de places, de rubans, de pensions, où l'on fait tour à tour des élégies et des cantiques, des sermons et des comédies, où l'on ne connaît de Muse, que la faveur, et d'Apollon, que le budget. » (T. I, p. 140.) — Comp. dans le t. IV, p. 291, *Doctrine de nos adversaires* de Félix Bodin; dans

comme pour ses amis? N'est-ce pas une nécessité pour le romantisme catholique et monarchiste de grouper ses forces, de se révéler une école vraiment constituée, ayant son programme et ses défenseurs, — et, si la *Muse française* fait son apparition trois mois après le *Mercure*, est-ce coïncidence de hasard [1]?

V. Hugo, toutefois, n'apporte pas à la revue nouvelle l'activité qu'il déployait au temps du *Conservateur littéraire*. Sa situation déjà considérable de poète lui permet de ne pas se prodiguer : assez de bonnes volontés s'offrent à lui. Il demeure non pas à côté, mais au-dessus. Pour les deux volumes, son apport se réduit à deux pièces de vers et cinq études en prose. Retenu par ses obligations militaires, et d'ailleurs réservé par nature, Vigny donne moins encore : trois poèmes et deux articles.

En somme, le seul collaborateur régulier et, semble-t-il, le directeur véritable est le poète Emile Deschamps. Personne n'est mieux fait pour tenir cet emploi. Il a toutes les aptitudes nécessaires : facilité de travail, vivacité spirituelle, intelligence bien française, ouverte à toutes les nouveautés, capable de tout comprendre, — et cette qualité

---

le t. V, p. 1, l'*Epître* de Viennet, et, p. 170, l'article de Thiessé sur le discours d'Auger.

1. L'antagonisme persiste entre les deux revues. Elles affectent de s'ignorer; mais voy. t. VII, p. 236, à propos de la réception de Soumet à l'Académie : « Il circulait lourdement dans Paris une gazette, la *Muse*, qui professait des principes subversifs de la langue française; elle médisait périodiquement du goût et de la raison, comme des eunuques médiraient de la virilité; elle annonçait sans détour l'intention de substituer, aux autels du vrai dieu de notre littérature, les autels d'un Baal germanique, divinité enfantée par des cerveaux impuissans, et adorée de tous les stériles esprits. Les collaborateurs de cet ennuyeux pamphlet littéraire mordaient avec rage la lime, dont les Racine et les Boileau avaient poli leurs chefs d'œuvre! Eh bien! c'est parmi les auteurs de ce journal de ténèbres que l'académie est allée choisir son nouveau récipiendaire... »

surtout, dont les cénacles donnent peu d'exemples : un détachement personnel à peu près absolu. Séduisant dès la première rencontre, on l'apprécie davantage à le mieux connaître : « La gaieté et l'esprit en personne », dira Mme Ancelot [1]. Jusque dans la polémique, il apporte cette finesse aimable et souriante. Les nouveaux venus sont sûrs de trouver auprès de lui l'accueil le plus cordial et le

1. *Un salon de Paris*, Paris, Dentu, 1866, p. 22. — Voy. aussi Paul Foucher, *les Coulisses du passé*, Paris, Dentu, 1873; A. Barbier, *Souvenirs personnels*, Paris, Dentu, 1883, et la notice de Th. Gautier, réimprimée dans l'édition des *Œuvres complètes*. — Les lettres de V. Hugo montrent leur intimité. Après un article de Deschamps (peut-être son article du *Mercure* en 1828) : « Comment vous remercierais-je dignement de votre charmant article, mon bon Emile? Que vous êtes bon de donner ainsi aux louanges de l'amitié cet air de conviction! Vous raisonnez si bien et vous paraissez si invinciblement pénétré de la bonté de mes vers qu'en vous lisant, j'étais presque persuadé moi-même! Mais, mon ami, mes vers ne me semblent bons que dans votre prose, si poëtique et si ingénieusement bienveillante! Adieu jusqu'à demain soir. En attendant j'ai voulu vous dire toute ma reconnaissance. Pardon de ce papier. Le papier à écolier est toujours celui qui me convient quand je vous écris. Victor. » — Vers la même époque : « Voici, cher Emile, l'*album* d'hier avec quelque chose qui est un débris d'un article de moi; le tout raturé, défiguré, rongé de fautes d'impression, sans compter les miennes. Il y avait une page sur votre préface qu'ils ont ôtée, en revanche ils ont ajouté mon nom quelque part où il ne devait pas être; et cela m'a fait un étrange effet de lire mon nom dans ma prose, c'est comme si j'avais reçu un coup de poing de ma propre main. Cependant, dans le naufrage de mon pauvre article, surnage encore beaucoup d'admiration pour vous, et c'est ce qui me console qu'il ne surnage ni esprit ni talent. Je vous prie instamment de croire que j'en avais mis un peu. Ne jugez pas la bête sur les abattis, *disjecti membra amici*. Grâce pour ce vers faux et ce mauvais article. Je crains qu'il ne vous coûte de port au moins huit sous; c'est juste huit fois ce qu'il vaut. Votre Victor. » (Lettres inédites.)

plus encourageant. E. Turquety, qui l'a rencontré seulement en 1829, ne tarit pas d'éloges : « E. Deschamps est l'homme le plus aimable que j'aie jamais entendu. Il est impossible de se faire une idée de sa finesse et de sa grâce... Je lui dis de mes vers; il me récita des siens et, en me quittant, il me demanda mon adresse pour m'emmener faire une lecture chez le comte de Vigny [1]. » A cette date, pourtant, bien des rivalités se sont fait jour; mais il les ignore. Il gardera jusqu'à ses dernières années cette fraîcheur, son élégance de tenue et d'esprit.

Les triomphes de ses amis n'ont rien enlevé jamais à l'admiration qu'il leur porte. Il n'est pas *homme de lettres*; il n'a ni la jalousie, ni l'impatience de produire; volontiers, il se dérobe sous des pseudonymes. Comme d'autres, cependant, il a connu les succès précoces. En 1812, encore au collège, son ode de *la Paix conquise* a fait quelque bruit; il a eu l'honneur, trois ans plus tard, d'inquiéter la police de la Restauration; en 1818, *Selmours de Florian*, comédie en trois actes, et *le Tour de faveur*, en un acte, ont forcé les portes de l'Odéon [2]. Mais, volontairement, il a ensuite gardé le silence. En 1826 seulement, il réunit en un volume ses études de la *Muse* et collabore avec son ami de Wailly à l'opéra d'*Ivanhoë* [3].

Cette discrétion n'est pas timidité d'esprit ou impuissance. Le moment venu, il saura le prouver. Une lettre de Victor Hugo du 18 avril 1828 atteste l'importance que gardent ses traductions de Shakespeare dans l'histoire du romantisme dramatique :

Nous sommes d'autant plus fiers de votre triomphe, cher Emile, que nous avons la priorité sur la Comédie Française.

---

1. Lettre cit. par Séché, *A. de Vigny*, p. 142.
2. L'une et l'autre en collaboration avec Latouche.
3. *Le jeune moraliste du dix-neuvième siècle*, Paris, Tardieu, 1826, in-8°. (Voy. plus loin, note de la p. 41.) — Paul Foucher, liv. cit., p. 423, attribue à Antoni Deschamps le livret d'*Ivanhoë*; mais il ne donne pas ses raisons.

Nous avons reçu *Roméo* avec acclamation avant elle. Maintenant, c'est le tour du public. Pour moi, je serai bien heureux le jour où vous enivrerez le parterre de votre belle œuvre. La révolution sera faite, et faite par Emile et par Alfred. Ce sera pour moi une joie d'orgueil et une joie d'amitié. J'aime à dire partout, toujours et à tous, que ce qui était plus que douteux avec *Cromwell* est plus que certain avec *Roméo*. Le pas que vous faites faire à l'art est beaucoup plus grand que le mien.

Je fais votre commission près de [nom illisible] et près de Soulié; et j'irai causer avec vous un soir de votre idée qui me plaît déjà. Sans adieu, et mille fanfares pour *Roméo*. Ecoutez bien, et je suis sûr que de la rue Villelevêque, vous entendrez les applaudissements de la rue N. D. des Champs.

Ce jeudi. VICTOR.

Respect à Madame Emile, amitiés, et mon amitié à Antony [1].

La même année 1828, paraissent ses *Etudes françaises et étrangères*, encore une des œuvres décisives de l'école. Ce n'est pas que tout soit nouveau dans la fameuse préface.

---

1. Lettre inédite. Comp. le jugement de Sainte-Beuve dans son *Joseph Delorme*. — Cette traduction, écrite en collaboration avec Vigny et reçue au Théâtre-Français, ne fut pas représentée. A plusieurs reprises, il fut question de la porter à la scène; toujours des difficultés surgirent, et ce fut, entre les deux amis, le premier nuage, chacun accusant la mauvaise volonté, l'indifférence ou les tergiversations de l'autre. Une lettre de Vigny, du 26 mai 1837, dégage très nettement la responsabilité d'E. Deschamps : « Il faut absolument que je parle avec vous de cette *recrudescence* de propositions et d'amour de Shakspeare bien extraordinaire de la part de la Comédie Française, mon cher Emile. Il y a dans tout ce que vous m'avez écrit des choses impossibles et sur lesquelles quelqu'un vous trompe. Dès que j'aurai vu nettement notre position, je vous donnerai un avis sûr, car je connais trop le théâtre et nos droits pour qu'on puisse m'en faire accroire sur aucun point. On ne l'essaie même pas. J'irai voir le Directeur, si vous le désirez, et je m'expliquerai de tout cela. Je comprends parfaitement vos désirs et croyez bien, cher Emile, que du moment où je serai sûr que cela est dans votre intérêt, je serai le premier à vouloir ce que vous voudrez. Cette re-

Les articles de Sainte-Beuve dans le *Globe* en 1827 ont pu suggérer à Deschamps quelques-unes de ses idées; depuis longtemps déjà, Hugo a posé certaines revendications éloquentes, — trop éloquentes... Mais, pour la première fois, c'est un programme véritable, auquel sa modération même et sa simplicité donnent plus de portée. Ici, le romantisme se dégage nettement des survivances de l'école Delilienne; il ne s'en tient plus à des aspirations vagues; il précise les genres sur lesquels doit porter son effort original; il proclame ses chefs; il affirme les principes de sa technique nouvelle. Cette préface, en somme, restera le manifeste de l'école en poésie, comme la préface de *Cromwell* est son manifeste dramatique; il n'est pas inutile

---

présentation ne me sera jamais agréable que par le plaisir qu'elle pourra vous faire. Mais vous ne tenez pas à avoir un de ces demi-succès qui sont plus tristes qu'une chute? Je ne comprends pas cette menace d'une autre traduction qu'on ne peut pas faire et que personne n'a le droit de donner, la nôtre étant reçue depuis si longtemps. Avant de mettre *à l'étude*, il faut que les auteurs fassent leur distribution entière et l'arrêtent avec le Directeur, du consentement de chacun des auteurs. — Quand nous a-t-elle été demandée? — Ensuite, il faut faire une lecture de la pièce aux acteurs que les auteurs ont désignés et qui ont accepté. Puis on commence à mettre à l'étude, mais seulement deux mois avant la représentation. Or vous me dites qu'on vous désigne le mois de Novembre et l'on voudrait mettre à l'étude?... Croyez bien, dans tout cela, cher Emile, que la première idée que j'aie et la seule qui doive me diriger sera le désir de vous être agréable et quand j'aurai vu le fond de toute cette affaire je vous dirai : oui, si vous passez par dessus tout ce qui va se présenter de dangereux; je conduirai les représentations avec l'expérience que j'ai de ce théâtre qui ne ressemble point aux autres, et je vous montrerai des écueils que vous ne verriez pas et où vous seriez noyé comme vient de l'être un poëte de mes amis que j'avais pourtant averti et qui ne m'a pas cru, si ce n'est quand il a été perdu... » (Inédit.) Il est intéressant de rapprocher ces lignes de la lettre que Vigny écrira à Busoni le 5 janvier 1849. (*Annales romantiques*, nov.-déc. 1905.)

de noter que nous avons dans la *Muse française* la première ébauche de l'une et de l'autre [1].

Ebauches incomplètes, sans doute : en 1823, l'avenir est obscur. Mais avant d'être le héraut du cénacle, Deschamps en a été, si l'on peut dire, le modérateur. Si les relations entre ces jeunes poètes conservent ce ton d'affectueux abandon, cette familiarité simple que l'on a raillée parfois, son influence personnelle y est pour beaucoup. Dès son enfance, cet instinct de sociabilité a dû se développer en lui. La maison de son père, Jacques Deschamps de Saint-Amant, ancien receveur général du Berry, passionné de littérature et de théâtre, n'était-elle pas le siège déjà d'un véritable cénacle ? A. S. Saint-Valry, le compagnon le plus intime de Hugo, durant ces années de jeunesse [2], rappelle dans une pièce du 10 septembre 1834 ces réunions de jadis :

Pour consoler mes yeux du tableau plein d'ennui
Que nous offrent les gens et les temps d'aujourd'hui,
Je remonte parfois au passé si prospère
Et je songe souvent, Emile, à votre père.
Parmi nous, jeunes gens, je crois le voir encor
Ainsi qu'au camp des Grecs jadis le vieux Nestor;
Voilà bien son air noble et sa tête blanchie
Aux travaux de l'empire et de la monarchie,

1. Voy., dans l'article de V. Hugo sur *Quentin Durward*, la théorie du roman dramatique, — et, dans le 2me vol., l'article d'E. Deschamps, *la Guerre en temps de paix*. — Quelques vues intéressantes encore, malgré la diffusion du style, dans l'article de G. Desjardins sur le *Saül* de Soumet (3e livraison).

2. Saint-Valry a été du *Conservateur littéraire;* il collaborera à l'*Ariel* de ce pauvre Lassailly. — Il publie en 1826 *la Chapelle de Notre-Dame du Chêne, les Ruines de Montfort-l'Amaury, poëmes*, Paris, Ladvocat, in-8° (le premier de ces deux poèmes inséré dans les *Annales romantiques* de l'année précédente). — Voy. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 351 (une erreur à relever : il est inexact que Saint-Valry ait, après 1830, « renoncé à publier de nouveaux recueils »; en 1833, *Fragmens de poésie*, Paris, Dentu, in-12).

Voilà son parler sage et pourtant chaleureux...
Vous souvient-il, ami, de ces belles soirées
Aux poétiques chants près de lui consacrées
Où tout ce que la Muse avait de favoris
D'un éloge venait se disputer le prix,
Et lorsqu'il approuvait, hardiment pouvait croire
Accepter de sa main des prémices de gloire.
Vous a-t-il donc trompés, poëtes généreux
Dont le monde charmé redit les noms heureux,
Soumet, Victor Hugo, de Vigny, Lamartine,
Ruisseaux qu'il salua fleuves dès l'origine,
Astres naissants alors, rois du ciel aujourd'hui ?...
Il fallait voir aussi son jeune et beau courroux
Quand, loin du droit sentier, quelques-uns d'entre nous
Cherchaient à débaucher la sainte poésie
Et comme il foudroyait la naissante hérésie!...
Si quoique novateurs par génie et nature
Certains ont conservé pourtant quelque mesure,
Certains qu'il chérissait et que nous connaissons,
Ils le doivent peut-être à ses sages leçons [1]...

Là se sont nouées des amitiés précieuses, qui ne s'oublieront pas et qui seront le principe d'amitiés nouvelles. Habitant des maisons voisines, les familles Deschamps et Vigny sont entrées de bonne heure en relations : c'est par l'intermédiaire d'Emile, sans doute, que le jeune officier de la garde royale a connu le rédacteur en chef du *Conservateur littéraire*.

Leur intimité, il est vrai, ne devait pas être de longue durée [2]. Nous ignorons quelles furent au juste les causes de la rupture ; mais, entre des poètes de ce rang et de ce caractère, des rivalités étaient inévitables. Deschamps, du moins, sut se garder de prendre parti et resta l'ami de tous deux. Je retrouve dans sa correspondance quelques lettres,

1. *Papiers manuscrits* d'E. Deschamps. Comp. la pièce d'Antoni Deschamps, *Dernières paroles*, XIX.

2. Voy. E. Dupuy, *la Jeunesse des romantiques* (un chapitre, très intéressant, sur *l'Amitié d'Alfred de Vigny et de V. Hugo ;* lettres inédites de V. Hugo).

encore, de Vigny, qui méritent d'être connues. Le 28 juin 1837, à propos de la représentation de *Stradella* :

J'aime Stradella et j'adore Duprez parce qu'il ouvre la bouche et ne laisse pas perdre une syllabe de votre esprit et de vos vers. S'il y a un homme au monde qui dise du fond du cœur : *Vanitas vanitatum!* ce doit bien être ce pauvre Nourrit. A peine hors de la barrière, le voilà oublié, remplacé, écrasé; s'il avait reparu hier, on lui aurait peut-être jeté des pierres à la tête. — Dites donc à Jules de Rességuier qu'il pardonne à son fils qui est à Vienne d'avoir des gants jaunes et de danser, parce qu'il dansait et avait des gants il y a trois ans [*sic*], quand il avait dix-neuf ans aussi; et parce que vous et moi à cet âge-là nous dansions avec le costume de tous les gens comme il faut, et parce que nous ne sommes pas de ceux dont parle Labruyère qui retranchent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé, ce qui lui est arrivé et n'empêche pas le *Phédon* qui n'est pas trop mal. — Mais ce pauvre Nourrit qui est en poussière! j'y pense encore; Duprez a dans la poitrine un instrument immense, infatigable, inexorable, qui le poursuit comme la trompette du jugement dernier que tiennent les gros anges de Michel-Ange. Allez donc voir cette belle copie de Sigalon. Je me mets à causer ainsi avec vous en revenant de l'Opéra, avant d'écrire, comme j'ai coutume, à l'heure des esprits et des revenans. Bonsoir.

Le 9 juillet 1841, après la publication des *Poésies* des deux frères Deschamps :

Je me garderais bien de faire ce que vous dites, cher Emile, et de ne point lire les vers que vous m'envoyez si gracieusement. J'en lirais *seize mille* comme ceux-là sans m'arrêter et je n'ai voulu vous en remercier qu'après vous avoir suivi de page en page jusqu'à la dernière, depuis *Rodrigue* et *la Cloche* jusqu'à l'*Epilogue*. Si vous veniez quelquefois, par hasard, vous pourriez reconnaître les traces de crayon que je laisse partout dans ce livre; partout j'applaudis le poëte et je retrouve des souvenirs de nos réunions et de nos paisibles *fêtes de l'esprit*, comme les nommait M^me^ de Stael. Il y en a peu auxquelles j'aie été étranger, sauf, je crois, celles de vos voyages qui, grâce à Dieu, sont des voyages de Parisiens, tels que je les aime, les plus courts possible. Le voyage qui m'est cher par dessus tous, c'est celui de votre charmant esprit à travers toute chose : il touche à toutes les idées, à tous les

sentimens, presque à toutes les modes du vêtement de la pensée et reste toujours Emile. — Il a bien raison, on ne peut rien être de mieux. Croyez bien aussi, cher ami, que personne n'est plus que moi tout à vous, du fond du cœur; en toute occasion, je vous le prouverai.

Le 12 janvier 1842, en lui envoyant les premiers volumes de l'édition Charpentier :

A votre tour, bien cher Emile, ne relisez pas toutes ces œuvres, tant de vers et tant de prose, où manque encore *Stello* que j'y ajouterai dans peu de jours. — Que de petites choses délicates y a-t-il dans l'âme des Poëtes qui les empêchent de se voir aussi souvent qu'ils le voudraient, quand ils s'aiment comme nous? Peut-être craint-on de n'être pas en toute chose du même avis et les délicatesses de l'amitié ont des retours infinis. Vous, *le plus charmant*, comme a dit notre ami Sainte-Beuve, vous êtes toujours à moi, n'est-ce pas? Ce ne sera pas pour votre amitié que je dirai comme de tout ce qui passe : *Pourquoi?* et *Hélas!* Tout à vous.

Et à la fin de la même année, le 5 octobre :

Vous me désolez, cher Emile, en m'apprenant que vous souffrez ainsi. Mais souvenez-vous que dans la rue Saint-Florentin vous eûtes autrefois une maladie à peu près pareille. On vous donnait des vins fortifians, tâchez de vous rappeler lesquels on choisissait. Si vos amis pouvaient vous aborder, si une douce conversation, bien longue et bien paisible, venue du fond du cœur et du fond de l'âme, vous était un jour agréable, écrivez-moi et j'arrive à Versailles, si c'est là que vous êtes. — Je vous conjure de ne pas écrire trop souvent à des indifférens que vous êtes très malade. Le monde n'est pas digne des confidences trop détaillées. Il en parle froidement; il se figure qu'on exagère sa maladie. Hélas! comprend-on jamais les douleurs des autres. Comprend-on bien même les siennes? — La distraction de Paris ne vous serait-elle pas meilleure que la solitude? Je ne sais qu'ajouter dans l'incertitude où vous nous laissez tous. Ce qu'on dit alors est de trop ou n'est pas assez. Mais vous ferai-je mal en vous disant que je souffre de ne pas vous serrer la main et vous regarder avec une tendresse fraternelle, pour voir dans vos yeux ce que vous éprouvez? — ALFRED DE VIGNY[1].

1. Lettres inédites.

Du même groupe d'amis, le Dauphinois Michel Pichat (Pichald de son nom romantique), qui ne survivra guère plus de deux ans au triomphe de son *Léonidas*, et dont le *Guillaume Tell* sera représenté seulement à la veille des journées de Juillet[1]; — Jules Lefèvre, le poète au front pâle, « génie poétique, cœur ingénu »[2], grand voyageur

1. M. Pichat, né en 1786, n'appartient pas à la même génération; mais ses débuts ont été très tardifs. De sa première tragédie, *Turnus*, interdite par la censure (voy. les *Débats* du 18 août 1823), quelques scènes seulement furent insérées dans *les Trois genres*, prologue d'ouverture à l'Odéon le 27 avril 1824; un autre fragment publié dans le second volume de la *Muse française*. — *Léonidas*, joué le 26 novembre 1825; *Guillaume Tell*, le 22 juillet 1830, l'un et l'autre à l'Odéon. L'auteur était mort le 26 janvier 1828. — Sur lui, voy. une pièce d'E. Deschamps, *Œuvres*, t. I, p. 231; E. Biré, *liv. cit.*, p. 336; E. Asse, *A. de Vigny et les éditions originales de ses poésies*, Paris, Techener, 1895, in-8°, p. 108.

2. Sainte-Beuve, sept. 1833. En reprenant cet article pour ses *Portraits contemporains*, t. II, Sainte-Beuve fit appel aux souvenirs d'E. Deschamps. Le 10 octobre 1868 : « Mon cher Emile, je voudrais bien vous demander le bon office que voici. Nul mieux que vous n'a connu Jules Lefèvre. Je réimprime sur lui quelque chose d'ancien. Je voudrais le rajeunir. Pourriez-vous au courant de la plume, sans vous presser d'ailleurs, et d'une écriture *reposée*, me donner sur ce poëte distingué, laborieux et bizarre votre témoignage... » Et le 28 octobre : « Je vous remercie, cher Emile, de ces bonnes pages qui me rendent un Jules Lefèvre complet. Il n'était pas de mon temps, ou moi du sien. Je n'avais fait que l'entrevoir sous sa première forme, et je ne l'avais revu ensuite que tard, quand le volcan était éteint et que la lave était recouverte de terreau, de plates-bandes et d'allées sablées. Il avait toujours un beau et vaste front. En lisant ces précieuses notes, je ne saurais me reprocher de vous avoir imposé une tâche, ainsi qu'à votre secrétaire : un portrait de poëte de plus est une conquête sur l'oubli...! » (Lettres inédites.) — Au temps de la *Muse*, J. Lefèvre n'était encore que l'auteur du *Parricide, poëme suivi d'autres poésies*, Paris, Amyot, 1823, in-8°. En 1825, il donne *le Clocher de Saint-Marc*, Paris, U. Canel, in-8°, et l'ode sur

aussi et grand travailleur, que doit rapprocher de Deschamps leur commune passion des littératures étrangères; — Gaspard de Pons, le camarade de Vigny à la garde royale, un officier encore que le métier militaire n'a pas détourné de la poésie[1]. Au moment où paraissent les premières livraisons de la *Muse*, il est en Espagne et prend part à la conquête de la Galice; mais, dès son retour, il donnera un article de critique littéraire (janvier 1824), et Vigny rendra compte, en mars, de son volume nouveau : *Amour*, — *A Elle*.

Quant à H. de Latouche, il semble déjà qu'il se tienne, ou qu'on le tienne à l'écart. Son esprit, naturellement inquiet, n'a pas vu sans aigreur l'importance que prenaient certains de ses rivaux. « Devancé par quelques-uns de nos confrères dans ses idées de novateur, écrit Jules Lefèvre qui l'a bien connu, devancé dans son espoir par leur succès, il cherchait, pour ainsi dire, à s'en venger par d'autres

---

la Mort du général Foy, Paris, Canel, in-8°. En 1831, il collabore à la *Norma* de Soumet (voy. l'avertissement de la pièce : « Ce poëte si grand entre les poëtes... », écrit Soumet). En 1833, les *Confidences*, Paris, Dupuy, in-8°, dédiées à Soumet. A partir de 1844 il signe Jules Le Fèvre-Deumier. (Voy. une étude de Barbey d'Aurevilly, *Poésie et poëtes*, Paris, Lemerre, 1906.)

1. En 1818, *Ode sur le Congrès d'Aix-la-Chapelle*, Paris, Delaunay, in-8°; en 1819, *Constant et Discrète, poëme*, Paris, Vve Renard, in-18; en 1820, *Louis XVII au berceau d'Henri IV, suivi de Malesherbes*, Paris, Pélicier, in-8°; en 1824, *Amour, A Elle*, Paris, Pélicier, in-18; en 1825, *Inspirations poétiques*, Paris, U. Canel, in-12. — Sur ses vieux jours, Gaspard de Pons a réuni ses œuvres complètes : *Adieux poétiques*, Paris, Librairie nouvelle, 1860, in-18, 3 vol.; *Essais dramatiques*, Paris, Librairie nouvelle, 1861, in-18, 2 vol. parus seulement, le premier contenant une interminable préface. — Biré, qui lui consacre une notice détaillée, *liv. cit.* p. 343, s'exagère l'importance et l'intérêt de cette préface; en tout cas, on y chercherait vainement « les portraits de ses amis, de ceux surtout qu'il avait connus à la *Muse française* ». (Biré, p. 345.)

innovations : en courtisant dans la liberté une muse plus romantique et plus sauvage que la leur[1]. » D'autre part, un mot de son vieil ami Deschamps à Saint-Valry donne à réfléchir : « Vous savez que décidément nous ne mettrons pas dans la Revue les vers de Latouche. C'est une chose convenue avec Victor[2]. » Et il est vrai que ceci est assez vague, mais une lettre de Nodier du 25 octobre 1823 apporte quelque précision :

Mon cher Emile, j'ai rencontré Latouche qui m'a paru fort affligé de n'avoir pas reçu de réponse à une lettre qu'il vous a récemment écrite. Il veut absolument que je vous explique ce qui peut vous paraître contradictoire dans sa conduite et qui s'explique très bien pour moi. Je sens parfaitement qu'il a pu se croire obligé d'attaquer dans un journal d'opposition les doctrines d'un de nos journaux, sans s'en prendre individuellement à aucun de vos collaborateurs, et particulièrement à nous deux, ses plus anciens camarades. Il était surtout bien éloigné de croire que son désir de renouveler avec vous les liaisons d'une vieille amitié pourrait se trouver en opposition avec vos liaisons nouvelles; c'était vous qu'il désirait voir et chez vous qu'il vouloit entendre des vers. Vous le connoissez trop d'ailleurs pour supposer qu'il y ait la moindre duplicité

1. J. Le Fèvre-Deumier, *Célébrités d'autrefois,* Paris, Amyot, 1853, in-12, p. 148. — Voy. aussi Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* t. XIII; Chaudes-Aigues, *les Ecrivains modernes de la France,* Paris, Gosselin, 1841, in-18; R. Deberdt, *Un grand exciteur d'âmes. Le maître de Balzac et de G. Sand* (*Revue des Revues,* 1er mai 1899); E. Pilon, *Portraits français,* t. II, Paris, Sansot, 1906.

2. Lettre à Saint-Valry du 12 octobre 1823 (cit. par Biré, p. 304). — Latouche avait été le collaborateur d'E. Deschamps pour ses comédies de 1818. En août 1819, il envoyait en ces termes son Chénier au père de son ami : « Monsieur, voici le premier exemplaire de la première édition d'André Chénier. Je voulais vous le porter ce matin; il ne m'a pas été possible. Je vous prie de l'accepter comme un hommage de mon respect et de le lire avec quelque indulgence... Les cartons en ont retardé la publication et il y reste encore des fautes... » (Lettre inédite.)

dans cette rencontre de circonstances; à coup sûr, Latouche est incapable de tout ce qui ressemble à une fausseté; mais il peut calculer faux et c'est, je crois, ce qui lui est arrivé dans cette occasion où sa position était d'ailleurs fausse elle-même, puisqu'elle le plaçait, comme il l'est toujours, entre ses véritables affections et ses opinions auxquelles il attache aujourd'hui d'autant plus d'intérêt qu'elles sont vaincues. Il veut que j'ajoute que, dans cet état de choses, il fait avec un amer regret le sacrifice de vous voir, mais qu'il serait désolé de vous laisser de son caractère un sentiment contraire à ceux que vous lui avez toujours témoignés. Vous reconnaîtrez à cette bêtise de délicatesse l'inspiration à laquelle j'obéis en vous écrivant cette lettre[1]...

Il n'est pas question ici d'un malentendu ou de froissements personnels, mais de plus graves dissentiments. Quelle que puisse être la reconnaissance des poètes du cénacle pour l'éditeur d'André Chénier, il y a, entre eux et lui, absolue divergence d'idées. Sur l'essentiel, sur ce qui intéresse les sources mêmes de l'inspiration, le romantisme, tel qu'il le conçoit, est le contraire exactement du romantisme de la *Muse*[2]. Il a été un des fondateurs du *Mercure*, c'est lui qui lui a donné son orientation politique, son programme de combat : ceci, pour l'instant, suffirait à en faire un ennemi.

Cet antagonisme ne peut que s'aggraver. La création du *Mercure* a provoqué entre Lefèvre et lui une brouille passagère[3]. De la part de Hugo, ce sera bientôt une haine

---

1. Lettre inédite.

2. Voyez la note à la 2e édition de ses *Classiques vengés*, Paris, Ladvocat, 1825, in-12, p. 30 : « On répète assez vulgairement qu'on ne peut, selon la dénomination des partis, être à la fois Libéral et Romantique. Il nous semble que ce double caractère devrait au contraire, en 1825, appartenir à qui marcherait avec les deux idées de son siècle... »

3. « De ce moment nous commençâmes à ne plus nous entendre et le trouble pénétra de plus en plus dans le ménage. Je lui donnais des avis qu'il n'écoutait pas. Il appelait des auxiliaires que je croyais utile de repousser... Nos discussions

véritable, la guerre déclarée... Pour Latouche, d'ailleurs, la lutte est un besoin. Il peut regretter un moment des amitiés perdues, mais son tempérament batailleur a vite repris le dessus. En octobre 1823, il faisait effort pour se rapprocher de Deschamps; en février 1824, un article du *Mercure* sur le livre de Gaspard de Pons lui donne l'occasion d'une assez violente sortie[1]. Et en juin, Emile Deschamps, sous le pseudonyme de Fontenelle, ayant voulu, dans la *Muse*, lui faire quelques avances, ses remerciements sont sur ce ton d'amabilité aigre-douce qui lui est habituel :

Mon cher ami, le Fontenelle de la *Muse* ne descend pas de l'auteur de l'*Oracle;* il n'est pas le petit-fils de ce Normand qui n'ouvrait pas une main pleine de vérités; le vôtre ouvre la sienne toute remplie d'erreurs. Je suis confus de celles qui viennent de lui échapper. Je ne puis croire qu'il ait fait, à lui seul, tant de perfidies. Je ne lui connais de conditions pour me louer que celle de ne pas me connaître, et je dédie une partie immense de ma reconnaissance et de mon courroux à l'hypocrite interprête d'*Emma*[2]...

***

Avant de collaborer à l'œuvre commune, un bon nombre des jeunes poètes de la *Muse* avaient déjà vu leurs noms

---

s'aigrirent et je lui quittai la place... » (*Célébrités d'autrefois*, p. 144.) — Il est à remarquer que, lorsque le *Mercure* se rapprochera des poètes romantiques, Jules Lefèvre sera l'artisan de cette réconciliation. (Voy. *Mercure et le dix-neuvième siècle*, en tête du tome XI, octobre 1825.)

1. « Il paraîtrait convenu entre MM. Alexandre S., Alexandre G., Gaspard de P., Saint-V., An., Alfred D., Emile D., Victor H. et quelques autres qu'ils se citeront réciproquement en exemple. Et pourquoi ces petits princes de la poésie n'auraient-ils pas fait cette alliance?... » (*Mercure*, t. IV, p. 382.)

2. Lettre inédite. L'article de la *Muse* est signé S. de Fontenelle; la table des matières le porte au nom d'E. Deschamps. — Latouche fait allusion à une élégie de Deschamps, *Plainte de la jeune Emma.*

figurer ensemble dans les recueils des Jeux floraux[1]. La « seconde académie du royaume » a, dès le début, fait meilleur accueil que la première aux romantiques. Par ses concours, d'abord, ils ont connu la gloire : cela ne s'oublie pas... Ces « brillans cortéges parmi les flûtes et les guitares », ces « amaranthes d'or et ces beaux lys d'argent »[2],

---

1. Voici, dans les *Recueils*, entre 1814 et 1825, ce qui appartient aux poètes du premier cénacle. — 1814-1816 : Chênedollé, *Le Dante* (Ode); A. Guiraud, *Marie Stuart* (Elégie); Soumet, *Milton* (Ode). — 1817 : Chênedollé, *le Génie de Buffon* (Ode); J. de Rességuier, *Remerciement*; *les Regrets d'un jeune guerrier* (Elégie). — 1818-1819 : V. Hugo, *Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV*; *les Vierges de Verdun*; *les Derniers bardes*; A. Guiraud, *Ode à mon jeune ami*; *l'Exilé de Hartwell* (Elégie); *l'Hymen* (Elégie); Soumet, *Remerciement*; J. de Rességuier, *Eloge de Clémence Isaure*. — 1820 : V. Hugo, *Moïse sur le Nil* (Ode); *le Jeune banni*, *Raymond à Emma* (Héroïde); *Les deux âges* (Idylle); F. Durand (Durangel), *le Génie* (Ode); M^me^ Tastu, *la Veillée de Noël*. — 1821 : V. Hugo, *Quiberon* (Ode); F. Holmondurand (Durangel), *le Jeune poëte mourant* (Ode); J. de Rességuier, *Glorvina* (Elégie); *Eloge de M. Poitevin-Peitavi*; *la Mort d'une jeune fille de village* (Elégie). — 1822 : V. Hugo, *le Dévouement dans la peste* (Ode); Durand de Vrandaulmon (Durangel), *le Détachement de la terre* (Ode); *l'Adieu* (Ode); M^me^ Tastu, *A l'étoile de la lyre* (Ode); Saint-Valry, *Prière d'un jeune poëte à la Vierge* (Elégie); Rességuier, *la Dernière espérance*; *la Consolation d'une mère* (Elégie); *le Pélerin*. — 1823 : A. S. Saint-Valry, *La Pérouse* (Ode); *la Jeune malade* (Elégie); Durand-Vrandaulmon (Durangel), *la Gloire* (Ode); *Ode à V. Hugo*; *la Vieille France* (Ode); *le Ruisseau* (Idylle); M^me^ Tastu, *le Dernier jour de l'année* (Elégie); *le Retour à la chapelle* (Hymne); Belmontet, *Pierre l'Ermite* (Ode); *les Petits orphelins* (Elégie); *le Chien de l'aveugle* (Elégie); *le Pélerin* (Hymne). — 1824 : Nestor de Lamarque, *les Catacombes de Paris* (Elégie); *la Pauvre Mère* (Elégie); *l'Ange des dernières amours* (Elégie). — 1825 : Belmontet, *Corneille* (Ode); N. de Lamarque, *la Gloire* (Ode), *les Mineurs* (Elégie); *la Harpe aérienne* (Elégie).

2. Deschamps, art. de la *Muse*, septembre 1823.

tous ces souvenirs du passé : il y a là quelque chose de gentiment archaïque et d'émouvant. Pour des esprits amoureux du Moyen-âge, Clémence Isaure est une figure plus séduisante que le grand cardinal. Ses fêtes sont les fêtes du printemps, de la jeunesse, de la poésie éternelle. Ce n'est pas qu'elle ait grande sympathie pour les audacieux; mais ici, les nouveaux venus menacent moins de situations acquises. Son office n'est pas de maintenir, avec une rigueur hargneuse, les règles du goût. Elle peut, sans trop de scrupules, sacrifier aux grâces, être indulgente à certains défauts, qui sont des « défauts charmants »[1]. L'essentiel est de ne pas adhérer sans réserves, et de sauver les principes.

Dans son discours du 23 août 1816, J. de Rességuier, élu mainteneur, a tenu à rendre hommage au restaurateur de la poésie chrétienne : « Qu'un autre disserte gravement sur des fautes légères; qu'il cherche des taches dans des tableaux brillants et blâme avec raison des expressions ambitieuses et des comparaisons recherchées; moi, je m'abandonne à l'intérêt pieux que fait naître Atala... » Il ne voudrait pas cependant que l'on pût abuser de ses paroles : « Je ne me livre pas sans réserve à mon admiration... et je n'établirai jamais qu'un principe soit bon, parce qu'on en trouve une application heureuse. Hommage à l'illustre voyageur de Jérusalem, mais guerre à ses imitateurs infidèles et aux novateurs dans l'art d'écrire qui augmentent la langue sans l'enrichir. Opposer des mots à des mots, surcharger d'images une création bizarre est moins l'ouvrage du génie que le travail d'un esprit médiocre[2]... » Cette attitude prudente restera, pendant plusieurs années, celle de l'Académie toulousaine. En 1819 d'abord, puis en 1820, elle met au concours ce problème

1. Rességuier, *Recueil* de 1817, p. 16.
2. *Ibid.* — Sur Jules de Rességuier, voy. E. Asse, *les Petits romantiques.*

de critique : « Quels sont les caractères distinctifs de la littérature à laquelle on a donné le nom de *Romantique,* et quelles ressources pourrait-elle offrir à la littérature classique ? » Poser ainsi la question, c'est indiquer d'avance la solution attendue, — solution moyenne, équitable[1].

Ces restrictions, d'ailleurs, ne sont pas faites pour décourager les romantiques de la première génération. Eux-mêmes ne s'exprimeraient pas autrement. Dans le passé, il n'y a qu'une chose qu'ils répudient : l'héritage intellectuel du dix-huitième siècle. Mais, par delà l'époque irréligieuse, toutes les traditions leur sont chères. Le passé national, les idées monarchiques, les idées chrétiennes : ce sont les sources sacrées de leur poésie.

Aisément, l'auteur de l'*Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV* trouva à Toulouse des admirateurs. Les lettres publiées par E. Biré nous font connaître l'intimité qui le lie, entre 1819 et 1822, à Soumet et J. de Rességuier[2]. Ce Victor Hugo des jeunes années est charmant : simple, spontané, d'une modestie véritable. E. Biré a raison de l'aimer; il a tort seulement de l'aimer surtout en songeant à son évolution future, — qu'il n'aime pas. Autant que de lui-même, le débutant se préoccupe de ses amis, de Vigny, de Gaspard de Pons, de Saint-Valry, de Rocher, qu'immortalisera Lamartine, de Durangel, ce poète-érudit qui semble prendre plaisir à dérouter la curiosité par la variété de ses pseudonymes.

Après les premières *Odes,* remarque Biré, « tous rapports cessent entre les Jeux floraux et le chantre des *Vierges de Verdun...* » Faut-il accuser le poète seul de cette rupture ? Ce qui est certain, c'est qu'en cette année même l'attitude de l'académie n'est plus ce qu'elle était.

---

1. Voyez, dans le *Recueil* de 1821, le discours couronné de M. de la Servière et le rapport du secrétaire perpétuel.

2. E. Biré, *liv. cité,* ch. IV.

Les *Stances* désobligeantes lues le 30 juin 1822 par le marquis d'Aguilar ont pu sembler une critique assez vive des *Odes et Poésies diverses* parues le même mois[1].

L'année suivante, une autre académie provinciale, l'Académie Royale de Rouen, entre à son tour dans la lutte, — avec plus d'âpreté. Défenseurs du passé et partisans des idées nouvelles bataillent en une série de harangues jusqu'à la séance de rentrée du 14 novembre 1824. Quelques phrases du discours prononcé à cette occasion par Ulric Guttinguer sont à retenir : « Qu'on nous pardonne de désirer que notre jeune littérature soit encouragée à tenter de nouvelles voies, plutôt que ramenée durement, comme j'en suis témoin chaque jour, dans les routes battues et usées de ses devanciers... Le but des novateurs est évident : ils veulent que les autels se parent de poésie, que nos souvenirs historiques revivent, que nos temps soient connus, que notre Dieu et notre pays soient chantés[2]... »

Collaborateur de la *Muse française,* U. Guttinguer a le droit de parler au nom de l'école. La différence d'âge importe peu. Né en 1785, un an avant Soumet lui-même, ses débuts, très classiques, remontent à 1812; par bonheur, son poème de *Gaffin ou les Mineurs sauvés* n'a pas laissé de bien vifs souvenirs, pas plus que ses *Lettres critiques* de 1822. Au moment où se réunit le premier cénacle, il est encore, à Paris du moins, un inconnu; il fait figure de débutant enthousiaste. N'est-elle pas d'une jeunesse charmante, cette lettre du 16 novembre 1824 à P. F. Tissot après un article du *Mercure* ?

---

1. *Recueil* de 1823.

2. *Précis analytique des travaux de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen,* 1824. Réimprimé en 1826 sous le titre *Du classique et du romantique,* Rouen, Périaux, in-8°. — Sur Guttinguer, voy. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains,* t. II; Chaudes-Aigues, *les Ecrivains modernes de la France*; L. Séché, *Sainte-Beuve*; *Alfred de Musset.*

Je n'aurais jamais osé vous présenter mon livre, et votre réputation de sévérité classique aurait effrayé ma muse négligée, comme la nomme Latouche. Jugez de ma surprise lorsque le hasard m'a fait rencontrer des lignes aussi bienveillantes que celles du *Mercure*! Un succès comme celui-là consolerait de manquer tous les autres. Ranimer des sentimens aussi doux, une flamme si vive dans un cœur que bien des illusions doivent avoir trompé, c'est un triomphe dont je vous remercie.

Vous avez encore plus raison dans vos critiques que dans vos louanges et j'espère que je m'en souviendrai. Vous avez exercé envers moi un bien aimable et noble patronage; vous me le continuerez et vous voilà obligé de ne pas abandonner celui qui ne va être que trop encouragé à continuer la carrière, quand vous applaudissez à ses efforts.

Adieu, Monsieur, j'aurais besoin de vous voir pour vous remercier, mais je suis enchaîné à la province; tôt ou tard pourtant, j'irai vous dire moi-même combien je suis reconnaissant,..

J'ai rouvert ma lettre pour vous dire encore quelques mots, Monsieur, car ce n'est pas l'effet d'un jour que l'impression que vous m'avez laissée. La Poésie de sentiment est tellement hors des besoins de notre siècle, de nos mœurs, de nos idées, qu'il faut remercier ceux qui ne la considèrent pas comme une niaiserie... Vous croyez donc toujours à Boileau, que vous m'y renvoyez? Lui qui déshérite notre Poésie de la religion et de notre histoire : lui qui a fait un Art Poétique pour les Grecs et pour les Romains plutôt que pour des Français! Je me perds dans votre esprit et vous allez dire :

Qui n'aime pas Nicolas
Ne prospèrera pas.

Adieu, Monsieur, pardonnez-moi et sauvez-moi [1].

Les *Mélanges poétiques* en janvier 1824, un *Dithyrambe sur lord Byron* six mois plus tard, *le Bal* au début de l'année suivante, *Charles VII à Jumièges* et *Edith* en 1826 valent à Guttinguer la célébrité. Il a noué des amitiés

1. Lettre inédite. L'article de Tissot est dans le t. VII du *Mercure du dix-neuvième siècle.*

illustres; Hugo lui dédie une de ses *Odes*[1]. Avec le roman d'*Arthur* enfin, en 1837, ce sera la gloire... Cet aimable poète a toujours été d'une vingtaine d'années plus jeune

1. Voici une lettre encore, toute différente de ton, et bien romantique celle-ci. A Paul Foucher, le 19 Septembre 1829 : « ... Avant de partir de Bordeaux ce matin, à 10 heures, j'ai retiré vos vers et votre prose. Tous deux me charment également. Vous m'aimez, je le crois, j'en ai besoin, mon cher Paul. Vous me brisez l'âme avec votre Poësie. Tout le long du chemin, je me suis rompu les os à crier dans ma voiture :

Quoi! demain, puis après, puis encor, puis toujours,
Sans espoir, sans soleil voir se lever les jours,
Voir se coucher les nuits...

Car, mon pauvre Paul, vous me demandez où en est ma destinée, ce que je compte faire... Hélas!... souffrir! me jeter dans un coin jusqu'à ce que j'aie dévoré ma douleur ou qu'elle m'ait dévoré. Je vous verrai à travers tout cela, je vous livrerai mon âme, vous ferez de la poésie avec elle, *je poserai* devant vous. — Cette ignoble censure nous fait bien du mal à tous et vous me rendriez libéral comme un épicier, à vous voir tous lutter contre un monstre aussi stupide... Mon cher enfant, que votre scène est belle! que je vous le dise encore. — Cette lettre commencée à Barbezieux, un soir d'auberge, en face d'une belle ruine de château fort, je la finis à Poitiers où j'arrive après 40 lieues de ventre à terre et tout rempli de vos vers qui m'ont tenu compagnie. Vous frappez sur tous les souvenirs de mon cœur. Ce passage :

Silence!
Oh! grâce un seul instant!... etc.

je me souviens l'avoir dit une fois dans une chambre où l'on avait rassemblé toutes les voluptés, toutes les fleurs, tous les délicieux arrangemens; je disais presque à genoux : Grâce! assez, assez! tu es déjà trop puissante, je t'aime déjà trop!... Oh! silence!... Mon ami, c'est du poison que ce que vous m'avez envoyé. Je m'en suis enivré. C'est du poison comme les Alpes, comme les Pyrénées! *Vous, tant aimé!* dites-vous? Mon ami, je le fus. On est un lâche, un misérable de survivre à ce bonheur. Adieu, Paul, votre lettre m'a ému autant que vos vers... Dites à Sainte-Beuve que j'ai reçu sa lettre, qu'elle m'a fait du bien... » (Lettre inédite.)

que son âge : heureux privilège qui lui a permis, sans que sa dignité en souffre trop, de jouer un rôle dans le roman d'amour de Sainte-Beuve, et de figurer, après la cinquantaine, parmi les joyeux compagnons de Musset.

« C'était dans la poésie comme un talent de femme », a dit Sainte-Beuve de Guttinguer. On a souvent la même impression, à lire les vers des poètes de la *Muse*. Il est tout naturel qu'ils accueillent volontiers des collaborations féminines. « Des femmes à qui les hommes ont pardonné la gloire, et de jeunes *Corinnes* qui ont déjà besoin de pardon viendront à ce trophée poétique entremêler quelques fleurs détachées de leurs fraîches guirlandes[1]... »

Ces *Corinnes*, de tout âge, n'ont rien de commun avec la Corinne véritable. Le génie viril de M^me^ de Staël, cette existence active, cette œuvre vigoureuse et pleine d'idées leur inspireraient plus d'effroi que d'admiration. Elles veulent être femmes avant tout, c'est-à-dire tendres, languissantes et plaintives. Leur enthousiasme est pour M^me^ Verdier, l'auteur des *Géorgiques languedociennes* et de l'idylle sur *la Fontaine de Vaucluse*. « J'avais à peine essayé quelques vers, écrit l'une d'elles, lorsque M^me^ Verdier était déjà célèbre; ses louanges, répétées de toutes parts, excitèrent mon émulation... M^me^ Bourdic-Viot me répétait souvent : Nous sommes une foule de *musettes*, M^me^ Verdier seule est une muse[2]. »

M^me^ Verdier a été reine de l'idylle. Tour à tour, après elle, Adelaïde-Gillette Dufrénoy, Hortense Céré-Barbé, Sabine-Casimire-Amable Tastu se transmettent cette

1. Avant-propos du tome I.

2. M^me^ Dufrénoy, *Elégies...*, 4^e^ édit., Paris, Eymeri, 1821, in-12, p. 232. — Sur M^me^ Dufrénoy, voyez la notice de Jay en tête des *Œuvres poétiques*, Paris, Moutardier, 1827, in-8°; celle de F. Gérinal, *Derniers vers de M^me^ Dufrénoy, précédés et suivis de pièces intéressantes sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, Mongie et Garnier, 1825, in-8°.

royauté. Mme Dufrénoy a chanté Mme Verdier; Mme Tastu chantera Mme Dufrénoy[1]. Et l'on se douterait à peine que le sceptre ait changé de main. Elles sont touchantes, — et ridicules, un peu. Trop de lyres et de harpes, de fleurs et d'oiseaux, de vagues émotions, de plaintes sans cause, d'exaltations sans objet. Avec cela, une inépuisable facilité. Année par année, Mme Dufrénoy mène de front toute une série de publications périodiques : traductions diverses, recueils de morceaux choisis, livres d'éducation, de vulgarisation ou de morale : *Biographie des jeunes demoiselles, Hommage aux jeunes demoiselles, Bibliothèque pour les dames, Livre des femmes, Étrennes à ma fille...* Mme Tastu, qui d'abord fut sa collaboratrice, suit son exemple. Tous ces travaux ne sont pas favorables à l'inspiration poétique; mais la vie, qui fut cruelle à toutes deux, a ses exigences; il faut se rappeler le vers de Mme de Girardin :

Et la muse brisa sa lyre par raison !

Qu'il y ait plus de profondeur chez Marceline Desbordes, c'est ce qu'il est inutile de redire. Mais dans ses premiers recueils, cette originalité ne s'est pas révélée tout entière[2].

---

1. *Poésies*, par Mme Amable Tastu, Paris, A. Dupont, 1826, in-8°, p. 167. — Sur Mme Tastu, voyez un article d'Antoine de Latour, *Revue de Paris*, nouvelle série, t. XVII, 1835; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II.

2. *Élégies et romances*, Paris, Fr. Louis, 1818; *Poésies*, Paris, Fr. Louis, 1820, in-8°; *Élégies et poésies nouvelles*, Paris, Ladvocat, 1825, in-18. — A E. Deschamps, le 26 septembre 1823, de Bordeaux : « Monsieur, un remerciement doit être doux et facile; toutefois celui que je vous adresse me cause de l'embarras. Veuillez me pardonner, Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous entendre parler, et c'est difficile pour une femme de prendre la parole la première. Je m'encourage enfin, dans la crainte de paraître ingrate; car Mme Gay a bien voulu m'avertir que c'est à vous que je dois toutes ces pensées nouvelles qui me viennent avec la *Muse* nourrir le silence de ma retraite. Je ne puis garder pour elle

A côté des *Idylles,* fades et mièvres, on n'a pas senti la sincérité déjà passionnée de certaines *Elégies;* en 1823 encore, les gentillesses qu'elle donne au premier volume de la *Muse* ne peuvent faire grande impression... C'est sur une autre d'ailleurs que se portent tous les regards : Delphine Gay, qui prépare à peine son premier recueil, a déjà conquis Paris[1].

---

seule ma reconnaissance, et je vous prie d'en accueillir l'expression avec l'indulgente bonté qui distingue le Jeune Moraliste. » (Lettre inédite.) — C'est Sophie Gay, en effet, grande amie de Soumet, qui introduisit Mme Desbordes à la *Muse* (Arthur Pougin, *la Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore,* Paris, C. Lévy, 1898, p. 130). Voy. encore *le Conservateur littéraire,* t. III, p. 338; Sainte-Beuve, *Portraits contemporains,* t. II; *Nouveaux lundis,* t. XII; Barbey d'Aurevilly, *Les Poètes,* Paris. Amyot, 1862, in-12.

1. *Essais poétiques,* Paris, Gaultier-Laguionie, 1824, in-8°; *Nouveaux essais poétiques,* Paris, U. Canel, 1825, in-8°. — Sur D. Gay et ses débuts à la *Muse,* voy. l'article de Sainte-Beuve du 17 février 1851, *Causeries du lundi,* t. III. Ici encore, Sainte-Beuve a fait appel aux souvenirs d'E. Deschamps. Du 9 février 1851 : « Mon cher Emile. Voici ce dont il s'agit. Je vais écrire sur... sur... Mme de Girardin, la Delphine de la *Muse.* Je connais bien la Mme de Girardin d'aujourd'hui, mais non la Delphine d'autrefois, celle de la *Muse,* la Muse elle-même. En 1828, quand je m'approchai de vous tous, elle n'y était déjà plus. Vous devez la bien connaître sous cette première et plus belle forme. Si j'osais, je vous demanderais quelques notes, quelques impressions : si vous étiez ici, ou si je n'étais pas à la chaîne, j'irais les recueillir près de vous de vive voix. Et aussi, n'auriez-vous point dans la *Muse Française,* dans ce Recueil de vos jeunesses quelques vers d'elle et sur elle, quelque article fraternel qui me puisse rendre de ce moment la fleur et le parfum?... Ainsi, qu'était Delphine alors? Que semblait-elle? Était-elle bonne-enfant? Annonçait-elle, comme poëte, de la force, ou de la sensibilité, ou de la forme? Quel avenir lui prédisaient les Augures?... Naquit-elle le casque en tête? Était-elle une Clorinde?... » (Lettre inédite.) — Voy. encore *Nouveaux lundis,* t. VII; Th. Gautier, *Portraits et souvenirs littéraires;* G. d'Heilly, *Mme E. de Girardin, sa vie et ses*

L'engouement est universel. Pour la faire valoir, il n'y a pas son talent seulement. Il y a sa beauté radieuse, ce mélange d'assurance et de modestie, cet art des nobles attitudes, cette mélancolie travaillée. Il y a aussi la vigilance empressée de sa mère. Forte de son expérience, Sophie Gay n'ignore pas que le talent ne peut suffire, et que, pour grandir, une réputation naissante exige des soins. Sa fille est sa plus belle œuvre; elle lui consacre toute son activité.

On ne voit pas l'une sans l'autre. E. Delécluze qui les a observées dans le salon de M^me^ Récamier s'égaye à leurs dépens. Voici la jeune muse en action, un soir de grande séance : « L'assemblée était en proie à l'agitation, toujours un peu comique, qui résulte de la distribution des sorbets et des boissons, lorsque Mademoiselle Delphine Gay et sa mère, toutes deux en grande parure, firent, non sans peine, leur entrée dans le salon. Mesdames Récamier et Lenormand les conduisirent jusqu'au petit espace circulaire qui leur était réservé, et il se passa encore quelque temps avant que l'ordre et le calme pussent se rétablir complètement. Quand chacun eut repris sa place, Madame Récamier demanda à la jeune Delphine comment elle voulait se placer. Pour toute réponse, elle prit un siège, se tourna du côté du tableau de Corinne, et dit en souriant : Je suis bien. Alors se fit le plus profond silence... » C'est ce que les gens de théâtre nomment une *entrée*. — Une *sortie* maintenant (la Muse vient de réciter, chez le peintre Gérard, des vers sur la mort de Mathieu de Montmorency) : « Mademoiselle Delphine se leva; d'un coup d'œil sa mère lui donna le signal de la retraite, et s'adressant à Gérard : Mon cher, nous sommes désolées de vous quitter si brusquement, lui dit-elle, mais nous devons passer encore chez deux amis ce soir... Ces

---

œuvres, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1869, in-12; Barbey d'Aurevilly, *les Poëtes*; *les Bas-bleus*, Paris, V. Palmé, 1877.

vers sont beaux, n'est-il pas vrai?... M. de Chateaubriand a été bien frappé de celui-ci, *Donner à la vertu tout l'éclat de la gloire.* Mais Delphine avait un si beau sujet! M. de Montmorency mourant le même jour que notre Sauveur! C'est admirable, c'est sublime! n'est-ce pas Gérard?... Mais nous vous quittons. Adieu! Adieu[1]! »

Est-il tout à fait juste de mettre Delphine sur le même rang à peu près que l'improvisateur italien Sgricci, de la représenter à l'affût de l'actualité, toujours prête à entonner un hymne d'allégresse ou à gémir un chant de deuil, et courant les salons pour débiter ses vers nouveaux, sous le regard attendri de sa mère?... Les romantiques l'ont vue avec d'autres yeux, avec des yeux de vingt ans. Lamartine, qui se défend de l'avoir aimée, en a gardé un souvenir profond[2]. Louis Belmontet, J. de Rességuier rivalisent d'enthousiasme :

> Homère en la voyant, Homère aurait chanté...
> Son âme est un secret d'amour et d'harmonie[3]...

Quant à Vigny, on sait quel roman s'ébaucha[4]... Cette poésie que rêve la nouvelle école, Delphine n'en est-elle pas la personnification, divinement jeune et belle? *La Muse française* : titre de revue, nom de jeune fille.

***

Tels sont les éléments, assez divers, qui constituent ce

---

1. E. J. Delécluze, *Souvenirs de soixante années,* Paris, M. Lévy, 1862, in-18, pp. 289, 294. Comp. Daniel Stern, *Mes souvenirs,* 2e édit., Paris, Lévy, 1877, in-8°, p. 307.
2. *Souvenirs et portraits,* t. I, cité par L. Séché, *Alfred de Vigny et son temps,* p. 20.
3. J. de Rességuier, *Tableaux poétiques,* Paris, Canel, 1828, in-8°, p. 61.
4. Voy. les lettres publiées par Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis,* t. VI.

que l'on a nommé improprement le premier cénacle[1]. Avec cette diversité, il serait difficile d'établir un programme véritable d'action. Les programmes, d'ailleurs, ne viennent guère qu'après les œuvres, et jusqu'ici les œuvres décisives sont rares. Ce qui unit les romantiques de 1823, c'est surtout leur ferveur religieuse et monarchiste, leur mépris de la foule tapageuse, et, comme dit Sainte-Beuve, de la *vulgarité libérale*. « La plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment », ils ont

1. Pour être complet, il faut ajouter quelques noms encore : Adolphe Michel, qui donnera en 1826 *l'Ombre d'Hellé aux ruines de Missolonghi, Messénienne* (la même année, *Elvire ou la Folle de la vallée*, dans les *Annales romantiques ;*) — F. de Villebois, auteur de *la Mère chrétienne, Élégie vendéenne*, 2e édit. en 1825 ; — le Toulonnais Victor Chauvet, un des rédacteurs du *Lycée français*, que ses succès académiques de 1822 et 1823 mettent en lumière (voy. plus loin, note de la page 55, et pp. 168 et suiv.) et qui aborde le théâtre le 15 août 1824 avec *Arthur*, tragédie en cinq actes, à l'Odéon ; — le Toulousain Nestor de Lamarque, dont trois élégies figurent au Recueil des Jeux Floraux de 1824 (antérieurement, *Épître à la duchesse de Berry* en 1820. En 1824, *Ode à Talma. L'Ère de Charles X*, ode, en 1826. *A la mémoire de Talma, la Liberté* et *les Novembriseurs* en 1827 ; voy. les *Annales romantiques* de 1829, 1831, 1832, 1833, 1834, 1835). — Parmi les chroniqueurs ou les critiques, A. J. C. de Saint-Prosper, auteur de *l'Observateur du dix-neuvième siècle*. — G. Desjardins est moins connu : « grand et original critique, mort presque aussitôt », dit E. Deschamps ; deux odes paraissent sous son nom en 1819 : *Bolivar au Congrès de Vénezuéla* et *Camoëns* ; une troisième en 1822 : *Les deux Brutus* ; il ne semble pas que l'on doive le confondre, malgré l'homonymie, avec le rédacteur en chef du *Tribun du peuple*, auteur, en 1834, de *Première Babylone, Sémiramis la Grande*, drame divisé « en cinq coupes d'amertume ». (Sur celui-ci, voy. *l'Intermédiaire des Chercheurs*, t. XXVIII.) — Enfin, Gaillard de Muray, membre du Comité de lecture de l'Odéon en 1827.

voulu « se créer un petit monde heureux, abrité et recueilli[1]... » Et c'est là, précisément, le contraire d'un cénacle. Leurs idées demeurent vagues; des aspirations plutôt que des idées : un besoin de sincérité littéraire, une grande faculté d'enthousiasme, la haine du médiocre. Ils ne voient pas plus clairement dans l'avenir. Ils sont modestes et prudents. On pourrait s'étonner du mot de Lamartine : « Je reçois quelquefois cette *Muse française* qui vous amuse tant; elle est en vérité fort amusante. C'est le délire au lieu du génie[2]. » Ce *délire* n'a rien d'inquiétant. Mais Lamartine est un isolé volontaire[3]; l'admiration réciproque que professent ces jeunes poètes doit le mettre en défiance. La *Muse* d'ailleurs s'est permis, dans un article sur *la Mort de Socrate* et les *Nouvelles méditations*, quelques réserves[4]...

Quand l'école aura vraiment établi ses principes, elle aura peine à reconnaître des précurseurs en un bon nombre de ces timides jeunes gens; elle s'embarrassera peu de

---

1. *Portraits contemporains*, t. I, p. 409.

2. Lettre du 22 mars 1824.

3. C'est par erreur sans doute que, dans sa pièce de vers de 1834, Saint-Valry le compte parmi les premiers habitués de la maison Deschamps. Lamartine ne se lia avec Emile qu'assez tard; dans une lettre inédite de novembre 1828, il lui écrit : « Mille assurances du plaisir que j'ai eu à faire et à cultiver votre connaissance et j'espère votre amitié. » — Ce fut en effet, par la suite, une amitié véritable; une autre lettre de Saint-Point, le 6 juillet 1837, est tout à fait familière et affectueuse. Enfin, le 2 juin 1858 : « Ah! mon cher ami, que je suis attendri jusqu'au fond de l'âme de votre ardente, fidèle et active amitié! On dirait que c'est la poésie que vous voulez sauver en moi. La France écoute peu ceux qui lui parlent de ma situation. Mon crime est d'avoir servi et mécontenté tous les partis en les empêchant de s'entre égorger à leur gré dans des jours d'anarchie! Il faut subir son malheur, mais béni soit le malheur qui me révèle ou plutôt qui me confirme en vous une telle amitié!... » (Lettres inédites.)

4. Article de Durangel, octobre 1823.

leurs scrupules; elle n'aura plus cette horreur de la foule et du bruit. Sainte-Beuve les raille avec esprit : « L'on était là tout entre soi dans la loge grillée... C'était, au premier abord, dans ces retraites mondaines, quelque chose de doux, de parfumé, de caressant et d'enchanteur; l'initiation se faisait dans la louange; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonnique, et, dès lors, choyé, fêté, applaudi à en mourir. Je n'exagère pas : il y avait des formules de tendresse, des manières adolescentes et pastorales de se nommer; aux femmes, par exemple, on ne disait *Madame* qu'en vers... Après le bel esprit, on avait le règne du *beau cœur*[1]... »

Cette intimité ne pouvait durer plus que ne durent les premières illusions. Quand la « phalange poétique »[2] vint, le 14 avril 1824, inaugurer les soirées de l'Arsenal, la *Muse française* n'en avait plus pour longtemps à vivre. Entre

---

1. *Portraits contemporains*, t. I, p. 409. — Il ne faut pas attacher trop d'importance à ces railleries. Sainte-Beuve resta en excellents rapports avec E. Deschamps. Il avait eu d'ailleurs, dès ses débuts, à se louer de sa sympathie. « Mon bien cher Monsieur et ami, je lis dans le *Mercure* mon nom que vous y mentionnez avec tant de bienveillance; c'est la première fois que cet honneur-là m'arrive, et il m'est doux de vous le devoir. J'en suis bien fier, et, soyez-en sûr, encore plus heureux et reconnaissant. J'ai moi-même envoyé au *Mercure* un petit article sur les *Annales Romantiques*, il y a trois ou quatre jours; vous y êtes nommé aussi; mais de ma part, il n'y a eu que stricte justice, et c'est encore un remerciement que je vous dois de m'avoir donné occasion de parler de vos vers comme j'en pense. Faites-en toujours, Monsieur, charmez toujours vos amis par les grâces étincelantes de votre talent, mais croyez que rien désormais ne peut accroître ni mon estime pour votre esprit, ni mon amitié pour votre personne. — Sainte-Beuve. » (Lettre inédite.)

2. Mme Ménessier-Nodier, *Charles Nodier*, Paris, Didier, 1867, in-18, p. 263. — Nodier n'a donné à la *Muse* que deux pièces de vers.

les poètes du passé et ceux qui devaient être les forces de l'avenir, la rupture était fatale. Longtemps sympathique, l'académie de Clémence Isaure commence, dès 1823, à regretter son indulgence[1]. Baour va bientôt déployer contre les novateurs toute sa grandiloquence[2]. Plus intelligent, Soumet croit cependant devoir payer d'une abjuration solennelle son élection académique[3]. Guiraud et Brifaut peuvent aspirer déjà à la même consécration[4]. Dans quelques années, Ancelot s'étonnera de ne plus se reconnaître entre les partis, et, découragé, se retirera de la lutte[5].

En parcourant, d'ailleurs, sa carrière de gloire, V. Hugo a laissé derrière lui bien des affections. Des admirateurs nouveaux lui font toujours oublier les admirations de la veille, plus spontanées cependant. Après les adeptes de 1823, ce seront les recrues de 1828; et celles-ci s'effarou-

1. Voy., dans la *Muse* de mai 1824, l'article de Deschamps, *la Guerre en temps de paix.*

2. *Le classique et le romantique,* Paris, Canel, octobre 1825; *Encore un mot, seconde satire,* Paris, Dupont, décembre 1825. — Sur les causes de cette rupture, voy. Gaspard de Pons, article du *Mercure,* t. XI (*Le dernier sabbat*), et surtout la satire: *Encore un mot, satire crue de M. Baour-Lormian,* Paris, Pélicier, 1825, réimpr. dans les *Adieux poétiques,* t. III, p. 182.

3. Séance du 25 novembre 1824. Le discours de Soumet fut assez embarrassé; il évita de se prononcer trop nettement. Mais Auger, dans sa réponse, sembla prendre plaisir à le compromettre, à préciser tout ce qui, dans la harangue du récipiendaire, restait dans le vague. « L'hommage que tout à l'heure vous venez de rendre à la supériorité de notre système dramatique sur cette poétique barbare qu'on voudrait mettre en crédit, répond suffisamment à ceux qui affectaient d'élever des doutes sur votre orthodoxie littéraire... »

4. Brifaut élu le 13 avril et Guiraud le 11 mai 1826?

5. Voy. la notice de Saintine : « En 1820 les classiques étaient représentés, pour le théâtre s'entend, par M.M. Étienne, Jouy, Arnault, les romantiques par M.M. Soumet, Guiraud et Lebrun; en 1830 les classiques étaient M.M. Lebrun, Guiraud, Soumet, les romantiques M.M. A. Dumas et Victor Hugo... »

cheront à leur tour quand apparaîtront les nouveaux venus de 1831-33[1]. Si les premiers amis n'ont pu suivre leur chef, la faute n'en est pas à lui, — ni à eux. Une inégalité littéraire d'année en année plus éclatante, des divergences politiques profondes : tout cela ne permet plus l'abandon affectueux d'autrefois. Il faut ajouter les retentissantes batailles du théâtre, les triomphes des uns, les déceptions de la plupart[2]. Dans ses *Prismes poétiques* de 1838, J. de Rességuier s'efforce vainement de renouer le faisceau; *à son foyer*, il croit voir réunis encore les poètes rivaux; mais ils ne se rencontrent plus que dans ses vers[3].

Les plus grands, désormais, suivent leurs routes, distinctes; les autres sont les vaincus. Fidèles à leur idéal vieilli, il en est qui ne se consolèrent pas de ce qui leur semblait une désertion. En 1861, Gaspard de Pons n'a pas plus pardonné à son ancien camarade Vigny de s'être « rapetissé pour faire des drames en prose »[4], qu'il ne pardonne à Hugo son évolution : « Je demande pardon à mon ci-devant cher et toujours grand Victor... Ne faisant que débuter dans la carrière dramatique, cet homme qui, comme je l'ai raconté ou le raconterai ailleurs, avait projeté dans sa jeunesse de faire un jour des tragédies (oui, des tragédies, parbleu, je l'ai entendu de sa propre bouche), ne s'était pas encore abandonné à ses instincts révolutionnaires en littérature, ainsi que ces mêmes instincts en politique ne prirent pas tout à coup naissance dans son esprit. Qu'il ne prétende même pas qu'il était bien jeune alors, qu'il a ensuite progressé (en littérature du moins), car c'était alors qu'il écrivait son ode de *la Vendée*, et, dans un ordre d'idées tout différent, celle de *la Fille d'O-Taïti*, si

1. Voy. dans les *Nouveaux lundis*, t. VI, p. 453, une lettre d'A. Le Prévost.

2. E. Dupuy, *la Jeunesse des romantiques*, p. 279.

3. *Quelques poètes à mon foyer*, dans les *Prismes poétiques*, Paris, Allardin, 1838, in-8°.

4. Préface des *Essais dramatiques*, p. 39.

je ne me trompe, deux chefs-d'œuvre que, par la suite, il ne me semble pas qu'il ait guère surpassés; au moins suis-je bien sûr que, s'il l'a fait, ce n'est ni dans les *Voix intérieures* (ou *inférieures*), ni dans les *Chants du crépuscule* (ou du *corpuscule*, ou de l'*opuscule*), comme on disait alors[1]... » Plaisanteries assez médiocres. Il y a plus de mélancolie vraie et de dignité dans les regrets de Saint-Valry à la même époque : « Hélas! ce temps-là est bien loin, bien loin, et il nous semble néanmoins, tant la vie est courte, que c'était hier. Un amas d'évènements prodigieux ont roulé depuis, comme des flots amers, sur nos têtes blanchies par les années; l'éloignement, des rapports plus rares, les dissentiments politiques s'aggravant sans cesse, des tiers malveillants, de bons conseils trop méconnus ont peut-être refroidi peu à peu, de part et d'autre, une vieille et sincère affection; mais ces amitiés du premier âge ont des racines si fortes et si profondes que rien ne saurait les détruire entièrement et qu'il s'exhale encore de leur ruine un reste de parfum qu'on respire avec une douce tristesse jusque sur le seuil de la tombe[2]. »

L'école nouvelle ne pouvait s'en tenir à l'inspiration des *Odes*, à la virtuosité des *Ballades*, moins encore aux effusions gentilles de la *Muse française*. Celle-ci, cependant, mérite de n'être pas oubliée. Nous entendons communément, sous le nom de romantisme, des choses très diverses, — et successives. Pour préciser l'ordre de cette succession,

---

1. *Essais dramatiques*, t. I, p. 258.

2. *Un voyage sentimental*, 1862. Cité par Biré, p. 353. — En 1833, déjà, dans ses *Fragmens de poésie*, Saint-Valry reprochait amicalement à Hugo son évolution et le conjurait de revenir en arrière :

> Dites, sentez-vous pas quelquefois, en secret,
> Poindre aussi, malgré vous, le soucieux regret
> D'avoir changé de camp et déserté la voie
> Où vous aviez marché si longtemps avec joie?...
> Soyez le grand Condé du monde poétique!...

pour marquer les divers moments, les chefs-d'œuvre ne suffisent pas. Ils déterminent l'avenir plus qu'ils ne révèlent le présent. Un recueil comme celui-ci a le mérite de nous faire connaître les aspirations vagues d'une génération. Il nous donne, si l'on peut dire, la moyenne poétique d'un temps, cette moyenne dont les grandes œuvres se dégagent, mais sans laquelle elles ne seraient peut-être pas ce qu'elles sont.

Dans la foule d'ailleurs des contributions banales ou médiocres, quelques morceaux admirables apparaissent ici pour la première fois, et sous une forme qui n'est pas leur forme définitive. Je signale seulement, dans ce premier volume, *Dolorida* de Vigny, l'ode *A mon père* de Hugo et plusieurs articles de critique que l'on retrouvera dans les deux volumes de *Littérature et philosophie mêlées* : sur W. Scott, sur Lamennais, sur Voltaire. Il n'est pas sans intérêt d'en connaître le texte primitif, avant les retouches ou les suppressions. Pour toutes ces pièces, — pour les pièces moins importantes aussi, chaque fois que cela m'a été possible, — j'ai relevé avec soin les variantes successives. Et je sais bien que, parfois, cette précaution pourra sembler assez vaine, un peu ridicule. Parmi ces écrivains, il en est qui ne méritent guère les honneurs solennels d'un appareil critique. Mais lesquels ?... Il est toujours dangereux de tracer une ligne de démarcation ou d'appliquer une méthode *jusqu'à un certain point.*

Ces notes critiques sont, avec quelques indications bibliographiques, les seules notes nouvelles de cette édition. Je marque des initiales M. F. celles qui appartiennent au texte original de la *Muse française.*

PREMIÈRE LIVRAISON

(JUILLET 1823.)

pour marquer les divers moments, les chefs-d'œuvre ne suffisent pas. Ils déterminent l'avenir plus qu'ils ne révèlent le présent. Un recueil comme celui-ci a le mérite de nous faire connaître les aspirations vagues d'une génération. Il nous donne, si l'on peut dire, la moyenne poétique d'un temps, cette moyenne dont les grandes œuvres se dégagent, mais sans laquelle elles ne seraient peut-être pas ce qu'elles sont.

Dans la foule d'ailleurs des contributions banales ou médiocres, quelques morceaux admirables apparaissent ici pour la première fois, et sous une forme qui n'est pas leur forme définitive. Je signale seulement, dans ce premier volume, *Dolorida* de Vigny, l'ode *A mon père* de Hugo et plusieurs articles de critique que l'on retrouvera dans les deux volumes de *Littérature et philosophie mêlées* : sur W. Scott, sur Lamennais, sur Voltaire. Il n'est pas sans intérêt d'en connaître le texte primitif, avant les retouches ou les suppressions. Pour toutes ces pièces, — pour les pièces moins importantes aussi, chaque fois que cela m'a été possible, — j'ai relevé avec soin les variantes successives. Et je sais bien que, parfois, cette précaution pourra sembler assez vaine, un peu ridicule. Parmi ces écrivains, il en est qui ne méritent guère les honneurs solennels d'un appareil critique. Mais lesquels ?... Il est toujours dangereux de tracer une ligne de démarcation ou d'appliquer une méthode *jusqu'à un certain point.*

Ces notes critiques sont, avec quelques indications bibliographiques, les seules notes nouvelles de cette édition. Je marque des initiales M. F. celles qui appartiennent au texte original de la *Muse française.*

PREMIÈRE LIVRAISON

(Juillet 1823.)

LA
MUSE FRANÇAISE

AVANT-PROPOS

Il existe encore en France, sans qu'il y paraisse, un assez grand nombre de personnes qui aiment et sentent la poésie; mais elles l'aiment en silence et à l'écart... comme on aime enfin; et laissant la politique et la polémique triompher bruyamment dans les salons, à peine si elles osent se plaindre, à voix basse, de la prosaïque indifférence d'un monde à la fois frivole et positif.

Aussi, grâce à l'atmosphère épaisse où s'agitent les esprits, plusieurs productions poétiques, brillantes de coloris et de fraîcheur, ont-elles dans ces derniers temps passé presque inaperçues à notre horizon littéraire; le nom même de leurs auteurs n'est parvenu qu'à fort peu d'oreilles amies, parce que les rigueurs du silence ou l'insouciance des annonces dans les gazettes accréditées n'ont point éveillé d'écho parmi le public, dont la méfiance ou la distraction n'adopte guère une renommée nouvelle qu'à force de trompettes qui la proclament. De là vient que les lecteurs ne croient plus aux poëtes, ni les poëtes aux lecteurs,

et qu'ils ont pris insensiblement la singulière habitude de se passer les uns des autres.

Peu à peu, l'amour de la poésie, comme tout autre amour, pourrait bien languir et s'éteindre faute d'alimens. *La Muse française* est instituée principalement pour rallumer et entretenir ce feu sacré.

Des poëtes dont le nom est déjà classique, d'autres plus jeunes, recommandés par des triomphes récens, et qui sont aujourd'hui l'espoir et l'honneur de la scène ou de la lyre, lui apporteront successivement leurs tributs d'harmonie. Elle accueillera aussi les offrandes modestes de plusieurs de ses disciples encore peu connus du public, heureuse d'ouvrir à leurs premiers pas une lice où ils pourront s'illustrer un jour; des femmes même à qui les hommes ont pardonné la gloire, et de jeunes *Corinnes* qui ont déjà besoin de pardon, viendront à ce trophée poétique entremêler quelques fleurs détachées de leurs fraîches guirlandes.

Les amis des lettres trouveront donc dans *la Muse française,* des poésies plus importantes et plus variées qu'ils n'en rencontrent dans aucun autre recueil périodique.

La critique littéraire ne sera pas négligée dans cette feuille; on ne peut nier (et nous aimons à le reconnaître) qu'elle ne soit exercée dans quelques journaux, et particulièrement dans l'un d'eux, avec autant d'esprit que d'érudition. Les principes orthodoxes de la langue et du goût y trouvent d'habiles et ardens défenseurs qui n'ont jamais laissé passer une hérésie sans la foudroyer : ce sont les *pères* de la critique. Toutefois, s'il est difficile d'entrer en concurrence avec eux dans la direction qu'ils ont adoptée, d'autres

sentiers se présentent, que l'on peut tenter avec l'espoir d'être utile, et du moins sans la crainte de les y rencontrer.

Quoique les règles de l'art soient immuables comme les lois de la nature, la physionomie des littératures variant avec les siècles, la critique doit nécessairement avoir aussi sa partie variable. Elle consiste à saisir et à déterminer les nouveaux rapports d'une littérature qui se modifie avec le type éternel du *beau*. Or, la révolution française ayant jeté la société dans des voies inconnues et des combinaisons sans exemple, la littérature, *qui est l'expression de la société,* s'est ressentie profondément de ces violentes secousses et de ces étranges innovations. La critique, par système ou par habitude, paraît être restée un peu en arrière du mouvement général. Il en résulte qu'elle n'est pas toujours suffisamment applicable à la littérature actuelle; car pour la guider, encore faut-il faire route avec elle. C'est à régulariser et non à paralyser sa marche jeune et libre que *la Muse française* consacrera ses efforts et sa sollicitude; elle se présentera aux auteurs, armée d'un aiguillon plutôt que d'un frein, plus avide d'embrasser la composition d'un ouvrage que de le poursuivre dans ses détails; assez indolente à punir les hardiesses ou les négligences de langage, dont les critiques quotidiens feront parfaitement justice; mais fort exigeante sur le nombre et la nature des beautés, car l'admiration pour le *médiocre* est le fléau de l'art.

Nous tiendrons le public au courant des littératures étrangères comme de la nôtre, bien persuadés qu'un patriotisme étroit, en littérature, est un reste de barbarie. Dans aucune circonstance, nos jugemens litté-

raires ne seront dictés par notre conscience politique, ni souillés par la moindre apparence d'une personnalité; nous ne connaissons que les livres, bons ou mauvais : et, au surplus, nous ne rendrons un compte raisonné que des ouvrages dont le mérite ou le succès sera de quelque importance pour l'intérêt des *Lettres*.

Enfin, depuis plusieurs années, aucune main habile ne tient plus le malicieux pinceau du moraliste. Les *Francs-Parleurs* et les *Observateurs** ont la bouche close et leur lunette en poche. Serait-ce, comme quelques-uns le disent, qu'ayant perdu nos vices dans le mouvement de la perfectibilité accélérée, il ne nous est pas même resté quelques petits ridicules pour nous *délanguir* de toutes nos perfections?... Quoi qu'il en soit, chaque livraison de *la Muse française* contiendra un article de *mœurs* ou une *nouvelle* satirique, ne fût-ce que pour ôter aux vices et aux ridicules, qu'une plus longue impunité pourrait enhardir, la tentation discourtoise de se montrer encore, et de venir protester, par leur présence inattendue, contre ce beau Système aussi ingénieusement imaginé par le siècle dernier, que régulièrement suivi par le nôtre. Nous voulons que la fidélité soit le principal mérite de nos tableaux. Si tous les traits n'en sont pas

---

* *L'Hermite de la Chaussée d'Antin* ou *Observations sur les mœurs..., Guillaume le Franc-Parleur*, etc. (Sur cette série de publications, recueil des articles d'Étienne de Jouy, voy. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes.*) — *L'observateur du XIX^e^ siècle* de A. J. C. Saint-Prosper, Paris, Ledoux et Tenré, 1819, in-18. (Voy. un article sur cette première édition dans la première livraison du *Conservateur littéraire.*) — Troisième édition, Paris, Pichard, 1823, in-18. (Article dans la *Muse française* de décembre 1823.)

piquans, si notre malice n'est pas toujours de bonne humeur, ni notre gaieté toujours en verve, sans doute ce sera souvent notre faute, mais plus souvent encore celle de nos temps... Lorsqu'on sort d'une époque où la dérision des hommes s'est jouée follement des choses les plus saintes, par un retour étrange et inévitable l'innocente hilarité nous apparaît quelquefois à travers nos souvenirs comme une sorte de profanation; les tristesses du passé ont déposé un reste d'amertume jusque dans notre joie : alors la plaisanterie peut avoir sa gravité, et la satire même sa mélancolie.

POÉSIE

LES

SOUVENIRS DE L'ANCIENNE FRANCE

Fragment chanté dans un tournoi devant la cour de Charles VII *.

La nuit fuyait; l'Aurore, ange de l'Orient,
D'une main diligente écarte, en souriant,
Les ombres, voile obscur de la terre endormie;
Comme on voit une mère, aux yeux de son amie,

* Ce fragment fait partie d'un poëme inédit de *Jeanne d'Arc* (M. F.).

Morceau reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1826. — Du sujet de *Jeanne d'Arc*, Soumet a tiré d'abord une tragédie, représentée à l'Odéon le 14 mars 1825 et imprimée par Barba, in-8°; puis une *Trilogie nationale*, publiée posthume par Gabrielle d'Altenheim, avec préface de Jules Lefèvre, Paris, Didot, 1846, in-8°. — Le fragment donné par la *Muse française* se retrouve dans la *Trilogie*, mais refondu, morcelé et réparti sur plusieurs chants. Pour l'introduction, vers 1-26, voy. I^re^ partie, *l'Idylle*, 2^e^ chant : *François de Paule*. Pour les vers 27-178, voy. II^e^ partie, *l'Épopée*, 10^e^ chant : *le Sacre dans la cathédrale de Reims*. Pour la conclusion, vers 179-190, voy. I^re^ partie, 1^er^ chant : *la Chasse au cerf blanc*. — Dans le second volume de la *Muse*, un autre fragment du même poème. — Soumet en lit un troisième dans la séance publique de l'Académie, le 24 avril 1826. — Voy. encore les *Annales Romantiques* de 1829, 1830, 1832. — Je relève les variantes de la *Trilogie :*

1-26 *I^re^ partie, 2^e^ chant.* — 2 D'une main transparente

Soulever, amoureuse et d'un air triomphant,
Les voiles du berceau qui cachent son enfant.
Un beau jour commençait, promis à notre attente.

Sur les bords de la Loire, une royale tente
S'élève, et le beffroi de la prochaine tour
Appelle aux jeux guerriers les seigneurs d'alentour;
Dans les airs on déploie, aux rameaux on attache
La rouge banderole et les drapeaux sans tache;
La devise, où s'enlace un feuillage odorant,
Prête au secret des cœurs son voile transparent;
Les écharpes, les croix, l'héraldique peinture,
Parent des arcs légers la verte architecture;
Le beau page en sa fleur de rubans s'est orné;
Sous l'écarlate en feu, sous l'émail blasonné,
Le héraut d'armes brille et porte en caducée
La tige d'un beau lis, dans ses mains balancée,
D'un lis blanc, roi des fleurs, symbole gracieux
Qui désarme, dit-on, la colère des cieux.
De ses royales mains, le jeune fils de France
Attacha sur son sein l'ordre de l'espérance;
Et, soldat troubadour, l'ami du grand Dunois
Vint par ce chant français préluder aux tournois :

« Guerriers, s'écria-t-il, des palmes, des trophées!
Enlacez à mon luth la verveine des fées;
Apportez-moi la coupe aux changeantes couleurs,
Où Morgane en riant verse l'esprit des fleurs;

---

6 Le voile... cache — 7-8 Sur les bord de la Seine une royale tente | De crépine d'argent à son faîte éclatante — 9 de la plus haute — 10 Appelle au grand conseil les barons — 13-14 *Reportés plus loin et remplacés ici par six vers nouveaux.* — 15 Les bannières — 17 Le page jeune et fier — 20 La branche pacifique en sa main — 21-24 *Conservés avec* 13 *et* 14 *dans un développement nouveau; variantes :* Ce lis d'or... ce jeune fils .. Détache de son sein — 25-26 *Supprimés.* — 27-178 *II^e partie, 10^e chant.* — 27 A moi, guerriers, à moi!

Que l'hymne de Roland devant mes pas résonne.
Et toi, France, intrépide et charmante amazone,
Toi que j'ose chanter, France de nos aïeux,
Merveilleuse et brillante, apparais à mes yeux :
De tes premiers enfans raconte-nous l'histoire;
Dis-nous qu'à ses guerriers promettant la victoire,
Le fameux Mithridate en donnait pour garans
Quelques-uns de tes fils dispersés dans ses rangs.
Dis-nous qu'aux plus beaux noms leur souvenir s'allie.
On les vit triompher aux champs de Thessalie,
Aux bords du Sperchius, aux collines d'Œta,
Ces Gaulois qu'en ses vers Callimaque chanta.
Byzance dans ses murs jadis les vit descendre;
Leurs exploits sont partout; et l'on dit qu'Alexandre
Interrogeant un jour ce peuple audacieux,
Apprit qu'il ne craignait que la chute des cieux.
En vain Rome, s'armant d'augures et d'oracles,
Voulut de nos aïeux arrêter les miracles;
Ses dieux, prêts à fléchir sous des dieux inconnus,
Ne purent qu'annoncer l'approche de Brennus,
De Brennus dont l'épée, en conquêtes féconde,
Servit de contre-poids à l'empire du monde.

Fiers Gaulois, au milieu des combats meurtriers,
Des guirlandes de fleurs paraient vos fronts guerriers;
De la douce amitié divinisant les charmes,
Sur l'autel du serment vous échangiez vos armes;
A vos joyeux festins l'étranger accueilli
Y buvait la cervoise et la liqueur d'oubli,
Et dormait sous vos toits d'argile nuancée
Dans les peaux du bison, du cerf et de l'alcée.
Les filles de la Gaule étaient belles; leurs yeux

---

32 intrépide et superbe — 34 à nos yeux — 49 près de — 54 Des nœuds de fleurs pressaient le front de vos — 56 ils échangeaient leurs — 57-60 *Remplacés par quatre vers entièrement nouveaux.*

Ne savaient réfléchir que la couleur des cieux;
Moins blanche était la fleur des pommiers de Neustrie.
Confidentes souvent des dieux de la patrie,
Sous la faucille d'or elles cueillaient, pieds nus,
Le sélage, aux lueurs de la chaste Hélanus.
Elles savaient des chants dont l'étonnant mystère
Endormait les douleurs des enfans de la terre,
Réunissait deux cœurs l'un à l'autre inconstans,
Et dans des jours d'orage évoquait le printemps.

Mais voilà que des Grecs la douce colonie
Vient conquérir la Gaule aux dieux de l'Ionie,
Et jeter sur nos bords, de son luxe embellis,
Marseille, Théliné, Nice, Athénopolis.
L'habitant de Phocée avec lui nous amène
Les beaux fruits de Samos, l'arbre de Clasomène,
La vigne de Corinthe; et nos fleuves émus
S'ombragent mollement des myrthes du Lathmus.
Sous l'arbre d'Ermensul l'encens des Grâces fume;
Du doux miel de l'Hybla Narbonne se parfume.
Belle Provence, ainsi tes coteaux fortunés
D'autels, de temples grecs ont fleuri couronnés;
Il semblait que Cythère ou Délos l'inconstante
Dans ton paisible golfe eût abordé flottante,
Avec ses souvenirs, ses noms mélodieux,
Son peuple, ses beaux-arts, ses fêtes, et ses dieux.
Dans ces siècles lointains, Lutèce, encor sauvage,
De ce luxe enchanté n'ornait point son rivage.
Son grand fleuve bordé des bleuâtres rideaux
Du saule, où le pêcheur attachait ses radeaux,
Ses huttes, d'une ruche imitant la structure,
Ses vieux figuiers, témoins de la triste aventure

---

71 *Intercale huit vers nouveaux.* — 76 L'olivier de Samos, les fruits de Clazomène — 78 de l'Athmus — 79 d'Irminsul — 86 peuple et ses — 87-98 *Supprimés.*

De Loïs, immortel sous les traits d'une fleur
Dont il eut l'innocence et la blanche couleur;
Quelques îles sans nom des cygnes visitées,
Couvertes de glaïeuls et de treilles plantées;
Une tour en ruine, un vieux temple d'Isis;
C'est tout ce qu'on voyait aux champs des Parisis.

Orné d'abeilles d'or et de trois fers de lance,
Quel nouvel étendard sur nos bords se balance?
C'est celui du Sicambre et des Francs indomptés.
Du vaste joug romain ces peuples exceptés,
Anciens fils de la Gaule, avaient, dans Hercynie,
Aux bords du fleuve Halys fondé leur colonie.
Orgueilleux des exploits d'Anténor, de Sunnon,
La fière Liberté leur a donné son nom;
Et de ce nom, si cher à leur idolâtrie,
Ils viennent enrichir leur première patrie.
La Gaule les accueille, et reçoit avec eux
Leurs familles, leurs chars, leurs taureaux belliqueux.
Sicambre au collier d'or, la Gauloise charmante
Change le nom de vierge au nom de ton amante,
De genêt, pour te plaire, enlace ses cheveux,
Et t'offre, en rougissant, la coupe des aveux.
Déjà d'autres lauriers la France se couronne,
Déjà Lutèce a vu sa modeste patrone,
Geneviève, bergère aux îles du pasteur,
Lever contre Attila son roseau protecteur;
Sur vingt rois détrônés le grand Clovis s'élève,
Et se donnant au Dieu qui protégea son glaive,
Reçoit d'une colombe, aux marches de l'autel,
L'huile miraculeuse et le lis immortel.
Mais, grand parmi les rois et grand parmi les sages,
Phare prodigieux en spectacle aux deux âges,

---

103 Hersynie — 109 *Intercale douze vers nouveaux.* — 110 Leurs chars verts, attelés de — 119-122 *Remplacés par vingt-quatre vers nouveaux.*

Entre la barbarie et les siècles des arts,
Charlemagne, paré du bandeau des Césars,
Se montre, et, dans sa cour accueillant Uranie,
Prête au monde étonné l'élan de son génie;
Relève, réunit, soutient de toutes parts
De l'empire romain les grands lambeaux épars.
Une autre Europe sort de ce chaos immense :
L'histoire s'arrêtait, l'histoire recommence;
Et, de ces temps lointains sondant les profondeurs,
Marche aux clartés d'un nom aïeul de nos grandeurs.
Bientôt, aux fiers accens d'une voix inspirée,
Vers la tombe d'un Dieu saintement égarée,
La France, qui s'indigne et frémit du repos,
Au soleil d'Orient court montrer ses drapeaux,
Et dans l'antique Egypte ou la molle Ionie,
Gonfler son sein fécond des germes du génie.
Avec ses noms fameux, son luxe, ses palais,
L'héritage des arts légués par Périclès,
Son ciel, berceau brillant de la mythologie,
Ses vases, ses trépieds, ses parfums, sa magie,
Ses marbres dieux, sortis des antres de Paros,
Constantinople accueille et ravit nos héros.
Souvenir du passé, tu n'es jamais stérile!
Tancrède a tressailli sur la cendre d'Achille;
Et loin de la Durance et des flots de l'Adour,
Aux bords du Simoïs chante le troubadour.
L'imagination, trompeuse enchanteresse,
Berce son luth rêveur des fables de la Grèce,
Lui nomme l'Eurotas, le Mélès, le Cydnus,
Le beau fleuve Aphrodise où se baignait Vénus;
Sur son vaisseau de fleurs lui montre Cléopâtre,
Aux baisers du triton livrant ses pieds d'albâtre;

---

127 Paraît — 130 les vieux — 134 nos splendeurs — 135 *Intercale vingt vers nouveaux.* — 142 légué — 154 Aphrodite

Ou rallume en fuyant sous un ciel enchanté,
Du phare de Sestos l'amoureuse clarté.
Le damoisel ému se ressouvient et prie.
Déjà son drapeau flotte aux palmiers de Syrie.
Triste Jérusalem, cité du Dieu vivant,
Toi, sans pouvoir périr, détruite si souvent,
Reste miraculeux de la flamme et du glaive,
Du milieu du désert ta grande ombre se lève.
Tes rocs, tes monts blanchis, tes torrens desséchés,
Ces palais de la mort où tes rois sont couchés,
Ce fleuve dont les flots ont vu tant de miracles,
Tout parle à nos guerriers de tes anciens oracles.
Les révélations, les transports inspirés,
La prophétique extase et les songes sacrés,
Des hauteurs du Thabor descendus sous leur tente,
Viennent sanctifier leur gloire pénitente.
La croix de feu s'attache au manteau du guerrier,
Un prodige éclatant luit sur chaque laurier;
La Prière combat, la Valeur s'humilie;
Et la Victoire, assise au char brûlant d'Elie,
Le front ceint de rayons, vient, pour premier succès,
Sur la tombe divine inscrire un nom français.

Français, fiers compagnons rangés sous l'oriflamme,
De ces grands souvenirs vous respirez la flamme;
Les battemens de gloire éveillés dans vos cœurs
Vous prédisent assez que vous serez vainqueurs.

---

157 velouté — 161 *Intercale quatre vers nouveaux.* — 164 *Intercale quatre vers.* — 164 Du fond de tes déserts — 167-168 *Intercale huit vers, et :* Tout retrace à nos preux tes antiques oracles; | Tout leur montre un désert travaillé de miracles! — 170 Et les pressentiments et les — 177-178 *Remplacés par six vers. Toute la suite du 10e chant est entièrement nouvelle.* — 179-190 *Les quatre derniers vers de cette conclusion ont été repris au début du 1er chant de la 1re partie avec ces variantes :*

Il faut que sous le fer des peuples de Neptune
Un grand peuple expirant relève sa fortune.
Il la relèvera... Sur vos généreux fronts
Les lauriers ont laissé peu de place aux affronts.
Si vous êtes tombés, c'est d'un char de victoire.
Les combats vous rendront tous vos droits ; et la Gloire
Reprend toujours vers vous son essor immortel,
Comme un Dieu rougissant d'avoir changé d'autel. »

ALEXANDRE SOUMET.

---

187 [Viens apprendre aux Français...] | Que lorsqu'ils sont tombés, c'est d'un char — 188 Qu'ils se sont relevés plus fiers et que — 189 toujours vers eux

LE CONFESSIONNAL

Refuge du pécheur, pieux et saint asile,
D'où jamais ne s'exhale un regret inutile!
Dans ton enceinte obscure entre la vérité;
Ton étroite limite atteint l'éternité!
Toi seul fais découler, dans un si faible espace,
Des sources de la foi le torrent de la grâce;
Et ton nuage épais dérobe à tous les yeux
Le tombeau du péché, que referment les cieux.
Ici le criminel se sépare du crime,
Et l'orgueil qui s'immole est la seule victime;
Ici tout est divin, tout est mystérieux;
Même l'abaissement est grand et glorieux.
Le mortel qui régit ce tribunal auguste,
Y couvre le pécheur de la robe du juste;
Et du temple secret par lui seul fréquenté,
Il semble être le prêtre et la divinité.
Son aspect consolant allège la souffrance;
Son céleste regard éveille l'espérance;
Toujours près de l'autel, solitaire, il attend
Les remords du chrétien, les pleurs du pénitent.
Viens, pécheur, ne crains pas, dévoilant ta faiblesse,
Que d'un reproche amer il t'afflige ou te blesse :
Semblable à l'Homme-Dieu, sa constante douceur,
Absente du forfait, ne sent que ton malheur.

Imprimé dans *Heures poétiques et religieuses dédiées au roi*, par Mme Hortense de Céré-Barbé, Paris, Ladvocat, 1828, in-18.

5 dans un tranquille espace — 9 se dépouille — 14 Y revêt — 16 Semble être le pontife — 24 Dans le plus noir forfait

Contraint d'examiner la faute qu'il pardonne,
Sa pudeur en secret d'un voile t'environne.
Ici l'esprit ignore, et le cœur seul entend;
L'oreille inattentive oublie en écoutant.
C'est l'occulte entretien d'une âme avec une âme :
L'une offre le salut et l'autre le réclame;
Mais celle du pécheur, dans son recueillement,
Semble assister d'avance au dernier jugement.
O de l'humilité merveilleuse puissance,
Qui du sein du péché, fait jaillir l'innocence!
Et d'un faible mortel quel immense pouvoir,
Que celui qui le donne a pu seul concevoir!
Un prêtre du Seigneur enchaîne le tonnerre,
Entre le ciel et l'homme il termine la guerre;
Arbitre souverain, son arrêt solennel
Casse un premier arrêt rendu par l'Eternel.
Le Sauveur lui transmet sa clémence suprême;
Le péché qu'il délie est absous par Dieu même;
Au signe de la croix que sa main a tracé,
Du registre des cieux le crime est effacé.
Qui dira les bienfaits de son saint ministère,
Et le repos qu'un prêtre établit sur la terre?
Ces enfans égarés que leur père a bénis,
Dans leurs chastes amours ces époux réunis,
Cette fille rendue à l'austère sagesse,
Ce jeune homme abjurant sa coupable tendresse,
Ce débiteur surpris de revoir la clarté,
Par le riche indolent le pauvre visité,
Ce bien qu'on restitue et ces dons qu'on accorde,
Ces cachots dépeuplés par la miséricorde,
Cet avare, épuisant son antique trésor,
Qui court aux malheureux distribuer son or,

---

34 fais — 35 Oh! — 36 Celui qui le donna put seul le — 45 de ce — 46 affermit — 48 des époux — 49 Une fille — 51 Le triste débiteur qui revoit — 53 Le bien... les dons — 54 Les cachots

Ces mortels dégagés des entraves du vice,
Ce criminel sans crainte à l'aspect du supplice,
Ce chrétien qui, du ciel découvrant la lueur,
Aspire au lit de mort le suprême bonheur :
Tout montre, en révélant sa sagesse profonde,
Que la Religion tient le sceptre du monde.

Mme HORTENSE CÉRÉ-BARBÉ.

---

58 Un criminel — 59 Le chrétien

LA JEUNE MALADE

ÉLÉGIE.

Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
(Alf. de Vigny, *La Fille de Jephté.*)

L'automne allait finir, mais c'était un beau jour;
La lumière était douce et par instans voilée,
Les oiseaux retrouvaient un dernier chant d'amour,
Et les dernières fleurs brillaient dans la vallée.
Au retour imprévu d'un beau temps passager,
Les malades souvent sentent moins leur souffrance,
Comme si le soleil eût chassé le danger;
A leur chevet joyeux vient s'asseoir l'Espérance.
De cette paix trompeuse éprouvant les douceurs,
Une jeune malade, au trépas dévouée,
Peignait ainsi sa joie à ses crédules sœurs,
Et disait de ses jours la trame renouée :
« Mes sœurs, je suis bien mieux, je sors de mon tombeau.
» Que j'ai long-temps souffert! mais la peine est passée;
» Je reverrai le jour : oh! que le jour est beau! »
Alors d'une main faible, et pourtant empressée,
Naïve, elle écartait ses blonds cheveux flottans,
Et des rideaux soyeux l'épaisse draperie.
« Quel prodige, ô mes sœurs! on dirait le printemps.
» Je ne m'étonne plus si je me sens guérie!
» Oui, je vivrai; cessez de tant pleurer sur moi,
» Car je suis la plus jeune, et ma seizième année
» N'a commencé son cours qu'à la fête du roi,
» Quand toute la moisson paraissait terminée.

Publié dans *Fragmens de poésie, dédiés à S. A. R. Madame, duchesse de Berry, en sa prison à Blaye*, Paris, Dentu, 1833, in-18.

» Je ne suis qu'une enfant, doit-on si tôt mourir ?
» Puis jusqu'ici quel mal ai-je fait sur la terre ?
» Mes épargnes souvent ont été secourir
» Plus d'un pauvre orphelin qui m'appelle sa mère.
» Lorsqu'aux pieds de mon lit je croyais voir la mort,
» Je me disais tout bas : Voici ma dernière heure,
» Mais entre mes regrets il n'est pas un remord;
» Ma vie est innocente, et vaut bien qu'on la pleure.
» Dieu ne l'a pas permis, il m'a tendu la main.
» Arrêtée un moment par un cruel orage,
» Le ciel s'est éclairci, je reprends mon chemin,
» Et, mes pleurs essuyés, je souris au voyage.
» Mais pour mieux dissiper nos chagrins et mes maux,
» Dites-moi les plaisirs que l'hiver nous ramène.
» Est-ce bientôt le temps de quitter les châteaux,
» Et de s'en retourner à la ville prochaine ?
» Quand doivent revenir les spectacles chéris,
» Les bals plus doux encore et les joyeuses fêtes ?
» Quand, tressés avec art, la rose et les iris
» De leurs nouveaux bouquets pareront-ils nos têtes ?
» Du beau coffre d'ivoire où je les ai rangés,
» Dès à présent, mes sœurs, afin que je les voie,
» Sortez tous mes bijoux, si long-temps négligés,
» Et que, rendus au jour, ils annoncent la joie. »
Aussitôt les colliers, les beaux bracelets d'or,
Les anneaux précieux où l'opale étincelle,
Les agrafes, la croix, enfin tout son trésor,
Sur la couche apporté, vient briller devant elle
Et la jeune malade y promène les yeux,
Les touche tour à tour, leur donne un doux sourire,
Se pare des plus beaux, et d'un air gracieux
Se penche, en demandant la glace où l'on s'admire.
Ses innocens propos, le feu de son regard,
Les vermeilles couleurs de sa joue enflammée,
Ces riches ornemens en désordre et sans art,
D'un accent inconnu sa parole animée,

Tout sert à l'embellir d'un prestige enchanteur.
Tel un fruit renfermant un ver qui le dévore,
Aux premiers feux d'été, d'un éclat imposteur,
Sur sa tige fanée un moment se colore.
Oh! que pour la victime ignorant son destin,
Et s'entourant déjà de fêtes mensongères,
Brillant et radieux jusques à son déclin,
Ce jour, ce dernier jour eut des heures légères!
Le lendemain, hélas! tout avait bien changé :
Philomèle fuyait, craintive et désolée,
D'un feuillage flétri le sol était chargé,
Et le vent froid du nord soufflait dans la vallée.
La malade bientôt eut cessé de souffrir;
L'hiver sous ses frimas cacha la plaine entière,
Et de ses blancs flocons la neige vint couvrir
Une tombe nouvelle au prochain cimetière.

A.-S. SAINT-VALRY.

---

70 L'hirondelle

MEILLERAYE

ÉLÉGIE *

Que voulez-vous de moi ? je ne puis plus aimer :
Un nuage sinistre a passé sur ma vie ;
Ma jeunesse s'en va, de longs regrets suivie,
Et le flambeau s'éteint pour ne plus s'allumer.

Aux rêves enchantés les froids ennuis succèdent,
Tout l'homme a fait place au chrétien,
Et je ne désire plus rien
De ce que les hommes possèdent.

A mes yeux fatigués j'ai fermé l'avenir :
Elle y manque à jamais, que serait-il sans elle ?
Mais mon cœur se souvient, et d'un regret fidèle
Suit toujours le passé qui ne peut revenir.

Tous mes amis pourtant, les amis de mon âge,
De gloire et de bonheur s'enivrent tour à tour.
Je suis jeune comme eux ; que sert d'être plus sage ?
Mais bien plus que le temps, le malheur décourage,
Mais la jeunesse est dans l'amour.

Toi, celle que j'aimais, je t'aime et je t'implore :
Ombre qui m'as coûté tant de vœux superflus,
Rappelle-moi bientôt ; que puis-je faire encore
Sur cette terre où tu n'es plus ?

* Cette élégie fait partie du recueil des poésies de M. Alexandre Guiraud, qui sera publié incessamment chez Ambroise Tardieu, rue du Battoir, nº 12 (M. F.).

Paru seulement en janvier, sous le titre : *Poèmes et chants élégiaques*, Paris, Boulland, Ladvocat, 1824, in-18. Cette élégie est donnée comme *Chant Vᵉ d'Isaure*, poëme élégiaque.

20 *Un vers nouveau intercalé :* Ange consolateur, sous l'image d'Isaure, | Rappelle-moi...

En attendant ma délivrance,
Cloître de Meilleraye, où s'endort la souffrance,
Je veux sous tes arceaux traîner mes jours de deuil :
Mes pas ont visité tes murs, où l'Espérance
S'assied à côté d'un cercueil.

Là, j'irai me laver de cette fange immonde
Qu'ont pris mes vêtemens à travers les cités ;
Et dans ce port ouvert aux naufragés du monde,
Recueillir mes destins, trop long-temps agités.

Là, sur le seuil du temple, exhalant ma prière,
J'irai m'unir de loin aux chants religieux,
Et mêler humblement quelques grains de poussière
A l'encens épuré qui monte vers les cieux.

Un saint exil est salutaire
A ceux qu'avaient séduits les choses d'ici-bas :
Néant et vanité sont les biens de la terre ;
Les cherche désormais qui ne les connaît pas !

L'homme commence à vivre à son heure suprême :
Trop faible pour le monde, il s'y perd en passant ;
Tout l'y flatte et le trompe, il se trompe lui-même :
Dieu seul est vrai, Dieu seul ; car il est tout-puissant.

ALEX. GUIRAUD.

---

26 du — 28 Dont l'âme se salit à travers — 31 exilant

CRITIQUE LITTÉRAIRE

QUENTIN DURWARD

OU

L'ÉCOSSAIS A LA COUR DE LOUIS XI*

PAR SIR WALTER SCOTT

Traduit de l'anglais par le traducteur des romans historiques de sir WALTER SCOTT, avec cette épigraphe :

La guerre est ma patrie,
Mon harnois ma maison,
Et en toute saison
Combattre c'est ma vie.
(*Ancienne ballade française.*)

Certes, il y a quelque chose de bizarre et de merveilleux dans le talent de cet homme qui dispose de son lecteur comme le vent dispose d'une feuille, qui le promène à son gré dans tous les lieux et dans tous les temps ; lui dévoile en se jouant le plus secret repli du cœur, comme le plus mystérieux phénomène de la nature, comme la page la plus obscure de l'histoire;

* A Paris, chez Ch. Gosselin, rue de Seine, n° 12 ; Ladvocat, Palais-Royal; Lecointe et Durey, quai des Augustins, n° 40. Prix : 10 francs, 4 vol. in-12 (M. F.).

Article réimprimé dans *Œuvres complètes de Victor Hugo (1819-1834). Littérature et philosophie mêlées,* Paris, Eugène Renduel, 1834, 2 vol. in-8°, sous le titre : *Sur Walter Scott, à propos de Quentin Durward,* t. II, p. 28. Daté de juin 1823. — Je mets entre crochets les passages supprimés.

dont l'imagination domine et caresse toutes les imaginations, revêt avec la même étonnante vérité le haillon du mendiant et la robe du roi, prend toutes les allures, adopte tous les vêtemens, parle tous les langages; laisse à la physionomie des siècles ce que la sagesse de Dieu a mis d'immuable et d'éternel dans leurs traits, et ce que les folies des hommes y ont jeté de variable et de passager; ne force pas, ainsi que certains romanciers ignorans, les personnages des jours passés à s'enluminer de notre fard, à se frotter de notre vernis; mais contraint, par son pouvoir magique, les lecteurs contemporains à reprendre, du moins pour quelques heures, l'esprit aujourd'hui si dédaigné des vieux temps, comme un sage et adroit conseiller qui invite des fils ingrats à revenir chez leurs pères. L'habile magicien veut cependant avant tout être exact; il ne refuse à sa plume aucune vérité, pas même celle qui naît de la peinture de l'erreur, cette fille des hommes qu'on pourrait croire immortelle, si son humeur capricieuse et changeante ne rassurait sur son éternité. Peu d'historiens sont aussi fidèles que ce romancier. On sent qu'il a voulu que ses portraits fussent des tableaux, et ses tableaux des portraits; il nous peint nos devanciers avec leurs passions, leurs vices et leurs crimes, mais de sorte que l'instabilité des superstitions et l'impiété du fanatisme n'en fassent que mieux ressortir la pérennité de la religion et la sainteté des croyances. Nous aimons d'ailleurs à retrouver nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent si nobles et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches et leurs bonnes cuirasses. [Cet homme connaissait bien peu le génie populaire, qui essayait de rajeunir le Louvre et de recrépir la

monarchie de Charlemagne. Walter Scott comprend mieux sa mission de poëte que ce géant aveugle n'a compris celle de fondateur. Hâtons-nous de rompre ce rapprochement fortuit entre deux hommes qui ont deux sphères de célébrité si diverses, et bornons-nous à méditer sur ce singulier] Walter Scott, qui a su puiser aux sources de la nature et de la vérité un genre inconnu, qui est nouveau parce qu'il se fait aussi ancien qu'il le veut, dont les compositions allient à la minutieuse exactitude des chroniques, la majestueuse grandeur de l'histoire et l'intérêt pressant du roman; génie puissant et curieux qui devine le passé; pinceau vrai qui trace un portrait fidèle d'après une ombre confuse, et nous force à reconnaître même ce que nous n'avons pas vu; esprit flexible et solide qui s'empreint du cachet particulier de chaque siècle et de chaque pays, comme une cire molle, et conserve cette empreinte pour la postérité, comme un bronze indélébile.

[Nous nous abusons peut-être, mais il nous semble que] peu d'écrivains ont aussi bien rempli que Walter Scott, les devoirs du romancier relativement à son art et à son siècle; car ce serait une erreur presque coupable dans l'homme de lettres que de se croire au-dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, d'exempter son esprit de toute action sur les contemporains, et d'isoler sa vie égoïste de la grande vie du corps social. Et qui donc se dévouera si ce n'est le poëte? quelle voix s'élèvera dans l'orage si ce n'est celle de la lyre qui peut le calmer? et qui bravera les haines de l'anarchie et les dédains du despo-

---

46 Walter Scott a su — 49-50 veut. Walter Scott allie

tisme, sinon celui auquel la sagesse antique attribuait le pouvoir de réconcilier les peuples et les rois, et auquel la sagesse moderne a donné celui de les diviser?

Ce n'est donc point à de doucereuses galanteries, à de mesquines intrigues, à de sales aventures, que Walter Scott voue son talent. Averti par l'instinct de sa gloire, il a senti qu'il fallait quelque chose de plus à une génération qui vient d'écrire de son sang et de ses larmes la page la plus extraordinaire de toutes les histoires humaines. Les temps qui ont immédiatement précédé et immédiatement suivi notre convulsive révolution, étaient de ces époques d'affaissement que le fiévreux éprouve avant et après ses accès. Alors les livres les plus platement atroces, les plus stupidement impies, les plus monstrueusement obscènes, étaient avidement dévorés par une société malade dont les goûts dépravés et les facultés engourdies eussent rejeté tout aliment savoureux ou salutaire. C'est ce qui explique ces triomphes scandaleux décernés alors par les plébéiens des salons et les patriciens des échoppes à des écrivains ineptes ou graveleux que nous dédaignerons de nommer, lesquels en sont réduits aujourd'hui à mendier l'applaudissement des laquais et le rire des prostituées. Maintenant la popularité n'est plus distribuée par la populace : elle vient de la seule source qui puisse lui imprimer un caractère d'immortalité ainsi que d'universalité, du suffrage de ce petit nombre d'esprits délicats, d'âmes exaltées et de têtes sérieuses qui représentent moralement les peuples civilisés. C'est celle-là que Scott a obtenue, en empruntant aux annales des nations des compositions faites pour toutes

les nations, en puisant dans les fastes des siècles des livres écrits pour tous les siècles. Nul romancier n'a caché plus d'enseignement sous plus de charme, plus de vérité sous la fiction. Il y a une alliance visible entre sa muse et toutes les muses; et l'on pourrait considérer les romans épiques de Scott comme une transition de la littérature actuelle aux grandes épopées que notre ère poétique nous promet et nous donnera *.

[Après avoir montré comment il cherche à améliorer son siècle, essayons de faire voir comment il tend à perfectionner son art, en le rapprochant de la nature.] Quelle doit être, en effet, l'intention du romancier? C'est d'exprimer, dans une fable intéressante, une vérité utile; et une fois cette idée fondamentale choisie, cette action explicative inventée, l'auteur ne doit-il pas chercher, pour la développer, un mode d'exécution qui rende son roman semblable à la vie, l'imitation pareille au modèle? Et la vie n'est-elle pas un drame bizarre où se mêlent le bon et le mauvais, le beau et le laid, le haut et le bas, loi dont le pouvoir n'expire que hors de la création? Faudra-t-il donc

a [* Elle nous a en effet déjà donné les *Martyrs;* car, bien que l'auteur de cet admirable poëme ne l'ait point assujetti au joug métrique, ceux-là seuls lui refuseront la palme épique, qui voudraient en décorer leur aride *Henriade,* cette gazette e en vers, où Voltaire a évité soigneusement la poésie, comme on évite un ami avec qui l'on veut se brouiller.] (M. F.)

---

109 entre la forme qui lui est propre et toutes les formes littéraires du passé et de l'avenir, et l'on pourrait — 111-112 actuelle aux romans grandioses, aux grandes épopées en vers ou en prose que notre ère — 117 être l'intention

se borner à composer, comme les Flamands, des tableaux entièrement ténébreux, ou, comme les Chinois, des tableaux tout lumineux, quand la nature montre partout la lutte de l'ombre et de la lumière? Or les romanciers, avant Walter Scott, avaient adopté généralement deux méthodes de composition contraires, toutes deux vicieuses précisément parce qu'elles sont contraires. Les uns donnaient à leur ouvrage la forme d'une narration, divisée arbitrairement en chapitres, sans qu'on devinât trop pourquoi, ou même uniquement pour délasser l'esprit du lecteur, comme l'avoue assez naïvement le titre de *Descanso* (repos), placé par un vieil auteur espagnol * en tête de ses chapitres. Les autres déroulaient leur fable dans une série de lettres, qu'on supposait écrites par les divers acteurs du roman. Dans la narration, les personnages disparaissent, l'auteur seul se montre toujours; dans les lettres, l'auteur s'éclipse pour ne laisser jamais voir que ses personnages. Le romancier narrateur ne peut donner place au dialogue naturel, à l'action véritable; il faut qu'il leur substitue un certain mouvement monotone de style, qui est comme un moule,

a * *Marcos Obregon,* [auquel Le Sage a d'assez grandes obligations, quoiqu'il soit loin de lui devoir, comme l'affirme Voltaire, son ingénieux *Gil Blas.* De nos jours ces prétentions ont été reproduites par le savant Llorente, et combattues avec
e succès et talent par M. le comte François de Neufchâteau. Le Sage a emprunté à *Obregon* quelques idées sinon comiques, du moins plaisantes; mais en polissant la vieille rudesse du conteur castillan, il lui a souvent enlevé sa piquante franchise et sa singulière originalité.]

---

127 comme certains peintres flamands — *a* Marcos Obregon de la Ronda

où les évènemens les plus divers prennent la même forme, et sous lequel les créations les plus élevées, les inventions les plus profondes, s'effacent, de même que les aspérités d'un champ s'aplanissent sous le rouleau. Dans le roman par lettres, la même monotonie provient d'une autre cause : chaque personnage arrive à son tour avec son épître, à la manière de ces acteurs forains qui, ne pouvant paraître que l'un après l'autre, et n'ayant pas la permission de parler sur leurs tréteaux, se présentent successivement, portant au-dessus de leur tête un grand écriteau, sur lequel le public lit leur rôle. On peut encore comparer les productions épistolaires à ces laborieuses conversations de sourds-muets, qui s'écrivent réciproquement ce qu'ils ont à se dire, de sorte que leur colère ou leur joie est tenue d'avoir sans cesse la plume à la main et l'écritoire en poche. Or, je le demande, que devient l'à-propos d'un tendre reproche qu'il faut porter à la poste ? et l'explosion fougueuse des passions n'est-elle pas un peu gênée entre le préambule obligé et la formule polie qui sont l'avant-garde et l'arrière-garde de toute lettre écrite par un homme bien né ? Croit-on que le cortège des complimens, le bagage des civilités accélère la progression de l'intérêt et presse la marche de l'action ? Ne doit-on pas, enfin, supposer quelque vice radical et insurmontable dans un genre de composition qui a pu refroidir parfois l'éloquence brûlante de Rousseau ?

Supposons donc qu'au roman *narratif*, où il semble qu'on ait songé à tout, excepté à l'intérêt, en adop-

---

161 comparer le roman par lettres à ces — 172 accélèrent — 173 pressent — 176 l'éloquence même de Rousseau

tant l'absurde usage de faire précéder chaque chapitre d'un sommaire souvent très détaillé, qui est comme le récit du récit, supposons qu'au roman *épistolaire*, dont la forme même interdit toute véhémence et toute rapidité, un esprit créateur substitue le roman *dramatique*, dans lequel l'action imaginaire se déroule en tableaux vrais et variés, comme se déroulent les évènemens réels de la vie; qui ne connaisse d'autre division que celle des différentes scènes à développer; qui enfin soit un long drame, où les descriptions suppléeraient aux décorations et aux costumes, où les personnages pourraient se peindre par eux-mêmes, et représenter, par leurs chocs divers et multipliés, toutes les formes de l'idée unique de l'ouvrage. Vous trouverez, dans ce genre nouveau, les avantages réunis des deux genres anciens, sans leurs inconvéniens. Ayant à votre disposition les ressorts pittoresques, et en quelque façon magiques, du drame, vous pourrez laisser derrière la scène ces mille détails oiseux et transitoires que le simple narrateur, obligé de suivre ses acteurs pas à pas, comme des enfans aux lisières, doit exposer longuement s'il veut être clair; et vous pourrez profiter de ces traits profonds et soudains, plus féconds en méditation que des pages entières, que fait jaillir le mouvement d'une scène, mais qu'exclut la rapidité d'un récit.

[Voilà le genre dont sir Walter Scott a déjà donné

205-210 Après le roman pittoresque, mais prosaïque de Walter Scott, il restera un autre roman à créer, plus beau et plus complet encore selon nous. C'est le roman, à la fois drame et épopée, pittoresque, mais poétique, réel, mais idéal, vrai, mais grand, qui enchâssera Walter Scott dans Homère. Comme tout créateur, Walter Scott a été assailli jusqu'à présent par d'inextinguibles

tant d'excellens modèles : il n'a peut-être pas encore accepté franchement toutes les conditions de cette création; mais s'il n'a pas, jusqu'ici, toujours atteint le but, il a du moins frayé le chemin. Aussi est-il assailli dans sa carrière] par d'inextinguibles critiques. Il faut que celui qui défriche un marais se résigne à entendre les grenouilles coasser autour de lui.

[Comme Français, nous ne remercierons pas sir Walter Scott de l'incursion qu'il vient de faire dans notre histoire : nous serions plutôt tenté de la reprocher à cet Ecossais. Certes, celui qui entre tous nos rois, nos Charlemagne, nos Philippe-Auguste, nos Saint Louis, nos Louis XII, nos François Ier, nos Henri IV, et nos Louis XIV, a été choisir pour son héros Louis XI, ne peut être qu'un étranger. Voilà bien une inspiration de la muse anglaise.

Ce grief ne nous rendra cependant pas injuste, et] nous remplirons un devoir de conscience en plaçant *Quentin Durward* au rang des meilleures productions de l'honorable baronnet. Il est difficile de voir une trame plus fortement tissue, et des effets moraux mieux enchaînés aux effets dramatiques.

L'auteur a voulu montrer, ce nous semble, combien la loyauté, même dans un être obscur, jeune et pauvre, arrive plus sûrement à son but que la perfidie, fût-elle aidée de toutes les ressources du pouvoir, de la richesse et de l'expérience. Il a chargé du premier de ces rôles son Ecossais Quentin Durward, or-

---

222 Quant à nous, nous remplissons — 223-225 en plaçant Walter Scott très haut parmi les romanciers, et en particulier *Quentin Durward* très haut parmi les romans. *Quentin Durward* est un beau livre. Il est — 225-226 voir un roman mieux tissu — 227 mieux attachés

phelin, jeté au milieu des écueils les plus multipliés, des pièges les mieux préparés, sans autre boussole qu'un amour presque insensé; mais c'est souvent quand il ressemble à une folie que l'amour est une vertu. Le second est confié à Louis XI, roi plus adroit que le plus adroit courtisan, vieux renard armé des ongles du lion, puissant et fin, servi dans l'ombre comme au jour, incessamment couvert de ses gardes comme d'un bouclier, et accompagné de ses bourreaux comme d'une épée. Ces deux personnages si différens réagissent l'un sur l'autre de manière à exprimer l'idée fondamentale avec une vérité singulièrement frappante; c'est en obéissant fidèlement au roi que le loyal Durward sert, sans le savoir, ses propres intérêts, tandis que les projets de Louis XI, dont Durward devait être à la fois l'instrument et la victime, tournent en même temps à la confusion du rusé vieillard et à l'avantage du simple jeune homme.

Un examen superficiel pourrait faire croire d'abord que l'intention première du poëte est dans le contraste historique, peint avec tant de talent, du roi de France, Louis de Valois, et du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire. Ce bel épisode est peut-être en effet un défaut dans la composition de l'ouvrage, en ce qu'il rivalise d'intérêt avec le sujet lui-même. Mais cette faute, si elle existe, n'ôte rien à ce que présente d'imposant et de comique tout ensemble cette opposition de deux princes dont l'un, despote souple et ambitieux, méprise l'autre, tyran dur et belliqueux, qui le dédaignerait s'il l'osait. Tous deux se haïssent, mais Louis brave la haine de Charles parce qu'elle est rude

---

247 le loyal Quentin — 249 dont Quentin devait

et sauvage; Charles craint la haine de Louis parce qu'elle est caressante. Le duc de Bourgogne, au milieu de son camp et de ses états, s'inquiète près du roi de France sans défense, comme le limier dans le voisinage du chat. La cruauté du duc naît de ses passions; celle du roi vient de son caractère. Le Bourguignon est loyal, parce qu'il est violent; il n'a jamais songé à cacher ses mauvaises actions; il n'a point de remords, car il a oublié ses crimes comme ses colères. Louis est superstitieux, peut-être parce qu'il est hypocrite : la religion ne suffit pas à celui que sa conscience tourmente et qui ne veut pas se repentir. Mais il a beau croire à d'impuissantes expiations; la mémoire du mal qu'il a fait vit sans cesse en lui près de la pensée du mal qu'il va faire, parce qu'on se rappelle toujours ce qu'on a médité longtemps, et qu'il faut bien que le crime, lorsqu'il a été un désir et une espérance, devienne aussi un souvenir. Les deux princes sont dévots; mais Charles jure par son épée avant de jurer par Dieu; tandis que Louis tâche de gagner les saints par des dons d'argent ou des charges de cour, mêle de la diplomatie à sa prière, et intrigue même avec le ciel. En cas de guerre, Louis en examine encore le danger, que Charles se repose déjà de la victoire; la politique de celui-ci est toute dans son bras, mais l'œil du roi atteint plus loin que le bras du duc. Enfin Walter Scott prouve, en mettant en jeu ces deux rivaux, combien la prudence est plus forte que l'audace, et comment celui qui paraît ne rien craindre a peur de celui qui semble tout redouter.

---

289 du Téméraire est — 292 les deux

Avec quel art l'illustre écrivain nous peint le roi de France se présentant par un raffinement de fourberie chez son *beau cousin* de Bourgogne, et lui demandant l'hospitalité au moment où l'orgueilleux vassal va lui apporter la guerre! Et quoi de plus dramatique que la nouvelle d'une révolte fomentée dans les états du duc par les agens du roi, tombant comme la foudre entre les deux princes au moment où la même table les réunit! Ainsi, la fraude est déjouée par la fraude, et c'est le prudent Louis qui s'est lui-même livré sans défense à la vengeance d'un ennemi justement irrité! L'histoire dit bien quelque chose de tout cela; mais ici j'aime mieux croire au roman qu'à l'histoire, parce que je préfère la vérité morale à la vérité historique. Une scène plus remarquable encore peut-être, c'est celle où les deux princes, que les conseils les plus sages n'ont encore pu rapprocher, se réconcilient par un acte de cruauté que l'un imagine et que l'autre exécute. Pour la première fois, ils rient ensemble de cordialité et de plaisir; et ce rire, excité par un supplice, efface pour un moment leur discorde. Cette idée terrible fait frissonner d'admiration.

Nous avons entendu critiquer, comme hideuse et révoltante, la peinture de l'*Orgie*. C'est, à notre avis, l'un des plus beaux chapitres de ce livre. Walter Scott, ayant entrepris de peindre ce fameux brigand surnommé *le Sanglier des Ardennes*, aurait manqué son tableau, s'il n'eût excité l'horreur. Il faut toujours entrer franchement dans une donnée dramatique, et chercher en tout le fond des choses. L'émotion et l'intérêt ne se trouvent que là. Il n'appartient qu'aux esprits timides de capituler avec une conception forte, et de reculer dans la voie qu'ils se sont tracée.

Nous justifierons, d'après le même principe, deux autres passages qui ne nous paraissent pas moins dignes de méditation et de louange. Le premier est l'exécution de ce Hayraddin, personnage singulier, dont l'auteur aurait peut-être pu tirer encore plus de parti. Le second est le chapitre où le roi Louis XI, arrêté par ordre du duc de Bourgogne, fait préparer dans sa prison, par Tristan l'Ermite, le châtiment de l'astrologue qui l'a trompé. C'est une idée étrangement belle que de nous faire voir ce roi cruel, trouvant encore dans son cachot assez d'espace pour sa vengeance, réclamant des bourreaux pour derniers serviteurs, et éprouvant ce qui lui reste d'autorité par l'ordre d'un supplice.

Nous pourrions multiplier ces observations, et tâcher de faire voir en quoi le nouveau drame de sir Walter Scott nous semble défectueux, particulièrement dans le dénouement; mais l'honorable romancier aurait sans doute pour se justifier des raisons beaucoup meilleures que nous n'en aurions pour l'attaquer, et ce n'est point contre un si formidable champion que nous essaierions avec avantage nos faibles armes. Nous nous bornerons à lui faire observer que le mot placé par lui dans la bouche du fou du duc de Bourgogne sur l'arrivée du roi Louis XI à Péronne, appartient au fou de François Ier, qui le prononça lors du passage de Charles-Quint en France, en 1535. L'immortalité de ce pauvre fou ne tient qu'à ce mot, il faut le lui laisser. Nous croyons également que l'expédient ingénieux qu'emploie l'astrologue Galéotti pour échapper à Louis XI, avait déjà été

---

346 mais le romancier — 356 de ce pauvre Triboulet

imaginé quelque mille ans auparavant par un philosophe que voulait mettre à mort Denys de Syracuse. Nous n'attachons pas à ces remarques plus d'importance qu'elles n'en méritent : un romancier n'est pas un chroniqueur. Nous sommes étonné seulement que le roi adresse la parole, dans le conseil de Bourgogne, à des *chevaliers du Saint-Esprit*, cet ordre n'ayant été fondé qu'un siècle plus tard par Henri III. Nous croyons même que l'ordre de Saint-Michel, dont le noble auteur décore son brave lord Crawford, ne fut institué par Louis XI qu'après sa captivité. Que sir Walter Scott nous permette ces petites chicanes chronologiques; en remportant un léger triomphe de pédant sur un aussi savant et aussi illustre archéologue, nous ne pouvons nous défendre de cette innocente joie qui transportait son Quentin Durward lorsqu'il eut désarçonné le duc d'Orléans et tenu tête à Dunois; et nous serions tenté de lui demander pardon de notre victoire, comme Charles-Quint au pape : *Sanctissime pater, indulge victori.*

[Puisque nous avons reproché à sir Walter Scott le choix de son personnage royal, nous ne terminerons point cet article sans le remercier de sa touchante et ingénieuse préface. Son vieux marquis provoque à chaque instant le sourire et les larmes. Loin de nous la pensée de réveiller ici le moindre souvenir de parti! S'il est, comme on l'assure, des Français qui osent rire de quelques vieillards, Français comme eux, lesquels ont vécu dans l'exil et meurent dans la pauvreté, qu'ils lisent la préface de *Quentin Durward;* elle les réconciliera avec les infortunes de

---

373-374 sur un aussi illustre *antiquaire,* nous

l'honneur. Nous regrettons seulement que ce service leur soit rendu par un étranger. Pour nous, nous avons toujours pensé qu'il peut y avoir au monde quelque chose de plus ridicule que la vieillesse et le malheur.]

VICTOR-M. HUGO.

MŒURS

PRÉAMBULE

Lorsque mon temps n'est pas réclamé par un devoir ou par un plaisir, et que tout mon être se trouve, pour ainsi dire, *en disponibilité,* je laisse quelquefois courir mes idées, ou du moins ma plume, sur des feuilles volantes dont je perds régulièrement les trois quarts, ce qui est toujours autant de gagné. Voilà bien deux ou trois ans que mon esprit, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, se permettait de loin en loin cet innocent exercice, et que mon paquet d'écriture allait grossissant peu à peu, sans que je m'en inquiétasse plus que de l'histoire ancienne ou de la gazette d'hier, lorsqu'un matin du mois dernier, mes pensées étant sombres et orageuses comme un ciel de printemps en 1823, je me rappelai les excellens conseils qu'autrefois nous adressait, en pure perte, un vieil ami de ma famille : c'était un homme d'un cœur

---

Le jeune moraliste du dix-neuvième siècle, Paris, Ambroise Tardieu, 1826, in-8°. Ce livre, cité par Quérard, n'est pas porté sur le *Journal de la librairie;* ce n'est pas une réimpression, mais un recueil factice des articles de la *Muse Française,* chacun d'eux conservant sa pagination primitive. (Voy. *Intermédiaire des chercheurs...*, t. IX, p. 689.) — *Œuvres complètes* d'Émile Deschamps, Paris, Lemerre, 1872-74, in-18, t. II, p. 88, sous le titre : *De l'éducation et de l'instruction.* Seulement quelques différences orthographiques.

si droit et d'une raison si sûre, que tout le monde l'appelait *le vieux fou*. Quoi qu'il en soit, il avait pour système qu'un travail mécanique, une fatigue corporelle, sont les seuls spécifiques contre les tumultes du cœur et les fantômes de l'imagination; car, disait-il, l'âme a des maladies qui repoussent également la coupe des plaisirs et les baumes de la sagesse. Me trouvant donc malade dans ce genre là, je me donnai le choix entre plusieurs remèdes violens, tels qu'un grand carré de jardin à défricher en plein soleil, ou de grosses pierres à rouler, comme Sisyphe, sur un terrain escarpé, ou enfin mes manuscrits épars à mettre en ordre. Je n'ai jamais été pour les demi-mesures en médecine; aussi, après quelques minutes de réflexion, je courus droit à mes cartons, bien persuadé que ce qu'il y avait de pis était ce qui convenait le mieux à mon état.

Quel chaos! et comment en faire jaillir la lumière? — Des phrases décousues, des paragraphes sans suite, couraient confusément sur mille papiers en désordre : l'antre de la sibylle cessait d'être une fiction. Si je réunissais quelques feuillets, et que je voulusse y jeter les yeux, le sens m'échappait à chaque instant, la scène changeait à chaque page; il me semblait voir se dérouler les rêves d'un fiévreux. Encore une fois, comment classer et coordonner tant d'élémens si discordans?... Une fée y aurait perdu sa baguette, ma persévérance en vint à bout. Oui, après douze heures d'un supplice que je craindrais de renouveler en le décrivant, je parvins à extraire de cet amas indigeste à peu près deux cents feuillets ayant le sens commun, et divisés par chapitres bien numérotés.

Ce travail terminé, il ne fut plus question de tris-

tesses vagues ni de terreurs fantastiques. J'étais guéri radicalement... ou plutôt je ne fis que tomber d'une infirmité dans une autre. Il me prit fantaisie de lire, à tête reposée, quelques pages de mon manuscrit; la tendresse paternelle m'emporta, et je ne m'arrêtai qu'au dernier mot. Et je me dis ensuite : « Mais, en » vérité, j'ai fait aussi de la prose, sans le savoir; il y » a là-dedans quelques critiques de mœurs, certains » chapitres de morale, qui seraient fort utiles, et peut- » être même assez agréables au public. Pourquoi ne » pas lui donner ce petit plaisir? Et puis ces feuillets » m'ont donné tant de peine à rassembler!... ce serait » donc peine perdue? » Ce dernier raisonnement parut sans réplique à mon amour-propre d'auteur; j'oubliai complètement que tout ce mal n'avait été que le remède à un plus grand mal; j'oubliai que j'étais ravi d'être soulagé; je ne me souvins plus que j'étais parvenu à mon but; je ne songeai qu'au pénible chemin qui m'y avait conduit, et dont il fallait me dédommager à tout prix. Ainsi l'homme marche à travers les évènemens de cette vie en prenant sans cesse un point d'arrivée pour un nouveau point de départ, jusqu'à ce qu'il arrive enfin à un *certain point* d'où l'on ne part plus.

Me voilà donc bien décidé à admettre le public dans la confidence de mes esquisses morales et de mes peintures satiriques... Une seule considération me retiendrait encore : c'est que je suis un peu jeune pour faire le *Caton*. Ce n'est guère dans l'âge où l'on peut être grondé soi-même qu'on devrait s'ériger en grondeur. — Mais, d'abord, je ne gronderai pas bien fort, et puis c'est aux ridicules et aux passions du dix-neuvième siècle que j'aurai affaire; et il est bien

jeune aussi le dix-neuvième siècle! Il ne trouvera pas étonnant que je ne le flatte point, et que je m'explique avec lui en camarade. Il ne pourra pas prendre, du moins, mes vœux pour des souvenirs, et mes reproches pour des regrets. D'ailleurs, *un jeune moraliste!* c'est quelque chose d'assez bizarre, et voilà toujours une chance de succès dans le temps où nous vivons. C'est pourquoi je mets, sans plus d'hésitation, sous les yeux du lecteur, le premier chapitre qui me tombe sous la main.

DE L'INSTRUCTION ET DE L'ÉDUCATION.

On a trop confondu de nos jours l'*instruction* avec l'*éducation*. Ce sont deux mots que beaucoup de gens emploient presque indifféremment pour exprimer deux choses fort diverses.

L'étude des langues, de l'histoire, des sciences, des lois, toutes les connaissances qui nous viennent des livres, voilà ce qui compose l'*instruction*.

La religion, la morale, la connaissance du monde et de soi-même, le *savoir-vivre* enfin, sont les principaux élémens de l'*éducation*. C'est de toutes les sciences, a dit Rollin, la plus difficile et la plus importante, et celle qu'on étudie le moins. Il ne faut, pour l'acquérir, avoir sous les yeux ni dictionnaires, ni atlas, ni sphères, ni figures, mais de bons préceptes et surtout de bons exemples.

Dans les collèges, on ne nous donne guère que de l'instruction... quand on nous en donne. C'est aux parens à faire eux-mêmes l'éducation de leurs enfans. Heureux les enfans qui, pour bien vivre, n'ont qu'à copier la vie de leur père!

Les Grecs et les Romains, dont un homme d'esprit a voulu nous délivrer, mais qui resteront toujours nos maîtres en tout ce qu'il y a de noble et de beau, avaient sur l'éducation les notions les plus justes et les plus élevées. Les jeunes hommes de ces temps antiques passaient incessamment des combats du gymnase aux écoles des philosophes, des jeux du cirque au tumulte du forum ou aux émotions de la tribune : ainsi s'établissait entre la puissance physique et les forces morales et intellectuelles, une sorte de concours salutaire où l'esprit, le corps et l'âme s'exerçaient en même temps et triomphaient tour à tour. Le soleil et l'enthousiasme étaient alors pour quelque chose dans les belles années de l'adolescence. C'est que les anciens cherchaient à former des hommes et des citoyens. Nous sommes bien moins exigeans; nous ne voulons que des érudits.

Il faut que je me dépêche, de peur d'être taxé d'*obscurantisme* par ceux qui ne me connaissent pas, de déclarer que l'éducation telle que je l'entends n'exclut nullement l'instruction. Celle-ci, au contraire, en est une partie essentielle; car sans lumières point de jugement, et sans jugement point de vertu solide. Le mal est que depuis trente ans on s'est trop accoutumé à prendre la partie pour le tout.

Et en cela, je regretterais presque, si je l'osais, ces vieilles corporations pour qui l'enseignement public était une vocation et non un métier, et qui n'y voyaient pas les avantages d'une entreprise, mais l'accomplissement d'un devoir. A Dieu ne plaise que je cherche à réveiller ici l'inutile question du rétablissement des ordres enseignans. Leur suppression est un des grands coups de la politique moderne; elle a

eu raison ou du moins ses raisons d'en agir ainsi, et tout ce qu'elle supprime est fort bien supprimé. Cependant ces doctrinaires, ces oratoriens, ces jésuites enfin, puisqu'il faut les appeler par leur nom, de quelque couleur qu'on nous les ait peints, n'étaient peut-être pas aussi diables qu'ils étaient noirs. Il n'est pas rare de rencontrer dans le monde d'anciens élèves des collèges de La Flèche, de Louis-le-Grand, de Pont-le-Voy, qui, après de longues et tumultueuses années, vous parlent encore avec une vénération toute filiale des révérends pères dont on fait tant de peur à nos écoliers. L'amour des élèves est le plus bel éloge des maîtres. — Qui n'a entendu bénir le nom du *père Viel*, de ce digne *supérieur* dont *Juilly* conserve la cendre et le souvenir? Séparé de ses jeunes disciples par nos premiers orages politiques, longtemps battu des flots révolutionnaires, il était allé réfugier ses vertus et ses chagrins sous les forêts américaines. Mais quand l'horizon d'Europe s'éclaircit, quand la tourmente anarchique fut apaisée, les vieux ans du *père Viel* rajeunirent de joie. Il quitta la terre d'exil; il revit la France, et courut dans son cher collège montrer ses cheveux blanchis et son sourire évangélique aux enfans de ceux qu'il avait appelés ses enfans. Ceux-ci avaient été, depuis vingt ans, jetés par les intérêts ou les opinions dans des carrières diverses et peut-être dans des routes bien opposées; mais en moins de quinze jours ils se rencontrèrent presque tous sur le chemin de *Juilly*, réunis par une même pensée, et accomplissant avec la même ferveur le pélerinage de la reconnaissance. Depuis, ils se sont plus d'une fois retrouvés sur ce chemin, et ils se saluaient en se criant : *Chez le père Viel!...*

Hélas! voilà deux ans qu'ils ne se rencontrent plus!

Hé bien! pour en revenir au point qui nous occupe, il est de toute vérité que ces religieux instituteurs avaient trouvé le secret de faire prospérer à la fois l'éducation et l'instruction. J'ai ouï dire qu'ils consacraient une bonne partie des congés et des récréations à des entretiens presque familiers, auxquels ils admettaient tour à tour les plus raisonnables et les plus laborieux de chaque classe. Ils allaient ainsi conversant et philosophant à travers les vastes gazons et sous les longues allées du collège; et quand c'était le jour des *rhétoriciens,* on eût dit un philosophe de l'antiquité conduisant le groupe attentif de ses disciples au fond des jardins de l'académie, pour leur enseigner les préceptes de la sagesse, en présence du ciel et de la nature.

Ces entretiens, d'où n'étaient point bannies la gaieté douce et l'innocente plaisanterie, roulaient ordinairement sur des questions de morale, des traits d'héroïsme ou de vertu, et même des anecdotes piquantes appropriées à l'âge et aux idées des jeunes auditeurs. Il y était souvent parlé des douceurs d'une vie pieuse et charitable, des devoirs des enfans envers leurs parens, du dévouement des citoyens au roi et à la patrie, de l'obéissance aux lois, du respect pour le malheur et la faiblesse, de l'esprit de concorde et de bienveillance qu'on doit apporter dans la société, et des convenances à observer selon le rang ou l'état qu'on y occupe. Quelquefois le maître interrogeait ses écoliers sur des sujets qu'il avait déjà traités, pour juger de la mémoire et de l'aptitude de chacun; d'autres fois, il lançait dans la discussion une question toute nouvelle, et il se taisait tout à coup pour laisser un champ

libre aux raisonnemens babillards et à la rapide imagination de son joyeux cortège; puis la cloche des classes sonnait pour mettre tout le monde d'accord. Le cours d'éducation se fermait; l'instruction allait reprendre les siens.

Voilà une manière d'élever la jeunesse qui n'est guère à l'usage des pensionnats d'où est sortie la génération actuelle. Et comment oserait-on exiger des soins si vigilans, un intérêt si paternel de la part de professeurs et de chefs d'institutions qui ont bien assez à s'occuper de leurs propres enfans, des affaires de leur ménage et de l'arrangement de leur fortune? Ne faut-il pas qu'ils donnent un état à leurs fils, une dot et un mari à leurs filles? N'ont-ils pas au dehors des devoirs, des affections, des plaisirs? C'est beaucoup qu'ils tiennent avec autant d'ordre le matériel de leurs établissemens, et qu'ils apportent à l'instruction un zèle et des talens dont les brillans résultats ont acquis à un grand nombre d'entre eux une juste et honorable renommée. Mais pour l'éducation proprement dite, cette étude de tous les momens, elle ne peut prospérer qu'entre les mains d'instituteurs séparés du monde par un vœu sacré, et dispensés des besoins de la vie par de sages dotations.

Encore une fois, je n'ai voulu envisager la question des ordres enseignans que sous un point de vue isolé, et toute abstraction faite des hautes considérations qui ont dû déterminer leur licenciement. Certes, il faut qu'on leur ait découvert de bien graves inconvéniens pour avoir sacrifié si lestement de pareils avantages.

Mais les études sont plus fortes aujourd'hui qu'autrefois : tous les enfans le disent, il faut bien que cela

soit vrai. Je crois donc fermement que depuis 1789, le nombre des initiés aux mystères des équations et des binômes, s'est accru, dans une proportion géométrique, en raison directe du carré des années révolues; je crois aussi qu'il se commet par an quelques centaines de solécismes de moins sur toute la surface de la France. Grand triomphe, sans doute! mais se commet-il plus de belles et bonnes actions? mais ces légions de géomètres règlent-ils mieux leurs passions, combinent-ils mieux leur destinée, calculent-ils mieux nos plaisirs surtout? et tous ces petits latinistes en sont-ils de plus aimables Français? Non, répondent tous les vieillards; et c'est un certain poids dans la balance, que tous les vieillards! Convenons que s'il en était ainsi, les bénéfices du siècle ne seraient pas clairs.

C'est surtout dans le commerce du monde et dans les relations sociales que l'éducation se présente avec tous ses charmes et tous ses avantages.

L'aristocratie du nom, du rang, celle même de l'or, disparaissent en bonne compagnie devant la douce puissance de l'éducation. Elle y est reine comme la beauté.

On est tenté de croire que, dans la société, l'éducation seule pourrait, à toute rigueur, tenir lieu de l'instruction, tandis que l'instruction n'y compensera jamais le défaut d'éducation.

Cidalise a cinquante personnes dans son salon; il n'y en a qu'une qui parle... et c'est un homme! Cléon est assis ou plutôt renversé sur un sopha, les jambes disgracieusement croisées, et balançant une botte sale sur un chenet nouvellement doré; sa main gauche est dans ses cheveux, et sa droite dans la tabatière de son

voisin. Il prêche une douzaine d'hommes beaucoup plus âgés que lui, sur la politique, sur l'histoire, l'algèbre, l'astronomie, la physiologie; puis fait une excursion vers les langues mortes, et revient par les langues orientales aux dialectes modernes. Il ne dédaigne pas de laisser tomber quelques observations qu'il croit légères, sur la poésie, la peinture et même la musique, pourvu que la gravité de son sourire doctoral n'en soit point altérée. Du reste, il parle fort bien de toutes ces choses : c'est l'encyclopédie *incarnée*. Mais qu'un de ses auditeurs lui fasse une question un peu naïve, avec quel silence pédantesque il lui répond! qu'un autre hasarde une objection, comme il lui coupe la parole à une virgule, pour l'assommer à coup d'axiomes et de citations! Si une femme lance à travers ce ténébreux monologue, l'éclair d'une saillie piquante, il ne s'en apercevra pas, de peur d'avoir à y répondre. Sa massue ne pourrait pas combattre une épingle. — Cependant tout le salon est dans la stupeur; à peine si on ose, dans les angles les plus reculés, échanger quelques mots bien bas... La maîtresse de la maison lève enfin cette espèce d'interdit, en appelant tout son monde autour d'une grande table où sont exposés, pêle-mêle, l'ariette du jour, le roman de la semaine, et son *album*, qui se trouve là par hasard, et qu'elle a grand soin de cacher de manière à ce que personne ne le perde de vue. Cléon lui-même s'est avancé; mais chacun l'évite comme un théorème ou comme un lexicon; les jeunes filles surtout s'enfuient à son approche, comme si elles craignaient qu'il ne jetât de l'encre sur leurs bouquets. Une conversation générale s'est établie, le rire a reparu sur tous les visages, on entend les voix des femmes, les bons mots

volent à la ronde, les paroles gracieuses trouvent des oreilles bienveillantes, une réflexion philosophique passe entre deux plaisanteries, les anecdotes vont leur train; du milieu d'un récit un peu grave jaillit tout à coup un propos flatteur, une allusion délicate, qui est payée comptant par un regard aussi doux que le propos. Puis si quelqu'un vient à raconter un trait d'humanité ou l'histoire d'une passion malheureuse, voilà soudain des larmes dans tous les beaux yeux qui tout à l'heure pétillaient de plaisir; car la vivacité des femmes est plus près qu'on ne croit de la sensibilité; elle n'a horreur que du *sérieux*. — Où donc est Cléon? est-il parti? Non, il est toujours là, mais il se tait maintenant et cache son impuissance sous un air de supériorité dédaigneuse. Il n'est plus question de grec ni de mathématiques; il s'agit d'être galant avec délicatesse, sensible avec esprit, aimable enfin... Il n'a plus à rien dire. Cléon n'a que de l'instruction.

Alcante était de la même société. Il n'a pas attiré l'attention sur lui comme Cléon; mais toutes les personnes avec qui il s'est trouvé en rapport se sont retirées contentes de lui et plus encore d'elles-mêmes. Il a parlé et parlé beaucoup, car on ne se rassemble pas pour se taire; mais dans les discussions dont il s'est mêlé, s'il a eu tort, il s'est tu sur-le-champ : s'il prévoyait qu'il allait avoir trop raison, il se taisait d'avance; les combats à mort ne sont pas de bonne compagnie. Alcante a un grand talent : il écoute; il a l'excellent esprit de faire ressortir celui des autres; il ne dit pas tout ce qu'il sait, mais il sait tout ce qu'il dit. Il cède aux vieillards tout ce qu'il leur doit, et aux femmes tout ce qu'il peut, réservant toutes ses forces contre l'importance érudite ou l'ignorante fa-

tuité. Enfin, il sait plaire aux mères, tout en se plaisant beaucoup plus avec leurs filles. — Alcante est un homme *bien élevé*.

On écoute souvent avec intérêt haranguer et discuter l'homme instruit; on aimera toujours à causer avec l'homme bien élevé.

La véritable éducation est aussi éloignée de l'affectation des manières, que de la rudesse des formes.

Il y a des hommes qui ne savent rien... que mettre leur cravate et parler à leurs chevaux; il y en a qui savent tout... excepté plaire et parler aux femmes. Où est l'homme bien élevé dans tout cela?

On peut acquérir de l'instruction à tout âge; quand la première éducation vous manque, la vie n'est pas assez longue pour y suppléer.

Pourquoi regarde-t-on la naissance et la fortune, non-seulement comme un avantage, mais presque comme un mérite? c'est qu'elles supposent l'éducation.

Aussi est-ce la monstruosité la plus révoltante que le spectacle d'un grand seigneur sans politesse, ou d'un riche grossier. — Tout ce que nous avons vu en ce genre n'a pas pu encore nous y accoutumer.

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

DEUXIÈME LIVRAISON

(Aout 1823.)

POÉSIE

AUX MÂNES DE MAZET

POËME

Dans un temple fameux, des savans visité,
Où les amis d'un art cher à l'humanité
Viennent interroger l'oracle d'Epidaure,
Sur les autels du dieu que son génie adore,
Un jeune homme apportait un encens préféré;
Des vains plaisirs du monde il vivait séparé;
Et dans l'ombre des nuits, sa vigilante étude
Du temple déserté troublait la solitude.
On eût dit que son cœur pressentait ses destins;
Il admirait surtout, dans les siècles lointains,
Le périlleux voyage et le triomphe antique
D'Hippocrate, partant pour secourir l'Attique,
Et dans le Parthénon, auprès des Immortels,
Héroïque sauveur, conquérant des autels.

2e accessit au concours de poésie de l'Académie française en 1822. Sujet proposé : « Le dévouement des médecins français et des Sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone. » Le prix fut obtenu par Alletz; le 1er accessit, par V. Chauvet; une 1re mention, par Gaulmier; une 2e, par Bignan. Une mention spéciale fut accordée à D. Gay (voy. ses *Essais poétiques* de 1824). La même année, V. Hugo donne au *Recueil* des Jeux Floraux : *Le dévouement dans la peste, ode.* — Autres pièces sur le même sujet de Mme Dufrénoy, Boudet de Riom, Desabes, A. Dequerelles, Bronner, baron de Talairat, C.-F. Bertu, A. Flayol, L. Halévy, A. de Nanteuil.

De ce grand souvenir, troublé dans sa retraite,
Il pleurait; et ses pleurs, que la gloire interprète,
Présageaient aux mortels qui devaient le bénir,
Un nom français de plus jeté dans l'avenir.

Quel long cri de douleur, du sein des Pyrénées
A frappé tout à coup nos villes consternées!
Quel désastre succède à ces tristes débats
Qui de l'Espagne, encor sanglante des combats,
Opprimaient les enfans! — Parti du nouveau monde,
Un fléau redouté, contagieux, immonde,
Entrant, ô Barcelone, en tes ports imprudens,
Vient de Montézuma venger les descendans.

Un sommeil convulsif, des visions funèbres,
D'involontaires cris jetés dans les ténèbres,
Sont du mal dévorant les noirs avant-coureurs.
Dans les flancs où bientôt s'allument ses fureurs,
D'un sang empoisonné les flots ardens bouillonnent;
L'œil s'enflamme et s'éteint; des pleurs sanglans sillonnent
De sombres traits, couverts d'une horrible pâleur,
Et la tombe est neuf jours fermée à la douleur.
Quelquefois, rappelant son âme fugitive,
Le malade, ô surprise! au mal qui le captive
Échappe, environné d'indices consolans;
De sa tombe trompée, il s'éloigne à pas lents,
Sourit aux bois, aux champs, au jour qui vient d'éclore,
Et, séduit par l'éclat dont son front se colore,
Au banquet du bonheur, convive inespéré,
Revient s'asseoir!... Soudain le fléau déclaré
Ressaisit la victime à sa fureur ravie,
Et l'enlève au milieu des regrets de la vie.

Tout s'isole, tout fuit à l'aspect du danger;
Au foyer domestique on se dit étranger.
La Loi perd son pouvoir devant la mort prochaine;
L'Amour se glace et meurt; l'Amitié rompt sa chaîne.

Où sont, reine des mers, tes plaisirs si vantés,
Et ton luxe orgueilleux et tes cieux enchantés,
Ta fortune, qu'on vit naguère florissante,
S'appuyer fièrement sur l'ancre commerçante,
Ces jeux, enfans du Maure, en tes murs descendus
Et ce peuple d'amans dans l'ombre répandus,
Et ces chants que le soir les guitares amies
Soupiraient sur le seuil des beautés endormies?
Tout a fui. Seul, troublant le silence des airs,
Gémit l'airain funèbre, et de leurs toits déserts,
Des mortels qu'ont proscrits de sinistres symptômes,
S'échappent dans la nuit, homicides fantômes.
L'enfant, cherchant un lait par le fléau tari,
Dévore innocemment le sein qui l'a nourri;
Pour détourner du mal l'atteinte meurtrière,
Au seuil du temple en vain se traîne la prière;
Le prêtre, en élevant l'holocauste immortel,
Holocauste lui-même, est tombé sur l'autel.

Tous allaient succomber; mais un cri d'espérance
S'est élevé soudain du côté de la France;
Le monstre a reconnu ce mortel que jadis
Il n'osa pas attendre aux remparts de Cadix*.
Trois Français, sous ce chef de la sainte entreprise,
Marchent vers la cité par le fléau surprise.
L'un dans nos jours récens de gloire et de malheurs,
Ranimait, conservait à la patrie en pleurs
Nos héros mutilés, débris de la victoire**;
L'autre, d'un art divin fier d'agrandir l'histoire,
Sous les feux du tropique exilant son vaisseau,
Avait étudié le monstre en son berceau***.

* M. le docteur Pariset, qui, en 1806, fut envoyé à Cadix où régnait la fièvre jaune; le fléau cessa à son arrivée (M. F.).

** M. François, ancien médecin des armées (M. F.).

*** M. le docteur Bailly, qui a longtemps habité Saint-Domingue (M. F.).

Le dernier, ô destin! ô gloire périlleuse,
Que célèbre en pleurant ma tendresse orgueilleuse!
C'est toi, jeune Mazet! dans l'âge du bonheur,
De ce mortel danger tu viens chercher l'honneur.
En vain s'offre à tes yeux d'une sœur en alarmes
Le destin délaissé près de ta mère en larmes;
En vain d'un mal secret tes pas sont ralentis*.
Les voilà, ces honneurs par ton cœur pressentis,
Ce sublime avenir dont tu rêvais l'image,
Devant le dieu d'Athène offert à ton hommage!

Mais, s'armant d'un courage à la terre étranger,
Quelles femmes près d'eux accourent se ranger?
N'ai-je pas dans leurs mains vu briller la croix sainte?
O vous, qu'enlève au monde une pieuse enceinte,
Le monde espère encore en vos soins, en vos pleurs,
Et, pour vous attirer, vous montre ses douleurs.
Partez : d'un peuple entier l'amour vous accompagne;
Intéressez le Ciel au salut de l'Espagne.

Déjà de nos guerriers le cercle rigoureux
S'ouvre aux libérateurs, se referme sur eux;
Ils marchent, et, calmant l'effroi pusillanime,
Font passer dans les cœurs l'espoir qui les anime.
Le fléau devant eux signale son pouvoir;
De ces mortels débris s'empare leur savoir;
Déjà leurs yeux, frappés de clartés salutaires,
Ont du mal exotique entrevu les mystères :
Sous leur art triomphant le monstre se débat,
Et deux héros frappés tombent dans le combat.
Mais tous deux, méprisant des atteintes peu sûres,
Méditent la victoire en leurs propres blessures,
Et poursuivent bientôt d'un pas plus affermi,
Armés de ses secrets, l'invisible ennemi.

* Le jeune Mazet était malade en partant pour Barcelone (M. F.).

On les voit des palais parcourir le silence,
Passer sur les trésors jetés par l'opulence,
Sous le chaume indigent propager leurs bienfaits ;
Et, de leur art savant secondant les effets,
Les compagnes du Christ, saintes auxiliaires,
Avec tous les dangers se trouvent familières ;
Près du lit du malade, au seuil religieux,
Combattent tour à tour le mal contagieux,
Consolent le mourant à son heure suprême,
Et du désespoir sombre étouffent le blasphème.

L'un de ces malheureux, sur sa couche de mort,
Mêlait au mal cruel les tourmens du remord :
« O Delmance ! ô Français ! que ma fureur impie
» Massacra sans pitié, c'est ta mort que j'expie »,
Disait-il, et ces mots, et ce nom répété,
De la sœur qui le sert troublant la charité,
Font trembler dans ses mains la coupe salutaire.
Mais bientôt de son dieu baisant le signe austère,
Elle poursuit sa tâche, et, d'un zèle obstiné,
Veille pieusement près de l'infortuné,
Lui parle d'espérance et d'avenir prospère,
Lui dérobe ses pleurs : — Delmance était son père !

Enfin renaît l'espoir, enfin de toutes parts
L'aurore du salut brille dans ces remparts ;
C'en est fait, par degrés se referme la tombe ;
Du fléau chaque jour s'appauvrit l'hécatombe ;
Et respirant enfin de tant de maux soufferts,
Aux penchans démentis les cœurs se sont rouverts.
Mais le monstre vaincu tout à coup se ranime,
Et demande en fuyant une grande victime.
O Muse, d'un ami suivons les derniers pas,
Et retenons nos pleurs pour dire son trépas.

Lorsqu'abusant du sort, un conquérant célèbre
Vint imposer sa race aux fiers enfans de l'Èbre,

L'intrépide Alvarès, du glaive et de la croix
S'arma pour la patrie et la cause des rois,
Et Sarragosse en deuil le vit dans ses murailles,
Avec un peuple entier chanter ses funérailles.
Alors sa veuve en pleurs, dans ce deuil solennel,
Ceignit son dernier fils du glaive paternel,
Et le jeune Espagnol, fier de sa ville en cendre,
Attestant le grand Cid dont on le fait descendre,
Contre le nom Français, sur son glaive fumant,
D'une haine éternelle inscrivit le serment.
Aujourd'hui Barcelone, ô destinée amère!
Le retient dans ses murs, captif avec sa mère;
Sa mère, succombant sous le mortel poison,
Voit pour elle d'un fils se troubler la raison,
Et deux fois du fléau croit sentir la colère.
Dans ce double péril, quelle main tutélaire,
Quels amis l'oseront secourir? — Des Français!
Le plus jeune d'entre eux aspire à ce succès;
A l'homicide asyle il aborde sans crainte,
Combat la mort, au front de la victime empreinte,
En triomphe, et bientôt conduit un fils heureux
Sur le sein maternel, qui n'est plus dangereux.
O quel spectacle alors succède à tant d'alarmes!
Et le jeune étranger laissait couler ses larmes :
Une mère à ses pieds, bénit son art vainqueur...
Reverra-t-il la sienne? Il s'émeut, et son cœur
S'ouvre aux doux souvenirs, si chers à son enfance,
Hélas! et le fléau le trouve sans défense.
Des heureux qu'il a faits le héros occupé,
N'aperçoit qu'à leurs pleurs que lui-même est frappé,
Et déguisant le mal qu'en son sein il recèle,
Sur leur destin encor les rassure, et chancèle.
Puisse-t-il sans retour n'être pas condamné,
Et goûter un bonheur que son art a donné!
Français, qu'avec amour Barcelone proclame,
Saintes sœurs, accourez; un ami vous réclame.

N'auriez-vous pour lui seul que des vœux superflus ?
Mais la gloire, de lui, n'attendait rien de plus.
Sur des bords étrangers, victime auguste, il tombe :
Tout un peuple sauvé s'incline sur sa tombe;
Le descendant du Cid, pleurant ce grand trépas,
D'une mère encor faible y conduisit les pas,
Bénit le nom Français, et sa voix solennelle
Démentit le serment de la haine éternelle.

O vous, qui de la France, un cyprès à la main,
Et d'honneurs entourés, reprenez le chemin,
Vous, d'un jeune héros, compagnons magnanimes,
Aux cris admirateurs des peuples unanimes,
Venez; la France attend ses Belzunces nouveaux;
A sa double tribune, illustrant vos travaux,
Déjà sa main suspend les palmes préparées
Qui respectent vos fronts, heroïnes sacrées.
Passant devant la gloire en détournant vos yeux,
Vous semez sur la terre et recueillez aux cieux.

Et moi qui, sur les bords de l'Isère attristée,
Chercherai d'un ami la trace regrettée,
Je jetterai des fleurs à ses mânes absens.
O ma lyre! faut-il que tes premiers accens
Soient un hymne funèbre offert à ta jeune ombre!
Devant les monumens de nos exploits sans nombre,
Je dirai, consacrant son immortalité :
« Salut, jeune héros, mort pour l'humanité;
» La patrie, élevant sa voix reconnaissante,
» Se pare avec orgueil de ta palme innocente.
» Vois des fils d'Apollon le sénat immortel,
» Près du grand Hippocrate, édifier l'autel
» Où viendra de nos fils l'orgueil patriotique,
» A ta gloire récente unir sa gloire antique.
» Par ton exemple instruit, l'héroïsme français
» Tentera sur tes pas de plus justes succès;

» Les mères, entourant l'autel qui nous rassemble,
» Demanderont au Ciel un fils qui te ressemble,
» Et diront, consacrant ton immortalité :
» Salut, jeune héros, mort pour l'humanité! »

M. PICHALD.

LE PETIT MENTEUR

CONTE

Venez bien près, plus près; qu'on ne puisse m'entendre.
Un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur!
Votre mère en est triste, elle vous est si tendre!
On dit, mon cher amour, que vous êtes menteur!

Au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
Vous faites le plaintif. Vous traînez votre voix,
Et vous criez très haut : « Eh! ma bonne! ma bonne! »
L'écho, qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
Vous avez effrayé cette bonne attentive,
Et pour vous secourir,
Près de vous, toute pâle, on l'a vue accourir.
Hélas! vous avez ri de sa bonté craintive,
Enfant! vous avez ri! Quelle douleur pour nous!
On ne croira donc plus à vos jeunes alarmes?
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux
Lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes;
J'irais... Ne pleurez pas. Causons avant d'agir.
Ecoutez une histoire, et jugez-la vous-même :
Cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime;
Je rougis de vous voir rougir.

« Au loup! au loup! à moi! » criait un jeune pâtre,
Et les bergers entre eux suspendaient leurs discours.
Trompés par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours!

Élégies et poésies nouvelles, Paris, Ladvocat, 1824, in-18.

Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin :
— « Je suis loup, disait-il... » Mais attendez la fin.

Un jour que les bergers, au fond de la vallée,
Appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée :
« — Au loup! au loup! à moi! » dit le jeune garçon.
« Au loup! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Personne ne quitta la danse ni la table.
« — Il est loup, dirent-ils, à d'autres la leçon. »

Et cependant le loup dévorait la plus belle
De ses belles brebis.
Et pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents et rompait ses habits;
Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
Ne troublait que l'écho; ses cris n'amenaient rien;
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères :
— « Eh quoi! pas un ami, dit-il, pas même un chien! »

On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblans.
Et quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ses deux bras étaient nus et sanglans!
« Il ne ment pas, dit-on, il saigne, il tremble, il pleure!
» Quoi! c'est donc vrai, Colas! (il s'appelait Colas).
» Nous avons bien ri tout à l'heure,
» Et la brebis est morte, elle est mangée!... Hélas! »

On le plaignit. Un rustre insensible à ses larmes
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi;
» Or, s'il m'avait trompé, le menteur fût-il roi,
» Me crierait vainement : aux armes! »

---

29 d'une vallée — 35 Pas un n'abandonna — 37 Et toutefois — 42 N'attristait — 49 il tremble, il saigne

Et vous n'êtes pas roi, mon ange, et vous mentez !
Ici, pas un flatteur dont la voix vous abuse.
Vous n'avez point d'excuse.
Quand vous aurez perdu tous les cœurs révoltés,
Vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère ;
Car on ne ment pas à sa mère.
Tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas ;
Vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie !
Que ferons-nous alors ?... Oh ! ne vous cachez pas,
Prenez un peu courage, enfant, que je vous voie...
Vous me touchez le cœur ; j'y sens votre pardon.
Allez, petit chéri, ne trompez plus personne ;
Soyez sage, aimez Dieu ; je crois qu'il vous pardonne :
Il est père ! il est bon !

Mme DESBORDES-VALMORE.

ORESTE AUX JEUX OLYMPIQUES

FRAGMENT D'UNE TRAGÉDIE ANTIQUE

PYLADE A ELECTRE

Du tombeau paternel, exilé dans les cours,
Oreste s'indignait du repos de ses jours.
Les beaux champs de Chrysa, lieux chers à sa mémoire,
N'étaient point un théâtre assez grand pour sa gloire.
De ses destins futurs tourmenté par les dieux,
Il regardait de loin ce fleuve, aimé des cieux,
Qui promène le cours de ses flots héroïques
Sous l'ombrage sacré des lauriers olympiques.
Aux bords de l'Alphéus il sentit dans son cœur
Le besoin plus pressant de devenir vainqueur.

Édition des *Œuvres complètes*, Paris, Imprimeurs réunis, 1844, in-8°. *Poésies*, liv. I, *La Crédence ;* sous le titre : *La course des chars, imitation de Sophocle.* — Jules Lefèvre ne s'en était pas tenu à ce fragment, mais la tragédie complète ne fut pas publiée. Gaspard de Pons écrit, dans la Préface de ses *Essais dramatiques*, en 1861 : « Puisque notre bourse, à Lefèvre et à moi, a pu empêcher nos malheureux drames de périr tout à fait (je dis *a pu empêcher*, car il ne s'est pas décidé à publier les siens, son *Oreste* en tête)... » (p. 11).

1 par sa mère exilé — 2 dans Chrysa vivait sombre et voilé —

3-6 D'un roi déjà touché par la froide vieillesse
La cour ne pouvait plus contenir sa jeunesse.
Curieux d'étoudir (*sic*) les ordres du destin,
Ses regards se tournaient vers ce fleuve lointain

9-10 Le Pentathle de Delphe allait s'y célébrer : | Il s'y rendit. Pour vaincre, il n'eut qu'à se montrer.

Descendu dans la lice ouverte aux jeux du ceste,
La palme sans partage échut au front d'Oreste;
Et la lutte étouffante et les coureurs légers
Tour à tour à sa gloire offrirent leurs dangers.
Il voulait, signalant son indomptable adresse,
Dans ses ressentimens intéresser la Grèce,
Et leur montrant de loin de plus nobles combats,
De ses admirateurs se faire des soldats.
Qui peut fixer du sort la faveur incertaine?
Ses bienfaits n'ont jamais annoncé que sa haine;
Quand un dieu veut nous perdre, il n'est point de secours
Qui de son bras de fer puisse affranchir nos jours.

Le lendemain Oreste à la course s'apprête,
Traîné par deux coursiers, nobles fils de la Crête,
Dont la bouche frémit et blanchit sous le frein.
L'airain sonne; on palpite à la voix de l'airain,
Et douze chars pareils, entrant dans la carrière,
Disparaissent de front sous des flots de poussière.
Le stade, en un moment, est six fois parcouru;
Mais la prudence exacte a bientôt disparu :
Plus on veut se presser, et plus on s'embarrasse;
Les chars, sans le savoir, retournent sur leur trace;
On se croise, on se heurte, et ces paisibles jeux
Offrent des noirs combats le spectacle orageux.
Sur le crin des coursiers le fouet léger se joue;
L'essieu brûle; le feu fume autour de la roue;
De cet appui mouvant plus d'un char dépourvu
Elève dans l'arène un écueil imprévu.

---

14 Lui firent une gloire égale à ses — 17 laissant prévoir de plus mâles — 19 Hélas! que la fortune a des faveurs peu sûres! — 20 souvent caché que des blessures — 21 Quand le sort — 30 trop tôt — 33 On se croise, on s'aborde — 37 Et de ce double appui — 38 dans le cirque

Enfin, je reste seul rival du fils d'Atride;
Oreste, plus habile aux combats de l'Elide,
Me poursuit, et soudain, par son char effleuré,
A travers les débris, le mien roule égaré;
Tandis que, les frappant de l'aiguillon sonore,
Il sollicite au but ses coursiers qu'il implore.

Pourquoi faut-il, hélas, que son regard pieux
Ait salué l'autel élevé pour les dieux ?
Il ne put voir à temps sa roue étincelante
Heurter de cet autel la base chancelante;
Affaibli par la course et sa rapidité,
Le char, brisé, s'abat. Sous les rênes jeté,
Oreste, en s'agitant, se relève, retombe,
Et ses coursiers vainqueurs le traînent à la tombe.
D'Oreste, tout sanglant, j'aperçois le péril;
Mon bras retient le char : « Je suis vainqueur, dit-il,

39-44 *Remplacés par quatorze vers nouveaux :*

L'arène est une mer dont les vagues terrestres
Se hérissent au loin de naufrages équestres.
L'hippodrome, bientôt déserté par l'effroi,
Reste à deux concurrents : le fils d'Atride et moi;
Et je ne prétends pas au prix que je dispute.
Oreste, plus habile en ces sortes de lutte,
Laisse fuir vers la borne un rival moins expert;
Mais là, ressaisissant l'avantage qu'il perd,
Il raccourcit soudain ses rênes vers la droite,
Les abandonne à gauche, et, de sa roue adroite,
Serre en tournant mon char qui penche de côté,
Et, parmi les débris, va rouler emporté,
Tandis que ses chevaux que sa voix aiguillonne
A pas multipliés vont chercher sa couronne.

46 ait voulu saluer les images des — 47-48 De leur autel fatal il ne sent pas la base | Tendre un piège de marbre à l'essieu qui le rase — 49 Il s'y heurte, affaibli par sa — 54 J'arrête les chevaux

» Mais le ciel ne veut pas qu'Electre me revoie.
» Allez dans mon Argos, mon espoir et ma joie,
» Lui remettre ma cendre... » Il soupire; et ses yeux
Se souvenant d'Argos, dont ils cherchent les cieux,
Il mourut. Nous, chargés de ses ordres célestes,
Dans Argos, à sa sœur nous apportons ses restes.
J'en fais entre vos mains le dépôt solennel;
Séchez ces pleurs amers, hommage fraternel.
Il périt et triomphe, et l'Elide, éplorée,
Porte encore le deuil du petit-fils d'Atrée.

JULES LEFÈVRE.

---

59 Se ferment — 62 Mais séchez de ces pleurs l'hommage — 63 en triomphe

L'ODALISQUE*

« Oh ! que ne puis-je fuir le maître que je sers !
» Loin du sérail inaccessible,
» Joindre le bien-aimé sous le lotos flexible
» De la fontaine des Déserts !

» Pourquoi, jeune guerrier, sous ta brillante armure,
» Ne pas laisser ta grâce et tes traits inconnus ?
» Le vent a fait flotter ta longue chevelure ;
» Ton casque à mes regards ne te dérobait plus.
» J'ai vu l'azur briller sous ta paupière humide ;
» J'ai senti mon cœur battre et tout mon corps frémir.
» Comme une gazelle timide,
» Je tremble encore émue à ce doux souvenir.
» J'en atteste du ciel les brillantes étoiles ;
» J'en jure par ces nœuds et par ces chastes voiles ;
» Dans le désert brûlant si j'étais près de toi,
» Mon paradis serait sous ta tente poudreuse ;
» Et des houris la plus heureuse
» Serait moins heureuse que moi.

» La Fortune à mes pieds peut répandre un nuage
» De perles, de rubis, d'or et de diamans ;
» Va, ce sable léger, qui vole à ton passage,
» A pour moi plus de prix que ces vains ornemens.

* Cette élégie est tirée de la *Gaule poétique*. (M. F.)

Reproduit dans les *Annales Romantiques* de 1825, sans changement. — *Tableaux poétiques*, Paris, Urbain Canel, 1828, in-8°.

» Libre, je deviendrais ton esclave fidèle,
» Et l'amour unirait nos cœurs,
» Comme au lait écumant le miel doré se mêle
» Dans la coupe de nos pasteurs.

» Ne crains point le harem; sur moi sois sans alarmes;
» Le souffle d'un tyran ne m'approche jamais :
» Mon miroir seul a vu mes charmes,
» Et mon bain seulement a touché mes attraits.

» Si la douleur, le deuil et la douce prière,
» Ne me conduisent pas au pied de tes autels,
» Pardonne; explique-moi les secrets éternels.
» Je marche dans la nuit, fais-moi voir la lumière;

» Que ta foi soit mon guide, et ton bras mon soutien.
» Je t'offre avec mon cœur ma crédule ignorance :
» Je veux tout partager, ton sort, ton espérance :
» Car je ne puis avoir d'autre dieu que le tien. »

Le ciel est calme et pur, la nuit silencieuse.
Cette plainte d'amour, douce et mélodieuse,
S'élève dans les airs, et le zéphyr léger
La porte sur son aile au cœur de l'étranger.
Il veut répondre, et craint que sa voix imprudente
N'éveille le soupçon autour de son amante;
Il prend son cor d'ivoire; en sons harmonieux
Ses soupirs, plus discrets, s'exhalent vers les cieux.

---

27 Ne crains pas — 31-32 Nous avons la même prière, | Sans avoir les mêmes autels. — 33 Viens donc, viens m'expliquer — 39 *Intercale quatre vers nouveaux :*

Comme la colombe éclatante
Qui demande son frère aux beaux jours du printemps,
Parmi les croissants d'or, mon écharpe flottante
Va t'annoncer que je t'attends. »

Tels de faibles échos, sur des rives lointaines,
Répondent doucement aux accens des syrènes.
La jeune Arabe écoute. A ces sons ravissans,
Elle croit être libre, elle croit être aimée;
Elle tremble, et succombe au trouble de ses sens :
Son corps a fait gémir la couche parfumée;
Elle y trouve la paix, l'heureux oubli des maux,
Une extase inconnue et des songes nouveaux.

Le comte JULES DE RESSEGUIER.

---

48 Sirènes — 49-54 *Remplacés par :*

Le signal attendu se montre sur les tours;
Un esclave séduit guide, par cent détours,
Le jeune amant aimé vers l'asile où repose
La beauté d'orient sur sa couche de rose.
Ils s'enivrent d'amour, et se parlent tout bas,
Et laissent passer l'heure, et n'aperçoivent pas,
Sous les plis du rideau qui lentement se lève,
La tête du Sultan, son regard et son glaive.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE

EN MATIÈRE DE RELIGION *,

PAR M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS;

avec cette épigraphe :

Impius, cum in profundum venerit, contemnit.

(Prov. XVIII, 3.) T. III et IV.

Serait-il vrai qu'il existe dans la destinée des nations un moment où les mouvemens du corps social semblent ne plus être que les dernières convulsions d'un mourant? Serait-il vrai qu'on puisse voir la lumière disparaître peu à peu de l'intelligence des peuples, ainsi qu'on voit s'effacer graduellement dans le ciel le crépuscule du soir? Alors, disent des voix prophétiques, le bien et le mal, la vie et la mort, l'être et le néant, sont en présence; et les hommes errent de l'un à l'autre, comme s'ils avaient à choisir. L'action de la société n'est plus une action; c'est un

* Paris, Librairie classique élémentaire, rue du Paon, n° 8. Prix : 14 francs (M. F.).

Voy. note de la page 25. — *Littérature et philosophie mêlées*, t. II, p. 49. Sous le titre : *Sur l'abbé de La Mennais. A propos de l'essai sur l'indifférence en matière de religion.* Daté de juillet 1823; sans épigraphe.

tressaillement, faible et violent à la fois, comme une secousse de l'agonie. Les développemens de l'esprit humain s'arrêtent, ses révolutions commencent; le fleuve ne féconde plus, il engloutit; le flambeau n'éclaire plus, il consume. La pensée, la volonté, la liberté, ces facultés divines concédées par la Toute-Puissance à l'association humaine, font place à l'orgueil, à la révolte, à l'instinct individuel. A la prévoyance sociale succède cette profonde cécité animale à laquelle il n'a pas même été donné de distinguer les approches de la mort. Bientôt, en effet, la confusion des membres amène le déchirement du corps, que suivra la dissolution du cadavre. La lutte des intérêts passagers remplace l'accord des croyances éternelles. Quelque chose de la brute s'éveille dans l'homme, et fraternise avec son âme dégradée : il abdique le ciel, et végète au-dessous de sa destinée. Alors deux camps se tracent dans la nation. La société n'est plus qu'une mêlée opiniâtre dans une nuit profonde, où ne brille d'autre lumière que l'éclair des glaives qui se heurtent, et l'étincelle des armures qui se brisent. Le soleil se lèverait en vain sur ces malheureux, pour leur faire reconnaître qu'ils sont frères; acharnés à leur œuvre sanglante, ils ne le verraient pas : la poussière de leur combat les aveugle.

Alors, pour emprunter l'expression solennelle de Bossuet, *un peuple cesse d'être un peuple*. Les évènemens, qui se précipitent avec une rapidité toujours croissante, s'empreignent de plus en plus d'un sombre caractère de providence et de fatalité; et le petit

---

17-.8 toute-puissance divine — 21 pas été — 22 la rébellion des membres

nombre d'hommes simples restés fidèles aux prédictions antiques, regardent avec terreur si des signes ne se manifestent pas dans les cieux.

Espérons que nos vieilles monarchies n'en sont point encore là. On conserve quelque espoir de guérison tant que le malade ne repousse pas le médecin; et l'enthousiasme avide [qu'a éveillé dans notre siècle *le Génie du Christianisme,* l'empressement religieux qu'a excité l'*Essai sur l'Indifférence,* prouvent] qu'il y a encore une âme dans la société.

C'est à fortifier ce souffle divin, à ranimer cette flamme céleste, que tendent aujourd'hui tous les esprits vraiment supérieurs. Chacun apporte son étincelle au foyer commun; et, grâce à leur généreuse activité, l'édifice social peut se reconstruire rapidement, comme ces magiques palais des Contes arabes, qu'une légion de génies achevait dans une nuit. Aussi trouvons-nous des méditations dans nos écrivains, et des inspirations dans nos poëtes. Il s'élève de toutes parts une génération sérieuse et douce, pleine de souvenir et d'espérance; elle redemande son avenir aux prétendus *philosophes* du dernier siècle, qui voudraient lui faire recommencer leur passé. Elle est pure, et par conséquent indulgente, même pour ces vieux et effrontés coupables qui osent réclamer son admiration. Mais son pardon pour les criminels n'exclut pas son horreur pour les crimes. Elle ne veut pas baser son existence sur des abîmes, sur l'athéisme et sur l'anarchie; elle répudie l'héritage de mort dont la

---

48-50 avide qu'éveillent les premiers chants de poésie religieuse que ce siècle a entendus prouve — 61 souvenirs — 62 espérances

révolution la poursuit; elle revient à la religion, parce que la jeunesse ne renonce pas volontiers à la vie : c'est pourquoi elle exige du poëte plus que les générations antiques n'en ont reçu. Il ne donnait aux peuples que des lois, elle lui demande des croyances.

Un des écrivains qui ont le plus puissamment contribué à éveiller parmi nous cette soif d'émotions religieuses, un de ceux qui savent le mieux l'étancher, est sans contredit M. l'abbé F. de La Mennais. Parvenu, dès ses premiers pas, au sommet de l'illustration littéraire, ce prêtre vénérable semble n'avoir rencontré la gloire humaine qu'en passant. Il va plus loin. [Son *Essai sur l'Indifférence* a continué l'impulsion donnée aux esprits par les admirables écrits de M. de Châteaubriand.] Il faut qu'il y ait un mystère bien étrange dans ce livre, que nul ne peut lire sans espérance ou sans terreur, comme s'il cachait quelque haute révélation de notre destinée. Tour à tour majestueux et passionné, simple et magnifique, grave et véhément, profond et sublime, son génie s'adresse au cœur par toutes les tendresses, à l'esprit par tous les artifices, à l'âme par tous les enthousiasmes. Il éclaire comme Pascal, il brûle comme Rousseau, il foudroie comme Bossuet. Sa pensée laisse toujours dans les esprits trace de son passage; elle abat tous ceux qu'elle ne relève pas. Il faut qu'elle console, à moins qu'elle ne désespère : elle flétrit tout ce qui ne peut fructifier. Il n'y a point d'opinion mixte sur un pareil ouvrage, on l'attaque comme un

---

79 c'est — 83-85 L'époque de l'apparition de *l'Essai sur l'indifférence* sera une des dates de ce siècle — 90 l'écrivain s'adresse

ennemi ou on le défend comme un sauveur. Chose frappante! ce livre était un besoin de notre époque, et la mode s'est mêlée de son succès! C'est la première fois sans doute que la mode aura été du parti de l'éternité. Tout en dévorant cet écrit, on a adressé à l'auteur une foule de reproches que chacun en particulier aurait dû adresser à sa conscience. Tous les vices qu'il voulait bannir du cœur humain ont crié comme les vendeurs chassés du temple. On a craint que l'âme ne restât vide lorsqu'il en aurait expulsé les passions. Nous avons entendu dire que ce livre austère attristait la vie, que ce prêtre morose arrachait les fleurs du sentier de l'homme. D'accord; mais les fleurs qu'il arrache sont celles qui cachaient l'abîme.

Cet Ouvrage a encore produit un autre phénomène, bien remarquable de nos jours : c'est la discussion publique d'une question de Théologie; et, ce qu'il y a de singulier, et ce qu'on doit attribuer à l'intérêt extraordinaire excité par *l'Essai,* la frivolité des gens du monde et la préoccupation des hommes d'état ont disparu un instant devant un débat scolastique et religieux. On a cru voir un moment la Sorbonne renaître entre les deux Chambres. [Quoique ce Recueil ne doive pas repousser, quand elles se présentent, les hautes questions sociales, un sentiment d'impuissance purement personnel nous interdit d'aborder ici le sujet de la controverse agitée à l'occasion du second volume de *l'Essai sur l'Indifférence en matière de Religion.* Dans une discussion où il s'agit d'*autorité,* ce n'est pas à l'auteur de cet article qu'il appartient d'élever la voix.

---

106 Tous ces vices

Ce n'est pas non plus dans les étroites limites qui nous sont imposées que nous pourrions rendre un compte raisonné des deux nouveaux volumes que nous annonçons.] M. de La Mennais, aidé dans sa force par la force d'en haut, a accoutumé ses lecteurs à le voir porter, sans perdre haleine, d'un bout à l'autre de son immense composition, le fardeau d'une idée fondamentale, vaste et unique. Partout se révèle en lui la possession d'une grande pensée; il la développe dans toutes ses parties, l'illumine dans tous ses détails, l'explique dans tous ses mystères, l'examine dans tous ses résultats. Il remonte à toutes les causes comme il redescend à toutes les conséquences. [C'est surtout, ce nous semble, dans les chapitres étonnans sur les *prophéties* et les *miracles,* que ce talent brille à un éminent degré. Pour nous, en nous abstenant de prononcer sur les doctrines, nous nous bornerons à livrer à l'impatience du lecteur plusieurs des beaux passages qui se présentent en foule dans ce beau livre.

M. de Châteaubriant, dont le génie flatte toutes les imaginations lors même qu'il ne touche pas tous les cœurs, a laissé tomber sur les Juifs quelques-unes de ces pages merveilleuses qui, passant de mémoire en mémoire, n'auraient pas eu besoin du secours de l'imprimerie pour arriver à la postérité la plus reculée. On trouvera sans doute un vif intérêt à rapprocher de ce passage célèbre le morceau suivant, empreint d'un caractère différent, mais non moins sublime.

« Alors tout fut aussi *consommé* pour le Juif. Un sceau fut mis sur son cœur, sceau qui ne sera brisé

---

141 mystères, la critique dans tous — 143 *et suiv. Toute cette fin, jusqu'à la conclusion (l. 329), n'a pas été réimprimée.*

qu'à la fin des siècles. Son existence tout entière n'avait été qu'un long prodige : un nouveau miracle commence ; miracle toujours le même, miracle universel, perpétuel, et qui manifestera, jusqu'aux derniers jours, l'inexorable justice et la sainteté du Dieu que ce peuple osa renier. Sans principe de vie apparent, il vivra ; rien ne pourra le détruire, ni la captivité, ni le glaive, ni le temps même. Isolé au milieu des nations qui le repoussent, nulle part il ne trouve un lieu de repos. Une force invincible le presse, l'agite, et ne lui permet pas de se fixer. Il porte en ses mains un flambeau qui éclaire le monde entier, et lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu ; il lit ses prophéties, et ne les comprend pas ; sa sentence, écrite à chaque page des Livres qu'il a ordre de garder, fait sa joie. Tel que ces grands coupables dont parle l'antiquité, il a perdu l'intelligence : le crime a troublé sa raison. Partout opprimé, il est partout. Au mépris, à l'outrage, il oppose une stupide insensibilité ; rien ne le blesse, rien ne l'étonne ; il se sent fait pour le châtiment ; la souffrance et l'ignominie sont devenues sa nature. Sous l'opprobre qui l'écrase, il soulève de temps en temps sa tête, il se tourne vers l'Orient, verse quelques pleurs, non de repentir, mais d'obstination ; puis il retombe, et, courbé, ce semble, par le poids de son âme, il poursuit, en silence, sur une terre où il sera toujours étranger, sa course pénible et vagabonde. Tous les peuples l'ont vu passer ; tous ont été saisis d'horreur à son aspect : il était marqué d'un signe plus terrible que celui de Caïn ; sur son front une main de fer avait écrit : *Déicide !* »

Plus loin, après avoir recueilli toutes les traces de

Dieu dans la tradition universelle, l'apôtre victorieux s'écrie :

« Arrêtons-nous, c'en est assez. A quoi serviraient les témoignages que nous pourrions produire encore? Et quand toutes les générations humaines, secouant leur poussière, viendraient elles-mêmes nous dire, Voilà ce que nous avons cru, serions-nous plus certains que la connaissance d'un Dieu unique, éternel, père de tout ce qui est, se conservera toujours dans le monde? C'est la foi universelle, la foi de tous les siècles et de toutes les nations. Quelle frappante unanimité! quel magnifique concert! Qu'elle est imposante, cette voix qui s'élève de tous les points de la terre et du temps vers le Dieu de l'Eternité!

» A l'écart, dans les ténèbres, une autre voix, une voix sinistre, a été entendue; elle semblait sortir d'un sépulcre et se briser entre des ossemens : c'était comme la voix de la mort. Les peuples ont prêté l'oreille à ce bruit funèbre; de sourds blasphèmes sont venus jusqu'à eux, ils ont dit, C'est le cri de l'athée! et ils ont frémi d'horreur. »

Et qu'est-ce que cet athée?

« Condamné à subir tous les genres de servitude, esclave du prince des ténèbres, qui l'a séduit, esclave de ses propres penchans, de ses appétits les plus vils, il descendra si bas, qu'au delà il ne verra rien; et cependant, inquiet, tourmenté, il essaiera de descendre encore. Où va-t-il? que veut-il? Il cherche, au-dessous du désespoir, je ne sais quelle affreuse joie, qui saisira son intelligence aliénée, et alors on l'entendra se dire : Il n'y a point d'autre Dieu que moi! ...

» ... Son jugement et ses passions l'abusent de

concert, l'abusent sans cesse. Il se fatigue à poursuivre des ombres ; il s'enfonce dans toutes les voies, et nulle part il ne trouve de repos. Regardez cet être déchu ; une sombre ardeur l'agite, au fond de son âme est un regret immense ; il a perdu quelque grand bien, il en a comme un souvenir confus ; et le voilà qui remue, avec un travail opiniâtre, les ruines de son intelligence, les ruines de son cœur : il espère découvrir, parmi ces débris, la science que lui promit l'esprit de mensonge ; et il ne trouve que le doute, l'incertitude, l'erreur, les désirs dévorans qui le consument, une trompeuse image du bien, la terrible réalité du mal. »

Et ailleurs :

« ... En lui-même il entend une voix qui lui dit : Tu ne dormiras plus ! Quelque chose de l'enfer le dévore intérieurement ; et comme, dans une nuit de tempête, au milieu d'une mer troublée, un feu sombre apparaît sur un vaisseau en perdition, sur le front ténébreux de ce coupable, au fond de son œil inquiet et ardent, on découvre avec effroi comme le signal d'une âme en détresse et l'annonce d'un naufrage prochain. »

Une page encore, et rien ne manquera à cet effrayant tableau : conduisons l'impie jusqu'à sa fin.

« ... Cette foi, qu'il voudrait se persuader être impossible, le domine malgré ses efforts ; il ne peut la vaincre entièrement, il ne peut parvenir à une incrédulité complète et tranquille : telle qu'un fantôme formidable, la vérité apparaît encore dans les ténèbres de son esprit ; il ne sait pas ce qu'il a vu, mais il a vu quelque chose, et son sommeil en est troublé. Ce qu'annonçait un prophète, s'accomplit en lui : *Il y*

aura un jour connu de Dieu : ce n'est pas le jour, ce n'est pas non plus la nuit. Qu'est-ce donc? ne serait-ce point cette lueur incertaine qui flotte et vacille dans une intelligence affaiblie, ce pénible état de doute où nous voyons l'impie tomber? Mais cet état ne saurait être long; *un jour,* dit le prophète, *et sur le soir la lumière se fera.* Lumière effrayante, pleine d'horreur, qui se lève au bord de la tombe, pour éclairer sans fin une éternité de tourmens! »

A cette peinture, qui semble un fragment retrouvé de Jérémie ou d'Ezéchiel, opposons l'image charmante et majestueuse du juste :

« Voyez, au contraire, le calme et la sérénité de l'homme de bien, l'inaltérable paix dont il jouit. A la touchante expression de ses traits, à je ne sais quoi de pur et de doux qui anime ses regards, on le prendrait pour un de ces êtres célestes qui descendaient sur la terre dans les jours anciens, pour instruire les mortels et les consoler. » ...

« Aimable paix de l'homme humble! vous êtes *ce bon trésor que les vers ne consument point,* et que personne ne peut nous ravir. Combien doucement l'âme se repose dans cette pensée : Je ne suis rien, je n'ai droit à rien, et c'est parce que rien ne m'est dû que j'espère posséder tout!... Oh! quand verrai-je décliner les ombres qui le dérobent (Dieu) à mes regards? *J'ai langui dans cette attente,* dans l'attente du jour éternel. Laissez aller, Seigneur, votre serviteur en paix, afin que ses yeux contemplent le salut que vous avez promis. » ...

« ... Tôt ou tard, il arrive, ce moment si horrible à la nature, et si consolant pour la foi; ce moment qui consomme notre révolte ou notre sacrifice, notre

perte ou notre salut. Et nous aussi, nous tremperons nos lèvres dans le calice qui parut si amer à l'Homme-Dieu ! Et nous aussi, nous connaîtrons les transes de l'agonie, et les sueurs de l'angoisse, et le travail du dernier passage ! Nul n'échappe à l'arrêt prononcé contre la race humaine. Mais, en montant au Calvaire, le chrétien sait que son libérateur l'y a précédé; il y trouve encore sa croix, il jette sur elle un regard d'amour; et tout se calme en lui, hors *le désir d'être avec Jésus*. On l'entend qui l'appelle d'une voix toujours plus faible; elle s'éteint, la prière cesse, et l'éternel cantique de joie commence dans les cieux ! »

Nous ne savons si l'on partagera notre émotion, mais il nous paraît difficile d'épancher dans des paroles humaines plus de consolante douceur, plus de céleste joie, plus de ravissante mélancolie. On croirait entendre les soupirs que les cithares de Sion rendaient d'elles-mêmes, suspendues aux saules de Babylone, durant la longue captivité.

Et avec quelle autorité, avec quelle magnificence le même homme parle de cette vérité dont il est un des plus dignes interprètes !

« Rien n'obscurcit, rien n'altère l'éclat de la vérité, lorsqu'elle se lève comme l'astre de la vie sur les peuples naissans. Sa pure lumière pénètre dans des cœurs purs, et y féconde le germe de tout ce qui est bon, de tout ce qui est saint : heureux âge d'innocence et de foi, et que ne peut-il durer toujours ! Mais bientôt les passions fermentent; elles produisent l'erreur et le vice, qui se projettent comme d'énormes ombres entre l'homme et la vérité. Cependant l'astre poursuit son cours, il continue de briller, mais à travers de noires vapeurs qui s'épaississent sans cesse;

et vers le soir on le voit, descendant peu à peu dans les ténèbres enflammées, éclairer de ses derniers rayons un ciel sanglant et chargé de tempêtes. »

Un des bienfaits de ces sortes d'ouvrages, c'est qu'ils dégoûtent profondément de tout ce qu'ont écrit de dérisoire et d'ironique les chefs de la secte incrédule. Quand une fois on est monté si haut, on ne peut plus descendre aussi bas. Dès qu'on a respiré l'air et vu la lumière, on ne saurait rentrer dans ces ténèbres et dans ce vide. On est saisi d'une inexprimable compassion en voyant des hommes épuiser leur souffle d'un jour à forger ou à éteindre Dieu. On est tenté de croire que l'athée est un être à part, organisé à sa façon, et qu'il a raison de réclamer sa place parmi les bêtes; car on ne conçoit rien à la révolte de l'intelligence contre l'intelligence. Et puis, n'est-ce pas une étrange société que celle de ces individus, ayant chacun un créateur selon leur invention, une foi selon leur opinion, disposant de l'éternité pendant que le temps les emporte, et cherchant à réaliser cette *multiplex religio,* mot monstrueux trouvé par un payen* ? On dirait le chaos à la poursuite du néant. Tandis que l'âme du chrétien, pareille à la flamme tourmentée en vain par les caprices de l'air, se relève incessamment vers le ciel, l'esprit de ces infidèles est comme le nuage qui change de forme et de route selon le vent qui le pousse. Et l'on rit de les voir juger les choses éternelles du haut de la philosophie humaine, ainsi que des malheureux qui gravi-

* Tite-Live (M. F.).

---

333 redescendre — 343 un créateur de leur création

raient péniblement au sommet d'une montagne, pour mieux examiner les étoiles.

[Que M. de La Mennais ne désespère pas de ceux auxquels il apprend à espérer. On peut appliquer à ce prêtre illustre ce qu'on a dit poétiquement de je ne sais quel écrivain, que *la gloire est pour lui une mission.*] Ceux qui apportent aux nations enivrées par tant de poisons, la véritable nourriture de vie et d'intelligence, doivent se confier en la sainteté de leur entreprise. Tôt ou tard, les peuples désabusés se pressent autour d'eux, et leur disent comme Jean à Jésus : *Ad quem ibimus? verba vitae aeternae habes.* « A qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle. »

VICTOR-M. HUGO.

Poëmes, Odes, Epîtres et Poésies diverses, par M. X.-B. Saintine. — *Anatole, Léonie de Montbreuse, Laure d'Estell,* romans, par Mme Sophie Gay. — *Les Souvenirs de la Sicile,* par M. le comte de Forbin.

Si ce n'est pas toujours la profusion et la diversité des mets qui font les repas agréables, si l'abondance entraîne souvent après elle le désordre et l'ennui, peut-être, en entreprenant de rendre compte à la fois de tous ces ouvrages intéressans et si divers entre eux, il m'est permis de m'effrayer un peu de ma tâche. Chez nos bons aïeux, le même brave jouvenceau qui se présentait fièrement dans la lice pour rompre une lance avec le plus formidable champion, se fût montré bien timide s'il eût été chargé de faire les honneurs du tournoi, et de placer chacun selon son mérite et son rang. J'éprouve aujourd'hui un semblable embarras : assurément il n'est pas un des trois écrivains distingués qui doivent m'occuper tour à tour, auquel je n'eusse voulu consacrer toute la longueur d'un article; mais le temps nous presse, l'attention du public est inconstante et mobile, de nouveaux ouvrages se succèdent chaque jour, et ceux d'hier, quelque remarquables qu'ils soient, seront déjà vieux demain. Le critique, de nos jours, ressemble à un voyageur qui, dans une traversée orageuse, est emporté par un courant, et n'a que le temps, à son grand regret, de jeter un coup d'œil rapide sur de beaux rivages qui s'enfuient.

Réduit à renfermer dans un cadre si étroit les pensées qui naissent en foule de sujets si variés, je commencerai par la poésie. Que l'auteur d'*Anatole* me pardonne cette préférence; la poésie est femme aussi, et déesse. Qui sait d'ailleurs si nous n'avons pas quelque intérêt secret à nous ménager dans ses bonnes grâces?

J'ai souvent entendu dire qu'en ce monde il y a deux hautes puissances avec lesquelles tout homme sensé qui se mêle d'écrire doit éviter très soigneusement de se brouiller, parce que cela porte infailliblement malheur; et comme je suis assez amoureux de mon repos et d'une longue vie, je n'ai eu garde d'oublier que ces deux autorités si respectables sont l'Académie et la Faculté. Or, le recueil de M. Saintine* se compose en grande partie de morceaux couronnés par notre sénat littéraire. On sent tout ce que cette circonstance offre de délicat et d'épineux; aussi j'ai cru d'abord que, malgré ma grande circonspection habituelle, j'étais tombé dans le lacs, et déjà je me demandais s'il ne valait pas mieux faire, prudemment, un acte de déférence et de courtoisie mensongère que d'attirer sur ma tête les foudres académiques. Heureusement qu'une lecture attentive des poésies de M. Saintine m'a rendu à peu près ma tranquillité; mais, en vérité, il n'est guère possible d'avoir été plus voisin du danger, et je frémis en songeant que la fantaisie de nous donner leurs œuvres peut venir un matin à chacun des messieurs que l'Académie a daigné couronner depuis quelques années. Dieu sait ce que l'avenir nous garde. Cette fois-ci, du moins, je me félicite d'avoir affaire à un

* Un vol. in-12; chez Ladvocat, lib., au Palais-Royal (M. F.).

homme de talent; quoique le siècle se vante d'être riche, on n'a pas encore ce bonheur-là tous les jours. J'aborde donc franchement la critique, heureux de pouvoir, en toute sûreté de conscience, y mêler de justes éloges.

Le coloris de M. Saintine m'a semblé quelquefois un peu terne; ce jeune poëte néglige trop souvent de rajeunir et de raviver, par une tournure nouvelle ou une expression pittoresque, les pensées communes qu'il rencontre en son chemin; s'il reste habituellement fidèle aux principales règles du goût et de la langue, il ne sait pas toujours éviter le froid prosaïsme et de fâcheuses infractions au génie poétique, fautes, selon moi, bien moins pardonnables que le néologisme et que toutes les amphibologies possibles. Car, dussé-je soulever contre moi le peuple entier des grammairiens, je pense que le poëte doit se montrer poëte jusque dans ses écarts. C'est surtout lorsqu'il traite les genres élevés, tels que l'ode ou le poëme, que M. Saintine laisse fréquemment à désirer plus de charme et d'inspiration; il n'entre jamais assez profondément dans son sujet, n'enlève pas son lecteur jusqu'au monde idéal, et ne lui révèle point, par des traits hardis et inattendus, ce qu'il y a d'intime au fond du cœur de l'homme. On sent enfin que la méditation n'est pas pour lui ce qu'elle doit être pour tout écrivain qui veut laisser trace de son passage, la première de toutes les muses. Si je n'avais peur d'avoir trop raison, ce qui devient quelquefois un tort, le poëme intitulé *l'Inconnue ou les Fêtes de Délos*, qui ouvre le recueil, me fournirait à lui seul plus de citations qu'il ne m'en faut pour justifier la vérité de mes reproches. Les souvenirs de l'ancienne

Grèce apparaissent, dans ce morceau, à travers je ne sais quelle teinte moderne qui empêche l'illusion : le poëte a beau nous décrire un sacrifice et faire résonner de loin en loin à nos oreilles les noms harmonieux de Délos, d'Apollon, de Thèbes, de Mycène et de Linopus; il n'y a pas de magie dans ses vers; il ne parvient point à s'emparer de notre imagination et à nous transporter dans les temps antiques. Cette absence de couleur locale est un défaut beaucoup plus senti de nos jours qu'il ne l'a jamais été en France; on ne le pardonne plus guère. Les tableaux si vrais offerts à notre admiration par les grands prosateurs du siècle, Bernardin de Saint-Pierre et M. de Châteaubriand, nous ont rendus insensiblement plus difficiles à cet égard, et il faut convenir que l'école poétique du XIXe siècle, telle que nous la promettent ses brillans essais, leur sera redevable d'un de ses plus doux enchantemens.

Cependant, après l'ode et le poëme proprement dit, qui, exigeant les éminentes qualités du poëte, ne peuvent se passer des hautes inspirations de la lyre et d'un charme presque continu, il est un autre genre de poésie où le cœur et l'imagination ont moins de part et qu'il faut bien se garder de dédaigner. Quoique, dans le siècle dernier, on en ait abusé d'une manière étrange, il offre encore une belle perspective de gloire à un homme de talent que l'invincible nature, si avare de ses dons, condamne à ne pas s'élever plus haut. C'est dire assez que je veux parler de la poésie philosophique, qui tour à tour revêt des formes graves et didactiques, ou prend à volonté une allure plaisante, naïve et familière. M. Saintine me semble appelé incontestablement à occuper un rang distin-

gué parmi le petit nombre de ceux de nos jeunes poëtes qui sont restés fidèles à la muse aimable des Gresset et des Chaulieu. Lorsqu'il se borne à l'épître ou à la poésie légère, placé dans la sphère qui convient à son talent, il s'y montre souvent avec éclat, presque toujours avec une grâce et un abandon plein de charmes. Son style alors a toute l'élégance et toute l'élévation qu'on peut désirer, sans jamais être dé-paré par aucune affectation maniérée. Ses pensées sont justes, rendues quelquefois avec une heureuse précision, ou revêtues d'images brillantes qui les font vivement ressortir. Je voudrais pouvoir citer ici plusieurs passages de *la renaissance des lettres et des arts sous François I^er^*, l'une des pièces les plus remarquables du recueil et qui méritait certainement la demi-couronne que l'Académie lui a décernée. Forcé de me restreindre, je mettrai du moins sous les yeux du lecteur ces beaux vers qui terminent le poëme *sur le bonheur que procure l'étude :*

Pour moi, qui, fatigué de nos longues querelles,
Séduit par les accords des doctes immortelles,
Ne demande qu'un luth, du silence et des fleurs;
Lorsque dans ma retraite, oubliant nos malheurs,
J'entends, quoique abrité par mes dieux domestiques,
Gronder sur l'horizon les foudres politiques,
J'appelle à mon secours ces auteurs tant relus :
Je rêve le bonheur des jours qui ne sont plus;
Je rajeunis la terre; et, remontant les âges,
J'évoque devant moi les héros et les sages,
De qui jadis le monde emprunta sa splendeur :
J'en reçois des leçons de vertu, de grandeur.
Plein des chantres divins de Grèce et d'Ausonie,
Je m'avance, éclairé des feux de leur génie;

C'est par eux que Clio corrige mes travers,
Elève mon courage au-dessus des revers,
Des demi-dieux mortels me lègue la mémoire,
Et me rend l'héritier de vingt siècles de gloire.

Pour prouver que M. Saintine, comme je l'ai dit plus haut, sait passer avec une grande flexibilité d'une poésie grave et sérieuse à un enjouement aimable toujours exprimé poétiquement, je citerai deux strophes charmantes de l'*ode à la nymphe de Belleville :*

Buveurs! oui, c'est hors de la ville
Que Bacchus est père des ris.
Sous son nom et dans son asile,
Un imposteur règne à Paris.
Son front languissant se couronne
Et d'orcanette et de bryone;
Au raisin il a dit adieu :
Et la naïade de la *Seine,*
A sa main unissant la *sienne,*
Rougit, complice du faux dieu.

Je crois qu'il est impossible d'exprimer avec plus de grâce, d'esprit et de conviction, cette triste vérité qu'on boit généralement d'assez mauvais vin dans la capitale du royaume de France.

Aux feux vacillans des bougies,
Heurtez vos coupes en chantant,
Vous que les nocturnes orgies
Rassemblent à Ménil-Montant.
Chantez, chantez! demain peut-être,
Pour vous la coupe se tarit.
Est-on sûr du jour qui va naître,
Et de la vigne qui fleurit?

On trouve souvent répandue, dans les poésies de M. Saintine, cette douce philosophie *horatienne*, qui fait aimer celui qui la professe. Aussi lorsqu'il lui

arrive de temps en temps de sacrifier aux passions turbulentes du siècle, on est bien tenté de le gronder un peu, mais on ne se sent pas la force de lui en vouloir. Il est si doux de vivre en repos! Comment d'ailleurs garder rancune au poëte qui a dit :

Les partis veulent de la haine,
Et moi je ne sais pas haïr.

De la poésie au roman, même à cette espèce de roman consacré à peindre les mœurs des salons, la distance n'est peut-être pas si grande qu'on se l'imagine. Le monde a aussi son côté poétique : ses fêtes brillantes et mensongères, sa gaieté étincelante qui ressemble à la joie, sa politesse exquise qui cache toutes les haines, sont autant de séductions puissantes auxquelles bien peu d'hommes savent résister, et il n'est pas un de nous qui, plus tard, n'aime encore à se rappeler le temps de cette première ivresse si douce et si passagère. Mais quand l'âge des jeunes illusions est déjà loin, que de fois, au milieu de ce tourbillon de plaisirs bruyans et tout en dehors, ne découvre-t-on pas des sentimens profonds et de vives douleurs, sans compter celles que l'on y porte soi-même! c'est alors que les éclats de rire et les joyeux propos n'empêchent plus les soupirs secrets d'arriver jusqu'à nous. A travers la vie factice on voit la vie réelle, et l'on assiste en quelque sorte au spectacle singulier de deux existences humaines : l'une ouverte à tous les regards et embellie de mille jouissances; l'autre solitaire, mystérieuse et infortunée.

Les romans de madame S. Gay* offrent une image

* Sept vol. in-12, ornés de gravures par Horace Vernet et Isabey. Chez Ambroise Tardieu, rue du Battoir, n° 12 (M. F.).

vraie et bien saisie de ce contraste bizarre, trait distinctif des sociétés parvenues à un certain degré de civilisation. Ils sont tous plus ou moins remarquables par la réunion si rare de l'art d'intéresser et d'émouvoir, et d'un grand talent d'observation. Tandis qu'aujourd'hui la plupart de nos auteurs comiques mettent des scènes romanesques de mauvais goût dans leurs comédies, madame Gay, mieux inspirée, mêle d'excellentes scènes de comédie à ses romans; c'est ce qu'on pourrait presque appeler de la munificence. Tour à tour et presque à chaque page l'auteur d'*Anatole* excite un malin sourire par une réflexion piquante; ou bien, par un mot délicat, éveille un souvenir du cœur. Son style spirituel et facile rappelle souvent la manière gracieuse de madame Riccoboni. Si l'idée première qui sert de base à chacun de ses charmans ouvrages, manque quelquefois de force et de profondeur, on ne saurait lui reprocher du moins de manquer de justesse et de but moral. Ses personnages sont pleins de vie et d'originalité, et parfois l'on est tenté de leur rendre leurs véritables noms comme à d'anciennes connaissances qu'on a long-temps perdues de vue et qu'on est tout surpris de retrouver; enfin, dans toutes ses compositions et principalement dans *Anatole*, madame Gay a su jeter au milieu des scènes variées du grand monde, peintes avec une rare fidélité, des situations neuves d'où ressort l'intérêt le plus vif et le mieux soutenu. Je me garderai bien de faire ici l'analyse de ses trois romans, dont la seconde édition sera bientôt épuisée; outre que l'espace me manque, ce genre d'ouvrage ne me semble guère susceptible d'analyse. Il faut une main trop habile pour soulever le voile

qui recouvre de pareils tableaux, sans en gâter le coloris. Je me bornerai donc à conseiller à ceux de nos lecteurs qui sont arrivés jusqu'ici sans les connaître, d'être à l'avenir un peu plus soigneux de leurs plaisirs et de réparer bien vite ce péché d'omission.

Moi, qui conseille, je pourrais bien me trouver, avant peu, fort arriéré à mon tour, si je ne me hâtais de dire un mot des *Souvenirs en Sicile*, par M. le comte de Forbin*. A sa manière expéditive d'entreprendre et d'exécuter un grand voyage, et d'en faire lire bientôt après l'intéressant récit par toute la France, le critique qui veut suivre ses traces n'a pas de temps à perdre. Eh! mon Dieu! qu'êtes-vous donc devenu? s'écriait un jour un des amis de M. de Forbin, en le rencontrant; il y a près de six semaines qu'on ne vous voit plus nulle part! Est-ce que, par hasard, vous seriez allé à la campagne? — Oui, mon cher ami, j'arrive de Jérusalem. — Notre voyageur, cette fois-ci, a dirigé ses pas vers la Sicile. Ce penchant pour les courses lointaines, faites à l'impromptu, notre écrivain en trouve les raisons et l'excuse dans l'état actuel de la société. « Cet état est malheureusement hostile; la vie devient » chaque jour plus épineuse; c'est un travail malaisé » que de vivre au milieu des hommes : il est donc » permis de considérer un voyage comme une trêve » particulière conclue avec eux. Le départ endort les » aversions; le retour les trouve souvent distraites de » leur ancienne poursuite, et, par un juste emploi de » leur temps, dirigeant autant de nouvelles attaques. » Dans des temps ordinaires, ces réflexions sur l'agrément des voyages seraient peut-être justes; mais de

* Un vol. in-8°. Chez Delaunay, lib. au Palais-Royal (M. F.).

nos jours, je le demande, est-ce un moyen bien sûr de retrouver de la bienveillance au retour que d'aller visiter un pays au moment même où les premières secousses d'une effroyable révolution s'y font sentir? On a quitté son pays croyant fuir un moment les haines et les dissensions civiles; mais, hélas! dans quelle partie du globe ne retrouve-t-on pas aujourd'hui le fatal génie des révolutions? Partout l'éruption du noir volcan étend ses terribles effets; la terre entière en est ébranlée. Se dérobant aux scènes sanglantes qui l'ont assailli sur la terre étrangère, et sont venues lui rappeler les maux récens de sa patrie, le voyageur revient mécontent des hommes et de lui-même. A son arrivée, tous ses concitoyens s'empressent de le regarder au visage; on l'observe, on le questionne; et suivant que son langage et l'expression de ses traits sont plus ou moins favorables aux passions et aux préjugés de chacun, on ne balance pas à lui vouer sa haine ou son aveugle prédilection. La seule manière de voyager en paix en ce monde, c'est de traverser la vie obscurément. Peintre habile, écrivain distingué, placé par sa naissance dans les premiers rangs de la société, M. le comte de Forbin a toutes les qualités qui privent de cette heureuse obscurité. Si l'ouvrage qu'il livre aujourd'hui au public n'ajoute pas à sa réputation, sa réputation du moins sera utile à son ouvrage; c'est un grand avantage que d'avoir un nom qui protège. Tout le monde voudra lire les *Souvenirs en Sicile,* certain à l'avance d'y trouver de belles pages et des descriptions bien faites, dignes de rappeler le beau talent du peintre. En effet, quoiqu'on sente un peu trop la grande rapidité avec laquelle le voyage et sa relation ont été l'un et l'autre

exécutés, néanmoins la lecture de ce volume est très intéressante. L'auteur possède l'art de se faire suivre avec plaisir dans ses excursions, et l'on entre volontiers dans les diverses impressions qu'il éprouve en passant sur toutes les belles ruines dont cette terre antique est couverte. Ce n'est point, il est vrai, un vieil érudit qui étonne par ses interprétations, ses suppositions, ses reconstructions; mais tout bonnement un homme d'esprit et d'une imagination brillante qui admire et se souvient. Enchanté, pour le plaisir de mes lecteurs, de pouvoir substituer sa prose à la mienne, je citerai cette anecdote curieuse, dont je m'étonne que la poésie ne se soit pas encore emparée :

« L'île *delle Femmine* vit finir, en 1600, du supplice le plus cruel, un homme qui causa beaucoup d'inquiétude à la cour de Madrid. Il se nommait, a-t-on dit, *Marco Tullio Cotisone*. Les historiens espagnols affirment que cet aventurier était né à Maligano, village de la Calabre; il se faisait passer pour don Sébastien, roi de Portugal. Une ressemblance parfaite avec ce prince, un air grand et majestueux, des manières nobles et élégantes, une connaissance approfondie des affaires politiques et des négociations secrètes de son temps, tout concourut à jeter dans le doute les gens qui se croyaient le plus assurés que le roi de Portugal avait été tué en Afrique. Cependant le roi Philippe avait racheté des mains des Maures, pour cent mille ducats, le corps de don Sébastien. Marco Cotisone fut banni des états de la république de Venise, au moment où il disait qu'il revenait de Jérusalem. L'accomplissement d'un vœu formé sur le champ de bataille,

» lorsqu'il y fut laissé couvert de blessures, l'avait conduit, disait-il, dans la Terre-Sainte. Le prétendu don Sébastien racontait l'histoire de sa guérison et de sa délivrance de la façon la plus intéressante et la plus vraisemblable. A Venise, des Portugais crurent le reconnaître; ils tombèrent à ses pieds. De là, Cotisone passa à Florence sous un habit de moine : il y fut arrêté et conduit à Naples. Le duc de Lemos fut frappé de la hauteur et de la justesse de ses réponses. Ce prétendant, condamné aux galères, s'y fit respecter, et s'y concilia l'amour de tous les forçats. Transféré en Sicile, et visité par le duc de Medina-Sidonia, le prisonnier lui demanda avec fierté ce qu'il avait fait d'un petit Maure qu'il lui avait donné il y avait vingt-deux ans. Il finit par rappeler à ce duc une conversation fort importante que le roi don Sébastien avait eue avec lui. Le duc de Medina-Sidonia, surpris, atterré, se retira fondant en larmes, après quelques mots que l'aventurier lui dit à l'oreille. Par une bizarre singularité, cet homme avait, ainsi que le roi don Sébastien, un bras plus court que l'autre. Enfin, ce malheureux, le fourbe le plus adroit, ou le plus brave et le plus à plaindre des hommes, périt sur la roue. »

Parmi les descriptions pittoresques qui abondent dans cet ouvrage, plusieurs m'ont frappé vivement; et je regrette beaucoup de ne pouvoir, entre autres, citer celle de *Syracuse;* mais je n'omettrai point certainement ces détails intéressans sur la famille royale de Naples; ce passage se termine par une phrase tout-à-fait française, dont je me sens besoin de remercier l'auteur des *Souvenirs*. « Le prince royal de Naples,

» duc de Calabre, qui gouvernait alors la Sicile avec » le titre de régence, habite souvent une maison » charmante (*bocca di leone*), voisine de Monreale, où » il se livre à son goût pour le perfectionnement de » l'agriculture. Il est impossible d'avoir une instruc- » tion plus solide, de s'occuper avec plus d'ardeur » du bonheur du peuple, que ce prince, dont les » mœurs sont douces et simples. Le duc de Calabre » et son auguste épouse sont adorés à Palerme, et j'ai » trouvé partout l'affection la plus vraie pour ce mé- » nage royal, si uni et entouré de si jolis enfans. On » reconnaît aisément la tige d'où nous vient une » branche chargée de si beaux fruits. Un Français ne » saurait voir sans émotion le berceau d'une prin- » cesse dont la Sicile ne connut que la grâce, tandis » qu'il nous était réservé d'admirer son courage. »

Après cela, comment ne pas être surpris et affligé qu'en rendant compte de la révolution napolitaine, M. le comte de Forbin n'ait pas trouvé dans son âme plus d'énergie pour protester contre l'abaissement et les douleurs de la royauté? Assurément, je suis bien loin de vouloir dresser ici un acte d'accusation; mais j'ose croire que si les circonstances avaient placé l'auteur des *Martyrs,* que M. de Forbin semble quelquefois prendre pour son modèle, en présence de ces grands évènemens, ils eussent été autrement jugés; sa voix éloquente se fût élevée au-dessus du tumulte des séditions; et quelques paroles d'un homme de génie auraient servi de contrepoids au bouleversement d'un empire.

A. S. SAINT-VALRY.

MŒURS

DE L'ÉGALITÉ POLITIQUE ET SOCIALE

[Encore l'*égalité!* Mais depuis plus d'un demi-siècle on ne nous a pas entretenus d'autre chose. Que voulez-vous ajouter à tout ce qu'en ont écrit nos grands et petits hommes contemporains? En savez-vous plus long que tous nos philosophes? en direz-vous plus long que les colonnes du *Moniteur*? — Il est vrai qu'il n'est point de sujet dont on ait parlé davantage, et sur lequel on se soit moins entendu. Me ferai-je mieux entendre? Je le désire assez pour l'espérer un peu; et puis, tous ces hommes d'esprit n'ont pas tout dit, et n'ont pas voulu tout dire. Lancés dans les hautes régions de la pensée, ils n'ont pas aperçu ou même ont rejeté un bon nombre d'idées et d'expressions qui n'étaient point à la convenance de leur supériorité. Je me trouve là pour les ramasser, et j'en fais mon profit : les miettes des festins du riche font le régal du pauvre. L'égalité d'ailleurs peut

---

Entièrement refondu en 1846. — Voy. l'édition des *Œuvres complètes*, t. IV, p. 133. Sous le titre : *Comment il faut entendre l'égalité.* Quelques paragraphes seulement ont été conservés, avec des retouches de détail que je signale. Entre crochets, les développements supprimés. (A remarquer, la comparaison de la page 103, lignes 116 et suiv., dont V. Hugo, peut-être, s'est souvenu, *Hernani*, IV, 2.)

être envisagée sous tant de rapports, elle offre tant de conséquences à déduire d'un seul principe, et l'application à faire d'une théorie si simple se complique et se modifie tellement selon les époques, les climats, les gouvernemens et les mœurs, qu'on est tenté de croire cette matière inépuisable... Puissé-je en dire autant de l'attention de mes lecteurs!]

S'il est un sentiment inné au fond de nos cœurs, c'est sans doute celui de l'égalité. Comment concevoir que les hommes ne soient pas créés tous égaux? Peut-on admettre des préférences et des distinctions entre les enfans d'un même père? Personne ne peut fuir la dépendance du berceau et le grand niveau de la tombe. Le point de départ et le point d'arrivée étant les mêmes pour tous, le court trajet qui les sépare devrait-il être si différent pour chacun? Ah! sans doute, la nature a voulu l'égalité parmi les hommes; c'est la société seule qui a violé cette loi sacrée, en inventant des rangs et des distinctions au bénéfice de quelques privilégiés, et au détriment de l'immense majorité. — Voilà, en peu de mots, le résumé des principes avancés par la philosophie moderne. Donc il faut bouleverser cette odieuse société, a crié tout d'une voix l'immense majorité; et voilà une conséquence que les philosophes avaient préparée sans la prévoir.

---

26 égalité. Cela a été dit mille fois. Peut-on concevoir — 29 père? et l'humanité tout entière n'est-elle pas la famille du Père universel? Il n'est donné à personne de fuir — 32 étant fatalement les mêmes — 36 des rangs et des richesses au profit de quelques — 37 et au grand détriment — 38-43 majorité. Donc il faut détruire cette société absurde et odieuse ... Voilà, en peu de mots, le résumé et la conséquence des principes développés par les publicistes les plus avancés

[Mais d'abord, est-il bien évident que la nature ait procédé avec tant d'impartialité à la création des êtres? et n'a-t-elle pas au contraire ses privilégiés et ses *vilains* comme la société? Tel homme a le port élégant et noble, l'œil inspiré, la parole éloquente; tel autre est né avec l'intelligence épaisse, les yeux éteints, et les jambes torses. Je quitte une femme grande et belle, au regard vif et tendre, au sourire angélique; chacun de ses mouvemens éveille une grâce, un mot de sa bouche trouble les cœurs : un peu plus loin, je rencontre une autre femme qui a la taille parfaitement carrée, les yeux rouges et la voix aigre. Quelle égalité dans les œuvres de la nature! — Vous avez cinq pieds huit pouces, les épaules larges et une santé de fer; moi, je suis petit et cacochyme, et j'ai peine à soulever le bâton qui me sert d'appui : avouez, mon *égal,* que nous ne nous ressemblons guère, et que je n'aurais pas beau jeu à me mesurer avec vous dans l'état de nature.

La société, à sa naissance, loin de consacrer le dogme de l'inégalité, s'est au contraire organisée comme une police bienfaisante, pour corriger les abus de la force physique, et mettre ordre à cette aristocratie des larges épaules et des bras robustes, dont les faibles et les infirmes n'avaient aucun moyen de se garantir. Mais, dira-t-on, elle a fini par établir entre les individus de la même espèce des lignes de démarcation beaucoup plus choquantes et plus outrageantes pour *l'homme,* que celles créées par la nature. Le remède a donc été pire que le mal. — Hélas! de quoi les hommes n'abusent-ils pas? quelle arme peut rester long-temps innocente entre leurs mains, et quel pouvoir ne dégénère pas tôt ou tard en oppression?

Chez les grands peuples de l'antiquité, dans ces belles républiques de la Grèce et de Rome, où la dignité de l'homme fut tout-à-la-fois un but et un moyen,] faut-il que nous retrouvions l'esclavage comme une condition essentielle du pacte social, et, pour ainsi dire, comme un contrepoids déplorable à l'égalité absolue des citoyens? [J'en suis fâché pour nos esprits forts, mais c'est le christianisme qui a révélé aux hommes le mystère de l'égalité universelle. Il a parcouru la terre, relevant les humbles, abaissant les superbes, et brisant les fers avec un roseau. Long-temps encore la tyrannie sauvage, fille mal déguisée des fausses religions, du haut de ses forteresses féodales, pesa sur des vassaux à demi barbares; mais les germes du christianisme déposés dans les cœurs se développaient insensiblement; sa lumière divine perça les ténèbres des vieux donjons; des moines studieux avaient soigneusement conservé, dans leur solitude, le dépôt des connaissances humaines; ils répandirent leur trésor; les mœurs se polirent peu à peu; les hommes se rapprochèrent et se connurent; enfin, la poudre à canon et l'imprimerie découvertes, établirent le triomphe de l'égalité sur des bases indestructibles. Mémorable époque, évènemens prodigieux, qu'on peut regarder comme la grande péripétie des sociétés modernes; qui en renouvelèrent la face, en compliquèrent l'action, et déplaçant les forces et les résistances, les intérêts et les dangers, jetèrent en même temps de la sécurité dans les existences et de l'inquiétude dans les esprits, et ont enfin

---

80-83 N'oublions pas que l'esclavage était là comme un contre-poids énorme à l'égalité des citoyens

rendu également impossibles les entreprises de la barbarie et le repos des états civilisés.

Voici le moment de s'entendre sur l'égalité politique et sociale. Les mots ont plus d'influence qu'on ne croit sur les choses, et plus d'une grande calamité n'a eu pour cause première qu'un malentendu. Il faut bien reconnaître que l'état de société est l'état naturel de l'homme, puisqu'il ne peut atteindre autrement son degré de perfectibilité morale;] or, point de société sans hiérarchie. La société pourrait être représentée sous la figure d'une pyramide, ou plutôt d'un cône, dont le sommet serait occupé par le souverain, et la base par le peuple proprement dit, tandis que les classes moyennes s'agiteraient dans les cercles intermédiaires, qui vont toujours en se rétrécissant à mesure qu'ils s'élèvent. La véritable égalité sociale n'est autre chose que le libre exercice des facultés de chaque individu dans le cercle où il se trouve placé. Comme il n'y a point place pour tout le monde dans les rangs supérieurs, il faut que chacun puisse être heureux et fier du rang qu'il occupe, [quel qu'il soit,] et que le plus petit soit à l'abri de l'insulte et de l'oppression du plus élevé. C'est à ce but que doivent tendre toutes les législations, et c'est pour cela qu'elles doivent s'appuyer sur la religion, qui prêche à tout homme l'amour de son état et non l'envie de l'état

---

117 sous la forme d'une — 120 les classes moyennes et supérieures s'agiteraient — 124 placé, avec le droit, en outre, de monter de cercle en cercle par la force du caractère et du mérite; et comme — 125-126 de place pour tout le monde à la fois dans les premiers rangs, il faut — 128 humble puisse être à l'abri — 131 religion et la vraie philosophie qui prêchent — 132 l'amour de sa condition, et non l'envie de la position

des autres, et qui parle aux grands de leurs devoirs bien plus qu'au peuple de ses droits; tandis que la prétendue philosophie semble dire au pauvre : Tu es l'égal du riche, donc tu dois détester et convoiter sa richesse. La religion dit au riche : Le pauvre est ton égal, donc tu dois l'aimer et le secourir.

[Mais si l'on jette imprudemment parmi le peuple ce grand mot d'égalité, son esprit, étranger aux abstractions, le prend aussitôt dans un sens absolu; il lève un regard farouche vers tout ce qui est au-dessus de lui dans la hiérarchie sociale, puis il ramène ses yeux sur sa propre force; et personne ne peut s'aveugler aujourd'hui sur les terribles conséquences de cette funeste comparaison. Pour le peuple, l'*égalité* c'est la *similitude*. Cet homme a un château, une maison, une métairie, une boutique même; je n'en ai point, se dit le peuple, je ne suis donc pas son égal. Après que l'égalité aura été cent fois déclamée au théâtre, réclamée au barreau, proclamée à la tribune, il est bien temps que, pour en déterminer la véritable signification, la seule qui soit juste et raisonnable, vous veniez publier dans vos manifestes que les hommes sont *égaux devant la loi!* Croyez-vous qu'ils aient la patience d'attendre, pour jouir de leurs nouveaux droits, qu'un percepteur les surcharge dans la répartition d'un impôt, ou qu'un grand seigneur les trouble dans la jouissance d'une propriété? Le peuple s'est fait, d'après tout ce qu'il a entendu, une bien autre idée de l'égalité; il ne veut plus de la vôtre. Il faudra, pour qu'il y croie, que toutes les distinctions

---

133 parlent — 134-135 qu'aux petits ... Tandis qu'une fausse raison — 137 La philosophie religieuse dit

politiques ou naturelles soient abattues à ses pieds ; et vous-mêmes, ses ardens défenseurs, vous qui vous dites ses seuls amis, craignez de devenir bientôt ses victimes, car il en est parmi vous à qui il ne pardonnera pas le privilège du talent et la supériorité de la vertu.

Il est reconnu qu'à l'époque de la révolution en France, les lumières étaient tellement répandues, la civilisation avait fait de si rapides progrès, que le besoin de la dignité politique de l'homme était universellement senti, les institutions n'étaient plus toutes en harmonie avec les mœurs.] L'hydre féodale, long-temps auparavant, avait reçu le coup de grâce des mains du cardinal de Richelieu ; mais ses membres mutilés se tourmentaient encore et inquiétaient les campagnes. Les seigneurs, comme autant de rois détrônés, conservaient quelque chose des habitudes et de l'appareil de la souveraineté. Plusieurs prérogatives injurieuses ou oppressives leur avaient été réservées, et peut-être quelques-uns d'entre eux (rares et inévitables exceptions) comptaient-ils parmi leurs droits celui d'insolence et d'impunité. Il y avait *anachronisme* dans cet état de choses ; [il ne pouvait pas subsister. Le roi Louis XVI en était convaincu lui-même, et les grands pas qu'il avait déjà fait faire à son gouvernement vers les principes d'une sage égalité, sont de sûrs garans de ce que sa belle âme projetait encore. Tout ce que nous pouvions raisonnable-

---

174 féodale reçut le coup — 177 mutilés s'agitaient — 179 conservaient encore quelque — 181 oppressives, notamment en matière de justice et d'impôt, leur — 184 d'impunité. Enfin la nation continuait à être divisée en trois ordres, au lieu d'être réunie en une seule famille ... Il y avait

ment désirer, nous l'eussions obtenu graduellement, sans secousse, sans calamités, sans remords... Mais la sagesse humaine a voulu improviser le Bien, et elle n'a obtenu que le Mal pour premier résultat. Un appel a été fait aux passions; le crime y a répondu; l'édifice social s'est écroulé sur les imprudens conseillers appelés pour le réparer, et toutes les existences ont été confondues dans un effroyable chaos qu'on nous a donné pour de l'égalité.

Une anecdote qui me revient à la mémoire, indique assez plaisamment ce qu'on entendait par *égalité* dans les sociétés populaires d'alors. C'était, je crois, à la section *Brutus*. La réunion était nombreuse et peu choisie. Il y avait là des Cincinnatus et des Scévola, dont les figures et les discours faisaient frémir d'horreur et sourire de pitié; car l'Odieux ne garantit pas toujours du Ridicule. Un citoyen, assez bien vêtu pour l'époque, demande la parole, monte à la tribune, et après les trois grands coups de poing obligés, il tient à peu près ce langage : « Citoyens, je viens » vous dénoncer un abus qui s'est perpétué jusqu'ici » sans frapper l'attention du peuple et de ses dignes » représentans. — Combien les généraux de la répu» blique reçoivent-ils de traitement annuel? Dix, » douze ou quinze mille francs, citoyens! tandis que » les soldats, qui sont leurs égaux, touchent à peine » cinq sous par jour! Il est temps de faire cesser cette » humiliante distinction entre les défenseurs de la » patrie, et je vote pour que, dorénavant, les officiers » et les généraux, déjà assez récompensés par les hon» neurs du commandement, ne soient pas plus payés » que les soldats. Cette mesure philantropique sera » tout-à-la-fois un hommage au régime de l'égalité, et

» un allégement pour le trésor national. » L'orateur descendit de la tribune au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens, et alla reprendre sa place, d'un air martial. A peine y était-il assis, qu'un autre orateur s'écria : « Certes, il est de toute justice que les généraux ne reçoivent que la paie du soldat français; et » non-seulement j'appuie de toutes mes forces la motion du préopinant, mais encore je vote pour que le » *citoyen,* en récompense de cette motion patriotique, » soit nommé général en chef de l'armée de Sambre » et Meuse qui vient de perdre le sien. » Les acclamations redoublèrent. On chercha le citoyen pour le saluer d'avance général, mais il avait disparu, et la section *Brutus* ne l'a jamais revu.

Oh! qu'ils attendent bien autre chose qu'un nivellement de paie, les guerriers d'une nation qui compte cent journées comme Fontenoy et Austerlitz! Non, ce n'est point en dépréciant les services de leurs chefs qu'on peut acquérir la popularité ou entretenir l'enthousiasme parmi nos soldats, c'est en associant aux mêmes honneurs ceux qu'un même honneur anime; c'est en attachant au casque du dragon le même laurier qu'au chapeau doré du général; c'est en répétant avec le plus grand écrivain de la France contemporaine, et le plus français des écrivains, « que tout grenadier porte ses lettres de noblesse écrites sur le papier de sa cartouche! »*

Un des bénéfices les plus clairs que nous ayons retiré de la révolution, c'est une inquiétude continuelle, une sorte de malaise convulsif dans tous les membres du corps politique. La société, fortement

* Réflexions politiques, par M. de Châteaubriant. (M. F.)

remuée par des déplacemens inouis et de violentes réactions, sera long-temps vacillante avant de reprendre son équilibre. Un grand nombre d'hommes de toutes les classes ayant franchi avec rapidité les différens degrés de l'échelle sociale, leur situation relative se trouve sans proportion avec leur naissance, leur éducation, leurs manières. Ils sont là comme des types de la puissance du hasard ou des succès de l'audace. L'exemple de leur fortune aiguillonne l'aventureuse mobilité de la jeunesse. Il est rare aujourd'hui de voir un fils se contenter de l'état de son père, et souvent les pères sont les premiers à souffler cette sotte ambition à leurs enfans. Parce que le principe de l'égalité est solennellement consacré, et que chaque citoyen peut parvenir à tout, trop de gens prennent pour un droit acquis ce qui n'est qu'une faculté reconnue. De là cette concurrence énorme pour toutes les charges et tous les emplois, concurrence qui ne décourage que le mérite modeste pour qui seul elle a été instituée; et comme cela n'en coûte pas davantage, presque tout le monde vise au plus haut possible, et puis on crie à l'injustice quand on n'a pas réussi. Ce sont des joueurs de loterie qui ne mettent que sur le quine, et qui sont tout étonnés de perdre.*

* Rien de tout ceci n'est applicable à la grande exception du Génie, qui doit être au-dessus de toute règle comme il est hors de toute proportion. (M. F.)

259-260 leur origine, leur éducation, leurs habitudes et leurs mœurs — 262 et des excès de l'audace — 264-265 rare de voir maintenant un fils — 266 des pères sont assez faibles pour souffler — 270 un droit impératif — 271 concurrence effrayante et aveugle pour — 274 comme il n'en — 275 presque toutes les médiocrités visent — 277 qui mettent tout sur — 278 et s'étonnent de ne pas gagner.

[Il n'y a de vrai plaisir dans les relations de la vie, qu'avec la plus parfaite égalité. Nous ne devons donc rechercher que les personnes qui se rapprochent de nous par le rang et la manière d'être. C'est l'amitié surtout qui a besoin d'égalité. Pour qu'il y ait amitié, il faut déposer tous les titres, afin de ne garder que celui d'ami; il faut même que les procédés, les égards, les prévenances, et jusqu'aux moindres façons d'agir, tout soit égal entre amis; ne me parlez pas de ces amis dont l'un ne fait que tendre la joue, tandis que l'autre embrasse toujours.

Voulons-nous que personne ne se permette ce qu'on appelle des *airs* avec nous, gardons-nous de nous en permettre nous-mêmes avec ceux que nous croyons nos inférieurs.

Si une fois vous avez laissé un grand seigneur vous appeler *mon cher,* et que vous lui ayez répondu par *monsieur le duc,* en voilà pour toute la vie.]

Il y a toujours manière de se faire respecter de tout le monde, c'est de se respecter soi-même.

Le prince de *** avait fait une partie de paume avec un inconnu d'une assez mince apparence. L'heure du dîner arrive, et le prince, désirant jouer encore, se fait servir dans le café même; mais au lieu d'inviter l'étranger à sa table, il lui envoie par un valet un écu de six livres. L'inconnu se lève; et prenant la pièce d'argent sans affectation, il dit au porteur, d'une voix assez haute pour être entendu du prince : « Je » vous prie de témoigner à monseigneur toute ma

297 respecter : c'est de se — 299 avait joué une — 300 apparence : tout est bon pour s'amuser. Le moment du dîner arrive (deux heures après midi) et — 302 dans le café du jeu de paume — 305 au messager

» reconnaissance pour son excessive bonté, et d'en » accepter pour vous-même cette légère marque », et il met en même temps un louis d'or dans la main du domestique. La leçon était forte, le prince la sentit, [et trouva moyen par la suite de montrer que lui seul peut-être pouvait réparer avec assez de délicatesse le tort presque irréparable de sa funeste irréflexion.]

On connaît le mot de M. le vicomte de Ségur à un comédien célèbre qui prenait avec lui un ton d'importance fort déplacé : « Ah! monsieur, lui dit-il, » vous n'y pensez pas, sans doute; vous oubliez que » depuis la révolution nous sommes tous égaux. »

Chacun à sa place : c'est la devise de l'égalité.

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

---

310 met très visiblement un — 311 était bonne ... comprit parfaitement — 315-316 Sous le Directoire un comédien célèbre se permit, dans une certaine occasion, de prendre avec M. le vicomte de Ségur un ton — 317 Ah! citoyen, dit le vicomte, — 320 Chacun à sa place et heureux d'y être (et c'est à quoi doivent tendre sans cesse tous les efforts des philosophes et des gouvernants); telle est la

TROISIÈME LIVRAISON

(Septembre 1823.)

POÉSIE

A MON PÈRE

ODE

Quoi! toujours une lyre et jamais une épée!
Toujours d'un voile obscur ma vie enveloppée!
Point d'arène guerrière à mes pas éperdus!
Mais chercher de David les traces effacées!
Consumer tous mes jours en stériles pensées,
Toute mon âme en chants perdus!

Et cependant, livrée aux tyrans qu'elle brave,
La Grèce aux Rois chrétiens montre sa Croix esclave!
Et l'Espagne à grands cris appelle nos exploits!
Car elle a de l'erreur connu l'ivresse amère;
Et, comme un orphelin qu'on arrache à sa mère,
Son vieux Trône a perdu l'appui des vieilles Lois.

Je rêve quelquefois que je saisis ton glaive,
O mon père! et je vais, dans l'ardeur qui m'enlève,
Suivre au pays du Cid nos glorieux soldats,
Ou faire dire aux fils de Sparte révoltée
Qu'un Français, s'il ne put rendre aux Grecs un Tyrtée,
Sut leur rendre un Léonidas.

Publ. dans les *Nouvelles Odes*. Je relève les variantes de l'édition originale, Paris, Ladvocat, 1824, in-18 (*A*), et de la 4ᵉ édition, texte définitif, Paris, Gosselin, 1828-29, in-8° (*D*). — *En* A, *deux épigraphes* : « Domestica facta. Horace. — Nous eûmes nos forfaits, mais nous eûmes nos gloires. Holmondurand. » D *ne conserve que la première.*

4 *D* Mais jeter ma colère en strophes cadencées! — 18 *D* Leur sut rendre

Songes vains! Mais du moins ne crois pas que ma muse
Ait pour tes compagnons des chants qu'elle refuse,
Mon père! le Poëte est fidèle aux Guerriers.
Des honneurs immortels il revêt la victoire;
Il chante sur leur vie; et l'amant de la Gloire
Comme toutes les fleurs aime tous les lauriers.

O Français! des combats la palme vous décore :
Courbés sous un tyran, vous étiez grands encore.
Ce Chef prodigieux par vous s'est élevé;
Son immortalité sur vos gloires se fonde,
Et rien n'effacera des annales du monde
Son nom, par vos glaives gravé.

Ajoutant une page à toutes les histoires,
Il attelait les Rois au char de ses victoires;
Dieu dans sa droite aveugle avait mis le trépas;
L'univers haletait sous son poids formidable;
Comme ce qu'un enfant a tracé sur le sable,
Les empires confus s'effaçaient sous ses pas.

Trompé par sa fortune, il fut puni par elle.
L'imprudent confiait son destin vaste et frêle
A cet orgueil, toujours sur la terre expié.
Où donc, en sa folie, aspirait ta pensée,
Malheureux! qui voulais, dans ta route insensée,
Tous les trônes pour marchepied ?

Son jour vint : on le vit, vers la France alarmée,
Fuir, traînant après lui comme un lambeau d'armée,
Chars, coursiers et soldats, pressés de toutes parts.
Tel, en son vol immense atteint du plomb funeste,
Le grand aigle, tombant de l'empire céleste,
Sème sa trace au loin de son plumage épars.

---

32 *D* des rois — 37 *A* flatté par sa fortune; *D* flatté par la fortune

Qu'il dorme maintenant dans son lit de poussière!
On ne voit plus, autour de sa couche guerrière,
Vingt courtisans royaux attendre son réveil;
L'Europe, si long-temps sous son bras palpitante,
Ne compte plus, craintive, en sa pénible attente,
Les heures de son noir sommeil.

Reprenez, ô Français, votre gloire usurpée.
Assez dans tant d'exploits on n'a vu qu'une épée!
Assez de la louange il fatigua la voix!
Mesurez la hauteur du géant sur la poudre...
Quel aigle ne vaincrait, armé de votre foudre?
Et qui ne serait grand, du haut de vos pavois?

L'astre heureux de Brennus luit encor sur vos têtes.
La Victoire eut toujours des Français à ses fêtes.
La paix du monde entier dépend de leur repos.
Sur les pas des Moreau, des Condé, des Saintrailles,
Ce peuple glorieux, dans les champs de batailles
A toujours usé ses drapeaux.

Toi, mon père, ployant ta tente voyageuse,
Conte-nous les écueils de ta route orageuse,
Le soir, d'un cercle étroit en silence entouré.
Si d'opulens trésors ne sont plus ton partage,
Va, tes fils sont contens de ton noble héritage :
Le plus beau patrimoine est un nom révéré.

Pour moi, puisqu'il faut voir, et mon cœur en murmure,
Pendre aux lambris poudreux ta vénérable armure,
Que ta bannière dort auprès de ton foyer,
Et que, sous l'humble abri de quelques vieux portiques,
Le coursier, qui m'emporte aux luttes poétiques,
Laisse rouiller ton char guerrier,

---

51 *M. F.* (*Errata*) *AD* épier son réveil — 53 *D* assise aux portes de sa tente — 61 *D* L'étoile — 64 *D* Xaintrailles — 75 *AD* Puisque ton étendard dort près

Lègue à mon luth obscur l'éclat de ton épée;
Et du moins, qu'à ma voix, de ta vie occupée,
Ce beau souvenir prête un charme solennel;
Je dirai tes combats aux muses attentives,
Comme un enfant, joyeux parmi ses sœurs craintives,
Traîne, débile et fier, le glaive paternel.

VICTOR-M. HUGO.

D *donne la date* Août 1823.

---

a NOTE. — Employé à l'armée d'Italie en 1805, le chef de bataillon Hugo se trouva à l'affaire de Caldiero, le 30 octobre. Dans cette journée l'armée française se trouvant momentanément repoussée, cet officier enleva le village de Caldiero, et *e* s'y maintint pendant quatre heures, malgré les vigoureux efforts tentés par l'ennemi pour l'en débusquer. Cette belle contenance, sans laquelle les Français auraient été obligés de repasser l'Adige, changea les chances du combat, et l'armée, étant revenue à la charge, resta maîtresse du champ de ba- *j* taille... Le colonel Hugo fut nommé maréchal de camp le 20 août 1809... Il eut, dans la même année, le gouvernement de la province d'Avila (en Espagne), et la pacifia... En 1810, il fut fait gouverneur des provinces d'Avila, de Ségovia et de Soria, ainsi que de tout le cours du Tage jusqu'aux frontières *o* du Portugal. On lui donna, en 1811, le gouvernement des provinces de Guadalaxara et Siguenza, et de la seigneurie royale de Molina d'Aragon... Pendant les années 1809, 1810 et 1811, le général Hugo enleva aux insurgés ou aux ennemis une grande quantité de convois, estimés valoir ensemble 30 mil- *t* lions de réaux. Il parvint à faire communiquer entre elles les armées françaises, à travers celles des Anglais, des Portugais et des Espagnols, à l'époque critique de la bataille de Talaveyra... Lors de la bataille d'Ocaña, il se maintint à Avila, arrêta le corps espagnol de Ballesteros, et fit des diversions *y* importantes pour l'armée française. Il battit, en trente-deux rencontres, le chef espagnol l'Empecinado, qui souvent avait

réuni à ses forces celles de Mina, Montijo et Villa-Campa. Il s'empara, en 1810, de la ville et du fort de Siguenza, et fut blessé d'un coup de lance à la main au combat livré sous cette ville, en juillet 1811... Pendant les deux dernières années (1812 et 1813) il conduisit très heureusement des convois très considérables aux troupes françaises, en traversant les armées ennemies. Il commanda les troupes françaises et espagnoles lors des deux dernières évacuations de Madrid, qui furent exécutées sous ses ordres et dans le plus grand ordre, malgré la présence de l'ennemi. Le 21 juin 1813, jour de la bataille de Vittoria, il arrêta les colonnes anglaises à la hauteur d'Alegria, et, en les forçant de prendre position, il sauva plusieurs milliers de Français, qui, sans cela, eussent été faits prisonniers. Le général Hugo rentra en France le 11 Septembre 1813... (*Extr. du Dict. Histor. des Généraux Français*, par M. le chev de Courcelles, anc. magist. Lettre H, pages 466, 467, 468 et 469). M. F.

LA JEUNE MÈRE MOURANTE

Des feux du soir l'horizon se colore;
J'entends gronder un tonnerre lointain;
L'air embrasé semble irriter encore
Ce mal brûlant qui dévore mon sein.
Un bruit, un mot, tout accroît mon martyre :
Époux, amis, éloignez-vous de moi;
Que mon désir ne cause point d'effroi,
Seule un moment il faut que je respire.

Ils sont partis! Adieu, calme affecté
Dont ma pitié rassurait leur tendresse;
Aux jours éteints de ma courte jeunesse
Je puis du moins donner en liberté
Ces pleurs furtifs que répand ma faiblesse :
En paix du moins je contemple ces lieux
Où se jouaient mes riantes années,
Et dont l'aspect, doux encore à mes yeux,
Me promettait tant d'heures fortunées.
Oui, c'en est fait; de son souffle mortel
Le dernier jour glace mon front livide;
J'entends le bruit de son aile rapide,
Elle m'apporte un sommeil éternel.
Vous pleurerez, vous dont j'étais chérie;
Mais, en fuyant, le temps consolateur
Ne laissera dans votre âme attendrie
Qu'un souvenir qui n'est pas sans douceur.

Poésies, par M^me^ Amable Tastu, Paris, Ambroise Dupont, 1826, in-8°. — En tête du morceau, cette épigraphe d'H. de Latouche :

> Elle tomba; le prêtre au sein d'un noir asile
> Emporta, belle encor, la dépouille immobile.

Oui, de nos pleurs l'âge tarit la source ;
Les maux passés sont des rêves confus ;
Les ans jaloux entraînent dans leur course
Les derniers vœux de ceux qui ne sont plus.
Et toi, ma fille, à mon amour si chère,
Tu connaîtras de précoces douleurs :
Quand vainement tu chercheras ta mère,
Quelle autre main saura sécher tes pleurs ?
Ciel ! qu'ai-je dit ? Moi, de toi séparée !
Au doux aspect de tes traits ingénus,
Au son naïf de ta voix adorée,
Mes sens glacés cesseraient d'être émus !
Je ne pourrais, à l'âge où se déploie
De la raison la première clarté,
Voir à la fois, palpitante de joie,
Naître ta grâce et fleurir ta beauté !
Et des plaisirs quand l'amorce traîtresse
Viendra s'offrir à ton cœur sans détour,
Je ne pourrai diriger ta jeunesse,
Et l'entourer d'un inquiet amour !...
O désespoir ! ô crainte déchirante !
De quels tourmens vous aggravez mon sort !
Pour toi, ma fille, alarmée et tremblante,
Puis-je avec calme envisager la mort ?
Foi consolante, espérance sacrée,
Soyez l'appui de mon âme égarée ;
Dans ses terreurs venez la soutenir,
Et révélez cet obscur avenir !...

Dieu ! quelle paix subite, inattendue,
A mes accens des cieux est descendue !
N'entends-je pas retentir dans les airs
Les premiers sons des célestes concerts ?
Transports sacrés de la gloire immortelle,
De mon enfant ne me séparez pas ;
Des lieux divins je puis veiller sur elle,
La suivre encore, et guider tous ses pas.

Oui, Dieu puissant, je le crois, je l'espère,
Je deviendrai son ange protecteur;
Ah! cet espoir, dans le cœur d'une mère,
Peut ajouter à l'éternel bonheur.
Je ne crains plus votre pâle lumière,
Entourez-moi, mystérieux flambeaux;
Sombres apprêts, précurseurs des tombeaux,
Venez veiller à ma couche dernière.
Ministres saints, humbles consolateurs,
Prêtez l'oreille à ma voix presque éteinte;
Que votre bouche efface mes erreurs,
Et de mon front approchez l'huile sainte.
Mort, prends ta proie, et vous, hymnes pieux,
Accompagnez mon âme dans les cieux.

M^me^ Amable TASTU.

L'ÉLOIGNEMENT *

Deux êtres que dans l'ombre unit un saint mystère,
Passent en s'aimant sur la terre,
Comme deux exilés du Ciel!
(Victor Hugo, *Ode douzième.*)

Ami, vois-tu ce fleuve et ces îles fleuries?
Vois-tu ces monts lointains, ces lointaines prairies?
Par-delà sont encor des fleuves et des monts,
Des îles et des prés, des ruisseaux, des vallons;
Mais après, mais bien loin, hélas! est la demeure
D'un être dont le ciel m'avait gardé la foi,
Qui rit à mes plaisirs, qui gémit quand je pleure;
D'un être en qui j'existe et qui ne vit qu'en moi.
Qu'il soit au bord des eaux pensif et solitaire,
Qu'il soit au sein d'un monde où s'agite l'ennui,
De l'amour en son âme il garde le mystère;
Il rêve comme moi, je rêve comme lui.
Je suis sûr de son cœur comme de sa pensée,
Certain qu'au même instant où ma vue est fixée
Sur le chêne témoin de nos derniers adieux,
Vers les mêmes objets son âme est élancée,
Sent les mêmes douleurs, sourit aux mêmes lieux.
Loin de la vierge en pleurs que ma joie a suivie,
Fier de son souvenir, je supporte la vie;

* Cette pièce fait partie d'un recueil de poésies qui sera prochainement publié chez Ambroise Tardieu, rue du Battoir, n° 12 (M. F.).

Mélanges poétiques, par Ulric Guttinguer, Paris, Boulland, 1824, in-8°. (Onzième pièce des *Souvenirs*.)

12 Et rêve dans les pleurs que ma joie est en lui. — 18 Aussi, malgré les maux dont l'absence est suivie,

Elle est douce, elle est chère à qui se sent aimé !
De quelque amer chagrin que l'on soit consumé,
Un amour noble et vrai console une existence !
Essayons, il le faut, de vivre en son absence ;
(Rêver d'elle est déjà si doux !)
Sourions aux fleurs, à l'enfance,
A nos amis, à l'espérance ;
Accueillons tous les biens qu'un Dieu versa sur nous !
Mais aux plaisirs vains de la terre
Ne livrons pas des jours qu'elle a bénis,
Des jours dans l'avenir à ses jours réunis.
Vivons dans l'ombre et le mystère
Avec mes livres et mes fleurs ;
Douce et fidèle compagnie,
O nature, gloire, génie,
Venez dans ma retraite embellir mes douleurs !

ULRIC GUTTINGUER, de Rouen.

---

23 Oui, je veux essayer de

ÉPITRE A MON AMI

ALEXANDRE SOUMET

Châtillon-sur-Seine, le 14 août 1823.

De mes jours désœuvrés accusant l'indolence,
Sur tes pas, mon ami, tu veux que je m'élance,
Qu'à tes nobles concerts j'unisse mes accens!
Pourquoi me rappeler tant de vœux impuissans,
Tant de rêves trompés, tant de veilles perdues?
De mon luth fatigué les cordes détendues
Ont cessé dès long-temps de frémir sous mes doigts,
Et les échos du Pinde ont oublié ma voix.

Au bruit des factions, le poëte s'exile;
Contre elles à l'étude il demande un asile.
Vain espoir! La fureur de deux partis rivaux
Poursuit, en rugissant, ses paisibles travaux:
Moi, leur livrer encor ma vie et mes ouvrages!
Mes vers ont à mon nom conquis assez d'outrages.
Que ces vils gazetiers, thersites des deux camps,
De mensonge et d'opprobre habiles traficans,
Qui prodiguent l'injure et vendent la louange,
Sur d'autres que sur moi fassent jaillir la fange.
Loin de l'impur bourbier je fuis en m'essuyant!

Publ. dans les *Annales Romantiques* de 1826. — Édition des *Œuvres complètes*, Paris, Delloye, Lecou, 1838, gr. in-8°. (En tête des *Poésies détachées*.) — Les vers 59-62 ont été repris dans la comédie de *l'Imposteur* en 1827.

5 trompeurs

Tout aux illusions d'un âge imprévoyant,
Naguère, comme toi, j'osais rêver la gloire ;
Et ma voix évoquait, du fond de notre histoire,
Cet Ebroïn, vainqueur et vaincu tour à tour,
Sur un trône flétri jetant des rois d'un jour.
De Louis, que l'Egypte admira dans les chaînes,
Et dont le souvenir enorgueillit Vincennes,
Je disais les vertus, je chantais les exploits.
Plus tard, tournant mes yeux vers les remparts gênois,
Au jeune Lavagna je consacrais ma lyre ;
On l'eût vu des festins s'élancer à l'empire,
Et, trompant tout un peuple en son nom révolté,
S'armer, tyran futur, au cri de liberté !

Dans nos rêves d'orgueil, plus d'un laurier nous tente :
Je les poursuivais tous ! et ma muse inconstante,
A dire nos travers accoutumant sa voix,
Déjà laissait dormir les héros et les rois ;
Peut-être elle eût bientôt frappé d'un vers caustique
Les *Solon* de café, les *Lycurgue* en boutique ;
Ce *Tigellin* d'hier, *Brutus* improvisé,
Qui, sortant de la poudre un front stygmatisé,
Oublie, en un seul jour, quinze ans d'ignominie,
Prêche la liberté, pleure la tyrannie ;
La révolte aujourd'hui siégeant dans un comptoir,
Et la diplomatie usurpant le boudoir.

---

40 Qui relevant enfin — 43 *Vers nouveaux intercalés :*

L'ignorance et l'orgueil en larges pantalons,
Promenant leur ennui de salons en salons ;
Et ces graves messieurs, au ton si dogmatique,
Qui régentent les rois en style énigmatique,
Et qui, dans leurs discours profonds, substantiels,
Assomment l'auditeur de leurs longs pluriels ;
Les petits Montesquieu tout fiers d'une brochure ;
Les censeurs réformés attaquant la censure ;

En vices, en travers quels temps furent plus riches ?
Il aurait égayé mes malins hémistiches,
Ce favori déchu, nouvel ami des champs :
Loin du faste des cours, loin des yeux des méchans,
D'un bonheur inconnu faisant l'apprentissage,
Il prétend désormais vivre et mourir en sage;
C'en est fait!... Que le roi le rappelle demain;
De la cour, qu'il déteste, il reprend le chemin :
De sa philosophie on cherche en vain la trace;
Elle a duré tout juste autant que sa disgrâce.

Et l'important Dormeuil! De ses soins obligeans
Il faut, en dépit d'eux, qu'il poursuive les gens;
Tous nos hommes d'état lui doivent leur fortune;
Citant à tout propos les grands qu'il importune,
Cherchant des protégés et des solliciteurs,
Comme un autre insensé cherche des protecteurs,
A prouver son crédit plaçant toute sa gloire,
Il en a tant parlé qu'il finit par y croire;
Et j'oserais gager qu'aux portes du tombeau,
Dormeuil, prêt à partir pour un monde nouveau,
A ses voisins encor vantant ses bons offices,
Auprès de tous les saints offrira ses services!

Parmi ces intrigans, corsaires des bureaux,
Qui d'un pauvre ministre implacables bourreaux,
S'attachent à ses pas, l'assiégent, s'en emparent,
Et d'honneurs extorqués insolemment se parent,
J'en sais un, accablé de places et de croix,
Qu'on laisse impunément cumuler vingt emplois.
Aux traits de la critique il ne peut être en butte,
Il fut blessé, dit-on!... Oui, je sais qu'une chute
Le priva du bras gauche, et qu'en homme prudent,
Accusant l'ennemi de ce triste accident,

---

55 Dubreuil — 64 Dubreuil

Il s'ouvre aux pensions la route la plus sûre;
Depuis près de quinze ans il vit de sa blessure;
Et des plaisans ont dit en voyant cet abus :
« Il demande toujours de la main qu'il n'a plus. »

Vois ce préfet vantant le doux repos qu'il aime :
C'est un ambitieux qui se ment à lui-même.
Il croit haïr le monde, et s'introduit partout.
Il ne demande rien, mais il accepte tout.
L'homme est un grand enfant qu'on mène à la lisière,
Si j'en crois Dorneval, dont l'âme libre et fière
A dit aux préjugés un éternel adieu,
Et qui croit aux sorciers, mais ne croit pas en Dieu.

Quel autre original devant nous se présente?
C'est cet homme poli dont la voix complaisante
Vous combat rarement, et vous cède toujours.
Par ses gestes, son ton, ses regards, ses discours,
La vanité d'autrui sans cesse est caressée;
C'est ainsi qu'au milieu de la foule empressée,
Qui s'agite, se croise, et se heurte ici bas,
Il se glisse sans bruit, étranger aux débats.
En souriant à gauche, en saluant à droite,
Son air affectueux, sa politesse adroite
Semblent dire à ces gens qu'il prétend devancer :
« Vous avez tous raison, mais laissez-moi passer. »

De ces portraits divers osant tenter l'esquisse,
Peintre sans malveillance et non pas sans malice,
J'allais ainsi guettant les méchans et les sots;
Mais de ma faible main sont tombés mes pinceaux;
D'un songe décevant je bannis la mémoire.
Toi, marche vers le but où t'appelle la gloire!
Respecté de l'envie, aimé de tes rivaux,
A tes anciens lauriers joins des lauriers nouveaux :

---

97 et saluant

Fais retentir encor les échos du théâtre;
Saül et *Clytemnestre* attendent *Cléopâtre*.
Que nos grands souvenirs revivent dans tes chants :
Guide au sein des combats cette fille des champs,
Dont l'audace a brisé l'orgueil de l'Angleterre,
Qui sauva sa patrie et qu'outragea Voltaire.
Digne de la chanter, viens venger son affront,
Et la palme d'Homère est promise à ton front!
Fais soupirer encor la plaintive élégie;
D'un style noble et pur admirant la magie,
La France attend tes vers; et ton siècle enchanté
Les lègue avec orgueil à la postérité.

Pour moi, dans la retraite, oublié de l'envie,
A des travaux obscurs j'ai condamné ma vie;
Les Muses, pour jamais, ont reçu mes adieux.
Dans le sacré vallon je te suivrai des yeux;
A l'aspect des lauriers dont leur main te décore,
Parfois mon cœur ému battra peut-être encore;
Mais je fuis leur approche, en soupirant tout bas.
Tel un jeune coursier, blessé dans les combats,
Faible, et du laboureur devenu la conquête,
En conduisant le soc baisse sa noble tête;
Si le clairon lointain sonne et l'a réveillé,
Sa crinière s'agite et son œil à brillé.
Brûlant de s'élancer dans la lice guerrière,
Il bondit!... Mais hélas! son âme ardente et fière
Vainement de la gloire a senti l'aiguillon :
Il songe à sa blessure, et reprend son sillon.

ANCELOT.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

SAÜL

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

Par M. Alex. Soumet.

De quelle nature sont donc ces obstacles qui ralentissent et même arrêtent souvent les pas d'un auteur fournissant la carrière des cinq actes? Certes, voilà un poëte; et, depuis Milton, qui seul, peut-être, dans les âges modernes, a offert l'exemple et le prodige d'un *poëte* dans l'acception et toute l'étendue du mot, je ne vois pas quel talent a réuni en soi plus de grâce et d'amour, de véhémence et de profondeur, de richesse d'imagination et de jet dans la pensée. Voilà un magnifique sujet de tragédie, traité d'une manière large et poétique; et cependant quelque chose se laisse encore désirer dans cette vaste composition.

Nous ne saurions pourtant adresser des reproches à l'auteur sur son style en général, car ce n'est plus ici cette langue imitée d'un ordre de choses et de croyances qui ne sont plus les nôtres; cette langue, non pas *classique*, mais *des classes*, et toute conventionnelle, qui, à défaut d'impressions, qu'elle ne peut exciter en nous, parce qu'elle n'est pas née de l'impression, convertit insipidement toutes les expres-

sions métaphysiques et collectives de notre langue en une sorte de divinités mythologiques, et reproduit toute la statuaire des anciens dans notre poésie; ce jargon græco-gallique enfin, obligé de passer par la mémoire avant que d'arriver au cœur, et tombé désormais en partage à la médiocrité. C'est encore moins cette autre poésie, cette fille de la bonne société, toujours préoccupée de la crainte de se compromettre, qui, avant d'aborder l'idée ou le mot énergique qui l'exprimerait, et comme pour éviter de se froisser contre une aspérité, se fait précéder d'autant d'intermédiaires que l'étiquette académique en permet, et n'arrive au but qu'à travers cette espèce d'escorte métonymique, escorte toujours prête à recommencer ses évolutions, comme une file de valets inévitables, à chaque pas que fait cette muse en cours de visites. Cette poésie ne tombe jamais, j'en conviens; mais peut-on dire qu'elle marche? est-elle capable d'énergie, de rapidité, d'étendue? Ah! que la muse de M. Soumet parle bien une autre langue! Il semble avoir compris que les œuvres des temps modernes manquaient de poésie; que du moment où le poëte de l'antiquité, prenant ses inspirations dans une nature harmonieuse, mais placée hors de lui, s'était vu contraint, par un nouvel ordre de choses, de déposer la lyre qui complétait alors ces mêmes inspirations, et de dire dans l'ancien langage, moins encore avec l'air composé du mensonge qu'avec l'accent du regret : je *chante*, quand tout le monde comprenait bien qu'il *parlait;* de ce moment, disons-nous, la poésie avait été déchue de son origine, parce que le merveilleux s'était retiré d'elle. Qui ne s'était aperçu, en effet, que la poésie des temps modernes,

malgré quelques essais plus ou moins heureux, était encore à trouver? Prêtez l'oreille aux inspirations de quelques-uns de nos jeunes poëtes, et particulièrement à celles de M. Soumet, et vous vous convaincrez que la muse moderne a aussi sa lyre et ses harpes.

Quand cette muse chante, ce ne sont pas seulement des sons cadencés, une douce euphonie qui flatte agréablement l'oreille; ce bruit terrestre et rapproché n'a rien de comparable à cette lointaine et céleste harmonie qui se fait alors entendre au dedans de nous. Semblable à l'*ancienne loi*, cette poésie, nouvelle fille de l'harmonie universelle, étend ses accords et ses vues bien au-delà du son positif et tout sensuel de la poésie des mots. Comme dans les inspirations prophétiques des David et des Isaïe, sous chacune des formes qu'elle revêt, sous l'arrangement sensible et matériel de la lettre, on entend retentir de toutes parts une grande, mystérieuse et sainte révélation. Là, c'était la Divinité tout entière qui s'annonçait; ici, c'est l'âme tout entière qui se révèle. Et qui sondera les abîmes de l'âme et nous en marquera les limites, pour oser blâmer l'exaltation et les tendres ravissemens de cette langue, tout amour et tout enthousiasme? Un seul son de cette poésie divine touche plus que beaucoup de mots de l'ancienne poésie; son vers a contracté l'habitude du sentiment et du merveilleux : c'est la passion parlée. Celui qui écoute les mélodies de cette ravissante muse, doute longtemps si les sons qu'il entend lui viennent du dehors et par l'intermédiaire des sens, ou ne s'élèveraient pas du fond de son âme, où comme de vives et douces vibrations se font sentir; accords harmonieux,

non pas de sons, mais de délicieuses sensations qui l'avertissent, en effet, qu'une alliance nouvelle entre la musique et la poésie est consommée, et que la lyre et les harpes de la poésie des anciens sont descendues aux profondeurs de l'âme du poëte moderne.

Encore quelques efforts, encore un pas, et les hautes théories, et les vues si éminemment poétiques des Staël, des W. Schlegel, des Ancillon, reçoivent leur développement pratique, et ne passeront plus, au dire de l'impuissante médiocrité, pour des données impraticables et purement spéculatives.

Nous touchons au moment où le spectateur, silencieux et recueilli, sortira de la représentation d'une tragédie, méditant sur les étonnantes révélations que le poëte vient de lui faire; et, l'âme pleine et agrandie des impressions solennelles et majestueuses qu'il aura reçues, l'homme comprendra mieux les merveilles dont la création l'enveloppe de toutes parts.

Ainsi que quelques autres poëtes dramatiques, l'auteur de *Saül* semble sérieusement occupé du soin de reporter la tragédie à cette hauteur idéale et primitive où Eschyle et Corneille l'ont laissée, et que de noirs génies qui n'ont jamais pu secouer la fange de leurs ailes, appellent l'enfance de l'art, en s'enfonçant dans un marais. Ce poëte a donné surtout de bien brillans exemples du style qui convient désormais à la tragédie; il a trouvé cette langue qu'on est tenu de parler dans les spectacles offerts à une grande nation, si l'on veut se mettre en harmonie avec ses nouveaux besoins et les grandes choses qu'on lui a vu faire de nos jours.

Qui a plus que l'auteur de *Saül,* de ces vers brillans, enflammés; de ces vers qui respirent la passion, le mouvement et la vie; de ces vers à élan, qui

semblent, dans leur noble hardiesse, vouloir remplir à eux seuls toute une situation, et qu'on est étonné de voir se succéder dans un rapide et brûlant essor; de ces vers que, faute d'un autre mot, j'appellerais *aventureux*? Qui a plus que lui de ces traits pittoresques qui sont de vivans tableaux; de ces traits qui déroulent ou circonscrivent de grandes époques, et récapitulent le temps? de ces mots de situation qui ont leurs échos dans le drame, et se répondent à de grandes distances; de ces mots qui, secondés de la puissance de l'action, ébranlent et soulèvent, pour ainsi dire, tout le drame? Qui a plus de ces vers profonds, de ces vers trempés de larmes, qui possède mieux ce style plein de véhémence et d'amertume, où souvent une grande infortune, en frappant l'oreille du bruit de son fastueux courage, fait entendre au cœur de longs et pénibles sanglots?

Le génie de ce poëte nous paraît avoir des ressemblances bien marquées avec le génie d'un autre grand poëte de l'époque actuelle, dont nous taisons le nom, parce que nous ne savons guère, parmi tant d'hommes de lettres, que Pélisson dans la bouche de qui la louange et le nom d'un ministre aient été placés avec dignité. Tous deux sont également riches des trésors de la mélancolie, et c'est là qu'ils puisent les principales beautés de leurs beaux chants.

Et cependant, malgré tant de brillantes qualités, quelque chose, comme nous l'avons dit, se fait encore désirer dans la composition du *Saül* de M. Soumet, et surtout dans les derniers actes. Qu'on nous permette donc de faire ici quelques réflexions sur le génie du drame en cinq actes, et l'on nous comprendra mieux dans ce que nous avons à dire de *Saül*.

La tragédie grecque, dont nous pourrions matériellement comparer l'étendue à celle de notre tragédie en trois actes, consiste, en général, dans les attitudes fortes et prononcées d'un héros principal, autour duquel se groupent des personnages secondaires, comme pour expliquer le jeu de ses passions, et donner du relief à sa physionomie; elle consiste surtout dans le développement d'une idée unique qui, de l'exposition au dénouement, décrit pour ainsi dire une grande courbe, dont le point le plus élevé repose toujours sur la tête du héros. Cette idée unique, qu'on retrouve également dans le groupe de la sculpture antique auquel l'un des premiers critiques de l'Allemagne, M. W. Schlegel, a si ingénieusement comparé la tragédie des Grecs, n'est guère applicable au système de la tragédie moderne en cinq actes, et c'est là peut-être le principal écueil où nos auteurs dramatiques viennent se briser. Deux actes de plus, dans le drame, ne sont pas seulement deux unités ajoutées à d'autres unités; il ne suffit pas au héros principal de grandir dans sa marche comme un géant, et de se placer au centre du drame en cinq actes, pour le soutenir dans toute son étendue; il ne suffit pas même, pour fournir cette longue carrière, qu'une action vaste et complète, en se déroulant et en passant sur ces cinq divisions, imprime et donne à chacune, dans cette espèce de rotation générale, et son mouvement et son centre particuliers. La distribution en cinq actes, de la tragédie, est une véritable révolution opérée dans tout le système dramatique, révolution d'autant plus étonnante, que les poëtes romains qui l'ont consacrée en théorie, semblent ne pas l'avoir comprise en pratique, du moins si l'on en juge par les

débris de leur théâtre tragique parvenus jusqu'à nous. C'est comme une nouvelle corde ajoutée à la lyre. Malheur au nouveau Tymothée qui ne tirerait de cette corde sonore que des sons isolés, qui ne sentirait pas sous ses doigts frémir l'instrument de toute la puissance d'une nouvelle harmonie, et sa muse, exaltée, combiner une lutte immense de sons, dont ses chants, désormais, appellent autour d'eux et la pompe et la richesse!

Notre système dramatique me paraît se déduire plus en effet des lois puissantes et compliquées de l'harmonie; celui des Grecs de la simplicité de la mélodie. L'idée unique sur laquelle reposait ce dernier système s'est transformée pour nous toute en *promesses*, en *préparations* d'action, mais n'a pas le pouvoir de créer un véritable foyer, de réaliser un véritable nœud dans le drame en cinq actes; car la tragédie, comme nous l'entendons aujourd'hui, ne se trouve, à proprement dire, que dans les derniers actes. La preuve de cette dernière assertion m'entraînerait à des développemens auxquels l'étendue de cet article m'interdit de me livrer. Je pourrai y revenir plus tard.

Les trois premiers actes, en préparant l'agression, ne feraient donc, tout au plus, que nous promettre un drame sans nous le donner (ainsi que cela se vérifie par tant de pièces de théâtre qui se soutiennent jusque-là pour s'évanouir ensuite), si à travers le développement de la crainte et des terreurs, presque toutes *spéculatives*, des premiers actes, ne se glissait, comme inaperçue, une puissance d'opposition et de défense; puissance sourde, occulte, d'autant plus grande et plus terrible, qu'on en apprécie moins

d'abord les proportions; puissance d'opposition (ainsi que dans *Saül*) quelquefois incommensurable comme la Divinité, sur laquelle elle s'appuie; opposition qui, née de l'espérance, a besoin, pour nous plaire, d'apparaître dans les premiers actes, vague et indéfinie comme elle.

Mais au milieu de ces deux larges oppositions, un coup de baguette magique est donné; un grand choc, une péripétie capitale, une organisation réelle en résultent. Par là sont entrés le mouvement, l'extraordinaire, le merveilleux ou quelque chose qui lui ressemble, la vie enfin. Oui, le drame vient de recevoir la vie; car une suite de faits qui s'enchaînent, l'eût-on étendue aux cinq actes, n'eût pas plus constitué un *drame* et donné à des évènemens un mode particulier d'existence, que, si j'ose m'exprimer ainsi, la plupart de nos modernes agglomérations d'hommes ne constituent une patrie, ne réalisent cet être moral et collectif qui domine et plane sur toutes les individualités, et fait que tous, avec des intérêts distincts, respirent en commun, se lèvent, agissent *comme un seul homme*, et par une même pensée.

C'est au moyen d'une semblable organisation que le véritable poëte dramatique peut, comme le véritable orateur, égaler les forces morales de ses personnages et les terribles effets de son œuvre aux passions extraordinaires, aux mouvemens vastes et colossals de la foule qui l'entoure et s'anime à sa voix; car il lui est impérieusement commandé de tirer de la chose tout ce qu'elle peut donner, et c'est là seulement que la puissance du drame s'arrête.

L'avantage d'une telle péripétie n'est pas seulement de produire un changement dans la marche du

drame, et d'en rompre l'uniformité; c'est, comme l'a dit M. Guiraud, dans sa belle Préface du *Comte Julien*, *transporter l'intérêt sur un plan plus élevé, où il recommence d'une manière plus pressante;* et souvent l'effet prodigieux qu'on en obtient, dépend du plus grand intervalle qu'on a franchi. C'est, pour l'imagination du spectateur, créer d'un seul jet toute la partie du drame qui n'existe pas encore, et refouler déjà ces deux moitiés l'une sur l'autre.

Et ce n'est pas la moindre merveille de ces étonnantes péripéties, que d'éveiller tout à coup au dedans du personnage principal et chargé de l'agression, une passion nouvelle, inattendue pour lui, une passion souvent inconciliable avec la première qui l'agitait; que d'enfanter, pour ainsi dire, une âme profonde et terrible à de nouvelles fureurs et de nouveaux besoins; et, sans cesser d'être *un*, d'être *lui*, forcer un tel personnage à se détruire, en mettant ses passions aux prises avec elles-mêmes. Car il n'y a guère que les personnages à qui un rang secondaire est assigné, qui agissent et avancent sur une seule ligne jusqu'au bout du drame : c'est un levier dans la main du poëte.

Les trois premiers actes nous semblent plus le développement des craintes; les deux derniers actes, plus le développement de l'espérance. C'est, pour ainsi parler, de ces deux camps retranchés, de ces deux centres où s'appuient leurs principales forces, que l'espérance et la crainte, comme deux ennemis acharnés, se balancent, s'attaquent, agissent et réagissent l'une sur l'autre, tantôt en promettant, tantôt en réalisant ces merveilleuses luttes qui sont le vrai caractère du drame.

D'après ce que nous venons de dire, et dont nous sommes loin, toutefois, de vouloir faire une application rigoureuse au *Saül* de M. Soumet, peut-être pensera-t-on avec nous qu'il reste encore à ce poëte, pour accomplir en entier la mission qu'il a reçue d'en haut, à coordonner dans le drame, des masses qui se correspondent, grandissent et se soutiennent l'une l'autre; à trouver ces éloquentes situations qui parlent d'elles-mêmes, et dont la force et les effets deviendraient incalculables avec sa poésie : ces deux puissances, dans ses drames, ne sont pas toujours en harmonie, ne se multiplient pas, ne se prouvent pas assez l'une par l'autre. Il lui reste peut-être à s'appuyer un peu plus sur le cœur humain, où toutes les bases du drame veulent être prises.

Et, néanmoins, quelle puissance l'auteur de *Saül* n'a-t-il pas déployée dans la conception, si éminemment poétique, j'ajouterai même si *éminemment dramatique*, de sa tragédie, quoi qu'en aient pu dire d'impuissans détracteurs, lesquels ne connaissent des teintes poétiques qui colorent toutes les masses d'une grande action, que celles qu'elles prennent de leur encre, et des puissans leviers qui ébranlent les empires et remuent le cœur des rois, que la ficelle qui fait grimacer la marionnette sur des tréteaux!

Quelle audacieuse et haute pensée que celle de faire jouer au ciel et aux enfers un drame dont la scène, prise sur la terre, va dérouler l'action majestueuse sous nos yeux!

Les deux principaux acteurs, dans cette tragédie épique, sont Jéhovah et l'Esprit des ténèbres. Mais pour nous rendre intéressante cette lutte entre le *bon* et le *mauvais principe*, il a fallu choisir des person-

nages dans nos rangs, et l'auteur y a pris Achimélech, grand-prêtre du temple de Nobé, et Saül, roi d'Israël, et rapproché ainsi de nous ces deux grandes puissances, par deux acteurs secondaires : je dis secondaires dans la conception du drame, mais principaux par rapport à l'intérêt, et pour nous autres hommes, qui voulons de l'homme partout. C'est par eux que le poëte élève notre imagination dans les cieux ou l'enfonce dans l'abîme.

Le sujet de cette tragédie est l'avènement de David au trône d'Israël, d'où Saül, monarque souillé d'impiétés et de meurtres, doit être précipité. De là la lutte entre les intérêts de l'autel et ceux du trône.

Jéhovah, sans doute, n'a qu'à vouloir pour être vainqueur de l'Esprit des ténèbres; mais le balancement des contre-poids se trouve dramatiquement rétabli pour nous, en mettant du parti de l'enfer un roi puissant, exterminateur, absolu; du parti du ciel, un jeune enfant et un vieillard aveugle. Il faut une lance acérée aux mains du formidable Satan pour l'attaque; entre les doigts de Dieu un faible roseau suffit pour la défense; aussi l'Eternel vient-il d'envoyer, à l'appui de ses desseins, dans le camp du monarque terrible, un enfant dont le cœur même est désarmé de haine.

Mais au milieu d'un mélange sublime de terreur et d'amour, de confiance et de crainte, au milieu de la peinture des mœurs des Hébreux, la plus vraie qu'on ait jamais tracée, et du récit des châtimens affreux que subit le monarque réprouvé, on croit entendre de loin l'Eternel, s'avançant, et faisant retentir à chacun de ses pas, une terre toute *sillonnée de miracles,* et préparant en silence les nouveaux prodiges d'amour

et de colère que le camp de Saül doit voir s'accomplir. On n'en peut plus douter à ces cris d'exaltation divine du jeune David, prêt à voler au combat, et se relevant sous les mains du pontife vénérable qui le bénit : *Pars, Goliath t'attend, la guerre te réclame.*

De l'ange des combats j'ai respiré la flamme.
Il m'appelle, il commande à mes sens éperdus;
Peuple, console-toi, tes vœux sont entendus.
Je vois devant mes pas la colonne enflammée
Que suivait au désert notre pieuse armée.
Ces monts se sont couverts des palmes de Jephté.
Le soleil dans les cieux s'est encore arrêté.
Viens, peuple d'Israël, apaise ton murmure;
Au géant philistin je marche sans armure,
Et j'emporte au combat, respirant l'avenir,
Ce Dieu que tout mon cœur ne peut plus contenir.
Mes accens ne sont plus que des hymnes de gloire;
Ma vie est une offrande au Dieu de la victoire;
De ses feux immortels je me sens animé,
Je suis le glaive ardent dont l'Archange est armé!

Goliath tombe, et la chute du géant retentit dans l'avenir de Saül.

Il résulte de cette conception que si Saül est frappé de plus haut, sa défense à lui, ses attaques seront plus vives; presque toute l'action du drame viendra de lui.

Le poëte, qui a fait passer sous nos yeux les évènemens du premier acte avec une majesté si imposante et si simple à la fois, attendait, pour prendre un vol encore plus élevé, qu'il nous montrât ce roi superbe et maudit, dévoré d'un feu intérieur, emblème de la révolte et de la malédiction. L'extraordinaire de telles souffrances, en révèle la figure d'une manière pathétique, sombre et terrible. On ne se lasse point d'ad-

mirer cet acte immense, renfermé tout entier dans une seule pensée, le contraste de la douleur et de la consolation; celle-là, comprimant dans d'effroyables étreintes, ainsi que l'infortuné Saül, notre cœur, qu'elle refoule et concentre en un point unique, comme pour le faire souffrir davantage et de partout; celle-ci, l'affranchissant de ses douloureux liens, le dilatant, l'exaltant dans les ineffables ravissemens d'une reconnaissance sans bornes.

A peine l'auteur a-t-il amené sur la scène Saül, *sortant de son affreux sommeil,*

> Pâle, tout accablé de la lutte effroyable
> Qu'a prolongé trois jours le spectre impitoyable,

qu'on croit voir, assise dans la solitude, parce qu'elle est avec ses douleurs et ses gémissemens, une de ces grandes et inconsolables figures de la bible :

Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? et plorabo die ac nocte...

On voit Saül, dans une sublime et majestueuse immobilité, repliant tous ses pensers vers les profondeurs de son âme, et s'enfonçant avec eux dans les abîmes qui ont précédé sa naissance, pour y chercher un refuge contre d'incommensurables douleurs, comme s'il était d'autre refuge qu'une conscience pure, quand une fois on a passé par la vie; et ne conservant de sentiment au dehors de lui que pour entendre la chute de ces larges pleurs, qui, de deux sources intarissables (*fontes lacrymarum*), descendent sur une barbe blanchie et ruissellent sur une pourpre souillée. Oh! qui consolera cet homme, qui ne peut détourner sa tête de l'invisible main qui l'abreuve de fiel, le repaît de cendre, et envoie dans

ses os un feu dévorant?... L'auteur de toute consolation, Dieu, sans doute : car pour Saül, il n'a de voix que celle du blasphème, de cris que ceux de la révolte; et je ne connais rien d'aussi sublime que sa fureur à provoquer les plus épouvantables châtimens, si ce n'est, peut-être, l'effrayante dignité qu'il doit mettre à les endurer quand ils se présentent. Son orgueil n'oublie jamais qu'il lutte sous les regards de son ennemi, et cet ennemi est l'Eternel. Le malheureux a jeté pourtant un long cri de détresse en s'évanouissant; et le silence morne qui succède à ce cri, lançant tout à coup la pensée au plus profond des enfers, achève de nous faire sentir, avec une indicible terreur, que des tourmens inouïs que le corps et les sens ne sauraient soutenir, viennent de saisir l'âme palpitante et nue du réprouvé :

> Oh! que devient son âme en un repos pareil,
> Et que rencontre-t-elle au fond de ce sommeil!

Satan et l'enfer sont présens dans la première moitié de ce grand acte; mais Jéhovah, qui s'était mis en marche à la suite de son prêtre et de l'enfant de son amour, Jéhovah est arrivé dans le camp de Saül, et l'enfer et ses noirs maléfices, qui pesaient de tout leur poids sur l'âme de Saül et le cœur des spectateurs, se soulèvent et s'éloignent à l'approche de l'Eternel.

Aux sons mélodieux d'une symphonie religieuse et toute répandue dans le vague des airs, aux accords d'une poésie toute pleine des puissances de la prière, qui fait toucher notre âme aux bornes les plus reculées de l'univers et l'étend dans toute la création, la Divinité semble se dévoiler à nos regards; on croit

voir Jéhovah penché du haut des cieux vers Saül étendu sur la terre, comme pour s'assurer si c'est bien là ce roi superbe, maintenant semblable aux autres hommes :

Le voilà, ce roi conquérant!
La terre devant lui semblait manquer d'espace;
Le Seigneur le renverse... et passe :
Priez, peuple; Dieu seul est grand!
Le voilà sans appui, sans flatteurs, sans cortège,
Sans que son glaive le protège,
Perdu dans la nuit du trépas.
De ses prospérités je cherche en vain le nombre;
Le char de son triomphe est passé comme une ombre :
Il avait dit à Dieu : Je ne vous connais pas!

Mais déjà la prière, colombe mystérieuse, agite doucement ses ailes et se balance, prête à prendre son essor; Israël est à genoux, et les cieux sont ouverts, et la prière ardente de David, en y pénétrant, enlève et ravit toutes les âmes sur ses ailes de feu. Jamais aucun aigle, depuis ceux que la peinture nous montre encore veillant auprès des antiques prophètes, pour emporter d'un bec religieux et en longs rubans de flamme, leurs divines inspirations remontant à Dieu, non, jamais aucun aigle n'avait porté son vol si haut dans les cieux. La France s'enorgueillissait de la muse de l'*admiration*, des chefs-d'œuvre en ont établi le triomphe sur la scène; mais elle ignorait encore les religieux effets du *ravissement* : d'autres chefs-d'œuvre consacreront également cette création du 19e siècle, et notre belle France, dont le front rayonne de tant de gloires, pourra désormais se parer d'une gloire de plus aux yeux de ses rivales.

De ce moment la Divinité est présente dans la tra-

gédie de *Saül,* et l'on sent bien qu'elle ne doit pas se retirer que son œuvre ne soit consommée. Les impressions des autres spectateurs doivent être assez semblables aux nôtres : sur le seul soupçon que nous allions peut-être abandonner avec le poëte ces hauts sommets et ces vues immenses, la tristesse s'emparait de notre âme; en nous enfonçant à chaque pas dans un horizon de plus en plus borné, nous semblions un monarque puissant précipité des hauteurs du trône, et tombant dans la condition privée.

Par cette réconciliation de l'Eternel avec sa créature, un besoin prodigieux de bonheur et de consolation vient d'être versé dans le cœur de Saül; Dieu vient de réveiller tout ce qu'il y a de sensible dans les entrailles de cet homme. Ah! désormais la puissance de Jéhovah ne saurait être méconnue de Saül, bien moins encore par les châtimens envoyés au monarque révolté, que par les consolations que le Tout-Puissant a lui-même apportées à l'homme souffrant, des marches de son trône éternel. L'immensité d'un tel bonheur ne doit plus être accompagnée que d'un seul sentiment, la crainte de la voir se retirer, car rien ne serait comparable à l'abîme que son absence laisserait dans l'âme de Saül; et ici est la faute capitale que nous croyons rencontrer dans cette tragédie. Le poëte ne s'est peut-être pas assez pénétré de l'importance de ce nouveau ressort, qui faisait plus que jamais tomber Saül dans la dépendance de Jéhovah, et livrait tout le cœur du superbe en proie au malheur. C'était un avantage incalculable pour l'effet de son drame, que ce principal personnage, qui jusque-là marchait au crime sans hésitation comme sans remords, éprouvât cet amour passionné de soi-même,

qui allait désormais lui en tenir lieu, et, en l'engageant entre deux passions inconciliables, l'égarer dans un labyrinthe inextricable de fluctuations dramatiques et de profondes afflictions d'esprit.

Il résulte de là que le troisième acte, où Saül répand sur David les bienfaits qui sont en sa puissance, où il le donne pour époux à sa fille, où il cherche à se faire un appui contre l'ennemi de son repos, du bras inévitable de David, dans lequel il a une foi entière; il résulte, dis-je, que tout ce troisième acte devait être et n'est en effet qu'une longue caresse faite à l'envoyé du Tout-Puissant pour se l'attacher, et une action de grâces à l'Eternel pour retenir ses bienfaits, afin qu'au moment de tout obtenir, Saül apprît avec désespoir que ce nouveau roi d'Israël est David lui-même;... car cette péripétie générale dont j'ai parlé, ce coup de baguette magique qui crée la seconde moitié du drame, ne peut être donné plus loin : chaque partie d'une action a ses proportions.

A cette péripétie générale, toutes les souffrances, toutes les douleurs passées de Saül, toutes celles qu'il entrevoit dans l'abîme ouvert devant lui, se réveillent et prennent une voix pour lui demander des consolations; et quoiqu'il pût faire entraîner Achimélech et David à la mort, dans un premier mouvement de fureur, ainsi qu'il le fait plus tard, c'est par des gémissemens et des imprécations contre le prêtre de Nobé qu'il doit clore le troisième acte.

Oh! s'il m'était permis de jeter quelques traits informes, quelque ébauche des masses que j'entrevois confusément à côté de celles que le poëte a posées dans ses premiers actes, j'aurais tenté, avec Saül, de poursuivre quelques instans de plus les illusions de

ce bonheur ineffable qui nous est apparu au second acte; j'aurais eu, avec lui, l'audace de disputer à Jéhovah et à son prêtre, ce David

Que le ciel comme un ange envoya dans sa vie;

car une chose qui m'est bien démontrée par l'examen des contre-poids de ce drame, et par l'expérience qu'en a faite l'auteur, c'est que la *tragédie* n'est que secondairement dans les amours de David et de Michol, quelque touchans qu'ils soient; l'action première et principale est placée entre Achimélech et Saül, c'est là qu'est l'attaque et la défense.

J'aurais fait voir, avant tout, quel parti on pouvait encore tirer du principal personnage. Saül, dans le drame de M. Soumet, n'offre peut-être pas assez l'ensemble des sentimens qui se rattachent à la nature de son caractère. Comme tous les grands coupables, Saül n'est-il point las que ce rempart formidable de l'innocence sépare un fils de son coupable père? Il est dans la nature du crime privé de remords de faire tomber autour de lui toutes les vertus; et l'Esprit des ténèbres, travaillant dès le commencement du monde à la chute du premier homme, abstraction faite de toute croyance, est d'un grand sens! Peut-être le front du premier meurtrier n'est-il si effrayant que parce que le criminel resta dans l'isolement de son crime au milieu de la famille des hommes. La vertu seule sur la terre peut supporter l'isolement : où Dieu a porté le doigt, s'est toujours rencontré la plus grande consolation ou le plus grand supplice. Prêt à s'engager dans une lutte mortelle contre Jéhovah, Saül n'a-t-il aucun secours à demander à son fils? Que n'a-t-il pas tenté, que n'a-t-il pas souffert, cepen-

dant, pour lui conserver le trône?... Il s'est souillé de sang et de meurtres; il lui montre ses mains et tout son corps : il s'est laissé consumer par la rage d'un esprit de ténèbres; il montre son front, ses traits profondément sillonnés des rides du chagrin et du feu des enfers : « J'ai forcé, jusque dans son temple, celui que j'appelai moi-même le Tout-Puissant, à déposer son titre : écoute les cris des prêtres de Nobé qui s'élèvent de toutes parts autour de ton père! Et moi aussi, je les entendrais ces cris, s'ils n'étaient pas des remords!... Mais Jéhovah ne veut qu'un héritier du trône, et Saül n'en peut souffrir deux; David t'attend, va trouver David; fais voir à David le fils de Saül... » Et si le poëte avait eu besoin de préparer l'entrée de Saül d'une manière terrible, j'aurais montré comment Jonathas, dans le récit qu'il aurait fait (car le poëte aurait placé tout cela dans un récit fait à Achimélech), comment Jonathas, sur le refus de prendre part aux fureurs de son père, se fût entendu répéter, sous le poignard étincelant auquel il eût échappé par la fuite : *David t'attend, va trouver David.*

J'aurais fait voir comment, dans les vues éternelles de Jéhovah et dans la nature des choses, on aurait pu craindre que la Divinité, maintenant que David est connu d'Israël, séparât le vieillard de Nobé de ses desseins profonds sur l'oint du Seigneur, et passât sans partage sur la tête de David. Car Dieu, agissant par des moyens humains et dans notre nature, est tenu, jusque dans le drame même, qui n'est qu'une copie de la vie, d'en accepter les conséquences et les infirmités; et Dieu ne saurait s'empêcher de subir, dans ceux qu'il protège, la loi du sang, quand il prend la guerre pour moyen de succès. Dans les luttes

où tous les efforts et toutes les pertes sont d'un côté, et tous les succès de l'autre, l'invraisemblance ou le miracle se font sentir, et rien n'est moins dramatique que les miracles et les invraisemblances.

J'aurais fait voir, dans l'art et les moyens du drame, comment on pouvait donner à Saül, en lui permettant de faire l'essai de sa puissance sur l'un des hommes de Dieu, l'espoir de l'étendre avant peu jusqu'à l'autre, et faire craindre au spectateur qu'une chute plus rapprochée que celle de Goliath, ne retentît bientôt comme une menace terrible dans l'avenir du jeune David.

J'aurais fait voir comment, après avoir peint les profondes douleurs du cœur de Saül, l'état effrayant où son orgueil est tombé, et préparé son entrée par quelques terreurs que l'art fournit toujours, comment ce terrible roi pouvait entrer en scène, et venir trouver Achimélech, dont il avait fait suspendre pour un moment le supplice.

Je voyais Saül faisant éloigner tout ce qui l'entoure, commandant à sa garde que, sous peine de la vie, personne n'entre, quelque chose qu'on entende se passer entre Achimélech et lui : il a besoin de plus de mystère dans ses actions, parce qu'il hésite; de plus de solitude, parce qu'il se prépare à de plus hautes impiétés et qu'il doute de sa victoire sur Jéhovah.

« Aveugle de Nobé! te voilà maintenant seul, abandonné, privé de tout secours. Au lieu d'un doux agneau qui te guidait, et promenait sous ta main sa tête caressante, au lieu du jeune David sur qui tu te reposais, songe que Saül, qu'un lion à l'œil étincelant, rôde et rugit autour de toi; en vain, en implorant un appui, élèverais-tu des bras désespérés, et les

agiterais-tu dans les profondes ténèbres qui t'enveloppent, tu ne trouveras de tous côtés que le bras de Saül pour te conduire... où tu dois aller! »

J'entendais Saül lui proposer sa grâce, s'il lui avouait qu'il n'a pas craint de mettre en péril les jours d'un faible enfant pour enlever à Saül la seule consolation qu'il eût ressentie depuis longtemps, et satisfaire cette longue soif de vengeance dont les prêtres de Nobé sont dévorés, en annonçant cet enfant comme le nouveau roi sacré par Samuel.

Sur la réponse d'Achimélech, qui lui commandait le repentir et l'abdication, s'il voulait obtenir son pardon; qui le menaçait, s'il tardait encore, d'une abdication plus déplorable, car elle serait privée de repentir, j'entendais Saül furieux et désespéré s'écriant : « Homme affreux!... Ange de terreur et de mort!... Si une guerre d'extermination s'est engagée entre le trône et l'autel; si la race d'Aaron ou ses créatures veulent remonter sur ce trône, d'où la voix du peuple a fait descendre vos juges pour m'y porter; si vos ressentimens veulent frapper le roi, de quel droit prétendez-vous enlever à l'homme, David, l'ange des consolations, l'enfant qui pardonne? S'il vous appartient par vos perfides desseins, il m'appartient, à moi, par les consolations, et j'en disposerai selon mes fureurs ou mon amour. Saül, abreuvé des noirs poisons de l'Esprit des ténèbres, serait moins terrible pour vous tous, prêtres du Dieu des colères, que Saül cherchant à se conserver les consolations inespérées qui lui sont venues. Il n'est point de présens de Jéhovah, présens de haine, présens d'amour, qui ne doivent, entre les mains de Saül, tourner contre les ministres de Jéhovah, contre Jéhovah lui-même, ce

Dieu des vengeances : il me poursuivrait avec moins d'acharnement, si je lui ressemblais moins. Partout où il présentera une torture, je veux qu'il me trouve pour l'endurer; partout où il enverra sa main contre moi, je veux qu'il rencontre mon bras. Il est encore des prêtres de Nobé! En vain te réfugies-tu à l'ombre du Tout-Puissant, en vain te couvrirait-il de son aile; tu sentiras Saül passer près de toi, et tes chairs se diviser sous son glaive... »

J'entendais dans les sanglots et les fureurs de Saül, ce douloureux et dramatique mélange des tortures qu'il avait subies, et des consolations qui lui avaient été prodiguées sous nos yeux au second acte. La plaie envenimée que son orgueil avait jusque-là soigneusement cachée au fond de son cœur, se mettait tout à découvert : l'œil de Jéhovah était ouvert sur elle. L'énergie de ces douleurs morales prenait d'autant plus de hauteur idéale et de sublimité, qu'elle avait pour appui les souffrances physiques du deuxième acte. C'est ici que le poëte répondait victorieusement aux reproches qu'on lui a faits sur ce genre de spectacle. Il avait senti qu'une masse appelait l'autre; et les fondemens et les murs matériels de son vaste et colossal édifice allaient enfin soutenir les abîmes indéfinissables d'une voûte circulaire.

Dans le deuxième acte, Satan, à l'approche de Jéhovah, s'était éloigné : ici, ils entraient en lutte; il y avait progression, et le drame passait ainsi de la *spéculation* à *l'action*.

Nous voyions se réaliser tout le *merveilleux* qui est au fond de cette tragédie; car point de véritable poëte dramatique, s'il n'est épique : axiome désormais consacré parmi les jeunes littérateurs de l'époque;

l'axiome contraire n'est qu'un aveu de l'impuissance. Est-ce que l'homme peut dramatiser autre chose que ses passions? N'est-ce pas agrandir le champ où elles s'agitent? Et quand Achimélech et Saül, soutenus par l'Esprit des ténèbres et Jéhovah, sont aux prises dans une scène capitale, ne suis-je pas émerveillé d'entendre leurs cris commencer au fond de l'abîme ou dans les hauteurs des cieux?... Mais je conçois fort bien qu'il n'est pas donné à tous les poëtes de trouver des pensées, des sentimens et une action en harmonie avec l'immensité d'un tel théâtre, et d'isoler ainsi, au milieu de toute la création, un groupe de quelques hommes placés sous nos regards.

Saül avait été substitué, dans le pouvoir suprême, à la race d'Aaron et de Samuel.

Saül, en sacrifiant lui-même à Jéhovah, avait tenté d'usurper les privilèges du sacerdoce et les pouvoirs de l'autel, après avoir été revêtu de ceux de la royauté.

La scène s'enflammait prodigieusement par ces grands débats du trône et de l'autel : ces deux pouvoirs, dont l'un est attaché fortement à la terre, l'autre, pour tous les mondes, inébranlablement fixé au plus haut des cieux : ces deux croyances, dont les bases séparées sont prises dans la double nature de l'homme et se partagent sa double existence.

Au milieu de ce terrible choc des passions les plus exaltées et des intérêts les plus élevés, dans ce moment décisif où l'on sent avec effroi que le nœud d'une scène fortement tissue est prêt à se rompre, Saül apprenait de la noble et sublime résignation du vieillard de Nobé, que si David était inaccessible aux traits de Saül, Achimélech ne l'était point aux fureurs de son glaive exterminateur; et j'entendais Saül ré-

péter à plusieurs reprises et avec l'accent d'une épouvantable joie : « Tu n'es point invulnérable!... » Je voyais Jonathas et Michol se précipitant sur la scène aux cris forcenés de Saül, et prêts à forcer la garde qui les retient; j'entendais Saül appelant son fils, appelant Michol, appelant sa garde, les appelant tous : Saül, dont l'orgueil eût rejeté le monde entier dans le doute de la victoire, a besoin de témoins dans les fureurs de son triomphe : « Tu n'es point invulnérable!... Dieu des armées, mes coups parviennent enfin jusqu'à toi; tu vas recevoir de moi, Jéhovah, une profonde blessure, et il me semble déjà que les plaies sanglantes que tu m'as faites se sont fermées!... »

C'est ici que le caractère d'Achimélech prenait toute sa hauteur; ce noble vieillard atteignait au moins le niveau de Saül, qui nous est apparu comme un géant dans le second acte. Il faisait sentir tout le dénûment de l'ennemi de Dieu, tout le néant de sa victoire : c'était le triomphe de l'autel où la royauté croyait rencontrer le sien. Par un mouvement analogue, et qui répondait à la grande scène du deuxième acte, il criait à Saül, en faisant allusion à cette soif de consolations allumée dans le sein de celui-ci : « Plus d'hymnes, plus de harpes, plus de chants, plus de consolations!... » Il appelait sur sa propre tête la mort, en martyr au-dessus de ses frayeurs, comme Saül avait appelé la révolte; de la hauteur des cieux, où déjà commençait son triomphe, il semblait contempler l'ennemi de Dieu renversé au plus profond de l'abîme. Les deux enfans de Saül étaient aux pieds de l'homme de Dieu, demandant grâce pour leur père, intercédant pour l'exterminateur triomphant, auprès de la victime qu'on entraînait à la mort.

Et qu'on ne nous objecte pas que ce serait rapetisser Saül que d'agrandir ainsi le pontife à sa chute : Saül, le bras étendu, le blasphème à la bouche, tout l'enfer dans le geste et les traits, contemplant la chute de sa victime (car il se pourrait faire qu'il ne la laissât pas sortir de la coulisse), Saül courant à travers le sang d'Achimélech exterminer David ; Saül,

Sous la main de son Dieu luttant pâle et terrible ;

enfonçant le glaive au sein de son propre fils, alors qu'il croit saisir toute sa vengeance ; Saül jetant le sceptre ensanglanté aux pieds de Jéhovah,

Et, tandis que le Dieu dont il sert la fureur,
S'applaudit d'un triomphe encore imaginaire,
Tombant et mourant libre et roi sous son tonnerre ;

certes un semblable colosse peut être effrayant et sublime de grandeur, mais rien assurément ne saurait le rapetisser : et c'est le Saül de M. Soumet.

Au lieu des choses que nous venons d'entrevoir, Saül se met à la recherche du nom de son secret ennemi, pendant deux actes : c'est peut-être marcher à côté de l'action. Il consulte la Pythonisse d'Endor, et la Pythonisse consulte l'ombre de Samuel : peut-être est-ce diminuer l'importance de Saül et d'Achimélech, que de multiplier ainsi les agens des volontés divine et infernale ; et puis, les noirs enchantemens de la magie sont-ils dignes de figurer entre les grandes puissances du Ciel et de l'Enfer ?

Telles sont les fautes secondaires que nous avons cru remarquer dans cette œuvre d'un de nos plus grands poëtes.

G. DESJARDINS.

POËMES ET OPUSCULES

EN VERS ET EN PROSE

Par M. Campenon, de l'Académie Française*.

OLIVIER BRUSSON**

Après nos affreuses dissensions, lorsque le ciel se fut un peu éclairci au-dessus de nos têtes, les lettres brillèrent un moment d'un assez vif éclat. Outre le grand nombre d'habiles généraux qui illustraient nos armes, nous pouvions montrer, avec un juste sentiment d'orgueil, aux autres nations, une foule d'hommes célèbres, les uns pour avoir fait faire de nouveaux pas à la science, les autres pour avoir ajouté un laurier à notre couronne poétique. L'Académie, à elle seule, offrait, dans son antique enceinte qui avait déjà vu passer tant de gloires, une réunion de poëtes et d'écrivains pleins de talent, et parmi eux quelques grands noms déjà vénérés comme ceux de nos classiques. On y voyait Delille, qui avait rapporté d'un exil honorable de nouvelles beautés dont il enrichis-

* Deux vol. in-12. Chez Ladvocat, lib., au Palais-Royal (M.F.).

** Deux vol. in-12. Chez A. Boulland, lib., rue du Battoir, n° 12 (M. F.). Traduction de *Mademoiselle de Scudéry* d'Hoffmann, publ. par Latouche.

sait notre langue; Marie-J. Chénier, que la fureur des factions et son déplorable fanatisme n'avaient pu déshériter de toute sa gloire; Lebrun, le premier de nos lyriques; Ducis, le quatrième de nos tragiques; le vénérable Bernardin de Saint-Pierre, qui pouvait juger mieux que jamais quelle différence il fallait établir entre la vraie philosophie et les doctrines désolantes du philosophisme. Mais de tous ces illustres académiciens, celui dont le talent exerçait une plus grande influence sur la littérature, c'était sans contredit le traducteur des *Géorgiques*. Il avait fait école; chaque rimeur l'ayant pris pour modèle, non-seulement adoptait la forme didactique de ses ouvrages, mais s'étudiait à tourner le vers comme lui, d'une manière brillante et affectée. Il y a des genres bornés qui ne supportent guère l'imitation, et l'on sait d'ailleurs ce que sont toujours les copistes serviles; aussi fut-on inondé, pendant quelques années, de mauvais poëmes plus ennuyeux les uns que les autres. Tout art, toute science, toute partie de la création eut le sien; et je me souviens d'avoir eu entre les mains un poëme en douze chants, admirablement imprimé, *sur la géométrie*, dans lequel l'auteur parlait souvent de son délire et de son enthousiasme. Delille eut pourtant quelques heureux imitateurs; et de ces centaines de compositions didactiques, il nous est bien resté cinq ou six poëmes qui garderont un rang distingué après les siens. *La Maison des Champs*, de M. Campenon, est de ce nombre. Une sage disposition dans les différentes parties de son sujet, un style pur et élégant, un coloris plein de fraîcheur, telles sont les qualités que les critiques ont généralement reconnues à cet ouvrage lors de son apparition. Le temps

n'a fait que confirmer ce premier jugement. Le poëme de *l'Enfant prodigue* eut encore plus de succès; on le lut avec avidité comme un roman, et il en offrait tout l'attrait avec le charme d'une poésie facile et gracieuse. Ce sont ces deux poëmes réunis dont M. Campenon nous donne aujourd'hui une nouvelle édition. Ils sont l'un et l'autre trop connus depuis long-temps pour que je m'y arrête. Seulement, lorsqu'on se rappelle, en les relisant, qu'ils ont valu à l'auteur l'honneur de remplacer Delille à l'Académie, on regrette vivement qu'il ne se soit pas souvenu davantage qu'il a succédé à l'un de nos poëtes les plus féconds. C'est s'arrêter en beau chemin, et négliger de remplir deux grandes obligations. Mais on a déjà tant de fois reproché à MM. de l'Académie de ne plus adorer d'autre Dieu que Morphée sitôt qu'ils sont arrivés au bienheureux fauteuil, qu'en vérité on a honte de tomber dans une redite si banale. Heureux pourtant le poëte qui fait commettre une pareille faute au critique! Puisque, comme pour aller au-devant du reproche, M. Campenon promet de nous offrir bientôt un recueil d'élégies, nous l'attendons à cette publication toute nouvelle, et ce ne sera point sans impatience; son élégie de *la Jeune Fille malade* nous a mis en goût, et il n'était guère possible de nous envoyer une plus intéressante avant-courrière. J'en citerai ici quelques passages.

« Toi seul peux la sauver; Dieu puissant! dit la mère,
Ce n'est qu'en ton secours maintenant que j'espère;
Oui, sur ma pauvre enfant j'appelle tes bontés,
Ses jours si peu nombreux sont-ils déjà comptés?
Tu vois l'affreuse lutte où se débat sa vie.
De ce calice amer tu bus jusqu'à la lie,

Je le sais, et ta mort fut digne encor de toi.
Je n'ose à tes douleurs égaler ma misère;
Mais souviens-toi des maux que dut souffrir ta mère,
Et tu prendras pitié de moi.
La fille de Jaïr à ta voix fut sauvée.
Tu lui dis : Levez-vous. La fille s'est levée.
De l'éternel sommeil elle dormait pourtant;
La mienne au moins respire, et peut-être m'entend. »
En prononçant ce mot, elle craint d'en trop dire,
Et vers le lit revient soudain
S'assurer qu'en effet sa fille encor respire.
Puis, sous les blancs rideaux qu'a soulevés sa main,
De la mère du Christ apercevant l'image :
« Toi qui fus mère aussi, tu conçois mes douleurs.
D'un hymen trop fécond voilà le dernier gage;
De ton nom, au berceau, je dotai son jeune âge,
Je vouai son enfance à tes blanches couleurs.
Ce nom, ce vêtement, m'étaient un doux présage;
Et quand ma fille et moi, nous tenant par la main,
Nous allions à l'église invoquer ta puissance,
Les compagnes de son enfance,
Voyant de loin par le chemin
Et sa blanche tunique et son voile de lin,
Se disaient : Celle-là, dans ses destins prospères,
Aura des jours d'amour, d'innocence et de paix.
Et moi, l'œil attaché sur ses chastes attraits,
Je me trouvais encore heureuse entre les mères. »

Ainsi disait la mère, et la nuit s'écoulait.
Depuis neuf jours elle veillait.
Déjà l'aube naissante a rougi le nuage;
Le jour se lève, armé de feux plus éclatans;
Le jour la voit encor devant la sainte image;
Long-temps elle y gémit, elle y pria long-temps.
Tandis qu'elle priait : « Ma mère... Où donc est-elle?
(Dit une faible voix.) Oh! viens... Je me rappelle

Qu'un étrange sommeil a pesé sur mes yeux.
Dieu! quel songe à la fois triste et délicieux!
Dans mon accablement je me sentais ravie
Loin de notre humble terre et par-delà les cieux.
C'était un autre jour, c'était une autre vie.
Dans ce monde nouveau, paisible, exempt de soins,
D'étoiles et de fleurs ta fille couronnée
Cherchait ta main pour guide et tes yeux pour témoins.
De fronts purs et joyeux j'étais environnée,
Et mon âme pourtant ne goûtait qu'à moitié
Ce bonheur imparfait dont j'étais étonnée.
Ma mère... Où donc est-elle? ai-je aussitôt crié,
Et les anges en chœur vers toi m'ont ramenée. »

Quant aux autres pièces de vers qui terminent le second volume de ces poésies, si j'en excepte le voyage à Chambéry, on est presque fâché de les y rencontrer. Quelque bien tournés qu'ils soient, des vers adressés à madame une telle, en lui envoyant des aiguilles, ou à mademoiselle trois étoiles, en lui donnant un écran, n'offrent pas aujourd'hui un bien vif intérêt. Je ne dis pas cependant qu'il n'en faut plus faire de ce genre; au contraire, ce sont des galanteries de poëte qui ont leur agrément dans le cours ordinaire de la vie; mais si l'on en laisse échapper de temps en temps à l'occasion d'une convalescence ou d'un baptême, on doit bien se garder de les imprimer parmi ses œuvres : passe encore dans l'*Almanach des Muses;* il faut que tout le monde vive.

Dans tous les siècles et chez tous les peuples, c'est aux époques d'une excessive corruption que se répandent les doctrines immorales et impies. On les voit alors s'élever à la surface de la société putréfiée,

comme ces vapeurs brillantes et mortelles qu'exhale un marais fétide. Il arrive même un moment où le cours ordinaire des choses est tout-à-fait interverti au fond du cœur de l'homme. Non-seulement la lutte glorieuse entre l'esprit divin et les passions, filles de la terre, est interrompue; non-seulement son inquiète et légitime domination a cessé; mais le roi vaincu, devenu le sujet et l'esclave, s'érige en défenseur officieux de l'usurpation; et, par un incompréhensible avilissement, l'intelligence elle-même, cherchant à s'aveugler de plus en plus sur sa honte, proclame à haute voix la prétendue souveraineté de la matière. La fin du dix-huitième siècle a offert le hideux spectacle de cette dégradation, la dernière de toutes. On en connaît le châtiment, et le souvenir de tant de maux devrait bien suffire pour faire rentrer les peuples effrayés dans la voie de la religion. Malheureusement il y a dans les mouvemens d'une génération, je ne sais quelle force d'impulsion aveugle qui lui survit et agit sur la génération suivante. Si les vertus d'un siècle retardent quelquefois les crimes de l'autre, plus souvent encore l'égarement des pères se prolonge jusque dans les enfans; la coupe de l'erreur passe de mains en mains, et elle est déjà vide depuis long-temps que l'ivresse dure encore chez les derniers qui l'ont reçue. Tel est l'état actuel de la société, et voilà ce qui rend la tâche des bons esprits si difficile. Quand la voix du sang, la ruine des familles et la chute des empires n'ont pu remettre en équilibre les raisons aliénées, qui pourrait espérer de s'en faire écouter et de les guérir, si Dieu n'avait donné pour compagne à la vérité, la persévérance?

Ces réflexions préliminaires auront sans doute le

tort de paraître un peu graves à propos d'un roman, et d'ici je vois sourire quelques-uns de ces génies profonds qui devinent tout d'un coup d'œil et tranchent les plus hautes questions de morale avec un trait d'esprit. Laissons-les sourire et se moquer. Les grands évènemens qui se sont succédé de nos jours ont jeté trop de sérieux dans les esprits pour que la dérision soit encore une puissance; son règne est fini, j'en suis fâché. Aussi, parmi les poëtes et les jeunes écrivains qui ont hérité des opinions philosophiques du XVIII^e^ siècle, les plus habiles ont senti que, pour réussir, il était nécessaire d'entrer dans cette nouvelle disposition de la société. Mettant de côté le lourd bagage scientifique qui ne donne plus d'importance aux yeux de personne, et les sarcasmes impies qui ne font plus rire que de pitié, ils essaient de faire entrer le philosophisme si froid et si aride dans le domaine de l'imagination et de la sensibilité. On dirait une ombre criminelle qu'un dieu malfaisant entraîne un moment jusqu'aux rians bosquets des Champs-Elysséens. Ils couvrent le spectre d'un manteau de pourpre, mettent une lyre entre ses mains glacées, jettent des fleurs sous ses pas, et puis espèrent que l'erreur, ainsi déguisée, pourra peut-être encore une fois séduire et abuser les hommes.

Ces observations, qui concernent plusieurs ouvrages récemment publiés en France et en Angleterre, s'appliquent, en partie, à celui dont il est ici question, quoique ce ne soit qu'un roman. *Olivier Brusson* est un livre composé dans un esprit anti-philosophique. Il repose sur cette idée fausse, que l'homme naît quelquefois avec des penchans tout-à-fait invincibles, et que, subjugué par une puissance fatale, ses

crimes ne lui appartiennent plus, et doivent être imputés uniquement à son affreuse organisation. Il n'est pas besoin d'expliquer le danger d'un pareil système, que du reste l'auteur a développé dans un drame plein d'intérêt, et avec un rare mérite de style. Mais, à part toute moralité, il est difficile de s'expliquer cette passion extraordinaire *pour les diamans*, qu'il suppose à *René Cardillac*, l'un de ses principaux personnages, et l'on ne saurait lui pardonner cette grossière invraisemblance qu'à cause de la situation touchante qu'elle amène.

Un jeune homme accusé d'avoir commis un meurtre, refusant de se justifier pour ne pas déshonorer le père de sa maîtresse, et se consolant de l'approche du supplice et de l'horreur générale qu'il inspire, par l'estime qu'elle lui conserve; une jeune fille soutenant hautement et avec la plus entière conviction, malgré toutes les apparences, que celui qu'elle aime ne peut pas être coupable : voilà un tableau touchant qui inspire le plus vif intérêt; et cette foi inaltérable de deux belles âmes l'une envers l'autre, cause un profond attendrissement. Les évènemens du roman se passent à la fin du règne de Louis XIV; l'époque est quelquefois peinte avec beaucoup de vérité. Le caractère de la célèbre mademoiselle de Scudéri et celui du président La Reynie sont parfaitement tracés, et ils forment entre eux la plus heureuse opposition. Mais ce livre, quoique intéressant et bien écrit, laisse une impression triste et désenchanteresse, et l'on y rencontre trop souvent de ces mauvaises pensées, pour lesquelles on gronderait son ami, s'il les avait eues. On dit que ce roman est d'un poëte plein de talent; il est facile de le voir, en lisant les ballades

écossaises qui terminent le second volume. Toutes ces compositions originales, et principalement *La vieille Femme de Berkley*, rappellent les poésies du même genre, de Goète et de Schiller, qui ont obtenu tant de succès en Allemagne. J'ai trouvé un grand charme dans leur lecture, et, par reconnaissance, je serais tenté de les louer; mais j'entends murmurer autour de moi le mot de romantique, c'est un mot de guerre, et moi qui suis pacifique, j'aime mieux battre en retraite.

A. S. SAINT-VALRY.

MŒURS

ACADÉMIE FRANÇAISE

SÉANCE DU 25 AOUT 1823

L'Académie ayant maintenant des couronnes, c'est-à-dire des médailles pour la vertu comme pour le talent, un conflit de juridiction a dû nécessairement s'élever, dans *la Muse française*, entre le pinceau du *jeune moraliste* et la plume du critique littéraire, à l'occasion du compte à rendre de la dernière solennité. Après quelques contestations plus animées que le sujet ne semble le comporter, c'est moi qui suis resté maître du champ de bataille. On a considéré que la morale doit avoir le pas sur la littérature, et peut-être aussi que, toute abstraction faite des *genres*, il entre quelquefois plus de vertu dans les bonnes actions proclamées, que de poésie dans les poëmes couronnés.

L'Académie française a été, de tout temps, le sujet des plus mauvaises plaisanteries et l'objet des plus nobles ambitions. Il en est d'elle comme des femmes; plus on les aime, plus on en médit : c'est encore

Edition des *Œuvres complètes*, t. IV, p. 97. Texte identique.

une manière d'en parler. Et puis, nous autres Français, nous sommes toujours en garde contre nos amours et nos admirations. Nous serions peut-être trop sensibles si nous n'étions pas un peu moqueurs, et il nous arrive souvent d'appeler une épigramme au secours de notre cœur qui saigne, ou de notre imagination qui bouillonne. Que de fois, prêt à m'égarer sur l'aile des passions, dans les vagues régions du monde idéal, je me suis tout-à-coup armé d'un *quolibet* contre mon enthousiasme; comme l'aéronaute, pour redescendre sur la terre, perce d'une aiguille effilée le ballon qui l'emportait dans les nues. Les peuples froids n'ont pas besoin de ces singulières précautions; aussi, passé le 51e degré de latitude nord, le nombre des bons mots diminue dans une proportion effrayante pour la sensibilité.

La distribution des prix de l'Académie était un grand évènement avant la révolution. On en parlait pendant huit jours dans tous les salons, à moins qu'un opéra comique ou un ministre tombé ne vînt détourner l'attention et accaparer l'intérêt général. Aujourd'hui, tout est sans conséquence, et l'on assiste au couronnement d'un poëte aussi tranquillement qu'à celui d'un empereur. La foule y va encore; mais elle y va, elle n'y court plus.

C'est pourtant un beau spectacle que la salle de l'Institut le jour de la Saint-Louis. Voyez de ce côté, comme un faisceau de gloire, tout ce que la France, et par conséquent l'Europe, doit avoir de plus grands écrivains, de plus illustres savans, de plus habiles artistes; de l'autre, comme une corbeille de fleurs, un demi-cercle de femmes brillantes de grâces et de parures; au milieu, les jeunes vainqueurs dont la rou-

geur semble appeler le voile d'un laurier. Leurs mères sont là peut-être qui attendent pour pleurer qu'on prononce le nom qui fait leur joie; et tout à l'entour siègent les statues des grands hommes, comme des symboles d'immortalité. Cependant l'affluence des spectateurs se presse sur les amphithéâtres et dans les tribunes suspendues. L'imagination s'épuise à rêver d'avance la pompe d'un si doux triomphe. Mais l'heure approche, un murmure respectueux circule dans l'assemblée, un vaste silence lui succède, la salle entière écoute et regarde; une voix s'élève seule... on croirait que c'est la fête qui commence : hélas! ce n'est qu'une séance qui s'ouvre. Quelque chose d'*officiel* dans l'air, des encriers et des programmes quand on cherche des lyres et des parfums, enfin le *je ne sais quoi académique*, viennent déranger toutes les émotions et décolorer tous les rêves. Le triomphateur en est frappé lui-même; un froid inattendu le saisit sous ses palmes, et voilà le revers de sa médaille.

C'est à Toulouse qu'il y a fête! C'est aux jeux floraux, avec le souvenir des trouvères, au milieu des brillans cortèges, parmi les flûtes et les guitares, quand vient le jour de la moisson des amaranthes d'or et des beaux lys d'argent! On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire. La veille au soir, le blanc fantôme de *Clémence-Isaure* est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère Académie; c'est en son nom qu'on va en distribuer les fleurs aux jeunes poursuivans de la gaie-science; et les poëtes, amoureux de ces fleurs, semblent en parfumer leur poésie, et mêlent toujours une suave et molle harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute

que dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses, il fallait avoir sacrifié aux Grâces.

Mais rentrons dans l'Académie française, qui devrait bien prendre sa sœur, l'Académie des Arts, pour son maître des cérémonies. C'est ici que je m'embarrasse ; il faut aborder la question littéraire, et je ressemble au jeune navigateur qui regarde longtemps le ciel et la mer avant de poser le pied sur un rivage étranger. D'ordinaire, on implore l'indulgence de la critique, c'est la critique aujourd'hui qui a besoin de bienveillance. J'ai grand'peur, je vous assure, de tous ceux que je vais juger, et je demande grâce, la férule à la main.

L'*abolition de la traite des noirs* est un sujet essentiellement poétique, parce qu'il donne à la fois matière à de hautes pensées et à de grandes peintures : et d'ailleurs il est beau de voir la cause de l'humanité plaidée dans le langage des dieux. Cependant quelques esprits éclairés, quelques cœurs droits et purs, blâmaient presque l'Académie du choix d'un tel sujet pour son prix de poésie ; ils craignaient qu'elle n'eût ouvert la lice à ces imprudentes déclamations qui sont elles-mêmes un fléau presque aussi funeste que ceux dont elles prétendent nous délivrer, et ils n'osaient s'attendrir sur le sort des noirs, si près du massacre des blancs. Le rapport de M. le secrétaire perpétuel a dû faire évanouir toutes les craintes et jusqu'au moindre scrupule : l'éloquence de M. Raynouard aurait complètement justifié l'Académie si elle eût eu besoin de justification. Après avoir signalé la plaie de l'esclavage chez tous les peuples payens, il nous a montré Jésus-Christ la touchant pour la cicatriser, et plus tard les foudres pontificales tonnant

sur les brigands d'Europe qui les premiers l'ont rouverte et envenimée chez les tribus africaines, et dont la main ne s'est pas séchée en présentant ensemble la croix et des chaînes. L'esclavage fut de tout temps une institution atroce; dans les âges chrétiens il est de plus une absurdité. Le sage académicien a ensuite établi une distinction aussi délicate que nécessaire entre l'abolition de la traite sur les côtes d'Afrique et la suppression subite de l'esclavage dans les colonies. Voulez-vous faire disparaître un fleuve? tarissez sa source, et le fleuve passera; mais si vous arrêtez son cours par une digue, il s'élance sur ses rivages, et les punit de sa captivité. Un mot affreux, parmi tant d'autres, a été prononcé dans notre révolution : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!* Oh! qu'il serait bien plus vrai de dire : Périssent tous les systèmes plutôt qu'un homme, fût-il *blanc* et français!

La voix de M. Raynouard s'est élevée dès longtemps contre toutes les oppressions et tous les fanatismes. Il semble avoir pris pour devise un de ses propres vers :

Je me range toujours du parti qu'on opprime.

On aime à voir un beau talent à l'homme qui ne sépare point la littérature de la philosophie, ni la philosophie de la religion.

Il est fâcheux que les concurrens n'aient pu entendre M. le secrétaire perpétuel avant de composer leurs pièces; ils auraient sans doute envisagé leur sujet de plus haut, et se seraient plongés plus profondément dans ce qu'il a de poétique et de moral. Le concours de cette année n'a pas été, à beaucoup près, aussi brillant que celui de 1822, qui comptait au

nombre des vaincus les poëmes de M. Pichald et de mademoiselle Delphine Gay! A la place de l'Académie, je ne voudrais jamais d'autres vainqueurs.

La pièce couronnée est de M. Chauvet, qui, l'année dernière, avait obtenu le premier *accessit*. Les connaisseurs y ont remarqué beaucoup d'élégance et de correction, souvent une heureuse précision dans les vers, et une harmonie de style habilement soutenue.

Quelques pensées fortes, quelques traits de sentiment puisés dans le cœur du sujet, ont été vivement applaudis, tels que ce vers sur de vieux nègres qui cherchaient à s'opposer à l'enlèvement de leurs familles :

> On les égorgea tous;... qui les eût achetés!

Et ceux-ci :

> C'en est assez, cruels, achevez vos victimes,
> Différer leur trépas, c'est prolonger vos crimes!

Et cette réponse d'une jeune esclave au maître farouche qui la poursuit de son féroce amour :

> Moi, trahir mon époux! mon époux dans les fers!
> Ah! plutôt, insensé, tu verras, lui dit-elle,
> L'ange blanc de la mort m'enlever sur son aile.

L'Ange blanc de la mort! c'est bien le mot d'une noire.

Il faut pourtant convenir que, dans son ensemble, la lecture de cette pièce a été un peu froidement écoutée. L'auteur doit, je crois, s'en prendre à un vice radical dans sa composition, qui est sage, ingénieuse même, mais qui manque de hauteur et de profon-

deur, et ne remplit pas les principales conditions du sujet. La scène se passe dans le vaisseau où sont pressés, comme dans la tombe, les malheureux qu'on emporte en exil. La beauté de Néali a frappé les regards de l'impétueux capitaine, qui fait parler ses droits de maître et jette de l'or à sa captive :

> Tes droits et tes bienfaits, lui répond l'Africaine,
> Où sont-ils ?...

et elle fait alors un long récit de son bonheur passé, et une affreuse peinture des horreurs de la traite. Le maître persiste dans ses infâmes projets, les nègres se révoltent, ils sont jetés à la mer et Néali meurt avec eux. — Il y avait dans cette fable la matière d'un épisode fort intéressant; mais ne devient-elle pas au moins insuffisante dès que l'auteur en a fait sa composition même? Et puis cette narration soutenue, cette éloquence un peu rhétoricienne ne manque-t-elle pas de grâce et de vérité dans la bouche d'une jeune négresse? L'auteur, dans cette circonstance, devrait même se reprocher ses beaux vers; et M. Chauvet a plus d'un reproche à se faire. Je lui reprocherai aussi quelques détails qui manquent de *couleur locale*. C'est un genre de fautes qui fait autant de mal à un esprit poétique qu'un barbarisme à l'oreille d'un grammairien. Je n'aime pas que Néali nous dise

> Épouse de Selim, près de lui, chaque jour,
> Souriaient à mes vœux *la fortune et l'amour*.

Ces vers-là n'ont rien de *nègre*.

Mais j'aime beaucoup ceux qui terminent le poëme, et je me plais à les transcrire ici comme la meilleure preuve de mon estime pour le talent de M. Chauvet :

Achevez vos desseins, rois, au milieu des mers,
Quel que soit leur drapeau, poursuivez ces pervers.
Quoi! de vos pavillons, au meurtre, au sacrilège,
Les lois prostitueraient l'auguste privilège!
Ah! frappez : la patrie étouffera ses pleurs;
Le sang, de leur bannière effaça les couleurs.
Liguez-vous; sur les flots prêtez-vous le tonnerre.
Quelle union plus sainte aux trônes de la terre
Peut du trône céleste attirer les bienfaits!
Que l'Afrique, par vous ravie à leurs forfaits,
Puisse adoucir ses mœurs, repeupler son rivage,
Et du bandeau des arts ceindre son front sauvage.

Je regrette pour l'art que M. Chauvet n'ait pas médité plus profondément la conception de son ouvrage. Il me semble qu'il y avait dans ce sujet des tableaux immenses et de terribles leçons. Le poëte ne pouvait-il pas commencer par une peinture des massacres de Saint-Domingue, mettre au grand jour toute la férocité des noirs déchaînés, faire pleurer sur les désastres sans exemple et sans bornes de nos infortunés colons, et de là, s'élançant par la pensée à trois siècles en arrière, interpeler avec indignation les premiers auteurs de tant de maux, les premiers hommes qui, sur les côtes du Sénégal, ont trafiqué de la vie des hommes, et leur crier : Voilà votre ouvrage! vous avez porté le meurtre, la servitude et la corruption chez d'innocens sauvages, et leurs enfans, aussi barbares que vous, rendront à vos fils innocens meurtres pour meurtres et pillage pour pillage! Ne pouvait-on, au milieu de ces scènes d'horreur, jeter épisodiquement quelque vieux nègre qui sauve la pudeur de sa jeune maîtresse, et le tableau du bon maître gardé par l'amour de ses esclaves? Pourquoi n'aurait-on pas

détourné un regard sur les chrétiens emmenés en captivité dans Alger, comme pour y expier l'esclavage imposé par d'autres chrétiens à d'autres Africains? Un dialogue entre un blanc racheté et un nègre affranchi aurait-il été si dépourvu d'intérêt?...

Mais tous les ouvrages envoyés au concours pèchent essentiellement par la composition. Quelques fragmens des poëmes mentionnés ont cependant été accueillis par l'assemblée avec les témoignages d'un vrai plaisir. On trouve dans la pièce de M. Bignan (*), dont le talent poétique est déjà avantageusement connu, des vers tels que ceux-ci :

Leur maître à la fureur des ondes et des vents
En d'étroites prisons les expose vivans;
Tantôt, d'un mal hideux s'ils vont périr victimes,
Son bras les précipite au fond des noirs abîmes,
Ou ranimant l'ardeur de leurs corps languissans,
Les contraint d'agiter leurs fers retentissans,
Et le fouet inhumain, docile à la cadence,
Presse à coups redoublés cette exécrable danse.
Le malheureux, chargé d'entraves *inhumaines,*
Redemande à ses dieux les plages africaines,
Ces palmiers au front vert, ces arbres aux fruits d'or,
Dont sa bouche altérée *exprimait* le trésor;
Des larges bananiers la voûte parfumée,
Des toits de sa tribu l'ondoyante fumée;
L'oiseau que de sa flèche il *perçait* dans les airs,
Ces fleuves, ces torrens, ces rochers, ces déserts,
Ces déserts où souvent la main de la nature
Change une mer de sable en île de verdure.

(*) Ce poëme, ainsi que celui de M. Chauvet, se trouve chez Firmin Didot, libraire, rue Jacob, n° 24. (M. F.)

Il y a un beau coloris dans ce style et beaucoup de charme dans cette dernière peinture.

On trouve aussi de la grâce et du sentiment dans quelques vers de la pièce N° 14, attribuée à M. Alletz, qui a obtenu le prix l'année dernière, mais ils ont été suivis encore de nombreux fragmens tirés de plusieurs autres poëmes, et je ne veux pas faire partager à mes lecteurs la fatigue qui commençait à gagner l'auditoire. Les sujets donnés sont tout dans l'intérêt des juges et nullement dans celui de l'assemblée. Il est peu de patiences à l'épreuve de ce thême en vingt façons, écrit en général sur le ton grave et un peu sec de la haute épître. J'en reviens encore à mes *Jeux floraux,* où la lyre peut varier ses airs à volonté et chanter sur tous les modes, sans se mettre en discordance avec le programme. Ce qu'il y a de certain, et je dois le signaler ici pour que l'Académie en fasse son profit, c'est que, bien avant la fin des lectures, des signes funestes se sont manifestés sur les physionomies. Que les académiciens ne s'y trompent pas, le religieux silence qui régnait alors dans la salle, n'était pas précisément un signe d'attention. Plusieurs dames, après avoir écouté quelque temps, ont fini par *rêver le reste*. De prudens éventails s'étendaient de tous côtés devant des visages impoliment allongés; et parce qu'il ne se prononçait pas une parole dans toute la salle, cela ne veut pas dire que personne n'ouvrait la bouche.

Il était temps que les prix de vertu arrivassent, car nous étions sur le point d'en mériter un nous-mêmes, comme l'a dit, à côté de moi, une jolie femme qui venait pour la première fois à l'Institut. En effet, la séance eût été un peu longue, si M. l'évêque d'Her-

mopolis ne l'avait raccourcie de tout ce qu'il y a ajouté. Son discours, simple et touchant comme les faits qu'il racontait, a provoqué fréquemment dans l'assemblée ces larmes de plaisir et ces sourires d'attendrissement qui sont l'hommage le plus flatteur et la plus pure des émotions. Le vénérable orateur a su habilement intercaler dans son récit le dialogue d'un curé de village avec une pauvre femme de sa paroisse, et la lecture de cette pièce, naïvement historique, a été plusieurs fois interrompue par des explosions de sensibilité.

Joseph Bécart, femme Jacquemin; Adèle Caillet, Marie Cartier, Marie-Barbe Ansement, vous n'étiez point là, vous ne deviez point y être; la charité aurait eu sa récompense sur la terre. Ah! du moins, puisse un écho fidèle vous rapporter les paroles de votre digne panégyriste! « Non, le prix qu'on vous décerne » n'est point un salaire, c'est un exemple; c'est la » publicité du bien qu'on veut opposer à la publicité » du mal. »

Et vous, riches de la terre, qui assistiez à ce triomphe modeste, que vos pleurs n'aient pas coulé comme une rosée stérile; vous avez trouvé du bonheur au récit des bonnes actions, jugez de celui que doit donner l'exercice même de la vertu. Vous avez vu comment de vieux serviteurs, de pauvres artisans ont su nourrir, pendant bien des années, du pain qui leur suffisait à peine, d'autres pauvres qui avaient connu l'opulence; vous avez vu comment ils ont partagé avec des malades la chambre, sans meubles, déjà trop petite pour leur famille; faites voir, à votre tour, que la main qui conduit un char ou dompte un fier coursier peut aussi relever un infirme; cherchez le

sou de l'aumône parmi l'or de vos fantaisies, et que du moins il y ait, pour l'hospitalité, presque autant de place dans vos palais que dans la mansarde d'une ouvrière ou dans l'échoppe d'un tisserand.

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

QUATRIÈME LIVRAISON

(Octobre 1823.)

POÉSIE

LE SUPPLICE DES SUICIDES

ODE.

(Imité du Dante.)

> Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi lethum
> Insontes peperere manu; lucemque perosi,
> Projecere animas.
>
> (VIRG., *En.*, liv. 6.)

Il est dans les enfers une forêt profonde,
En arbres désolés stérilement féconde :
Là, d'effroyables troncs, chargés d'informes nœuds,
De noirâtres rameaux, sans fruits et sans verdure,
De ces lieux horrible parure,
En dédale enlacés, peuplent le bois hideux.

Un jour livide y règne, et des pâles harpies,
A grands cris rassemblés, les bataillons impies,
Voltigent sans repos sur ces rameaux impurs :
De longs gémissemens et des voix lamentables
De ces forêts épouvantables
Percent la solitude et les dômes obscurs.

Là sont ceux qui, poussés par une noire envie,
Ont rejeté loin d'eux le fardeau de la vie;

Annales Romantiques de 1825 (texte identique). — Ce morceau ne se trouve pas dans les *Etudes poëtiques* et n'a pas été reproduit dans l'édition des *Œuvres complètes*, Paris, Didot, 1864, in-12.

L'âme (ainsi l'a voulu l'irrévocable arrêt!)
Qui fut contre elle-même et faible et furieuse,
Semence impure et désastreuse,
Est jetée au hasard à travers la forêt.

Elle y germe, et bientôt, ô comble de misère!
Emprunte pour souffrir une forme étrangère :
C'est un arbre couvert de lugubres rameaux,
Que déchirent sans fin les cruelles harpies,
Sombres émules des furies,
Qui, dans leur vol rapide, emportent ses lambeaux.

Les ombres, à jamais sous l'écorce captives,
Versent un sang impur, lèvent leurs voix plaintives.
La forêt retentit de sanglots et de pleurs,
Et le supplice affreux, qu'un dieu vengeur déploie,
Ainsi fraie une étrange voie
Aux cris désespérés qu'exhalent les douleurs.

O vengeance! ô décrets! Ces âmes criminelles,
Retrouvant, au grand jour, leurs dépouilles mortelles,
Iront subir l'arrêt du dernier jugement;
Mais du corps, dont par haine elle s'est délivrée,
Chaque âme à jamais séparée,
Expîra son forfait par ce grand châtiment.

Chacune doit traîner, ô pensée accablante!
Dans l'horrible forêt sa dépouille sanglante,
Et viendra la suspendre aux rameaux détestés;
Les corps seront rendus au tronc qui les réclame,
Eternels compagnons de l'âme,
Qui, dans un noir accès, les avait rejetés!

DE CHÊNEDOLLÉ.

EPITRE *

Puissiez-vous lire avec plaisir
Ces vers que, dans ma solitude,
Tracent sans art et sans étude
Le sentiment et le loisir!
Nos déserts simples et rustiques
N'offrent point les riches beautés
De ces campagnes magnifiques
Où brille un reflet des cités;
Point de ces maisons dont le faste
Etonnant les humbles guérets,
De la chaumière et du palais
Présente l'affligeant contraste;
Point de ces superbes jardins
Qui, dans leur enceinte inutile,
Usurpent sur les champs voisins
Un sol nécessaire et fertile.
L'ennui, ce fléau de la ville,
Ne nous verse point ses pavots.
Le temps qu'on emploie à propos
Marche toujours d'un pas agile.
Dans notre demeure tranquille,
Plus d'un amusement utile
Se mêle à nos joyeux travaux.

* Cette *Epître* inédite nous a été confiée par une personne à qui Mme Verdier avait donné une copie autographe de quelques-unes de ses poésies. Cette femme célèbre, que la mort a enlevée aux muses il y a dix ans, a laissé un poëme en quatre chants, intitulé : *Les Géorgiques languedociennes,* un autre poëme intitulé : *Armide,* et beaucoup de jolies pièces dont l'impression est vivement désirée par tous les amis des vers (M. F.).

Tantôt des fils de Polymnie
Nous lisons les doctes chansons;
Tantôt notre âme, plus hardie,
Ose demander des leçons
A la grave philosophie.
Des siècles passés quelquefois
Clio nous fait percer le voile;
Quelquefois encore à nos doigts
L'aiguille obéit sur la toile.
Un entretien rempli d'attraits
Souvent interrompt notre ouvrage;
L'amitié seule en fait les frais,
La raison et le badinage
Tour à tour y mêlent leurs traits;
Et quand la nuit étend ses voiles,
Quand l'or éclatant des étoiles
Etincelle en un ciel serein,
Tandis qu'en ce lieu tout sommeille,
Nous goûtons un repos divin,
Que ne troublent, jusqu'au matin,
Ni le souvenir de la veille,
Ni le souci du lendemain.

M^me^ VERDIER.

DOLORIDA*

Io amo mas a tu amor que a tu vida
(Prov. espagnol.)
J'aime mieux ton amour que ta vie.

Est-ce la Volupté qui, pour ses doux mystères,
Furtive, a rallumé ces rayons solitaires ?
La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
A l'air pur d'une nuit de l'ardente saison
S'ouvre sur le balcon la moresque fenêtre;
Une autre aurore ici dans l'ombre semble naître;
Car la lune, de loin, unit son feu d'argent
Au feu qui, suspendu, veille rose et changeant.

* Les Poëmes de M. de Vigny, *Héléna, la Prison*, etc., se vendent chez Pélicier, libraire, place du Palais-Royal, n° 243. L'édition est presque épuisée (M. F.).

Annales Romantiques, 1825. (Texte de la *Muse*.) — *Poëmes antiques et modernes...*, Paris, Urbain Canel, 1826, in-8°. Édition originale (*A*). — *Poëmes..., seconde édition, revue, corrigée et augmentée*, Paris, Gosselin, Canel, Levavasseur, 1829, in-8° (*B*). — *Poëmes..., troisième édition*, Paris, Gosselin, Canel, Levavasseur, 1829, in-8°. (Réimpression de la précédente, avec une préface nouvelle; texte identique.) — *Poëmes antiques et modernes... Œuvres complètes*, I, Paris, Delloye, Lecou, 1837, in-8°. Texte définitif (*D*).

2 *D* ces lampes — 4 *ABD* Aux souffles purs d'un soir — 6 *ABD* Une aurore imprévue à minuit — 7-8 *ABD* Quand la lune apparaît, quand ses gerbes d'argent | Font pâlir les lueurs du feu rose et changeant;

Les deux clartés à l'œil offrent partout leurs pièges,
Caressent mollement le velours bleu des sièges,
La soyeuse ottomane, où la sieste s'endort,
La pendule mobile entre deux vases d'or,
La madone d'argent, sous des roses cachée,
Et sur un lit d'azur une beauté couchée.

O jamais, dans Madrid, un noble cavalier
Ne put voir tant de grâce à plus d'art s'allier;
Jamais pour plus d'attraits, lorsque la nuit commence,
N'a frémi la guitare et langui la romance;
Jamais, dans nulle église, on ne vit plus beaux yeux
Des grains du chapelet se tourner vers les cieux;
Sur les mille degrés du vaste amphithéâtre,
On n'admira jamais plus belles mains d'albâtre,
Sous la mantille noire et ses paillettes d'or,
Applaudissant de loin l'adroit Torréador.

Laissant ses cheveux noirs flotter sur son épaule,
Comme ce long manteau qui tombe autour du saule,

9-10 *AB substituent six vers* (*correction supprimée en D*) :

Car sa flamme est auprès de celle de la terre
Ce qu'est l'amour céleste à l'amour adultère.
Comme un fleuve de lait lentement répandu,
Inondant le tapis dans la chambre étendu,
L'astre mystérieux présente à l'œil des pièges,
Il éclaire en montant le velours...

11 *ABD* où le livre est encor, — 16 *ABD* ne verra — 24 *ABD* Toréador — 25-26 *BD substituent dix vers* :

Mais ô vous, qu'en secret nulle œillade attentive
Dans ses rayons brillants ne chercha pour captive,
Jeune foule d'amants, Espagnols à l'œil noir,
Si, sous la perle et l'or, vous l'adoriez le soir,
Qui de vous ne voudrait, (dût la dague andalouse
Le frapper au retour de sa pointe jalouse)
Prosterner ses baisers sur ces pieds découverts,
Ce col, ce sein d'albâtre à l'air nocturne ouverts,
Et ces longs cheveux noirs tombant sur son épaule
Comme tombe à ses pieds le vêtement du saule?

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin,
Et le dernier rempart que, dans la nuit folâtre,
L'amour ose enlever d'une main idolâtre.
Ses bras nus à sa tête offrent un mol appui;
Mais ses yeux sont ouverts et bien du temps a fui
Depuis que sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.
Que fait-il donc celui que sa douleur attend ?
Sans doute il n'aime pas celui qu'elle aime tant.
A peine, chaque jour, l'épouse délaissée
Voit un baiser distrait sur sa lèvre empressée
Tomber seul, sans l'amour; son amour, cependant,
S'accroît par les dédains et souffre plus ardent.

Près d'un constant époux, peut-être, ô jeune femme !
Quelque infidèle espoir eût égaré ton âme ;
Car l'amour d'une femme est semblable à l'enfant,
Qui, las de ses jouets, les brise triomphant,
Foule d'un pied volage une rose immobile,
Et suit l'insecte ailé qui fuit sa main débile.

Trois heures cependant ont lentement sonné ;
La voix du temps est triste au cœur abandonné.
Chaque son a long-temps retenti dans ce vide.
Et la lampe luttait, et sa flamme livide
Décroissait inégale, et semblait un mourant
Qui sur la vie encor jette un regard errant.

27-30 *D substitue :*

Pourquoi Dolorida seule en ce grand palais
Où l'on n'entend, ce soir, ni le pied des valets,
Ni, dans la galerie et les corridors tristes,
Les enfantines voix des vives camériſtes ?

29 *AB* sa nuit — 34 *ABD* le compas — 35 *D* que toujours elle attend. — 49-50 *ABD* Ses coups y réveillaient la douleur de l'absence, | Et la lampe luttait; sa flamme sans puissance

Malheureuse ! à ses yeux tout se montre plus sombre,
Le crucifix penché semble agiter son ombre,
Un grand froid la saisit; mais les fortes douleurs
Ignorent les sanglots, les soupirs et les pleurs :
Elle reste immobile, et sous un air paisible,
Mord d'une dent jalouse une main insensible.

Que le silence est long ! mais on entend des pas;
La porte s'ouvre, il entre : elle ne tremble pas,
Elle ne tremble pas, à sa pâle figure,
Qui de quelque malheur semble traîner l'augure;
Elle voit sans effroi son jeune époux, si beau,
Marcher jusqu'à son lit comme on marche au tombeau.
Sous les plis du manteau se courbe sa faiblesse;
Même sa longue épée est un poids qui le blesse;
Tombé sur ses genoux, il parle à demi-voix :

— Je viens te dire adieu, je me meurs, tu le vois;
Dolorida, je meurs; une flamme inconnue,
Errante, est de mon sang jusqu'au cœur parvenue;
Mes pieds sont froids et lourds, mon œil est obscurci;
Je suis tombé trois fois en revenant ici.
Mais je voulais te voir, mais quand l'ardente fièvre,
Par des frissons brûlans a fait trembler ma lèvre,
J'ai dit : Je vais mourir; que la fin de mes jours
Lui fasse au moins savoir qu'absent j'aimais toujours.
Alors je suis parti, ne demandant qu'une heure,
Et qu'un peu de soutien pour trouver ta demeure.
Je me sens plus vivant à genoux devant toi.

— « Pourquoi mourir ici quand vous viviez sans moi ? »

— O cœur inexorable ! oui, tu fus offensée;
Mais écoute mon souffle et sens ma main glacée,
Viens toucher sur mon front cette froide sueur;
Du trépas dans mes yeux vois la terne lueur;

---

53 *ABD* A ses yeux fatigués tout

Donne, oh ! donne une main ! dis mon nom ! fais entendre
Quelque mot consolant, s'il ne peut être tendre.
Des jours qui m'étaient dus je n'ai pas la moitié;
Laisse en aller mon âme en rêvant ta pitié !
Hélas ! devant la mort montre un peu d'indulgence !

— « La mort n'est que la mort et n'est pas la vengeance. »

— O Dieu ! si jeune encor, tout son cœur endurci !
Qu'il t'a fallu souffrir pour devenir ainsi !
Tout mon crime est empreint au fond de ton langage,
Faible amie, et ta force horrible est mon ouvrage.
Mais viens, écoute moi, viens; je mérite et veux
Que ton âme apaisée entende mes aveux.
Je jure, et tu le vois, en expirant, ma bouche
Jure devant ce Christ qui domine ta couche,
(Et si par leur faiblesse ils n'étaient pas liés,
Je lèverais mes bras jusqu'au sang de ses pieds),
Je jure que jamais mon amour égarée
N'oublia loin de toi ton image adorée;
L'infidélité même était pleine de toi;
Je te voyais partout entre ma faute et moi;
Nul sourire enchanté ne me cachait tes larmes,
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes.
Séduit par ces plaisirs qui vivent peu de temps,
Je fus bien criminel, mais hélas ! j'ai vingt ans.

— « T'a-t-elle vu pâlir, ce soir, dans tes souffrances ? »

— J'ai vu son désespoir passer tes espérances.
Oui, sois heureuse, elle a sa part dans nos douleurs;
Quand j'ai crié ton nom, elle a versé des pleurs;

---

89 *A* (*seulement*) Hélas, avec la mort es-tu d'intelligence ? — 105-106 *ABD* Et sur un autre cœur, mon cœur rêvait tes charmes | Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes. — 107 *ABD* qui durent

Car je ne sais quel mal circule dans mes veines,
Mais je t'appelais seule avec des plaintes vaines.
J'ai cru d'abord mourir et n'avoir pas le temps
D'appeler ton pardon sur mes derniers instans.
Oh! parle, hâte-toi, pleure sur ton veuvage,
Pleure-moi!... Mais quel est ce blanchâtre breuvage,
Que tu bois à longs traits et d'un air insensé ?

— « Le reste du poison qu'hier je t'ai versé. »

Le Comte Alfred de VIGNY.

117-118 *ABD* Oh! parle; mon cœur fuit, quitte ce dur langage; | Qu'un regard... Mais

B *donne la date :* Écrit en 1823 dans les Pyrénées.

ADIEUX

Non, non, je n'irai pas, je ne te verrai pas;
Je n'irai pas offrir ma honte et ma tristesse
Aux regards méprisans d'une indigne maîtresse!
Mais je veux retrouver la trace de tes pas...
Je veux revoir l'espace où plongea ta pensée,
La ligne aux longs détours que ton char a tracée;
Deviner les aspects que tes yeux ont cherchés,
Et les sentiers de fleurs que tes pieds ont touchés;
Suivre l'oiseau rapide ou la nue incertaine
Qui va t'apercevoir dans sa course lointaine;
Demander quels rameaux de ces jeunes forêts
Ont versé sur ton front plus d'ombrage et de frais,
Et quel zéphir flatteur, d'une aile caressante,
Ouvrait sur ton chemin leur clairière naissante;
Sur quel lit de gazon ton corps s'est reposé;
Quel est l'endroit heureux que ton souffle a baisé,
Dont ton sein palpitant a pressé la pelouse;
Et quelle jeune nymphe, inquiète, jalouse,
En voyant ton image apparue en ces eaux,
Se retira confuse au milieu des roseaux.
Je veux vivre dans l'air qu'a respiré ta bouche,
Je veux toucher le vent et le jour qui te touche;
Pour la dernière fois je veux tromper mon cœur,
L'enivrer d'espérance, hélas! et de mensonges!
Caresser, sans y croire, un prestige vainqueur,
Ne me rien rappeler, rien, excepté mes songes!

Poésies diverses de Charles Nodier..., Paris, Delangle, 1827, in-12; 3e livre, *Mélanges*.

10 Qui peut — 19 en ses eaux

Et puis, — Tout est fini, jusqu'à ton souvenir!
Ton nom ne vivra plus. Jamais la renommée
Ne dira qu'on t'aimait et que l'on t'a nommée.
J'ai perdu le présent! tu perdras l'avenir!

CHARLES NODIER.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

LES
SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG
OU
ENTRETIENS
SUR LE GOUVERNEMENT TEMPOREL DE LA PROVIDENCE

Par M. le C^te^ Joseph DE MAISTRE*.

On nous pardonnera de consacrer quelques pages de la *Muse française* à rendre compte de l'ouvrage de M. de Maistre, quoique cet ouvrage n'ait déjà plus pour nous l'attrait, toujours si frivole, de la nouveauté. Le livre sur *le gouvernement temporel de la Providence* fut peut-être examiné trop superficiellement, lors de sa première apparition, et nous aurions souhaité qu'une plume plus habile que la nôtre eût pris soin, dans ce recueil, d'en faire ressortir les beautés; mais de pareils écrits ont le temps d'attendre des juges; les siècles eux-mêmes sont chargés de proclamer les hautes vérités qu'ils renferment, et,

* Paris, librairie grecque, latine et française, rue de Seine, n° 12 (M. F.).

semblables à la parole des anciens prophètes, ils ne reçoivent, pour ainsi dire, toute leur autorité que de l'avenir.

Il s'était rencontré parmi les nations païennes un philosophe d'un esprit éminemment observateur; ses ouvrages, devenus classiques en naissant, portent tous l'empreinte de sa profonde sagacité. La manière dont il a parlé de la politique des peuples et des rois, prouve assez fortement qu'il ne jugeait pas des évènemens de ce monde d'après de vaines spéculations ou d'incertaines théories; les grands hommes dont il nous retrace l'image, respirent et agissent dans ses écrits comme s'ils étaient encore en pleine possession de l'existence, et c'est peut-être l'unique fois que, grâce à une inconcevable magie de couleurs, on ait vu la muse de l'histoire évoquer du fond du passé autre chose que des ombres. On reconnaît facilement Plutarque à ce portrait, et certes ce n'est pas un pareil esprit qu'on accusera de rêverie et d'idéalisme. Voilà cependant le philosophe qui, seize cents ans avant M. de Maistre, s'occupait déjà des mêmes recherches et entrevoyait de loin les mêmes vérités. Le livre dans lequel certains critiques n'ont voulu voir que les rêves d'un illuminé, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont le développement des hautes questions que Plutarque a discutées dans son Traité *sur les retards de la justice divine dans la punition des coupables*.

Lorsque, dans un siècle si voisin de celui des Tibère et des Néron, le philosophe païen fit paraître son ouvrage, le goût des choses célestes s'était presque entièrement perdu parmi les peuples de Rome et de la Grèce; l'Olympe n'existait déjà plus pour eux, le

Calvaire n'existait point encore; la lumière du christianisme naissant ne faisait que rendre plus profonde cette nuit de l'idolâtrie où elle n'avait point encore pénétré. Placé entre les antiques erreurs d'une religion qui s'évanouissait et les vérités nouvelles d'un culte dont il repoussait le flambeau, le monde civilisé était arrivé à ce degré d'incertitude, de fatigue et de corruption, où le corps social a besoin de périr, pour revivre : d'effroyables superstitions, des expiations plus révoltantes que le crime, remplaçaient dans le cœur de l'homme les riants prestiges de la brillante mythologie; les feux sacrés de Vesta s'éteignaient au souffle de l'impure Emonide, et le sang du hideux taurobole ruisselait de toutes parts sur des fronts que les Grâces ne couronnaient plus de fleurs.

Plutarque sentit combien il était difficile de se faire écouter en parlant de religion dans de telles circonstances : il n'emprunta pas les ailes d'or de Platon, pour ravir les âmes dans un monde invisible auquel elles ne croyaient plus; il ne quitta pas les régions de l'expérience; il montra des intérêts terrestres à des regards qui ne se levaient plus vers le ciel; il montra les coupables, s'enveloppant à leur insu, de leurs œuvres, comme d'un indestructible réseau. Sa vie avait été consacrée à l'étude des actions des hommes; il en fit voir les résultats.

C'est à une époque non moins funeste pour les nations que le livre de M. de Maistre a été composé : ses méditations sur des évènemens à peu près semblables, l'ont conduit sans doute à envisager les desseins de la Providence sous le même point de vue. Ce que Plutarque n'avait fait que pressentir, il l'explique; il nous donne tout ce que la sagesse de l'anti-

quité profane nous avait promis. L'homme et l'Eternel, le libre arbitre et la puissance divine, les afflictions célestes du juste et les joies trompeuses du méchant, toutes ces grandes énigmes de la destinée humaine, qui remplissent quelquefois notre âme de tant de doutes et de terreurs, deviennent tour à tour l'objet de ses lumineuses discussions. C'est au bruit des trônes qui s'écroulent autour de lui*; c'est au moment où la société, prête à se dissoudre, semble appeler une nouvelle invasion de barbares, que sa voix prophétique annonce le triomphe de la cause des rois, et que du conflit de tant de politiques opposées et passagères, il voit renaître au sein de l'avenir cette politique éternelle sans laquelle rien ne saurait subsister, pas même l'anarchie. Il cite les faits contemporains en témoignage de ses doctrines : ainsi que le Dante et son guide dans les régions infernales, il voyage de cercle en cercle dans notre épouvantable révolution; mais il ne s'est pas séparé de l'espérance, il place le véritable sort des victimes hors de la puissance des bourreaux, il console avec des larmes, il rassure avec des infortunes, il épouvante avec des prospérités; et qu'on ne s'y trompe pas, c'est surtout durant ces grandes commotions sociales que les profonds secrets de la justice divine nous sont révélés, comme, pendant les heures d'un tremblement de terre, se montre quelquefois à nos regards la lumière souterraine des volcans.

M. de Maistre nous semble répondre victorieusement à toutes les objections qui ont été faites contre

* Les Considérations sur la France furent publiées en 1796, et déjà M. de Maistre jetait les premiers fondemens de l'ouvrage que nous annonçons (M. F.).

la Providence, dans l'influence qu'elle exerce sur les choses d'ici-bas; il ne laisse point aux coupables l'asile du bonheur temporel, et il fait voir de toutes parts, dans son livre, cette main qui renverse les projets des méchans, et qui punit sous le ciel les trames secrètes. Le flambeau dont il s'éclaire ne l'égare jamais dans ses recherches, parce qu'il lui montre à nu le cœur de l'homme, hors duquel tout est mensonge dans notre destinée. « Je ne puis m'empêcher, nous » dit-il dans l'un de ses plus éloquens chapitres, je » ne puis m'empêcher de songer au sort d'une jeune » fille devenue célèbre parmi les personnes bienfaisantes qui se font un devoir sacré de chercher le » malheur pour le secourir. Elle a dix-huit ans; il y » en a cinq qu'elle est tourmentée par un horrible » cancer qui lui ronge la tête. Déjà les yeux et le nez » ont disparu, et le mal s'avance sur ses chairs virginales, comme un incendie qui dévore un palais. » En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété » tendre et presque céleste la détache entièrement de » la terre, et semble la rendre inaccessible ou indifférente à la douleur. Elle ne dit pas comme le fastueux stoïcien : *O douleur! tu as beau faire, tu ne » me feras jamais convenir que tu sois un mal.* Elle » fait mieux; elle n'en parle pas. Il n'est sorti de sa » bouche que des paroles d'amour, de soumission et » de reconnaissance. L'inaltérable résignation de » cette fille est devenue une espèce de spectacle; et » comme, dans les premiers siècles du christianisme, » on se rendait au cirque par simple curiosité pour y » voir Blandine, Agathe, Perpétue, livrées aux lions » ou aux taureaux sauvages, et que plus d'un spectateur s'en retourna tout surpris d'être chrétien,

» des curieux viennent aussi dans cette bruyante cité
» contempler la jeune fille livrée au cancer. Comme
» elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle
» sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de
» meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait
» une compassion particulière sur ses longues et
» cruelles insomnies : *Je ne suis pas*, dit-elle, *aussi*
» *malheureuse que vous le croyez; Dieu me fait la*
» *grâce de ne penser qu'à lui.* Et lorsqu'un homme
» de bien que vous connaissez, M. le sénateur, lui dit
» un jour : *Quelle est la première grâce que vous*
» *demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous*
» *serez devant lui?* Elle répondit avec une naïveté
» angélique : *Je lui demanderai que mes bienfai-*
» *teurs puissent l'aimer autant que je l'aime.* »

Nous espérons que nos lecteurs partageront l'émotion que ce touchant récit nous a fait éprouver. Ah! qu'il faut d'innocence et de vertus pour être trouvé digne de subir sur la terre de semblables épreuves! Elles sont, n'en doutons pas, l'accomplissement de quelque grand mystère moral; et tandis que les tourmens envoyés au coupable révèlent, par leur amertume, leurs noires agitations, la nature du crime qu'ils sont destinés à expier, cette pauvre jeune fille, sûre de son âme, ne permet pas à ses dévorantes douleurs d'interrompre par un seul murmure le cantique d'actions de grâces, et ne montre à nos yeux remplis de larmes qu'un front calme, une joie douce, et des plaies toutes rayonnantes de la gloire du martyre.

Les souffrances non méritées, qui sont un gage de salut pour les individus, le deviennent aussi pour les empires; « et lorsque deux partis se heurtent dans une

» révolution, dit plus loin M. de Maistre, si l'on voit » tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut » gager que ce parti finira par l'emporter, malgré » toutes les apparences contraires. » L'explication de ce phénomène religieux tient à tout ce qu'il y a de plus divin dans la doctrine du sacrifice, et l'on ne peut nier que, sur ce point, l'expérience historique ne soit d'accord avec la théorie. L'auteur appuie son assertion de quelques exemples; et si nous ne craignions pas de réveiller de trop récentes douleurs, si le deuil d'une illustre princesse ne venait nous avertir qu'*elle ne veut pas être consolée, parce qu'il n'est plus*, nous montrerions, à notre tour, les destinées d'un grand royaume subitement raffermies par le coup funeste qui semblait devoir les détruire; nous montrerions la main de la Providence, tenant cachés dans le sein d'une faible femme, les restes miraculeux d'un sang dont on voulait tarir la source; les voiles d'une fausse politique déchirés, comme autrefois ceux du temple, au premier bruit de l'exécrable forfait; l'esprit révolutionnaire terrassé, parce qu'il venait de se trahir; toutes les espérances se ralliant autour du même berceau; toutes les gloires sous le même étendard, et l'auguste frère de la victime livrant sous les murs de Cadix, à nos guerriers, la seule palme qui fût échappée à leurs anciens triomphes.

Autant l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* attendrit et fortifie à la fois nos cœurs en racontant les souffrances du juste, autant son éloquence devient foudroyante et terrible lorsqu'il décrit celles du méchant; ici la divinité se retire, et l'on sent, à je ne sais quel effroi dont on est soudainement saisi,

qu'une âme a été livrée au feu intérieur, et que les tourmens et le crime viennent d'être réunis dans une effroyable alliance. Il est impossible de n'être pas convaincu, après cette lecture, que la Providence réserve, même dans ce monde, d'affreux châtimens aux coupables, et que *si l'on avait des observations morales comme on a des observations météorologiques, si des observateurs infatigables portaient un œil pénétrant sur les histoires particulières, on verrait que les envahissemens de l'orgueil, les violations de la foi jurée, les vengeances exercées ou les biens mal acquis, sont autant d'anathèmes dont l'accomplissement est inévitable sur les individus et sur les familles.* Peut-être M. de Maistre a-t-il deviné sur quel terrain il convient aujourd'hui de se placer pour combattre avec plus d'avantage les raisonnemens des impies. Pourquoi les menacer de ce qu'ils ne comprennent pas? pourquoi s'adresser seulement au sens qui leur manque? La dialectique de ce grand écrivain nous semble devoir produire de meilleurs effets; c'est l'alphabet en relief dont on se sert pour apprendre à lire aux aveugles. La fable raconte qu'on enlevait Antée de la terre pour en triompher; il faut y laisser l'incrédule, et puisque ses yeux malades ne seraient que blessés par l'éclat de la lumière divine, il faut lui faire toucher la vérité dans ses ténèbres, et lui montrer jusque dans les jeux inconstans de cette fortune qu'il idolâtre, une révélation des justices immuables de l'éternité.

Nous ne nous dissimulons pas que les éloges que nous venons de donner à l'ouvrage de M. de Maistre trouveront plus d'un contradicteur : il est des hommes qui préfèrent la *Philosophie de la nature*

aux écrits même de Fénelon, car on choisit ses livres comme ses amis. Helvétius ne voulait voir dans la pensée humaine que de la sensation transformée; Diderot demandait qu'on ourdît les entrailles des prêtres pour en étrangler tous les rois; et lorsqu'avec de pareilles opinions on veut créer un gouvernement pour les peuples, ce n'est certainement pas celui de la Providence. Le dix-huitième siècle a cherché à déraciner du fond de notre âme toutes les antiques croyances, parce qu'il s'est imaginé qu'il n'y avait de merveilleux que dans l'obscurité, et qu'il voulait s'appeler *le siècle des lumières;* il a inventé des maximes pour en armer ses passions; il a introduit dans les états un principe de mort, en exilant du corps social le souffle divin qui l'anime; avide de tout analyser, sans prévoir que c'était s'exposer à tout détruire, *il n'a recueilli dans son creuset dévorateur que de la poussière de sentimens et d'idées* *, et le flambeau de sa philosophie ressemble quelquefois à ces torches qui éclairaient les fêtes nocturnes de Néron, et dont chacune renfermait et brûlait un homme vivant.

ALEXANDRE SOUMET.

* Cette phrase n'appartient pas à l'auteur de l'article; elle a été empruntée à M. Ancillon dans ses nouveaux mélanges de philosophie et de littérature (M. F., *Errata*).

LA MORT DE SOCRATE

POËME

Par A. DE LAMARTINE

Avec cette épigraphe : *La vérité, c'est Dieu.*

NOUVELLES MÉDITATIONS POÉTIQUES

Par le même *.

La *Mort de Socrate* est une *Méditation poétique* ajoutée à ces premières compositions qui nous révélèrent, il y a quelques années, un poëte riche d'images, de pensées, de coloris; mais paresseux, peut-être, à développer cette grande faculté qui crée, et qui est une des parties les plus spéciales du génie.

Tout ouvrage doit avoir pour base l'unité de l'ensemble. La grâce de l'exécution, l'éclat des détails ne suffisent pas : M. de Lamartine ne l'ignore point. On a tant proclamé ces antiques doctrines, on a redit tant de fois que le poëte devait, d'un premier élan, se placer au centre de son sujet, arrêter un regard sublime sur toutes les parties qui le composent, et les enfermer ensuite dans un cadre, tracé avec profondeur. Qui ignore ces solides et bons principes? Mais d'un autre côté, pourquoi un écrivain se résignerait-il

* Chez Urbain Canel, rue Hautefeuille (M. F.).

aux labeurs de l'invention ? Pourquoi s'efforcerait-il de chercher dans le sujet qu'il traite les rapports les plus frappans, les points de vue les plus élevés et les plus étendus ? Pourquoi se fatiguerait-il à choisir ses tableaux, à combiner l'effet d'un harmonieux ensemble, si, moins sévères, les lecteurs ne demandent que d'heureux détails et pardonnent à l'incohérence du plan en faveur de quelques saillies éclatantes, de traits semés, de brillans coups de pinceau ?

Qu'on excuse toutefois mes reproches *didactiques*. C'est le devoir de la critique de rappeler sans cesse les règles de l'art : elle le doit, surtout lorsqu'il s'agit d'un talent supérieur, parce que son exemple entraîne, parce que ses erreurs sont séduisantes, et ses défauts quelquefois éblouissans.

La muse qui n'invente pas, renonce à l'un de ses grands priviléges; elle oublie une partie de sa mission dès qu'elle ne veut pas imprimer à ce qu'elle touche un caractère de création. Or, je le répète, le nouvel ouvrage de M. de Lamartine me semble défectueux à cet égard ; on ne s'aperçoit pas qu'il ait songé à disposer savamment sa matière, à la présenter dans un cadre heureusement inventé; ses accords ressemblent trop à ceux que le vent arrache en passant à une lyre suspendue ; mais aussi, par intervalles, combien ne résonnent-ils pas sublimes et mélodieux !

Le poëme s'ouvre au moment où le vaisseau nommé *Théorie* montre sa voile funèbre au port du Pyrée. C'est le dernier jour de Socrate : la foule se presse, curieuse et insultante, autour des portiques de l'auguste prison, où le sage converse pour la dernière fois avec ses amis et ses disciples.

Symmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort!
Et le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu? »
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars cachant son beau visage,
Plus près du lit funèbre, aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés vers l'ami qu'il *adore*,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore!

Ce dernier vers est charmant, et le tableau tout entier, aussi beau que le chef-d'œuvre de David, est d'un ravissant effet.

La description de la coupe funèbre, description qu'on pourrait, sans inconvénient, appeler l'épisode de Psyché, est, à quelques taches près, pleine de grâce et de fraîcheur. Il y a là une intention profondément dramatique et toutefois restée sans résultat, parce que le contraste est indiqué à peine. Si M. de Lamartine eût peint de couleurs plus sombres les suprêmes instans du philosophe, son front où va s'éteindre la pensée immortelle, ses cheveux flottans sur les bords du cratère, son sourire vague qui dit un doux adieu à la terre et salue le ciel, les disciples courbés sous un silencieux désespoir, la femme, enfin, les enfans de Socrate heurtant à la lourde porte que referme à regret l'esclave des *Onze*, ému lui-même d'une pitié furtive et inconnue; alors il y aurait eu

plus de charme et d'art à passer de ces sombres tableaux à la pure et céleste allégorie de Psyché; car les grandes oppositions dans la nature voilent des rapports intimes que le poëte doit découvrir. Cependant ce morceau est, malgré sa longueur, un des plus beaux de l'ouvrage.

Un autre fragment que je recommande à mes lecteurs, c'est le dialogue entre le *maître* et *Cébès* sur l'immortalité de l'âme. On a rarement revêtu avec tant de bonheur les idées abstraites de vives et douces images; jamais peut-être les pensées de la muse ne furent plus profondes; jamais la philosophie humaine n'a parlé une langue plus brillante, plus harmonieuse. Et néanmoins l'imagination du poëte s'est plus élevée encore lorsqu'il s'est élancé de la philosophie à la religion, lorsqu'il a placé dans la bouche expirante de Socrate un hymne au *Verbe éternel,* au soleil moral dont le sage entrevoit au loin la lumière. On dirait qu'il fait résonner au plus haut du ciel la harpe d'or de quelque prophète.

Transcrivons ces beaux vers :

. . . . . .

Myrto, Platon, Cébès, amis, si vous saviez!...
Oracles, taisez-vous! tombez, voix du portique!
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique!
Nuages colorés d'une fausse clarté,
Évanouissez-vous devant la vérité!
D'un hymen ineffable elle est prête d'éclore;

. . . . . .

Et ses rayons divins, qui partent des déserts,
D'un éclat immortel rempliront l'univers!
Et vous, ombres de Dieu, qui nous voilez sa face!
Fantômes imposteurs qu'on implore à sa place!

Dieux de chair et de sang! *dieux vivans!* dieux mortels!
Vices déifiés sur d'immondes autels,
Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'invoquent impunis le vol et l'adultère;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air!
Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Tombant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore, et qui n'a point d'autel!...

Voilà des chants, voilà de la poésie! Une observation pourtant : *Dieux vivans* est une expression que je crois impropre à désigner les idoles des Grecs, puisqu'elle est consacrée, au contraire, pour parler du Dieu d'Israël et des chrétiens. Rien du reste ne ternit l'éclat de ce style, et la totalité du morceau est vraiment admirable.

Cependant ce poëme n'est point toujours écrit avec la même pureté et la même correction. Bien que plus recommandable par le mérite des détails que par celui de l'ensemble, il présente aussi, sous le rapport du style, un grand nombre de fautes inexcusables qu'il était facile d'éviter.

Que M. de Lamartine veuille bien me pardonner cette minutieuse remarque; il est assez grand pour se passer d'éloges faux et outrés. Pourquoi de mensongères palmes sur une lyre consacrée à la *vérité* seule? On peut accuser la faiblesse de ses plans, la négligence de ses rimes, la monotonie des images, on peut enfin ne pas voir là un poëme; mais du moins on y rencontre un poëte, et cela dans toute l'énergie et la beauté de ce mot.

Mon dessein n'est pas d'examiner chacune des

Nouvelles Méditations poétiques. Quand un ouvrage de M. de Lamartine a paru depuis quelques jours, il est, je crois, inutile de dire ce qu'il contient. Toutes les âmes rêveuses, tous les esprits méditatifs aimeront à se délasser avec ces chants si nouveaux, où retentit une voix pleine de tristesse et de consolation. Quelques pièces de ce recueil cependant ne portent pas le même caractère d'inspiration religieuse, et, je le dis à regret, M. de Lamartine a voulu ne plus encourir le reproche d'uniformité et de monotonie. Mais être différent de soi-même ce n'est pas varier son talent; la bigarrure des couleurs est bien loin de cette diversité qui produit des images toujours changeantes, rien qu'en renouvelant la même idée fondamentale sous des nuances nouvelles. Lorsqu'on parle des hauteurs où s'est élancé M. de Lamartine, on ne doit point sacrifier l'unité d'une pensée profonde et sainte à la coquetterie du talent, à ce frivole plaisir de montrer qu'on peut déployer toutes les grâces et obtenir tous les succès. Il faut, au contraire, pour frapper tous ses ouvrages d'un même sceau, étouffer cette inquiétude passagère, qui quelquefois invite l'âme à quitter les hautes régions de l'intelligence, pour descendre dans un monde où les passions se décorent en riant d'un charme magique, où la muse échange sa chaste nudité contre les légères parures de l'esprit. Horace, je le sais, varie à chaque instant ses accords; la souplesse de son talent s'exerce sur les sujets les plus divers, tous les tons sont naturels à sa lyre; Horace pouvait chanter ainsi avec sa philosophie mobile et la foule toujours incomplète de ses dieux. Mais nous, nous devons abandonner ses traces sous ce rapport, parce que le Dieu qui nous inspire est un et éternel.

La première méditation me paraît une des meilleures pièces de ce recueil : le poëte y révèle au monde les joies et les souffrances ineffables que nous apporte l'esprit de Dieu lorsque ce souffle descend sur nous, et fait retentir notre cœur comme une harpe sacrée; la lutte de la muse avec son élu est souvent terrible, et M. de Lamartine l'exprime tout entière sous la vive image du combat de Jacob avec l'ange. C'est là que se trouvent ces strophes admirables :

. . . . . .

Toujours rebelle à nos souhaits,
L'esprit ne souffle qu'à son heure,
Et ne se repose jamais !
Préparons-lui des lèvres pures,
Un œil chaste, un front sans souillures,
Comme, aux approches du saint lieu,
Des enfans, des vierges voilées,
Jonchent de roses effeuillées
La route où va passer un Dieu !

Fuyant des bords qui l'ont vu naître,
De Jéthro l'antique berger
Un jour devant lui vit paraître
Un mystérieux étranger :
Dans l'ombre, ses larges prunelles
Lançaient de pâles étincelles,
Ses pas ébranlaient le vallon;
Le courroux gonflait sa poitrine,
Et le souffle de sa narine
Résonnait comme l'aquilon !

La peinture de la lutte entre les deux formidables athlètes, remplit d'images véhémentes, de métaphores pittoresques, d'expressions audacieuses, trois strophes,

dont la dernière se termine par ces vers si beaux et si frappans :

Enfin, depuis les heures sombres
Où le soir lutte avec les ombres,
Tantôt vaincu, tantôt vainqueur,
Contre ce rival qu'il ignore
Il combattit jusqu'à l'aurore...
Et c'était l'esprit du Seigneur !

La muse de M. de Lamartine réussit mieux, ce nous semble, dans le genre lyrique que dans aucun autre. Là son style audacieux et un peu vagabond se trouve naturellement moins gêné ; là sa pensée peut se passer de ces transitions languissantes qu'un art savant peut seul ménager ; là enfin les expressions brusques et hasardées se trouvent quelquefois à leur place et souvent même sont des beautés. L'imagination de M. de Lamartine brille dans ce nouveau recueil avec plus d'éclat que dans la *Mort de Socrate* et peut-être y rencontre-t-on de temps à autre des pages plus originales que dans les premières *Méditations*. Mais il y a semé en foule les défauts, il n'a pas craint d'admettre les plus déplorables innovations, enfin il ne s'est effrayé d'aucune des inspirations, quelquefois singulières, qui sont venues le séduire, et qu'un peu de respect pour son propre talent aurait dû lui faire rejeter.

Il n'est pourtant pas une de ces pièces dont je ne voulusse détacher quelque nouvelle preuve du génie poétique de M. de Lamartine. L'ode sur *Bonaparte* est connue de tout le monde. Il était difficile de juger avec de sévères égards cet homme mystérieux, irrésistible, qui se fit un jouet du monde comme il était

lui-même le jouet des faveurs du sort; cet homme qui, après avoir parcouru la terre de trône en trône, sentit un jour que la main divine s'était retirée de lui et qu'il fallait finir vulgairement son existence, comme il l'avait commencée. On dirait que M. de Lamartine a pris pour texte de son ode cette profonde pensée de Balzac : « Il y a des âmes qui sont d'un » ordre supérieur, qui naissent maîtresses et souve- » raines des autres âmes, qui viennent renouveler le » monde et changer la face de leur siècle. Un âge » n'est souvent remarquable que par un homme, et » il y a quelquefois un homme si regardé dans le » monde, qu'il se peut dire l'objet et la fin des autres » hommes. »

En général, la poésie de M. de Lamartine est pleine de la plus délicieuse rêverie : on ne peut l'entendre sans attendrissement et même sans larmes. Nul poëte n'a su mieux exprimer cette étrange inquiétude, cette rêveuse souffrance qui pèse sur certains hommes dans les âges de décadence ou de transition. Le vulgaire alors peut bien continuer de vivre comme on a toujours vécu; mais les âmes d'élite se dégoûtent de toutes choses matérielles sitôt qu'elles descendent de l'idéal; je ne sais quelle prévoyante terreur les saisit. La gloire même, ce doux prix de la vertu, leur semble un mal parce qu'elle leur vient des hommes, et elles s'élancent dans le sein de Dieu avec une vague tristesse, un brûlant amour, et des espérances infinies.

Un grand nombre des pièces qui composent ce recueil portent ce caractère. Je ne puis rien en citer ni même en faire ici l'énumération. Je me hâte d'en venir à la plus importante de toutes, intitulée *Les Préludes*. C'est un cadre où M. de Lamartine a enfermé

des odes et des élégies sur les sujets les plus variés : le style s'élève jusqu'à la bouillante audace du dithyrambe pour descendre à la mollesse élégante des compositions bucoliques. Je pourrais extraire des *Préludes* plusieurs fragmens étincelans de verve et de poésie; je pourrais aussi citer des vers bizarres, des phrases incorrectes, des fautes de langage, des rimes ou absolument fausses ou hypocrites, si j'ose ainsi parler; mais tout cela nous ramènerait aux règles de l'art, aux dissertations, aux redites et à l'ennui. J'aime mieux laisser là ma plume pour reprendre le livre du poëte, pour m'enivrer encore de ses vers. J'aime mieux relire cette ode inspirée où le *Poëte mourant* mêle tant d'enthousiasme à ses pleurs et tant de tristesse à ses chants; cette élégie romaine, où la muse parle de liberté comme en parlaient les Cincinnatus et les Caton, comme nous-mêmes peut-être nous en parlerons tous un jour; j'aime mieux écouter cette ode à Jéhovah, qui s'élance tout inspirée des hauts lieux. Voilà de ces chants qui viennent à l'oreille des hommes révéler la céleste harmonie du chœur des séraphins.

En disant ce que je pense de la *Mort de Socrate,* je me suis vu obligé plus d'une fois de m'armer d'une sévère justice et de ne louer qu'avec restriction. Les *Nouvelles Méditations* ne pouvaient être jugées de même. Ici la profondeur de conception n'est pas toujours aussi rigoureusement nécessaire. De quelque manière qu'une ode, une élégie, une épître soit composée, nous en saisissons facilement l'ensemble, si nous ne l'approuvons pas toujours; et un blâme sévère ne peut guère tomber que sur les détails. Or, ces *Méditations* offrent dans les détails, à côté de beau-

coup d'imperfections, un grand nombre de ravissantes beautés, et le calcul des fautes est, je crois, un calcul trop négatif pour qu'il soit bon.

HOLMONDURAND [DURANGEL].

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

AU SECOND THÉATRE FRANÇAIS

DU FRÈRE ET LA SŒUR,

OU

LE PROTECTEUR NATUREL,

Drame en quatre actes et en prose,

Par M. MERVILLE.

Une aventure dont Beaumarchais fut le héros, et qu'il a racontée dans ses *Mémoires* avec tout l'esprit et toute l'éloquente forfanterie qu'on lui connaît, a fourni à M. Merville le sujet de ce drame. Ce choix me semble malheureux : souvent telle narration pleine d'intérêt et de pathétique, qui nous a émus profondément, ne nous présente plus, transportée sur la scène, que des situations fausses ou équivoques; les inconvenances que le charme et l'entraînement du récit avait dérobées à nos regards, viennent les frapper inévitablement au théâtre. Lecteurs, nous avons été attendris; spectateurs, nous restons froids et insensibles, et l'auteur dramatique, malgré les puissans ressorts qu'il a ordinairement à sa disposition, est vaincu par le romancier, tant les yeux sont plus clairvoyans et plus difficiles que l'imagination! Goëthe, avec tout son génie, n'a pu faire du *Clavijo* de Beaumarchais qu'un mauvais mélodrame, où brillent, par intervalles, quelques beautés du premier

ordre. L'auteur *du Frère et la Sœur* est resté au-dessous du poëte allemand, qui du moins n'a pas craint d'aborder franchement son sujet.

Après la cérémonie des fiançailles, célébrée avec une grande solennité, une jeune fille vertueuse est abandonnée par son amant, jeune homme faible et ambitieux, séduit par les mauvais conseils d'un vil intrigant. Un frère arrive de cinq cents lieues pour venger sa sœur, défier celui qui l'a indignement offensée ou le forcer à signer une déclaration par laquelle il reconnaît sa faute et proclame l'innocence de la jeune fille. L'amant touché de honte et de repentir offre de réparer tous ses torts en épousant sa maîtresse. « Non, répond le frère inflexible et qui a une manière toute particulière de *protéger*, non, monsieur; *la déclaration!* » L'amant se résigne, et, en présence de tous ses gens, il signe cette déclaration si humiliante et si honorable à la fois. Quand ce grand sacrifice est fait, il supplie de nouveau le frère d'intercéder pour lui auprès de sa sœur. Le frère, un peu radouci, ne dit ni oui ni non. Mais l'amant court bientôt se jeter lui-même aux pieds de sa maîtresse; elle pardonne, comme on s'y attend bien; on déchire la fameuse et très inutile déclaration, et, selon l'usage, les deux amans se marient, malgré les efforts de l'intrigant qui, après la réconciliation, emploie méchamment un acte tout entier à les brouiller de nouveau. Nous ne nous arrêterons point à faire une analyse plus sérieuse de ce drame obscur et mal conçu, et nous préférons renvoyer nos lecteurs aux *Mémoires* de Beaumarchais. Cependant il est juste de reconnaître dans la pièce de M. Merville deux ou trois beaux mouvemens de scène qui produisent de l'effet,

et son dialogue, quoique rempli d'incorrections, a quelquefois de la force et de l'énergie. Si l'auteur avait su renfermer dans le troisième acte la péripétie qui remplit si mal le quatrième; s'il eût retardé avec adresse et d'une manière imprévue son dénouement, au lieu de faire gauchement un pas rétrograde quand tout est accompli; je ne doute pas que malgré le vice inhérent au sujet, son drame n'eût obtenu un plein succès. Heureusement l'auteur de la *Famille Glinet* est homme à prendre sa revanche, et nous espérons bien qu'il trouvera dorénavant le sujet de ses pièces plutôt en observant les vices et les ridicules de notre siècle, qu'en fouillant dans les *Mémoires* du siècle dernier. Nous espérons aussi que le second Théâtre-Français nous offrira bientôt l'occasion d'être moins sévères. La mise en scène de quelques beaux ouvrages et de plusieurs autres fort remarquables, honore infiniment l'administration actuelle de l'Odéon; puisqu'elle est prête à finir et qu'elle n'a plus que quelques mois de règne, elle doit avoir à cœur d'ajouter à tous nos regrets.

A. S. SAINT-VALRY.

MŒURS

UN SAMEDI AU LOUVRE

Septembre 1823.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE

Impatiens et amoureux de toutes les gloires, les Français aujourd'hui s'enorgueillissent à la fois des triomphes de notre industrie et des succès de nos armes; ils assiègent le temple des arts comme une ville d'Espagne, et finissent, malgré les obstacles, par entrer au Louvre et à Cadix.

C'est au Louvre que la France étale ses richesses, les produits remarquables de ses manufactures et les découvertes de son génie. On aime un hommage qui honore les arts utiles et qui donne au commerce un droit d'asile et d'hospitalité dans le palais des rois.

Les chefs-d'œuvre, les merveilles de notre industrie sont exposées tous les jours à l'admiration publique : le samedi est excepté; c'est le beau jour, le jour des privilèges; il faut une carte particulière pour entrer, et tandis qu'on examinait la mienne, un membre de l'Institut se présente, montre sa médaille et passe. J'enviai, je l'avoue, cette médaille qui ouvre toutes les portes; j'oubliai peut-être un moment qu'on entre avec elle dans les tribunes de l'Institut.

La foule du jour réservé est aussi nombreuse que la foule de la veille; seulement, elle est plus brillante et moins attentive. C'est en vain que nos Alpes et nos Pyrénées nous envoient les trésors de leurs carrières; on glisse à côté de ces marbres polis, on franchit légèrement l'obstacle que présente une pompe, un moulin, la charpente élevée d'un monument d'architecture, et, fuyant toutes ces machines, on rencontre enfin une barrière, un objet digne d'admiration... une écharpe de cachemire!

Une jeune femme sourit à ces tissus précieux; un élégant admire une cravate élastique et semble rajeunir à la vue d'un faux toupet. Chacun s'arrête devant les objets de son choix : S. A. R. Monsieur s'est arrêté devant des armes.

Une lumière nouvelle et qui semble produite par les reflets du prisme, nous attire dans une salle voisine. On croirait qu'une baguette magique a transformé tout à coup une croisée du Louvre en une fenêtre du quinzième siècle. Les vitraux émaillés de diverses couleurs et dessinés en losange, projettent sur tous les objets cette clarté mystérieuse et changeante dont s'éclairaient il y a trois cents ans nos châteaux, dont s'éclairent aujourd'hui nos chapelles. L'invention, née d'hier, évoque autour de nous les souvenirs de l'ancienne France; on cherche sur les murs les tapisseries de la reine Berthe, et les ombres des anciens chevaliers semblent revenir au jour pour admirer tant de prodiges. Une simple toile de Jouy, attachée avec quatre épingles, a enfanté toutes ces illusions. Les yeux se refusent à le croire, la main s'approche de ces vitraux menteurs : on craint de les casser, on les déchire.

Plus loin vous remarquez des lithographies ou plutôt des dessins, car la lithographie est le dessin lui-même. On y trouve la main, le crayon, la pensée de l'auteur : ce n'est point une fidèle copie; c'est pour nos regards l'écho du modèle, c'est un miroir qui réfléchit et multiplie l'original.

La gravure a plus de force et de précision, la lithographie plus d'idéalité et plus de charme; elle peint la vapeur du ciel, l'écume de l'eau, les images fantastiques du soir. Ces objets ont du mouvement, ils semblent fuir, et on se hâte de les regarder de peur que le trait ne s'évapore. On dirait la légèreté de ces jardins qu'un enfant a tracés sur le sable, ou quelque chose qui de nos jours est plus mobile encore, la légèreté de bien des sermens. Félicitons cet art qui, dès son enfance, a fait de si grands pas et laisse loin derrière lui ses premiers essais. Félicitons-nous surtout de le voir s'élever à des compositions pures et régulières. La lithographie du Louvre nous a vengés de la lithographie du boulevard qui, sans talent comme sans pudeur, nous montre de grossières esquisses ou représente les têtes de ceux qui ont fait couper celles de nos pères.

L'introduction en France de la lumière du gaz a excité le zèle et le talent de nos artistes; l'exposition nous offre, sous les formes les plus variées, des lampes, des candélabres, des lustres de toute espèce.

Ces objets sont destinés à propager une flamme de la même nature que celle des éclairs. Des mains habiles ont doré, sculpté le danger, et, comme les anciens, caché la mort sous les images les plus gracieuses. On a ingénieusement multiplié le moyen de porter partout la lumière et l'épouvante. Des veines

de feu circulent dans Paris; on ne peut faire un pas sans trouver les émotions du champ de bataille, et dans un boudoir, entre le gaz allumé et une jeune femme, on ignore si on aura la tête *cassée* ou *tournée*.

Que l'Académie des sciences élève la voix, et que son autorité rassure les plus timides. Qui oserait avoir une crainte si les savans n'ont pas peur?

Je rencontrai là un savant sans le chercher. Il m'a prouvé qu'il savait le grec en parlant le français, et j'ai eu pour lui la plus profonde vénération lorsque je l'ai entendu prononcer couramment toutes les syllabes des mots techniques, de ces mots que je ne prononce jamais de peur de me tromper, de peur de confondre ensemble tous les élémens et toutes les sciences. J'ai écouté bien attentivement, et j'ai appris que ce gaz, dont la lumière est si blanche, si brillante, provenait des matières les plus abjectes. N'est-ce pas à peu près ainsi que l'homme matériel et grossier se transforme et s'épure, s'il est touché, s'il est enflammé en passant par une étincelle du flambeau de l'amour ou du génie?

C'était la réunion de nos plus jolies femmes; cependant j'ai cru voir dans une glace à vendre une bouche nouvellement achetée. La personne à qui elle appartenait aperçut, dans l'étalage d'un parfumeur, une toilette garnie et des rangs de perles qui n'étaient pas celles d'un collier. S'approchant naturellement de tous ces artifices, elle allait choisir, lorsque sa main s'arrêta comme si elle craignait de commettre une indiscrétion envers elle-même, et de toucher devant témoin le secret de ses charmes.

Cette exposition si riche est certainement trop nombreuse; son abondance est pauvreté. Plus d'une

chose vulgaire s'est glissée sous la protection d'un chef-d'œuvre; et à côté de la machine utile qui a ruiné son estimable inventeur, on regrette de rencontrer mille objets futiles qu'étalent d'adroits spéculateurs qui n'ont rien inventé que le moyen de s'enrichir. Pourquoi le temple des Arts est-il sous l'invocation du dieu de l'or? pourquoi dans les états les moins élevés ne rencontre-t-on pas toujours le désintéressement du génie? Quelquefois un marchand ne voit que des acheteurs parmi ceux qui admirent. Vous le félicitez sur le perfectionnement de son ouvrage; il vous en dit le prix. Vous lui donnez un suffrage; il vous présente une facture, et tend la main à un compliment.

Si dans le nombre des choses exposées, il s'en trouve quelques-unes qui le soient à la critique, combien de merveilles vous étonnent! Voyez ces roses qui sont de cire, et ces bougies qui n'en sont pas! cette belle chaise longue, dont on surprend le possesseur enthousiaste, se fatiguant debout à l'admirer! ce vaisseau qui se balance sur son océan, et dont le voyage donne de l'inquiétude, et le mouvement le mal de mer!

Mais les brillans objets de cette heureuse exposition ont-ils encore besoin d'éloges? Chacun d'eux n'a-t-il pas obtenu le suffrage le plus auguste et le plus éclairé? Déjà les paroles du Roi si justes et si flatteuses, ont payé tous les efforts, récompensé tous les succès, et la France entière a ressenti les émotions éprouvées au Louvre. Sans attendre la décision du jury, chaque manufacture a déjà une couronne. Après une longue suite d'admirations, le Roi est arrivé dans le salon réservé aux instrumens de mu-

sique. Aussitôt les harpes ont fait entendre la douce harmonie d'un air qui revient toujours dans nos fêtes. Le Père s'est trouvé *au sein de sa famille*, et son regard attendri semblait dire à ses enfans : *Où peut-on être mieux!*

Je me reprocherais de ne pas citer ces parures, ces chaînes, ces miroirs, ces diamans d'acier. Ils ont réfléchi mon orgueil satisfait. A côté de moi, un étranger les admirait d'un air mécontent. Sa longue figure avait trouvé encore le moyen de s'allonger; elle semblait déclarer que les aciers de France sont plus brillans que les aciers de Londres. Ah! qu'il est bien Français, ce prince qui disait l'autre jour, en parcourant les mêmes galeries : *Il ne faut imiter les étrangers qu'en les surpassant.*

Tout à coup un mouvement général se fait sentir, et des pas plus pressés retentissent dans toutes les salles. Une voix s'élève et répète ces mots : Il est quatre heures. J'étais en ce moment devant une pendule, et malgré cela, ou plutôt à cause de cela, j'avais oublié le temps. Ce meuble appartient aux beaux-arts plus qu'à l'art mécanique. L'artiste a surpassé l'ouvrier; le cadran disparaît sous les nombreux ornemens qui l'embellissent. On regarde, on admire, on y voit tout, excepté l'heure.

Cependant la foule passait, repassait et se croisait autour de moi, j'étais dans un étrange embarras; je voyais bien qu'il était impossible de ne pas sortir, mais je ne voyais pas la possibilité de trouver la porte. Je fus alors très heureusement rencontré par un de ces hommes qui ne vous ont jamais vu, et qui vous reconnaissent; un de ces hommes qui sont propriétaires nés des lieux qui appartiennent à tout le

monde. Il devint mon guide, ma boussole; une espèce d'aimant l'attachait à moi; il me fit les honneurs du Louvre, et me conduisit par la main dans ce labyrinthe. Nous sortîmes ensemble, et son obligeance voyait encore un labyrinthe dans la cour spacieuse et vide. Je sentis qu'il avait besoin de douter de mon expérience, et qu'il craignait sérieusement que je ne pusse pas me diriger seul vers mon restaurateur. A coup sûr ce personnage, cet obligeant chevalier, n'est pas la chose qui marque le moins les progrès de l'industrie en France.

Le Comte Jules de RESSEGUIER.

CINQUIÈME LIVRAISON

(Novembre 1823.)

POÉSIE

LE PRINTEMPS

Le mois de Mai reparaît dans nos champs;
De mille fleurs la plaine est émaillée;
Le rossignol, sous l'épaisse feuillée,
Aux frais Échos fait répéter ses chants.
Et moi je veux dans ce bois solitaire,
Rempart mobile où se brise le jour,
Je veux m'asseoir et chanter à mon tour,
Ami des fleurs, de l'ombre et du mystère.

Que dis-je, hélas? quand tout m'invite aux pleurs,
Quand de chagrins mon âme est consumée,
Puis-je chanter la brise parfumée,
Le bois sonore et le réveil des fleurs!
O souvenir qui chaque heure s'augmente!
Aux mêmes lieux, à mon œil enchanté,
Ange d'amour, de grâce et de beauté,
Vint apparaître une Nymphe charmante.

Elle apparut : le peuple des oiseaux
La salua d'un aimable murmure;
De la forêt la verte chevelure
En ondoyant brunit l'azur des eaux;

Repris dans les *Annales Romantiques* de 1826.

Des épis d'or composaient sa couronne.
Le beau Printemps la tenait par la main,
Et je voyais croître sur son chemin
Le lis, la rose et la pâle anémone.

Ses yeux si doux rencontrèrent mes yeux;
Elle sourit d'un pudique sourire;
Plus mollement soupirait le zéphire,
Plus de clarté resplendissait aux cieux.
Combien de fois le printemps sur sa couche,
Au sein des fleurs naissant de toutes parts,
Me vit près d'elle, heureux de ses regards,
Et m'enivrant des baisers de sa bouche!

Je vins un jour, mais elle ne vint pas.
Demeuré seul, que je versai de larmes!
Un noir corbeau, précurseur des alarmes,
Semblait au loin m'annoncer le trépas.
J'abandonnai, dans ma tristesse amère,
Le beau pays qu'elle n'enchantait plus;
Je traversai des fleuves inconnus,
Cherchant partout celle qui m'était chère.

A mon retour de ces lointains climats,
Le vent du nord sifflait dans la vallée;
Sur la forêt muette et désolée
Le sombre hiver répandait ses frimas.
Depuis ce jour la forêt endormie
S'est réveillée au souffle du printemps;
Les doux zéphyrs, les gazons éclatans,
Tout reparaît, excepté mon amie.

Reviendra-t-elle au bois silencieux?
Tous nos plaisirs sont-ils prêts à renaître?
A son ami faites-la reconnaître,
Heureux pasteurs qui veillez dans ces lieux;

Car sa jeunesse à présent est fanée,
Et l'un et l'autre, ainsi que deux ormeaux
Dont la tempête a brisé les rameaux,
Sans reverdir, nous verrons fuir l'année.

Vous qui, brillant d'un coloris vermeil,
Sentez l'amour palpiter dans vos veines,
Entrez gaîment dans la forêt de chênes,
Entrez gaîment au lever du soleil;
Vous trouverez la vierge solitaire,
Dont les baisers sont promis à vos feux :
Moi, désormais, sans espoir et sans vœux,
Je reste seul, oublié sur la terre.

BAOUR-LORMIAN.

ELLE

Comme l'astre amoureux dont la douce clarté
Dissipe au matin les ténèbres,
De même sa douce gaîté
Dégageait mon esprit de ses pensers funèbres.
Les maux que j'ai soufferts, ceux que j'ai vu souffrir,
Et qui plus que les miens glacèrent mon courage,
Alors qu'à mes regards elle venait s'offrir,
Ne me poursuivaient plus de leur cruelle image;
Elle avait dans la voix, dans les yeux, dans le cœur,
Dans son souris, dans son silence,
Un charme tout puissant pour tromper ma douleur.
Près d'elle jamais le malheur
Ne m'apparut sans l'espérance.
Souvent, tandis qu'à mon côté,
Livrée à des travaux aimables,
Elle créait de tendres fables,
Heureuse, j'oubliais la triste vérité.
Un souvenir d'amour me rendait au jeune âge.
Je croyais le revoir à la fleur de ses ans,
Près de moi, méditer un immortel ouvrage :
J'entendais encore ces chants
Qui de la Grèce antique ont redit les prodiges,
Ces chants dont les divins prestiges
Agrandissaient mon âme et captivaient mes sens.
Je repoussais de ma mémoire
Le temps où, trop ingrat à ma flamme, à sa gloire,

Figure seulement dans le recueil posthume : *Œuvres de Mme Dufrenoy*, Paris, Moutardier, 1827, in-8°, liv. XII.

La seule ambition fixa tous ses désirs.
M'échappait-il quelques soupirs,
Ma jeune et caressante amie
Me disait : Oubliez tout ce qui n'est pas nous ;
Notre amitié, c'est pour la vie!
Je vous aime à jamais, répondais-je ; mais vous,
Nos austères liens ne pourront vous suffire ;
Tôt ou tard de l'amour vous subirez l'empire.
— Oh! je ris des amans et je brave l'amour.
— Vous croyez échapper... mais quand viendra le jour!...
— Mais... il ne viendra point, ma bouche vous le jure.
Vain serment! atteinte à son tour
De l'inévitable blessure,
Elle aima plus qu'une autre, hélas! et dans ses feux,
Inquiète, jalouse, ardente,
Elle oublia bientôt le plus sacré des nœuds.
Je réclamai l'amie, elle n'est plus qu'amante.
J'ai perdu sa présence et ses chers entretiens,
Loin d'elle l'ennui m'environne,
Mes yeux versent des pleurs, mais je les lui pardonne :
Ses torts jadis peut-être auraient été les miens.

Mme DUFRÉNOY.

LA PLAINTE

ÉLÉGIE

La vie est un exil où l'homme qui voyage,
Attend parmi les pleurs un riant avenir;
Mais chacun ici-bas veut marquer son passage,
Chacun réclame un souvenir.

Moi, banni, délaissé, voyageur solitaire,
Roseau brisé par l'Aquilon,
Hélas! j'aurai bientôt passé sur cette terre,
Comme un ruisseau tari qui n'a point eu de nom!

Bientôt j'aurai vécu! Quand ma froide poussière
Reposera captive à l'ombre du tombeau,
Mon nom ne sera point gravé sur une pierre;
Ce nom d'un malheureux, dans la nature entière,
N'aura pas une voix, n'aura pas un écho!

Pourtant, à peine admis au banquet de la vie,
Je soupirais déjà pour de nobles malheurs.
Oui, je sentais en moi la flamme du génie,
Et je rêvais la gloire au milieu des douleurs!

Oh! que j'ai dit souvent : « Qu'on m'apporte une lyre!
» Je veux, loin de la terre et de l'humble vallon,
» M'enivrer au torrent du sublime délire,
» Gravir le mont sacré d'où descend Apollon.

Repris dans les *Annales Romantiques* de 1825.

18 ma lyre

— « Sans guide, espères-tu naviguer sans naufrage
» Sur l'océan qui mène à la célébrité ?
» Quoi ! tu n'as point d'amis, tu n'as que du courage,
» Et tu parles de gloire et d'immortalité ! »

Ma mère !... oui, pour toi je m'immole,
Oui, pour toi, contre un dieu, je consens à lutter ;
Et quand je vois briller la palme au Capitole,
Je dis : Ce n'est pas moi qui dois la disputer !

Ce feu, ce feu vainqueur que recèle mon âme,
Il n'est point étouffé ! je lui sers d'aliment :
Je ressemble au foyer qui, sans jeter de flamme,
Se consume secrètement.

Ainsi, la jeune fille, à ce monde arrachée,
Vit regrettant son trouble et rêvant ses plaisirs ;
Son cœur s'épuise, en proie à de vagues désirs,
Et son front se ternit comme une fleur séchée !

Le deuil remplit ses jours et prolonge ses nuits ;
Elle meurt lentement et d'un mal qu'on ignore ;
Ses sœurs, sans la calmer, plaignent ses noirs ennuis ;
Sa virginité la dévore.

ADOLPHE MICHEL.

ÉLÉGIE

Que n'as-tu repoussé ma fatale tendresse!...
Oh! pourquoi tes regards ont-ils cherché mes yeux?
Pourquoi, ravis tous deux en une même ivresse,
Les avons-nous ensemble élevés vers les cieux?...

Et, depuis ce moment que jamais on n'oublie,
Que de jours consumés en longs rêves d'amour!
Que de nuits dissipant l'espérance du jour,
L'espérance lointaine, et toujours affaiblie!...

Oh! tu ne savais pas, quand mes bras palpitans
Sur mon cœur agité te retenaient tremblante,
Lorsque tes yeux roulaient une larme brûlante
Que ma bouche enviait long-temps,

Non, ô ma bien-aimée, en ces momens de flamme,
Où ton cœur, à mes vœux près de s'abandonner,
Demandait en bonheur, ce qu'il pouvait donner,
Et chaste, dans mes bras, ne cherchait que mon âme,

Je ne t'avais pas dit que le don de souffrir
M'était seul accordé par le ciel inflexible;
Que je te promettais un bonheur impossible;
Que mon amour faisait mourir.

Nous avons prononcé des paroles funestes,
Et déjà s'est voilé ton front pâle et flétri;
Le bonheur s'est éteint dans tes regards célestes,
Et tes lèvres n'ont plus souri.

Repris dans les *Annales Romantiques* de 1825. — Ne se trouve ni dans les *Poèmes et chants élégiaques* de 1825, ni dans l'édition des *Œuvres*, Paris, Amyot, 1845, in-8°.

Malade, et de ses dons accusant la fortune,
Négligeant la famille, écartant l'amitié,
L'isolement t'accable, et Paris t'importune,
Et toi-même te fais pitié.

Fuis-moi, déteste-moi : j'y consens, je l'implore;
Mais toi, le voudras-tu ? pourras-tu me haïr ?
Ne me hais pas, demeure; ou, si tu veux me fuir,
Permets-moi de te suivre et de t'aimer encore.

Oui, que ta bouche encore ait des mots caressans,
De ces mots que le cœur envoie;
Et que l'émotion d'une innocente joie
Passe dans tes yeux languissans;

Comme à travers l'ombre d'un saule
Qui s'incline vers l'onde, et pleure en longs rameaux,
Un rayon de la lune, égaré sur les eaux,
Glisse, humide et brillant, dans la nuit qu'il console.

ALEX. GUIRAUD.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

ÉTUDES

MORALES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

OU

RECHERCHE

DE LA VÉRITÉ PAR LES FAITS

Par M. VALERY,

CONSERVATEUR DES BIBLIOTHÈQUES PARTICULIÈRES DU ROI*

Avec cette épigraphe :

Quid verum atque decens.
(HORAT.)

La recherche de la vérité a été l'objet de toutes les ambitions philosophiques, depuis Aristote et Platon jusqu'à Malebranche et Condillac : le mot vérité chez les anciens était synonyme de celui de science : c'est en cherchant à la connaître que les hommes ont enfanté beaucoup de systèmes, et par conséquent beaucoup d'erreurs. Les adorateurs se pressent en foule autour du temple; ils poursuivent la divinité, mais ils n'embrassent que le nuage. Pourquoi depuis trois

* A Paris, chez Ladvocat, libraire (M. F.).

mille ans tant d'efforts infructueux? pourquoi cette vérité si belle se dérobe-t-elle sans cesse à nos regards? Ne serait-ce point parce que nous avons voulu qu'elle se montrât à nous sans voile? Ne ressemblerait-elle point à cette héroïne de l'Arioste, qui se rendait invisible pour éviter de paraître nue?

Si tous ceux qui se sont occupés de la poursuite de la vérité, avaient imité dans leur recherche l'auteur de l'ouvrage singulièrement remarquable que nous annonçons, leur entreprise eût quelquefois été moins vaine. Renverser des opinions par des faits, c'est ressembler au philosophe qui marchait devant ceux qui niaient le mouvement; c'est agir comme l'armée d'Espagne et son illustre chef, qui, pour toute réponse aux éloquentes clameurs de deux tribunes, ont traversé l'Espagne au pas de charge, et sont allés planter nos étendards sur le Trocadéro.

Nous n'essaierons pas de suivre M. Valery dans les nombreuses questions soumises à son examen. Son livre échappe à l'analyse par la multiplicité des matières qu'il traite, depuis la gloire jusqu'à la coquetterie, depuis le génie jusqu'à la grammaire. On croit n'avoir parcouru que quelques pages, et l'on se trouve avoir fait un cours d'études; on est doucement trompé par cet ouvrage, comme par ces illusions d'optique qui renferment dans un espace étroit tous les sites et tous les accidens de la nature; et nous lui donnerions le titre d'*encyclopédique,* s'il était un peu moins intéressant. Le public distinguera sans doute, comme nous l'avons fait nous-mêmes, les beaux chapitres sur l'athéisme, sur la prévision, sur les mœurs, et une foule d'autres dissertations non moins remarquables. Les *Etudes morales, politiques et littéraires*

seront bientôt entre les mains de tout le monde, et nous ne saurions trop nous hâter d'en citer quelques passages, si nous voulons donner à cet article un air de nouveauté. Nous prenons au hasard le chapitre trois de la troisième partie, intitulée : *Du Gouvernement*.

« La monarchie représentative est surtout nécessaire aux sociétés actives et perfectionnées. Le premier besoin de ces sociétés est d'être gouvernées par la puissance intelligente; à défaut des grands rois qui peuvent aisément l'exercer, et que cette constitution n'exclut point, elle passe aux hommes habiles des *états*. La civilisation alors avance sans révolution, sans conquêtes, sans expéditions lointaines : ces secousses, dont elle a profité à d'autres époques, lui seraient plutôt funestes.

» Quelle que soit la forme d'un gouvernement, il ne se fonde que par la force; la faiblesse ne peut rien créer. Il vaut beaucoup mieux qu'elle ne se mêle de rien, le temps seul ferait mieux qu'elle. Les deux plus grandes sociétés du monde, Rome et la France, ont des rapports singuliers dans leur formation. Romulus et Clovis semblent des héros contemporains et de même famille; ils commandent à leurs égaux bien plus qu'ils ne règnent sur eux. Pour ces sociétés naissantes, la force de leur chef était en quelque sorte un principe de grandeur, comme, à d'autres époques, l'honneur et la vertu pour les monarchies et les républiques. La liberté même ne se fonde que par la force. Donnez-moi cinq années de despotisme, a dit M. Turgot, et la France sera libre.

» Les restaurations d'états semblent, d'après l'expérience des faits, plus difficiles que leur formation.

« Les restaurateurs, dit l'abbé Dubos, sont toujours » haïs par la cabale des citoyens qui profitent des dé- » sordres, et cette cabale est toujours composée des » citoyens les plus corrompus, mais aussi les plus » actifs et les plus entreprenans. Le fondateur d'un » nouvel état n'a, pour l'ordinaire, que des ennemis » étrangers à combattre, au lieu que le restaurateur » d'un état tombé en désordre, a pour ennemis tous » ceux qui l'approchent de plus près. L'histoire fait » mention de plusieurs héros qui ont réussi à fonder » des royaumes et des républiques; à peine y trouve- » t-on deux ou trois restaurateurs qui aient réussi à » raffermir les fondemens ébranlés de l'état qu'ils » avaient entrepris de rétablir. »

» La durée d'une constitution de société est quelquefois indépendante de sa bonté. Sparte conserva pendant sept cents ans les lois de Lycurgue. Cette longue durée des mêmes règlemens s'explique par la forme de cet état. Sparte était un grand couvent militaire, avec des femmes; sa constitution fixait les plus simples détails de la vie domestique, entravait les droits les plus légitimes, et ôtait tout mouvement aux esprits; sa police, si admirée, était une véritable règle monastique. Le silence, l'obéissance, la pauvreté, autres vertus de couvent, étaient au nombre des vertus publiques de Lacédémone, et contribuèrent beaucoup à sa grandeur.

» Les différens gouvernemens offrent à peu près dans tous les temps les mêmes actions et les mêmes caractères. Le pouvoir absolu, comme l'orgueil, est presque toujours un ami sûr et reconnaissant. Ainsi la plupart des rois furent des alliés utiles et fidèles au peuple romain. L'ingratitude paraît dans tous les

temps le vice des républiques. Thémistocle, Annibal, Philopœmen et Scipion, moururent victimes de l'ingratitude de leur pays. Henri IV et Louis XVI soutinrent la Hollande et l'Amérique contre les puissances les plus formidables de leur siècle, l'Espagne et l'Angleterre; et ces républiques se montrèrent ingrates envers la France. La reconnaissance, vertu de réflexion, semble oubliée de ces sociétés turbulentes; elles entendent si souvent parler de leurs droits qu'elles oublient leurs devoirs.

» Une des erreurs les plus fréquentes est de juger le gouvernement d'une époque, avec les préjugés d'une autre. Ainsi, un écrivain nouveau ne peut pardonner à Louis XIV de n'avoir point été roi d'une monarchie constitutionnelle. Mais après les souvenirs sanglans ou ridicules de la ligue et de la fronde, le pouvoir royal paraissait un asile, et l'ordre était au-dessus de la liberté. La préférence que l'auteur des Mémoires-anecdotes accorde naïvement au gouvernement monarchique sur la liberté coûteuse de la Hollande, était l'opinion commune du siècle de Louis XIV, dont Segrais, comme tous les beaux esprits oisifs et opulens, est assez l'écho. Et d'ailleurs ce pouvoir était-il aussi absolu qu'on affecte de le croire? Il est impossible de regarder comme un siècle de servitude le siècle qui entendit les sublimes leçons de Mentor et de Joad.

» L'antiquité, que la démocratie actuelle cite sans la connaître, et qu'elle croit favorable à ses systèmes, leur est au contraire très opposée. Veut-on apprendre d'Hérodote les moyens de terminer une révolution? Les Pariens, choisis par les habitans de Milet pour apaiser leurs longues divisions, envoient des députés

qui visitent le pays et prennent les noms des propriétaires dont les champs étaient le mieux cultivés. Arrivés à la ville, les députés convoquent l'assemblée du peuple, et nomment pour gouverner l'état ces mêmes propriétaires. « Ils croyaient, dirent-ils, qu'ils prenaient le même soin des affaires publiques que des » leurs propres, et ils ordonnèrent à tous ceux qui » avaient été de partis différens, de les reconnaître pour » leurs magistrats. » Platon, Aristote, Xénophon, attaquent quelquefois même avec une sorte d'injustice, les institutions républicaines de leur patrie. L'utilité du droit d'aînesse était reconnue par Aristote, et ses priviléges étaient consacrés dans les lois de plusieurs des états libres de la Grèce. La propriété du clergé ne semble-t-elle pas aussi réclamée par Platon, lorsqu'il veut que, dans le partage des terres, le premier soin du législateur soit de réserver l'enceinte destinée aux bois sacrés, ainsi que tous les objets du culte divin? Les sages de l'antiquité, dans leurs républiques imaginaires, repoussent, comme destructrice des mœurs et de la liberté, cette puissance de l'industrie et du commerce, allié seul honorable de l'opposition séditieuse de nos jours. Selon Thucydide et Plutarque, la puissance que Périclès exerça, pendant près de quarante années, sur la populaire Athènes, et à l'époque de sa gloire, était presque de la monarchie. Rome avec ses consuls, ses censeurs, ses augures et ses flamines, est plus absolue et plus sacerdotale que tel état moderne avec l'étiquette de sa cour et le cérémonial de son église. « Après l'expul- » sion des rois, dit Cicéron, il plut à nos ancêtres » d'établir un magistrat auquel tous les autres se- » raient soumis. Car, en expulsant les rois, leur in-

» tention ne fut pas de n'obéir plus à personne; et » comme le gouvernement royal, qu'on avait d'abord » adopté, fut anéanti moins par ses propres défauts » que pour les vices de ceux à qui il était confié, ce » fut le nom seul de roi que l'on rejeta : la chose » resta. » S'il parle de la perfection du gouvernement confié à un petit nombre d'hommes éclairés, il veut que leurs « opinions soient dirigées par des règles » fixes, par l'autorité des exemples et des anciens » monumens. » C'est à l'ascendant du peuple dans les délibérations que Polybe attribue la décadence de Carthage. Une loi d'Athènes n'accordait le droit de haranguer le peuple sur les affaires publiques, qu'aux hommes qui avaient atteint l'âge de cinquante ans. Les étrangers, les gens notés ou dont les mœurs étaient répréhensibles, ne jouissaient point non plus de ce droit. Chez les Romains, on ne parvenait qu'assez tard aux emplois; et la questure, le premier de tous, et sans lequel on ne pouvait exercer les autres, ne s'obtenait pas avant l'âge de vingt-sept ans. Cette opposition de l'antiquité à la démocratie moderne se retrouve même jusque dans les détails du gouvernement : les Athéniens levaient la main pour donner leurs suffrages; et Cicéron repousse le scrutin, qu'il appelle « une caverne, où le peuple cache aux » yeux de tous, un suffrage souvent honteux. »

Le morceau que nous venons de transcrire nous semble justifier tous les éloges sous le rapport du style et des pensées, et l'on ne peut que se former l'idée la plus avantageuse d'un livre qui renferme fréquemment de pareils chapitres. Comme le dit l'auteur lui-même dans sa préface, *On trouvera,* dans les Etudes morales, politiques et littéraires, *le goût des choses*

nouvelles et seules possibles, et le respect du passé; l'adoration du christianisme, et des regrets sur les erreurs d'un zèle sans prudence; l'amour de la liberté et le mépris des doctrines de la révolution; toujours une conviction profonde. M. Valery ne partage pas l'opinion de ceux qui croient la philosophie favorable à l'incrédulité, et il nous montre Newton et Clarke réfutant en Angleterre Hobbes et Tindal. Si dans les siècles reculés, Xénophane fut banni, comme impie, de Colophon, la secte ionique resta long-temps dépositaire des principes les plus pieux. La contemplation de la nature conduisit Anaxagore à donner au Jupiter des Grecs cette dénomination sublime de créateur, donnée par Moïse au Jéhovah des Hébreux. Aussi Anaxagore reçut-il de ses disciples le beau surnom d'Intelligence, pour attester qu'il avait parlé de l'Intelligence Suprême d'une manière digne d'elle. Les belles théories de l'espace et du temps, qu'a inventées le Platon de l'Allemagne, nous semblent le plus bel hommage à la toute-puissance de Dieu. S'occuper de l'origine des choses, c'est faire alliance avec le ciel. Il est impossible d'aborder ce noble problème sans dégager plus ou moins *la grande inconnue*; et la véritable philosophie est la religion de l'intelligence, comme le christianisme est la religion du cœur.

Il fut publié à Edimbourg, en 1775, un ouvrage attribué à M. de Saint-Martin, ayant pour titre : *Des Erreurs et de la Vérité.* Cet ouvrage, qui n'a rien de commun avec celui que nous annonçons, s'est acquis une grande célébrité parmi les théosophes, et il a été écrit plutôt pour des adeptes que pour le vulgaire des lecteurs. M. de Saint-Martin s'efforce de nous ramener, dans son livre, à cette puissance des nombres

dans laquelle Pythagore entrevoyait tant de mystères; il représente quelquefois des vertus par des chiffres, et des affections par des figures de géométrie *. Cette manière symbolique d'exprimer certaines opinions pouvait sembler convenable dans les temps du paganisme; mais elle n'est plus en harmonie avec l'état actuel de la civilisation. Ce n'est pas en nous proposant des énigmes qu'on peut désormais se flatter de nous ramener au principe universel des connaissances humaines. Notre sublime croyance ne permet plus qu'on s'enveloppe de ces vaines obscurités; la religion d'un dieu de lumière ne craint pas le grand jour de la science; et si dans l'antique Egypte, le Sphinx s'asseyait aux portes des temples, c'est que leurs sanctuaires renfermaient des monstres plus hideux que lui.

ALEXANDRE SOUMET.

* Voyez page 416 et suiv., le chapitre intitulé : *Du nombre quartenaire et de la racine carrée.* On est fâché de rencontrer de semblables idées dans un ouvrage qui renferme des vues profondes et quelquefois sublimes (M. F.).

LES ROMANCES DU CID

IMITÉES DE L'ESPAGNOL

NOUVELLE ÉDITION *

Les grands poëtes du grand siècle nous ont laissé des modèles de poésie didactique et narrative, et des satires, des épîtres, des apologues, qui feront sans cesse le charme et le désespoir de leurs successeurs. Voltaire tient encore, et tiendra toujours, le sceptre de la poésie fugitive et du discours philosophique; plus tard, l'ode pindarique ou *horatienne* et le poëme descriptif ont retrouvé parmi nous des lyres qui semblaient avoir sommeillé depuis les beaux âges de la Grèce et de Rome, pour ne se réveiller que sous la main des Delille et des Lebrun; la fin du dernier siècle a vu naître aussi quelques poésies mélancoliques et des élégies amoureuses que notre siècle ne verra pas mourir. Il semble qu'on ne puisse faire un pas dans les différens sentiers du Parnasse français sans y rencontrer une foule de chefs-d'œuvre devant lesquels doit reculer le poëte le plus intrépide; mais aussi, pourquoi courir après des palmes déjà cueillies, lorsqu'il existe encore des lauriers qu'on a touchés à

* Un volume in-32. Chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal (M. F.).

Édition des *Œuvres complètes*, t. IV, p. 106. Texte identique.

peine? Nos grands maîtres ont reculé la borne de la perfection dans toutes les lices où ils se sont présentés; il faut, sous peine de mort littéraire, tenter des carrières où leurs pas ne se soient point imprimés.

Si l'on excepte la tragédie et la comédie, dans lesquelles on peut toujours se faire un beau nom, après tant de noms illustres, parce que l'une puise de nouveaux alimens dans chaque siècle révolu, et l'autre de nouvelles couleurs dans chaque siècle qui s'ouvre; si l'on excepte aussi la poésie lyrique, dont notre langue nous offre, il est vrai, de magnifiques fragmens dans les formes antiques, mais qui n'a point été naturalisée en France, il n'y a plus de gloire possible que dans les genres où n'ont point brillé nos poëtes classiques. On doit s'écarter de leur chemin, autant par respect que par prudence, et certes ce n'est point en cherchant à les imiter qu'on parviendra jamais à les égaler.

Un champ immense reste encore à moissonner par la génération nouvelle : c'est le poëme proprement dit, depuis l'épopée *homérique* jusqu'à la ballade écossaise. André Chénier est le premier, parmi nous, qui ait fécondé ce champ, négligé jusqu'alors. Le *Jeune malade*, le *Mendiant*, l'*Aveugle*, sont des compositions ravissantes, qui, dans des proportions moyennes, renferment les principales conditions du genre. C'est l'intérêt du drame jeté à travers le luxe des descriptions. Le poëte pose, pour ainsi dire, les décorations, et les personnages viennent parler et agir devant le lecteur, comme sur la scène. Dans ces sortes de compositions, tout est tableau ou dialogue, et l'on évite ainsi la narration, toujours si fatigante dans le grand vers français. Les littératures étrangères sont

très riches sous ce rapport, et après avoir tant emprunté aux anciens, nous avons encore d'utiles emprunts à faire à nos voisins. Déjà quelques-uns de nos jeunes poëtes se sont exercés avec honneur dans cette nouvelle carrière, et nous ont révélé de grands talens par des poëmes de peu d'étendue. On ne saurait trop les encourager dans leurs efforts, mais en même temps on ne saurait trop leur répéter qu'à côté de l'imagination qui crée, doit toujours se trouver le goût qui conserve, et que les chants de la muse moderne ont besoin, pour triompher, d'être reproduits sur le bel instrument des Racine et des Boileau.

Parmi les plus heureuses imitations des littératures étrangères qui aient paru de nos jours, les connaisseurs ont distingué les *Romances du Cid,* publiées en vers français, par M. Creuzé de Lesser. La seconde édition que nous annonçons de cette charmante production, ne porte pas de nom d'auteur; mais quand bien même on ne se rappellerait pas quel nom était en tête de la première, M. Creuzé de Lesser a trop mis de grâce et d'esprit dans toutes ces romances pour qu'il ait pu s'attendre à un bien strict *incognito.* Qu'a-t-on besoin de signer ses lettres quand on ne déguise pas son écriture?

« Les Romances du Cid, comme le dit M. de » Lesser dans son excellente préface, sont, après Don » Quichotte, ce que les Espagnols nous ont donné » de plus remarquable en littérature. Peu de livres, » ajoute-t-il, m'ont fait une aussi vive impression : elle » le fut d'autant plus que je m'y attendais moins. » J'étais comme un homme qui, en cherchant un » coquillage vient de découvrir un trésor. De ce mo- » ment, je formai le projet de dégager cet or si pur

» du sable qui le cache quelquefois, et d'offrir à ma
» patrie une imitation des Romances du Cid; produc-
» tion d'autant plus singulière qu'elle est le fruit de
» plusieurs siècles et le travail de plusieurs hommes;
» étrange Iliade qui n'a point d'Homère; création
» admirable de je ne sais combien d'Alcées et de
» Pindares inconnus! Elle porte seulement l'em-
» preinte du génie espagnol; et aussi lorsqu'on de-
» mande qui a fait les Romances sur le Cid, tout ce
» qu'on peut répondre de raisonnable est que ce sont
» les Espagnols. »

Les Romances du Cid sont de ces ouvrages qui peuvent déplaire à certains esprits, mais qui ne plairont jamais médiocrement; on ne les lira pas jusqu'à la fin, ou il faut les relire dix fois. Il faut les détester à moins qu'on ne les adore, et elles sont à l'abri de ce froid éloge, de ce fatal *c'est bien!* qui exprime d'une manière si juste l'admiration de l'indifférence.

Voici quelques citations qui vaudront mieux pour M. de Lesser et pour nos lecteurs, que tous les éloges et toutes les définitions que nous pourrions donner.

Dans la quatrième romance du livre Ier, Don Diego est tristement assis devant sa table, songeant à son injure et au danger de son fils; Rodrigue rentre, *le glaive sous le bras, les bras sur la poitrine* :

Il contemple son père, et son œil est plus doux.
Il a serré la main du vieillard qu'il révère,
Et lui montrant les mets qu'il voit dédaignés tous,
Lui dit avec orgueil : Mangez, mon noble père,
Mangez, et relevez votre front rembruni.
— Qu'entends-je! ô mon enfant, ce comte téméraire,
Ce guerrier redoutable est-il déjà puni?
— Mort, dit l'adolescent; mangez, mon noble père.

— Rodrigue, asseyez-vous. Preux déjà sans égal,
Don Diègue va manger, mais c'est à votre table.
Celui qui fut vainqueur d'un si vaillant rival
De sa race honorée est le chef respectable.

Sentant ses yeux mouillés de pleurs enfin plus doux,
Diègue, en disant ces mots, et s'avance et chancelle;
Il embrasse son fils, qui, tombant à genoux,
Imprime son respect sur la main paternelle.

On trouve dans le livre II la romance suivante, qui respire la plus aimable naïveté :

Dans son manoir, Chimène atteinte
D'un noir regret,
Ne pouvait être plus enceinte,
Qu'elle l'était.
. . . . . .
Un matin, redoublant d'alarmes,
Le cœur marri,
Elle écrivit avec ses larmes
A son mari;
Puis s'efforçant de se remettre,
Et soupirant,
Elle écrivit cette autre lettre
A Ferdinand :

O roi, des rois le plus à craindre
Et le plus doux,
A vous Chimène ose se plaindre,
Et c'est de vous.
Seulette et toujours oubliée
Dans mes ennuis,
On n'est pas si peu mariée,
Que je le suis.

Par vous Rodrigue, alors plus tendre,
Sut me gagner.
Fallait-il, pour me le reprendre,
Me le donner!
Le bonjour est loin de son âme,
Toujours adieu!
Enlever l'époux à sa femme,
C'est fâcher Dieu.

Depuis six mois que je l'appelle
On le retient;
Ou, quittant la guerre cruelle,
S'il me revient,
Il revient, quand le jour nous quitte
Plus qu'à moitié,
Et dans mes bras s'endort si vite
Que c'est pitié.

Toujours occupé de son glaive,
Haussant sa voix,
Dans son lit paisible il ne rêve
Que ses exploits.
Et voilà, dès l'aube vermeille,
Qu'il est dehors,
Sans s'inquiéter si je veille,
Ou si je dors.

. . . . . .

. . . . . .

Que votre bonté secourable
Mette en repos
La femme du plus honorable
De vos vassaux.
Votre justice en qui j'espère,
Ne peut laisser
Mon enfant naître, sans son père
Pour l'embrasser.

Ces deux romances, opposées de tons et de couleurs, prouveraient à elles seules, s'il en était encore besoin, l'heureuse flexibilité du talent de M. Creuzé de Lesser. Des critiques austères ont trouvé quelquefois un peu de négligence et de laisser-aller dans la manière de ce charmant poëte; il est bien plus facile et tout aussi juste de lui reconnaître presque toujours une verve féconde qui est un des plus beaux dons de la nature, et un naturel qui est peut-être le comble de l'art. Il doit être d'ailleurs beaucoup pardonné au poëte qui, dans sa *Table ronde* et son *Amadis*, est parvenu à faire lire, sans désemparer, vingt mille vers français par des lecteurs français.

Puisque M. Creuzé de Lesser a si agréablement détourné notre attention vers l'Espagne, nous serions bien injustes de ne pas signaler ici un ouvrage qui, avec les romances du Cid, complète à peu près la collection des plus belles poésies de cette nation : ce sont les *romances historiques*, traduites de l'espagnol par M. Abel Hugo*. Ces chants ont été composés sur Rodrigue, dernier roi des Goths; sur les aventures de la belle Florinde, fille du comte Julien; sur les guerres avec les Maures; sur le fameux Bernard del Carpio; et enfin sur les principaux évènemens de l'histoire d'Espagne. M. Abel Hugo s'est efforcé de conserver, dans la prose française, le style simple, naïf et animé des productions originales. On reconnaît un littérateur également initié aux mystères les plus intimes des deux langues; et l'avant-propos qui précède cette traduction est peut-être ce qu'on a écrit

* Un volume in-12. Chez Pelicier, libraire, place du Palais-Royal (M. F.).

de plus instructif et de plus intéressant sur la littérature espagnole. Toutes les personnes qui ont l'ouvrage de M. Creuzé voudront sans doute se procurer celui de M. Abel Hugo comme un complément aussi agréable que nécessaire.

M. Abel Hugo promet de publier, en prose très fidèle, une traduction des romances du Cid. Personne n'est plus intéressé que M. Creuzé à l'exécution de cette promesse. La comparaison qui pourra s'établir alors montrera combien son imagination brille encore à travers les voiles de l'imitation, et à quel point il est doué de cet instinct *perfectionneur,* si l'on peut s'exprimer ainsi, qui nous paraît un des caractères distinctifs de son talent.

A la suite de cette seconde édition, M. Creuzé de Lesser a fait imprimer quelques apologues auxquels il a su donner un cachet d'originalité qui les sort entièrement de la *banalité* du genre. On y sourit et on y pleure tour à tour, et quelquefois tout ensemble. L'apologue ayant pour titre *le Malheur,* mérite une mention particulière. On y trouve des sentimens profonds et de hautes pensées que l'auteur a revêtus d'un style sévère et de brillantes images, comme pour nous prouver que sa muse sait être sérieuse et mélancolique aussi bien que badine et gracieuse. Nous sommes persuadés que si les intérêts de l'état lui laissaient le loisir de songer à ceux de sa gloire, M. de Lesser pourrait facilement consacrer sa lyre à des chants de l'ordre le plus élevé, dans lesquels, sans renoncer à une manière qui lui est propre et qui est comme l'*individualité* du talent, il la dirigerait vers cette continuelle harmonie, ces tours savans et inattendus, cette sage hardiesse d'expression, cette élé-

gante richesse de rimes, enfin vers ce tissu délicat et serré du style poétique qui sont les conditions essentielles de la haute versification française, et dont nos morts immortels ont légué le secret à quelques-uns de nos poëtes contemporains.

E. DESCHAMPS.

REVUE THÉÂTRALE

L'apparition de deux tragédies sur le même sujet a signalé le courant du mois dernier. Les amis des lettres ont vu avec plaisir cette espèce de concours entre deux auteurs déjà connus par des productions estimables : il promettait de nouvelles jouissances, et l'on concevait l'espérance de voir s'augmenter nos richesses littéraires; l'évènement a-t-il répondu à cette attente? Un examen rapide des deux ouvrages va résoudre cette question.

Le sujet d'Inès de Castro, l'un des plus touchans que fournisse l'histoire moderne, a déjà exercé l'imagination de plusieurs poëtes : sans compter le Camoëns qui sut en tirer un des plus brillans épisodes de la Lusiade, Ferreira et Gomès en Portugal, Bermudès en Espagne, l'anglais Edwens à Londres, La Motte sur la scène française, ont retracé avec succès les malheurs d'Inès, et sa terrible catastrophe. MM. Firmin Didot et Lucien Arnault viennent se joindre à cette longue suite d'auteurs; tous deux ont puisé aux mêmes sources, mais ils sont arrivés au but par des routes différentes.

La Reine de Portugal a paru la première au théâtre de l'Odéon : son époux s'est montré le lendemain aux Français; c'est donc par la pièce de M. Didot que nous devons commencer notre analyse.

Inès, mariée secrètement à Don Pèdre, fils d'Alphonse IV, roi de Portugal, est en butte depuis longtemps aux soupçons de la reine. Cette princesse, qui a reconnu l'amour de D. Pèdre pour Inès, l'a placée au palais pour la mieux observer, et rompre les intelligences des deux amans. L'hymen du prince et de la jeune Constance, fille d'un premier mariage de la reine, est arrêté pour resserrer des liens de famille et ceux de la politique. Don Pèdre revient alors vainqueur des Maures, et le roi, en présence de sa cour assemblée, annonce l'intention de résigner sa couronne à son fils, et de célébrer l'union de D. Pèdre et de Constance. Le nouveau roi, qui veut mériter le surnom de *Justicier* que l'histoire lui donne, promet de rendre à tous sévère et inexorable justice; mais il a donné son cœur et sa main, et lui-même proclame Inès reine de Portugal. Alphonse, indigné, rétracte son abdication; Constance s'évanouit dans les bras de sa mère; Alphonse bannit son fils de sa présence et remet Inès sous la garde de la reine. Cette situation imposante et théâtrale, et que M. Didot a placée dans le second acte, est l'imitation d'une foule de scènes analogues; mais l'effet en est toujours certain. L'action se noue avec force, il ne s'agit plus que de soutenir l'intérêt, et c'est là l'écueil contre lequel l'auteur est venu se briser. Depuis ce moment jusqu'à la fin du quatrième acte, la scène n'est remplie que par les remontrances du père à son fils, les supplications d'Inès à son époux pour rompre des nœuds si funestes, celles de la reine à D. Pèdre, à qui elle offre encore sa fille, comme si, après un pareil éclat, sa fierté justement blessée pouvait lui permettre de penser à ce mariage. La généreuse Constance, de son

côté, se sacrifie pour Inès, qu'elle prend sous sa protection. Blanche n'en poursuit pas moins son projet. Tout est inutile; D. Pèdre refuse la reine en face, et celle-ci n'a plus d'espoir de succès qu'en faisant assassiner la malheureuse Inès; elle obtient du roi l'ordre d'exécuter l'arrêt de mort que les lois prononcent contre toute sujette qui ose épouser l'héritier du trône sans le consentement du souverain. Le faible Alphonse remet entre les mains de la reine cette arme fatale; mais bientôt, ému par les larmes d'Inès et par la vue des deux enfans qui sont ses petits-fils, et plus encore par le souvenir d'Isabelle, mère d'Inès, qu'il a jadis aimée, il pardonne et la serre dans ses bras. L'auteur, à l'imitation de La Motte, a eu l'intention de faire une scène attendrissante; elle devait l'être : La Motte avait parfaitement réussi à traiter cette situation pathétique; M. Didot est resté fort au-dessous de son modèle. Inès ne dit pas tout ce qu'elle devrait dire, tout ce que sa position peut lui suggérer; et le roi, qui se détermine à pardonner par un motif qui ne touche que lui et qui est tout-à-fait étranger au sujet, glace la scène et en détruit tout l'intérêt. C'est à cette faute capitale que l'on peut rapporter le peu d'effet de cette partie de la pièce qui, dans l'ordre naturel, en devait produire le plus; mais il fallait préparer la situation avec art, la graduer et enfin émouvoir l'âme par l'accent de la nature. Loin de là; Inès offre de s'empoisonner pour lever les obstacles, et le roi lui répond par une maxime morale fort juste sans doute, mais qui refroidit encore la situation. On est surpris que M. Didot mette dans la bouche de ses personnages, un langage si peu conforme aux mœurs du temps : dans le

siècle où vivait Inès, si l'on faisait usage du poison, ce n'était pas sur soi-même.

Il est facile de voir que, dans cette scène, La Motte n'est pas vaincu; il eût été beau cependant de le surpasser. M. Didot n'a pas dans son talent d'assez grandes ressources de pathétique pour essayer une lutte que M. Arnault a peut-être sagement évitée. Alphonse enfin, qui a pardonné, sort sans prendre aucune précaution pour soustraire Inès à la fureur de la reine; il sait cependant l'ordre qu'il a signé, puisqu'il annonce qu'il va le révoquer. Inès reste seule, et bientôt Blanche, suivie d'Alvarès, vient lui dire avec rage qu'il faut mourir. Inès invoque le pardon du roi; Blanche n'écoute rien, et cet Alvarès dont la basse férocité est sans aucun motif, poignarde Inès, qui va tomber morte à l'entrée de son appartement. Ici l'action est complète, et la pièce paraît entièrement finie; elle l'est en effet, et c'est d'une autre action que l'on va s'occuper. Inès morte en est encore l'héroïne, il est vrai; toutefois son sort est accompli, et celui de ses assassins ne touche que bien peu le spectateur. Que lui importe la peine qu'ils subiront! Personne ne doute qu'ils soient punis; mais l'auteur a voulu transporter sur le théâtre un des évènemens les plus bizarres de l'histoire.

Alphonse et D. Pèdre ignorent le crime qui a été commis. Le vieux roi, qui revient à son projet d'abdication, remet le pouvoir royal au prince. Constance, épouvantée de quelques révélations de sa mère, accourt; elle cherche vainement Inès dans le palais, et bientôt découvre le corps de cette infortunée gisant encore au lieu où elle a été frappée. Le roi frémit, D. Pèdre éclate en menaces terribles. Le crime

de la reine est découvert et prouvé. Ce qu'Alphonse aurait de mieux à faire sans doute, serait de reprendre son autorité et par de prudentes mesures de prévenir les nouvelles fureurs qui vont encore ensanglanter sa famille; au contraire, il complète l'abdication en plaçant la couronne sur la tête du prince, et se retire en gémissant. Tout cet échafaudage, qui blesse la raison, est indispensable dans le plan de l'auteur pour préparer le dénouement; il faut absolument que D. Pèdre soit roi, sans cela il n'est aucun moyen de rattacher le cinquième acte à ce qui le précède. D. Pèdre a donné ses ordres. On amène Blanche et Alvarès pour entendre leur sentence. Un discours équivoque de D. Pèdre fait croire encore à Blanche que Constance deviendra reine; mais un rideau s'ouvre et l'on voit sur le trône Inès morte, revêtue des habits royaux; D. Pèdre se place à côté de ce cadavre, qui accomplit ainsi ce règne d'un jour qui a été prédit à Inès. Là, au nom de la reine, D. Pèdre prononce l'arrêt d'Alvarès; quant à Blanche, « quoique votre front ait porté la couronne, lui dit don Pèdre :

Le roi vous condamnait, mais Inès vous pardonne. »

Ce beau vers complète le dénouement et termine la pièce. Il faut l'avouer, ce spectacle solennel est d'un effet terrible; lui seul peut assurer à cette tragédie une sorte de succès, et s'il n'était pas amené par des moyens aussi faibles, il trouverait encore plus de partisans; bien qu'un goût sévère ne puisse s'empêcher de condamner l'emploi de pareils ressorts tragiques.

Il est facile de voir que le plan suivi par La Motte,

a été d'un grand secours à M. Didot; il s'en est peu écarté, si ce n'est pour précipiter les évènemens dans les deux premiers actes, ce qui rend l'action stationnaire dans les deux suivans.

M. Lucien Arnault a composé sa tragédie sur un autre modèle. Dans cette pièce, Inès, mariée depuis six ans, ignore encore le véritable nom de son époux. Elle croit n'avoir donné sa main qu'à un simple officier. Retirée dans une demeure champêtre à peu de distance de la ville, elle vit avec sa mère et son jeune enfant. D. Pèdre, de son côté, a caché le lien qui l'unit à Inès; mais la raison d'état veut qu'il épouse l'infante de Castille; un ambassadeur est à Lisbonne pour conclure ce traité, que D. Pèdre rejette. Le roi et Pacheco son ministre, n'imputent le refus du prince qu'à son amour pour une fille d'une naissance obscure. Inès est enlevée à sa retraite et conduite au palais; Alphonse l'interroge et apprend qu'elle est l'épouse de D. Pèdre. Inès elle-même n'a connu que le jour même le nom et le rang de son mari; c'est D. Pèdre qui vient de lui révéler ce mystère. Un tel mariage est réprouvé par la loi; la coupable doit périr pour avoir osé s'unir au sang royal. On retrouve encore ici cette législation si commode pour inventer des péripéties, et qui n'a jamais eu d'existence que dans l'imagination des auteurs. Gomès s'est bien gardé d'employer un tel ressort. Il savait que l'histoire était là pour le démentir sur un point si important, et que même les exemples de mariages disproportionnés n'étaient pas rares parmi les princes portugais, à l'époque où vécut Inès.

Le conseil s'assemble. Alphonse le préside : Inès et D. Pèdre paraissent aux pieds de leurs juges. La

victime peut encore échapper en ne réclamant pas la qualité d'épouse légitime de l'infant. Alphonse, qui voudrait la sauver, lui ouvre cette voie; mais Inès met sa gloire à conserver le titre qui la décore; elle veut être condamnée pour prouver son mariage et assurer à son fils les droits qu'il tient de sa naissance. Alphonse incline encore vers la clémence; mais l'inflexible Pacheco fait parler la loi, et la sentence est portée.

Inès rentre dans sa prison; le prince est gardé dans une autre partie du palais. Après une entrevue d'Inès avec sa mère et son fils, et dans laquelle elle leur fait de tendres et d'éternels adieux, on lui apporte la coupe empoisonnée qui doit mettre fin à sa vie; elle la vide, et bientôt D. Pèdre, que le peuple dont il est l'idole a mis en liberté, accourt à la tête de ses partisans pour délivrer cette infortunée. Il n'est plus temps, elle meurt dans ses bras. On apprend en même temps que le vieux roi, accablé par la douleur, vient d'expirer. Les grands se rangent autour du prince désormais possesseur du trône, et lui présentent les ornemens de la royauté. D. Pèdre prend la couronne, la place sur la tête d'Inès, et tous se prosternent devant leur souveraine. Nous n'avons pas fixé l'attention sur la mère d'Inès et sur son fils, parce que ces deux rôles, qui devaient être intéressans, se trouvent être au moins inutiles.

La première idée que fait naître la représentation de cette tragédie, c'est qu'elle pourrait porter un tout autre titre; si l'on en excepte la scène du couronnement, rien ne se rapporte au sujet d'*Inès de Castro*, tel que le donne l'histoire. Je sais fort bien que la donnée historique ne suffit pas pour fournir à tous

les incidens qui remplissent une composition dramatique; mais les faits principaux doivent s'y trouver, les caractères recevoir leur développement d'une manière fidèle. M. Arnault a composé un sujet nouveau, et, séduit par la brillante peinture que le Camoëns fait du séjour d'Inès sur les bords du Mondego, il a cru pouvoir mettre sur la scène ce qu'il avait justement admiré dans une épopée. Qu'est-il arrivé de là? que son second acte, qui n'est qu'une longue élégie, contraste tellement avec ce qui suit, qu'il ne paraît pas appartenir au même ouvrage. Une seule scène dans cet acte mérite quelque attention, c'est celle où D. Pèdre se fait enfin connaître à son épouse pour le prince de Portugal. Mais, quelle que soit l'adresse de l'auteur pour la conduire, elle est toujours le résultat d'une combinaison absurde. M. Arnault avait besoin de ménager son sujet, je le sens fort bien; il s'est cru dans la nécessité de remplir un acte de détails étrangers à l'action principale, qui, en suspendant l'intérêt, lui permissent de fournir toute sa carrière. Il est fâcheux pour un auteur de ne trouver de ressources que dans des moyens absurdes. Je ne sais si cette faculté d'imagination est de beaucoup préférable à l'impuissance de créer. M. Didot a plus franchement abordé son sujet; et si l'on remarque de la lenteur et de l'incertitude dans son troisième acte, c'est qu'il n'a pas eu assez de force pour développer des situations qu'il a entrevues, parce qu'il traitait le sujet d'*Inès de Castro*, et non pas un roman sous des noms historiques.

On trouve au quatrième acte de la pièce de M. Arnault, une scène qui excite les plus vifs applaudissemens; elle les mérite sans doute à beaucoup d'égards,

c'est celle où Inès réclame, en quelque sorte, l'honneur d'une condamnation :

Si vous ne m'accusez, c'est moi qui vous accuse,

s'écrie-t-elle. C'est le sentiment de l'honneur outragé, dit-on, c'est l'intérêt de son fils qui l'enflamme. De bonne foi, un tel langage doit-il appartenir à la modeste Inès, telle que M. Arnault nous la présente? Je le concevrais dans la bouche de la véritable Inès vivant à la cour, tenant par sa famille aux grands de l'État, alliée même au sang royal, et ayant pu dès long-temps calculer toutes les chances de sa position; mais une jeune femme, transportée tout à coup d'une humble demeure dans un palais, encore étourdie de son étrange fortune, épouse d'un prince et proscrite par ce titre même, peut-elle raisonnablement penser que la politique barbare dont elle est la victime épargnera le fruit d'une union réprouvée? Tout cela manque de vérité. Mais il y a un certain vernis de grandeur qui attache et qui plaît. Au théâtre, on veut des émotions, sans trop s'embarrasser par quels moyens elles sont produites. La réflexion vient bien ensuite les détruire; mais la multitude réfléchit-elle? et c'est la multitude qui fait les succès.

M. Arnault, séduit également par l'idée d'offrir au public le couronnement d'Inès, s'est trouvé dans le même embarras que M. Didot, et s'en est encore plus mal tiré. Pour que Don Pèdre devînt roi, il a fait mourir subitement Alphonse : le moyen est violent; c'est, je crois, la première fois qu'un auteur tragique appelle une apoplexie à son secours pour se défaire d'un personnage qui le gêne. Et qu'on ne m'impute pas le dessein de déverser à tort le ridicule sur cet

ouvrage; il est impossible d'expliquer autrement la mort d'un vieillard que l'on vient de voir dans la journée même s'occuper des intérêts de sa famille et présider son conseil.

Un défaut commun aux deux ouvrages, c'est l'absence d'intérêt de la part de ceux qui font périr Inès. Ici Pacheco n'a d'autre motif qu'un respect religieux pour la loi. Mais qu'est-ce qu'une loi que l'on peut faire fléchir sans danger, et dont l'application rigoureuse peut préparer tant de malheurs? Pacheco n'a pas l'air de faire une seule réflexion. Pourquoi M. Arnault, à l'imitation de Gomès, n'a-t-il pas donné un motif personnel qui expliquât la conduite de Pacheco? C'est que le plan qu'il a suivi le privait nécessairement de toutes les ressources de son sujet.

Malgré tous ces vices de composition, la tragédie de M. Arnault a obtenu beaucoup de succès; il est dû à la rapidité de l'action qui, à partir du troisième acte, ne laisse pas au spectateur ému le temps d'apercevoir les invraisemblances qui s'accumulent, puis à un certain nombre de vers à effet, et à une sorte d'ardeur qu'on prend, au premier coup d'œil, pour de la verve; tandis que le style de M. Didot est, en général, un peu terne. On trouve dans la *Reine de Portugal* plus de sagesse de conduite et de vérité historique; plus d'intérêt et d'action dans le *Don Pèdre*. Le tableau du couronnement inspire plus de terreur dans la première pièce; et dans l'autre, comme il est le résultat d'un mouvement spontané, l'effet en est plus touchant. Au total, ces deux ouvrages, estimables sous des rapports différens, ne suffiraient pas pour placer leurs auteurs au rang des poëtes tragiques; et de toutes les Inès, c'est encore celle de La Motte qui

vivra le plus long-temps. Cependant il y a dans le talent de M. Arnault quelque chose qui fait espérer qu'il pourra prendre par la suite une honorable revanche aux yeux des gens de goût.

Le Théâtre Français a donné, peu de jours auparavant, la première représentation de *l'Auteur malgré lui*, comédie en trois actes, de M. de Saint-Remi. Si un style brillant et naturel, mais qui tient de celui de l'épître et de la satire, suffisait pour faire une comédie, M. de Saint-Remi aurait parfaitement rempli la tâche qu'il s'était imposée. Mais comme il faut joindre à cela un sujet, une action et des caractères, cet auteur a trouvé tout ce qui lui manquait dans un conte de Marmontel et dans la Métromanie de Piron. Avec ces secours, il est parvenu à composer un petit tableau assez pâle, et qui ne résistera pas long-temps au grand jour. Toutefois, le talent agréable qu'il a su mettre à le colorier, fait espérer que dans un autre ouvrage plus original, il justifiera les espérances que son coup d'essai a fait concevoir.

G. DE M. [G. DE MURRAY].

MŒURS

TOUTES SONT COQUETTES

Quand on a lu attentivement tout ce que les philosophes de l'antiquité et les moralistes modernes ont écrit sur les *femmes*; qu'on a bien médité, comparé, discuté leurs divers systèmes et opinions, afin de se créer à soi-même une opinion et un système raisonnables, on finit, comme *Bridoison*, par ne savoir que dire et que penser. De grands peuples consultaient les femmes comme des êtres divins; un saint concile leur a contesté une âme : tel poëte nous les représente tendres et pudiques comme des colombes; tel autre nous les peint aussi légères qu'un colibri, et plus perfides qu'une couleuvre. Il y a long-temps qu'on a épuisé toutes les épithètes, depuis les plus gracieuses jusqu'aux plus sanglantes, pour les leur appliquer tour à tour, [et presque toujours] avec une apparence de justesse. Comment se reconnaître et que croire au milieu de ce dédale inextricable de jugemens contra-

---

Publié dans *le Mousquetaire* d'Alexandre Dumas, le lundi 24 juillet 1854, avec des corrections, conservées dans l'édition des *Œuvres complètes*, t. III, p. 278. — Voy. ci-dessus la note de la p. 41.

9 présente — 11 ou plus — 16-17 reconnaître dans ce dédale inextricable, au milieu de ce *tohu-bohu* de jugements

dictoires? Les livres, en cela, comme en beaucoup d'autres matières, sont bien moins utiles qu'on ne pense. Ce sont autant de lunettes qui rapprochent, grossissent, éloignent, embellissent ou ternissent les objets, et dont il faut se servir avec ménagement quand on a de bons yeux, de peur de se fausser la vue. Les femmes sont inexplicables; cent gros volumes d'explications sont là pour nous le certifier : mais osez voir par vous-mêmes, interrogez vous-mêmes ces malins anges enveloppés de tant de mystères; étudiez ces capricieux protées qui changent à chaque instant de conduite et jamais de projet; et vous vous convaincrez bientôt qu'en effet le cœur de la femme renferme une grande énigme..... dont le mot est *coquetterie*.

Que si l'on m'oppose l'étonnante diversité d'humeurs et de caractères répartis par la nature entre les femmes (ce dont j'ai commencé par convenir), et qu'on veuille en conclure que je ne procède pas logiquement en cherchant à généraliser la coquetterie, je répondrai qu'il existe, en très grand nombre, des femmes douces, sensibles, constantes même; qu'il en est peut-être aussi qui sont tout autre chose; mais, quelles qu'elles soient, elles sont de plus coquettes. La coquetterie est le trait caractéristique de l'*espèce*. Quand il se rencontrerait de loin en loin quelques exceptions, elles ne devraient être considérées que comme des *variétés* dont les exemples isolés ne peuvent rien contre le *système*. C'est ainsi qu'on peut

---

19 ont bien moins d'utilité — 21 éloignent, rapetissent, colorent ou ternissent — 23 si on a — 31 d'une femme — 36 que l'on — 46 ne peuvent prévaloir contre le principe..... que l'on

rencontrer trois ou quatre grands seigneurs sans dettes, deux ou trois orateurs sans bavardage, un ou deux *parvenus* sans sottise.

Je soutenais un jour cette thèse devant plusieurs jolies femmes; et, bien entendu, il n'y eut qu'un cri contre moi : j'étais un monstre, un homme affreux, que sais-je!... un ours ou un philosophe qui ne sait rien du monde et se mêle de le juger. Enfin, d'assaillant que j'avais été d'abord, je me trouvai réduit à songer à ma propre défense, et je m'en acquittai avec toute la réserve qu'on doit à de si chers ennemis. Mais le coup était porté, et la douceur de mes paroles ne faisait qu'aigrir leur offense, comme certaines blessures que l'huile et les corps moelleux rendent plus cuisantes. « Vous voyez, se disaient-elles, comme » monsieur est établi dans son opinion; il ne se » donne pas même la peine de disputer; et s'il osait » dire tout ce qu'il pense, nous serions [peut-être] » nous-mêmes..... des coquettes! » et ces dames étaient déjà toutes rouges..... je me trompe, toutes *roses* de colère; car, par un instinct vraiment admirable, elles s'arrêtaient juste au point où elles allaient devenir laides. En vain, je leur disais : « Mais, de » grâce, mesdames, laissez-moi expliquer toute ma » pensée; avant de me condamner, il faudrait [peut-» être] m'entendre. J'ai dit que la coquetterie était » inhérente à la nature de la femme; je l'ai dit parce » que j'en suis sûr..... Je suis désolé d'en être sûr, et » je vous en demande mille pardons; mais enfin, » est-ce toujours une si vilaine chose que la coquet-» terie? Elle est quelquefois un vice, souvent un ri-

72 est inhérente

» dicule, mais plus souvent une grâce et presque une » qualité : semblable à ces poudres équivoques dont » la chimie peut faire à son gré un poison [subtil] ou » un spécifique salutaire. Tout dépend de la dose ; et » certes, mesdames, [on n'a jamais cherché à établir » le moindre rapport entre] *une coquette* et une » femme *qui a de la coquetterie.* » Il n'était plus temps d'arrêter le cours des choses ; et tout ce que je pus dire ne désarma point mes charmantes adversaires, qui ne pouvaient même supporter l'idée d'une *once* de coquetterie, et qui m'auraient, je crois, arraché les yeux si elles n'eussent réfléchi que ce serait pourtant [une perte que] deux yeux de moins pour les trouver jolies.

Le combat devenait trop inégal, et, comme *Horace* devant les trois *Curiaces* blessés, j'opérai une retraite savante ; mais sans me tenir pour battu, et me promettant bien, au moyen d'une contre-marche étudiée, de surprendre et de vaincre en détail les belles dames dont l'union faisait toute la force.

Dès le lendemain, je projetai d'aller passer la soirée chez l'une d'elles, madame de Saint-Elme. Je trouvai la maison presque en deuil ; les domestiques marchaient sur la pointe du pied ; on m'annonça à demi-voix, dans un boudoir éclairé par un demi-jour d'albâtre, et au fond duquel madame de Saint-Elme était à demi couchée [sur un sopha]. Sa meilleure amie, femme sans esprit et sans grâces, se tenait au-

---

78 et plus souvent ... et même une — 84 coquetterie sont deux personnes fort différentes. » — 85 temps de conjurer l'orage — 87 même pas ... l'hypothèse — 89 si elles n'avaient — 92 était — 96 les belles amazones — 105 sans beauté

près d'elle, des *sels* dans une main et un roman nouveau dans l'autre. Je m'aperçus aussitôt que j'étais tombé dans un jour de vapeurs. — Vous êtes souffrante, madame; je crains d'être indiscret, et je vais... — prendre un siège, monsieur, et vous constituer garde-malade, si je ne vous fais pas trop de peur. — Je n'ai peur que d'une chose, madame, c'est de vous déplaire; et je vous avouerai que notre petite altercation d'hier m'a poursuivi comme un remords... je venais faire ma paix. — Il faut bien que j'y consente, monsieur, car je suis hors de combat. Si vous saviez comme je souffre! Madame est là pour vous le dire. Voyez vous-même comme ma peau est rude et brûlante.

Et elle me tendit une main bien douce et bien fraîche, que je portai respectueusement à mes lèvres, en signe de réconciliation.

— Vous me pardonnez donc, madame, l'impolitesse de mon système en faveur de la sincérité de mon repentir? — Moi, monsieur, je n'ai rien à vous pardonner pour mon compte : j'étais fort désintéressée dans toute cette discussion; mais je vous gardais rancune pour mon amie, madame de Folleville. En vérité, je ne sais à quoi vous pensiez de répéter vingt fois devant elle ce mot de coquetterie avec une affectation qui me faisait mal... Il faut qu'elle ait un bien excellent caractère pour n'avoir pas pris vos discours comme des personnalités indiscrètes, parce qu'enfin c'est une femme qui passe pour être assez coquette. — En vérité? — Est-ce que vous l'ignoriez?

---

112 madame, mais j'en ai grand peur — 124 de ma faute — 128 pour ma bien bonne amie — 133 personnalités brutales

— Je m'en doutais un peu; maintenant je n'en doute plus, puisque son amie me l'assure. Cependant... — Cependant, que voulez-vous que pense le monde? Une femme qui est toujours partout, qui accapare les hommes pour le seul plaisir de les accaparer, qui ne veut ni ne peut aimer personne, qui ne tient pas même à être aimée, pourvu qu'elle soit suivie, servie et adulée par une foule de *soupirans* [dont le suprême bonheur se réduit à l'aduler, à la suivre et à la servir]; qui est égale pour tous, parce que tout lui est égal, qui ne cherche que des hommages et non des sentimens, et à qui l'on sait gré de son sourire continuel, comme si elle n'avait pas de jolies dents à montrer..... Ne voyez-vous pas dans ce portrait tous les symptômes d'une coquetterie bien conditionnée? — J'aime à y voir surtout ceux de votre très prochaine convalescence, madame : la maladie ne saurait être sérieuse quand la malade est si gaie.

Je me retirai triomphant, et disant en moi-même : Voilà qui va bien; mais continuons le cours de nos expériences.

Le surlendemain, je me présentai à la porte de madame de Folleville, vers deux heures après-midi. Il ne faisait pas encore jour chez *madame*. Je repassai à quatre heures, et je la trouvai prête à monter en calèche, et se confondant en excuses et en tendresses avec une dame que je ne reconnus pas d'abord. — Vous arrivez fort à propos, monsieur; je vais au bois de Boulogne, et je vous recevrai chemin faisant; vous

---

143 soupirants imbéciles — 147 on sait ... perpétuel — 148 quelques jolies — 155 de mes — 162 une dame fort enveloppée — 163 on ne peut mieux

m'accompagnerez. — Je suis assez malheureux, madame, pour qu'il me soit impossible... — Je ne vous dis pas que cela se peut, mais je vous dis que cela sera. Je le veux; est-ce [assez] clair?

Il n'y avait rien à répondre à cela, et nous partîmes. Quand madame de Folleville eut parcouru légèrement quelques lettres d'affaires, [et] étudié à fond douze ou quinze cartes de visites que son portier venait de lui remettre : — A propos, dit-elle, vous êtes donc toujours en état d'hostilité avec madame de Melcourt, depuis la grande querelle de l'autre soir? Il me semble que vous ne vous êtes pas même salués tout à l'heure. — Elle était déjà loin, madame, lorsque je l'ai reconnue à son voile épais, à son schall bien croisé, et à sa simplicité..... — bien prétentieuse, n'est-ce pas? Tenez, j'étais furieuse contre vous, mais je ne pouvais pas m'empêcher de rire de sa contenance embarrassée pendant notre discussion sur la coquetterie; car madame de Melcourt, telle que vous la voyez avec sa robe brune, sa coiffure négligée, et son petit air de *carmélite,* est peut-être la femme la plus coquette... Comme elle n'est pas jolie, elle se montre peu : si elle se trouve avec d'autres femmes, elle ne cherchera point à lutter de grâce et de gentillesses [avec elles]; mais elle se tiendra silencieuse et à l'écart, et bien enfoncée dans son chapeau. Tout son espoir est qu'un homme à la fin s'apercevra qu'elle se cache, et s'approchera d'elle avec cet empressement délicat qu'inspire d'abord la timidité ou

169 rien à répliquer et nous — 172 vingt ou trente ... son concierge — 174 en délicatesse — 178 lorsque j'ai eu l'honneur de la reconnaître à — 180 bien furieuse — 188 cherchera pas — 189 ou a

la mélancolie. C'est alors qu'elle essaie un sourire triste, et que, peu à peu, elle laissera percer son esprit et son érudition, en ayant grand soin d'amener l'entretien sur la paix domestique, la simple amitié et la solitude, et de se faire interroger, pour ne répondre que par des réticences, sur les causes de son abnégation du monde, et de tous ses plaisirs, quand on est si jeune encore. Elle ne commence jamais par plaire, elle finit quelquefois par intéresser : aussi *soigne-t-elle* sa langueur, comme une autre sa toilette. Le peu d'agrément de sa figure, son regard sans vivacité, ses lèvres pâles, elle trouve moyen de mettre tout cela sur le compte de ses chagrins; pour les nouvelles connaissances, elle n'est pas laide, elle est *changée*. Le bonheur lui rendrait peut-être ses grâces ! du moins serait-elle douce et fidèle, c'est bien la moindre chose..... On s'y laisse prendre, et voilà ce que c'est qu'une prude. Pour moi, j'aime beaucoup mieux la coquetterie franche, et pour ainsi dire passionnée, de... madame de Saint-Elme, par exemple; on voit tout de suite qu'elle a dévoué son existence aux épreuves du sentiment : son langage, son regard, ses lettres, tout chez elle respire une sensibilité qui est au moins dans sa tête. Je ne crois pas qu'elle aime [véritablement], parce qu'on assure qu'on ne peut aimer qu'une fois, mais je crois qu'elle se trompe elle-même plutôt qu'elle ne cherche à tromper, et si je n'avais pas à lui reprocher quelques [petites] noirceurs de femme.....

Madame de Folleville en était là de sa phrase

194 essayera — 208 sa fraîcheur et ses — 215 épreuves romanesques — 217 qui est certainement dans — 218 parce qu'il est dit — 220 plus qu'elle

lorsque des cavaliers vinrent caracoler et babiller autour de sa voiture : elle ne s'occupa plus que des nouveaux venus; j'en profitai pour descendre, et il me fut impossible de lui faire apercevoir que je la quittais.

Le succès passait mes espérances, et mon système se corroborait singulièrement. Je voulus cependant faire encore une tentative auprès de [la modeste] madame de Melcourt. J'allai chez elle un matin, d'assez bonne heure; je sais qu'elle ne dort point et qu'elle se lève avec l'aurore. Je l'aperçus de loin dans son jardin, occupée à soupirer. Dès qu'elle me vit, elle prit un arrosoir, et balbutia quelques mots à un petit serin. — Vous me trouvez au milieu de ma société ordinaire, me dit-elle, avec des fleurs, des oiseaux, des arbustes!..... Sa femme de chambre vint lui demander ce qu'elle désirait pour son déjeûner. — Tout ce que vous voudrez, répondit-elle; et quelle robe elle mettrait pour sortir. — Celle qui vous tombera sous la main. Nous causâmes long-temps; mais, il faut lui rendre justice, je ne pus lui faire dire le moindre mot contre aucune femme. Je me mis alors à faire l'éloge de toutes les femmes de sa connaissance, et je crus voir qu'elle se pinçait fréquemment les lèvres. Enfin, je lui dis, en la quittant, que j'allais chez la jolie madame de Belval : un *Ah!* bien insignifiant fut toute la réponse que j'obtins.

J'avais besoin de me récréer les yeux et le cœur, et [je] fus heureux de rencontrer madame de Belval chez elle : c'est une jeune veuve [qu'il est difficile de

229 C'est égal, le succès — 230 Je voulais — 244 cette justice — 245 dire aucune parole — 253 veuve qui a déjà refusé vingt seconds maris

ne pas aimer comme une sœur, pour le moins]. Faites le plus joli rêve possible, il ressemblera beaucoup à madame de Belval. Je la trouvai [seule] au milieu de belles robes de bal, de rubans, de colliers, de ceintures... Madame avait *demandé toute sa toilette*. A la bonne heure, voilà une femme. — Je ne veux pas vous déranger, lui dis-je en entrant, nous sommes de vieux amis, [et] je viens seulement pour vous prêcher. — Allons, monsieur, prêchez; j'aime beaucoup les sermons des prédicateurs que j'aime, et je vous écouterai en bâtissant *une fraise*. Voyons, que dois-je faire pour être tout-à-fait bien?

« Rester comme vous êtes, belle dame; mais ce » n'est chose facile. Vous avez un peu de coquet- » terie... Ne vous fâchez pas, vos défauts sont aussi » jolis que vous. Ce n'est même pas un défaut telle » qu'elle est maintenant; c'est une vague envie de » plaire, bien pardonnable à qui plairait sans le vou- » loir. Mais cette envie devient insensiblement un » besoin, le cœur se déshabitue d'aimer, et n'est plus » sensible qu'aux plaisirs égoïstes de la vanité. On se » crée une existence où il n'y a que des femmes à » éclipser, des galanteries à entendre, et des con- » quêtes à faire; on s'enivre de ses propres triomphes, » on s'abandonne avec d'autant plus d'ardeur à ce » jeu charmant, qu'on ne croit pas y engager son » cœur, et qu'on ne s'informe pas des *enjeux* des » autres... et l'on finit souvent par être [la] victime » d'un fat, après avoir fait mourir de chagrin » l'homme qui aimait de véritable amour. Oh! puis-

256 assise au milieu de fraîches — 264 en préparant une coiffure — 266 madame — 267 n'est pas — 273 il n'est plus — 280 de l'enjeu — 283 qui aimait de tout son cœur

» qu'il en est temps, rentrez dans la nature; mais on
» ne sort pas de la coquetterie pour revenir à la tran-
» quille innocence, il faut passer par l'amour, et... »
— Mais il me semble, monsieur, que le sermon dégénère en déclaration, et je n'étais là que pour [écouter] un sermon. — Me pardonnerez-vous, lui dis-je, [en tombant à ses genoux?] — Je ferai mieux, je me corrigerai.

[Et nous pleurions tous deux. N'est-ce pas signe de mariage?]

LE JEUNE MORALISTE. [E. DESCHAMPS.]

---

284 nature et dans la vérité — 286 et si ... — 290 avec un trouble que je ne pouvais cacher — 291 reprit-elle presque tendrement — 292-293 *Remplacé par une conclusion différente.*

SIXIÈME LIVRAISON

(Décembre 1823.)

POÉSIE

FRAGMENT

D'UN POËME DE MAGDELEINE*

CHANT PREMIER

Harpe du roi poëte, ô Reine des cantiques,
Toi, que David baigna de larmes prophétiques,
Toi, que dans le saint Temple il a fait retentir,
Toi, qui chantas son crime avec son repentir,

* L'auteur de ce poëme a bien voulu nous permettre de nous souvenir de ces deux fragmens que nous lui avons entendu réciter une fois. C'est entre ces deux portraits de Magdeleine, entre son innocence et son repentir, que sont placés l'action du poëme et l'amour de Joseph d'Arimatie. Ce sujet a déjà fourni un chef-d'œuvre à la sculpture, et la poésie promet une rivale à la Magdeleine de Canova (M. F.).

Les *Essais poétiques* de Delphine Gay, Paris, Gaultier-Laguionie, 1824, in-8°, donnent des morceaux beaucoup plus importants : le I^er^ chant complet, daté de Villiers, novembre 1822; un fragment du V^e^ chant; le VI^e^ chant complet, daté de Villiers, septembre 1823. — Dans les *Nouveaux essais poétiques*, Paris, Urbain Canel, 1825, in-8°, un fragment du III^e^ chant. — Aucune variante pour le premier morceau de la *Muse*, début du poème.

Apprends-moi les accords empreints de son génie,
Fais couler sous mes doigts des torrens d'harmonie,
Révèle ce malheur de mon âge inconnu,
Fais crier les remords dans un cœur ingénu,
Livre-moi les secrets d'une douleur amère,
Je ne connais encor que les maux de ma mère :
Dans une sainte erreur mon cœur est demeuré;
Pour chanter Magdeleine il faut avoir pleuré.

En ce temps-là vivait dans la cité chérie
Une femme, c'était Magdeleine-Marie,
De l'antique Sion, témoin de son bonheur,
Elle fut à la fois et la honte et l'honneur.
Belle comme la gloire, elle en était l'image,
De même on lui rendait un imprudent hommage.
Le soin de sa parure occupait tous ses jours,
Ses vœux étaient de plaire et de plaire toujours.
Dans son cœur inconstant quels yeux auraient pu lire?
Tantôt de la folie elle avait le délire;
Puis, d'une jeune fille imitant la candeur,
Comme un attrait de plus adoptait la pudeur,
De l'innocence même osait feindre les charmes;
Mais ce cœur ignorait le mensonge des larmes,
Car il n'est plus d'espoir et point de repentir
Pour celle dont les pleurs ont appris à mentir.

O vous dont l'âme triste est pleine de tendresse,
Evitez les regards de cette enchanteresse!
Et vous, femmes, fuyez son dangereux séjour;
Et toi, qui de l'hymen vois briller le beau jour,
Dans la chaîne de fleurs que tes mains ont tressée
Retiens ton jeune époux, ô jeune fiancée!
Si tu veux par l'amour le soumettre à tes lois,
Fais qu'il n'entende pas sa séduisante voix!

CHANT SIXIÈME

. . . . . .

. . . . . .

Est-ce bien Magdeleine? Ah! quelle différence!
Il s'afflige, il l'admire, il n'a plus d'assurance;
Son amour, dont l'espoir commence à s'affaiblir,
Envie à la vertu ce pouvoir d'embellir;
Car jamais à ses yeux son amie infidèle,
Aux temps de ses erreurs, n'avait paru si belle!
Jamais son jeune front n'eut un si noble aspect!
Joseph la contemplait pénétré de respect :
Qu'il préférait alors à sa grâce perfide,
Ce maintien à la fois imposant et timide!
On ne l'entendait pas prier; mais seulement
De sa bouche entr'ouverte un léger mouvement
Trahissait de son cœur la fervente prière.
Elle était à genoux humblement sur la pierre;
Ses cheveux, par des nœuds n'étant point retenus,
Descendaient en flots d'or jusques à ses pieds nus;
Une sainte langueur ajoutait à ses charmes,
Et ses yeux, dont l'azur était brillant de larmes,
Modestes, ressemblaient à ces modestes fleurs
Que l'ange des adieux fait naître de ses pleurs,
Qui protègent l'absence et sa mélancolie,
Et dont le nom charmant défend que l'on oublie.

Mme Delphine GAY.

---

38 Il l'admire et s'afflige — 56 fit naître.

FRAGMENT

D'UN POËME EN TROIS CHANTS

INTITULÉ

MARIE

Oh! donnez-lui des pleurs, à la jeune Marie!
Elle était douce et belle et du pauvre chérie :
Près de sa noble aïeule, ignorant les malheurs,
Elle voyait ses jours passer comme des fleurs.
Un parfum d'innocence autour d'elle s'exhale :
Quelque ange lui prêtait sa grâce virginale.
Un voile est sur son front, un rosaire à sa main :
Toujours la charité l'accompagne en chemin.
Sa bouche a des accens dont l'oreille est frappée :
On dirait une voix du ciel même échappée.
Chaste, ses yeux baissés ne se lèvent jamais
Que pour chercher la place où tombent ses bienfaits.
Mais ne la louez point, la louange l'étonne;
Elle craint d'être belle, et rougit d'être bonne.
Rire des malheureux dont la timide faim
Près des riches banquets vient demander du pain,

Publié dans *Les Ephémères,* Paris, Crapelet, 1850, in-16. Forme le début d'un petit roman poétique, sous le titre : *L'âge d'or sous la terreur.* — Édit. des *Œuvres complètes,* Paris, Diard, 1858, in-8°, t. V, p. 370.

1 Oh! donnons lui des chants — 6 lui prêta

C'est assez pour troubler la paix de sa journée,
Et pour rendre, comme eux, Marie infortunée;
Car son cœur est ouvert à toutes les douleurs :
Dès qu'on pleure autour d'elle, elle répand des pleurs.
Mais on peut affliger et non fâcher Marie.
Plus douce que l'agneau qui, sur l'herbe fleurie,
Joue, à sa voix s'arrête, et court flatter sa main,
Elle souffre le mal, le pardonne, et soudain
Rayonne sur ses traits un sourire angélique.

Chaque matin, cherchant la chapelle gothique
Dont les vitraux rompus lui retraçaient encor
Des preux de sa maison les vieux écussons d'or;
Au pied de leurs tombeaux et devant leurs statues
Sous la poudre du temps tristement abattues,
Elle venait prier, revenait chaque soir.
C'était pour ses parens qu'elle aspire à revoir,
Ses parens bien-aimés dont elle est séparée;
C'était pour son aïeule aveugle et retirée
Dans ces bois inconnus, où de vieux serviteurs,
Un prêtre en cheveux blancs, ses oiseaux et ses fleurs,
Surtout la jeune enfant, charmaient sa solitude.
« O ma mère, avec toi quel sort peut sembler rude? »
Disait la jeune enfant. « Le mien, j'en bénis Dieu.
» Il est si bon! C'est lui qui protège ce lieu,
» Ce lieu, ce port sacré qu'il ouvre à ta détresse,
» Je t'y sers. Tu souris aux soins de ma tendresse;
» Et quand mes bras tremblans presseront à leur tour
» Les parens adorés ravis à mon amour,
» Ma mère, entre eux et toi partageant mes journées,
» Qu'aurai-je à souhaiter? Mes heures fortunées
» Ne coulent-elles pas dans les plus doux travaux?
» Comme ces cieux sont purs! que ces jardins sont beaux!

---

19 sait répondre — 20 elle verse — 21-25 *Supprimés.* — 27-32 *Remplacés par trois vers nouveaux.* — 34 infirme — 39 Ici tout est bonheur — 40-51 *Supprimés.*

» Avec quel saint respect mon œil te considère!
» Que Marie est heureuse! Elle t'aime, ô ma mère!
» Aime-la bien aussi, car c'est là le bonheur. »

Et la jeune chrétienne aux bontés du Seigneur
Rendait grâces du jour qu'il fit luire pour elle,
Et ses baisers volaient sur la main maternelle.
En l'écoutant parler, l'aïeule croit la voir.

Dans la forêt voisine on entendit un soir
Des cris sourds et confus qui portèrent l'alarme
Aux murs de ce château sans défense et sans arme;
Puis, ces cris expirés, l'effroi se dissipa.
Le lendemain matin, quel objet te frappa,
Douce Marie! Au seuil de l'antique chapelle,
Couché, le front couvert d'une pâleur mortelle,
Les yeux d'ombres chargés et fermés à demi,
Un jeune homme était là comme un ange endormi.
Vers le bel inconnu se baissant éplorée,
La vierge voit du sang, frémit; mais, inspirée
Par cette charité qui la soutient toujours,
Des débris de son voile, utile et prompt secours,
Elle entoure la plaie; elle appelle : on arrive;
Et bientôt à son ordre une troupe attentive
Transporte le mourant au château protecteur.

Mais l'aveugle, à ce bruit, s'approche avec lenteur;
Et Marie accourait, et lui disait : « Ma mère,
» Le ciel nous veut du bien, il nous permet d'en faire.
» Voici qu'un malheureux va nous devoir le jour. »
Et sa mère répond : « Qu'il vienne. » — Dans la tour
Ouverte aux étrangers dans les temps d'opulence,
Il est une retraite où l'on garde en silence

---

52 Et la vierge — 53 sur elle — 55 Léonor, à son tour, met sa joie à — 61 la vieille chapelle — 72 Léonor, à ce bruit — 77 les jours

Des livres pour l'étude, un lit pour la douleur.
Là, de soins entouré, l'envoyé du malheur
Par degrés doucement sent ses forces renaître,
Recommence la vie, et cherche à reconnaître
Tout ce qui l'environne et s'empresse pour lui.
A la voix de quel dieu le trépas a-t-il fui ?
Qui l'a sauvé ? Son œil, faible et douteux encore,
De ce jour renaissant craint d'essayer l'aurore;
Son cœur n'ose sentir, ni son âme penser.
Sous le joug du destin va-t-il se replacer,
Et reprendre un fardeau dont la mort le délivre ?
Mais il a vu Marie, et ne craint plus de vivre.
Comme un hôte du ciel, consolateur secret,
Le visage voilé, souvent elle apparaît;
Debout, près de son lit, d'un bienfaisant breuvage
Préparé par ses mains, le nourrit, le soulage,
L'exhorte à la constance, et puis lui dit adieu,
En redoublant sur lui le signe cher à Dieu.
Elle ignore les lois d'une fausse décence,
Et la pitié pour elle est toujours l'innocence.

Des rideaux entr'ouverts du beau convalescent
Un jour elle approcha, le vit en rougissant
Mollement soulevé sur sa couche isolée :
Il chantait à mi-voix, et la vierge troublée
Entendit ces accens nouveaux pour sa pudeur,
Mais qui n'apprirent rien à sa jeune candeur.

. . . . . .

Oh, que mon songe est doux! Oh, laissez-moi mon songe!
Toi, fantôme charmant, qui m'enivres d'amour,
Reste encor sous mes yeux : je crains l'éclat du jour;
La nuit me rend heureux; que la nuit se prolonge.
Hélas! j'ai du bonheur. Pourquoi m'éveillez-vous?
Oh, laissez-moi mon songe! Oh, que mon songe est doux!

Oui, la voilà! je l'ai trouvée
Celle que j'attendais pour vivre et pour aimer.
La beauté tant de fois dans mes désirs rêvée,
Que demandait mon cœur, qui devait l'animer,
La voilà! sur son front céleste
Sa blanche main relève, avec timidité,
Les longs plis du voile modeste
Posé par la pudeur, par l'amour écarté.
Comme ses traits sont beaux! Comme en rayons de flamme
Dans ses grands yeux d'azur brille toute son âme!
Dans ses yeux qui, n'osant regarder leur ami,
Sous leurs cils abaissés se cachent à demi!
Elle ne sourit point, et pourtant elle enchante.
N'entends-je pas sa voix? Que sa voix est touchante!
Hélas! j'ai du bonheur. Pourquoi m'éveillez-vous?
Oh, laissez-moi mon songe! Oh, que mon songe est doux!

Je l'entends : c'est le son d'une lointaine lyre,
C'est le soupir léger du plus léger zéphyre,
La plainte du ruisseau qui se perd dans les bois;
C'est mieux, ange du ciel, jeune ange : c'est ta voix,
C'est ta voix que j'entends; mais que vas-tu me dire?
Hélas! j'ai du bonheur. Pourquoi m'éveillez-vous?
Oh, laissez-moi mon songe! Oh, que mon songe est doux!

Elle approche. Vers mon oreille
Je la vois se pencher; et sa bouche vermeille
S'ouvre comme une fleur, en murmurant tout bas
Je t'aime! Autour de moi tout a redit : *Je t'aime!*
Et puis elle se tait; et puis à petits pas
Je la vois s'éloigner en me tendant les bras;
Et mon âme la suit, et je redis moi-même :
Je t'aime!
Hélas! j'ai du bonheur. Pourquoi m'éveillez-vous?
Oh, laissez-moi mon songe! Oh, que mon songe est doux!

Marie, à ces accens, se retire étonnée,
Et se tait et soupire; et toute la journée,

---

120 reluit — 121 son ami

Sans oser s'avouer ce qu'elle ose sentir,
Dans le fond de son cœur elle entend retentir :
« *Je t'aime!* » Mais d'où vient que ce mot l'effarouche?
Ce mot qui tant de fois se plaisait sur sa bouche?
Elle perd ses couleurs, s'inquiète; et souvent
A l'ombre des tilleuls on la trouve rêvant.
Le soir, près du foyer, immobile et penchée
Sur l'aiguille ouvrière, où sa vue attachée
A travers le tissu semble, en ses longs détours,
Suivre la soie errante et revenant toujours,
Elle rougit, tressaille; et de sa main tremblante
S'enfuit soudainement l'aiguille impatiente.
La vierge la relève; et, l'œil toujours baissé,
Reprend d'un air confus l'ouvrage commencé,
Répond à Léonor d'une bouche distraite,
Laisse de temps en temps, vers la porte muette,
Echapper un regard qui craint d'être aperçu.
Quelques pleurs ont coulé sur l'humide tissu.
Elle en cherche la cause, et sa candeur l'ignore.
La nuit ferme ses yeux; ses pleurs coulent encore.
Le jeune infortuné par ses soins secouru,
Dans ses songes brûlans a vingt fois reparu,
Pâle, sanglant, ainsi que vers l'aube nouvelle
Il effraya Marie au pied de la chapelle.
Comme au premier moment elle frémit toujours,
Et s'éveille en criant : Sauvez, sauvez ses jours!

BRIFAUT.

LA DOUBLE AGONIE

J'entends du jour fatal sonner la dernière heure :
Ce jour doit m'apprendre ton sort,
Doit m'apprendre le mien; car celui qui te pleure
Attend son arrêt de ta mort.

Quoi! vous m'avez éloigné d'elle,
Amis, pour m'épargner un aspect douloureux!
Vous retournez le fer dans mon cœur malheureux;
Vous rendez la pitié cruelle.

Qui peut entendre sans frémir
La foudre que l'éclair appelle sur sa trace?
Le glaive, dont un fil suspendit la menace,
A tous momens nous fait mourir.

L'attente du malheur est plus affreuse encore;
Cessons de les prévoir, nos maux sont des instans.
Terrible Eternité, dont le sein nous dévore,
Non, je ne te crains plus : délivre-moi du Temps!

Des songes ténébreux offusquent ma pensée,
J'évite et je poursuis l'image du trépas;
Je vois ses yeux éteints, je sens sa main glacée,
Et la nuit de sa tombe enveloppe mes pas.

Qui rendra le repos à mon âme éperdue?
O le plus cher de ses trésors!
La crainte de te perdre exige plus d'efforts
Que l'horreur de t'avoir perdue.

Est-il jour? Est-ce l'heure? Ah! je dois l'ignorer!
Amis, tant de douleurs lasseront votre zèle.
Quoi! déjà de retour! et je vous vois pleurer!
Dieu! je pleure avec vous, et je meurs avec elle.

NESTOR DE LAMARQUE.

GILBERT MOURANT

ÉLÉGIE

Dans un pieux hospice, aux plaintes d'un mourant,
Une sœur, jeune et triste, accourait en pleurant,
Et cachait de ses mains ses paupières humides,
Et priait. Elle était de ces vierges timides
Qui, des infortunés épousant la douleur,
Consacrent leurs beaux jours au culte du malheur.
« De ce jeune mourant respectez l'infortune,
Dit-elle; éloignez-vous; la pitié l'importune :
Laissez passer la sœur. A son égarement
J'apporte en cette coupe un breuvage calmant.
Ecoute, ô malheureux! Ne veux-tu point m'entendre?
C'est moi, je suis la sœur, moi que tu dis attendre.

GILBERT

Vous!... écartez ce vase, et cessez de l'offrir;
Vous voulez me sauver, et moi je veux mourir.
Les cruels, me perçant des poignards de l'envie,
Si jeune et plein d'espoir m'ont fait haïr la vie.
A m'abreuver de fiel tous les jours condamné,
J'ai vécu misérable, et meurs abandonné.

LA SŒUR

Calmez-vous : si vos maux parlent contre les hommes,
Souvenez-vous aussi de l'asile où nous sommes.

Les Tristes, par Louis Belmontet, Paris, Boulland, 1824, in-18.

3 Cachait avec ses mains

GILBERT

Oui, je m'en souviendrai jusqu'au fond du tombeau :
Et cependant sans eux mon sort était si beau!
Ces murs hospitaliers s'ouvrent à l'indigence;
Moi seul j'y suis venu proscrit par leur vengeance.
Ah! si j'eusse du moins, loin de mes oppresseurs,
Des soins d'une famille obtenu les douceurs!
Mais, hélas! sans parens, ma douleur étrangère
N'a reçu que les dons qu'on fait à la misère.
J'ai trouvé devant moi tous les cœurs endormis,
Et je ne suis connu que de mes ennemis.
J'ai déjà tant souffert! je n'ai plus de courage;
Oui, si c'est du poison, donnez-moi ce breuvage.

LA SŒUR

O jeune malheureux! n'as-tu point vu mes pleurs?
Mes veilles tant de fois ont gardé tes douleurs.
Tes souffrances bientôt me devinrent communes,
Et j'oubliai pour toi les autres infortunes.
Toi-même ne prenais, devenu plus humain,
La coupe des secours qu'offerte de ma main.
Et moi, te consolant, heureuse et triste fille,
Je voulais, par mes soins, te rendre une famille.
Comme toi, je n'avais que le ciel pour ami,
Comme toi, sans parens, combien j'avais gémi!
Seule, en dégoûts amers mon âme était féconde;
Comme un désert mortel j'entrevoyais le monde;
Seule, et pleurant alors, et lui disant adieu,
Je partageai ma vie entre le pauvre et Dieu.
Je vais calme à la tombe, et je passe inconnue;
Et si je rêve encor, c'est depuis ta venue.
Mon cœur s'ouvre aux regrets : il me semble aujourd'hui
Que le bonheur viendrait si j'avais un appui.

---

49 Mon cœur cherche à renaître

Dans des songes confus ma pensée est errante,
L'espérance me fuit comme une voix mourante.
Heureuse cependant, puisqu'en souffrant toujours
Tu m'as intéressée au salut de tes jours.

GILBERT

Moi, vivre! retomber sous mes horribles chaînes!
Que ne t'ai-je connue avant mes longues peines!
Moi vivre, quand l'enfer me poursuit pas à pas!
Pourquoi donc me plains-tu, moi qui ne vivrai pas!
S'il te reste des pleurs, écoute mon histoire,
Regarde où m'a conduit le rêve de la gloire;
Car le luth du poëte a chanté sous mes mains,
Et peut-être mon nom court parmi les humains.
Mon père, ô pardonnez ma fuite aventureuse!
Mais j'allais vous chercher une vieillesse heureuse.
Insensé! mon départ fut bientôt un remord,
Et je ne savais pas que j'allais à la mort.

J'amène dans Paris mon talent jeune encore;
Plus de ce beau lointain dont Paris se décore!
Plus de ces jours rians que je m'étais promis!
Le poëte sans or y languit sans amis.
Ma muse, auprès des grands, arrivait bien venue,
Et leur seuil refusait ma misère inconnue;
Ou si leur fol orgueil m'appelait à leurs jeux,
Leurs dédains oubliaient que j'étais plus grand qu'eux.
Leur promesse était riche en stériles services,
Et mes besoins venaient sans attendrir leurs vices;
Et leurs fêtes de nuit, en touchant à leur fin,
Me renvoyaient sans force et flétri par la faim.

Du côté des savans passa mon espérance :
Leurs vertus s'étendaient au-delà de la France.

51-58 *Supprimés.* — 76 s'offraient

Je les vis, bruit menteur! ces philosophes rois,
Sur un trône usurpé ralliant leurs faux droits,
Etouffaient, dévoraient ainsi qu'une pâture
Ceux qui les menaçaient de leur gloire future.
Mon avenir prochain fit pâlir ces tyrans,
Et leur orgueil blessé fut plus loin que les grands.
Indigné, je sortis de ma lente agonie;
Comme un astre vengeur se leva mon génie;
Mes vers étincelans, enflammés de courroux,
Tombèrent en éclats sur ces faux dieux jaloux.
La France apprit mon nom sans apprendre mes larmes,
Et j'étais jeune et seul!... Eux, retrempant leurs armes,
Immolent la victime au pied d'un lâche autel;
Quand j'étais dans la gloire, et peut-être immortel,
Ma jeune renommée en naissant m'est ravie,
Et sans avoir vécu j'ai passé dans la vie.

LA SŒUR

Infortuné! quels pleurs gonflent tes yeux noyés!
Combien sont grands les maux qui te sont envoyés!
Que n'étais-je ta sœur aux jours de ta misère!
J'aurais voulu ma part aux malheurs de mon frère.
La nuit, ta sœur voilée eût mendié pour toi.

GILBERT

Toi!... Je veux être seul; tous mes maux sont pour moi.

LA SŒUR

De tes persécuteurs j'aurais éteint la haine.

GILBERT

Tu n'as donc point vécu parmi la race humaine!

---

93 au pied de leur autel — 94 Quand j'étais déjà grand

LA SŒUR

Il est pourtant des cœurs.

GILBERT

Des cœurs ? en est-il ? Non.

LA SŒUR

Mais du moins la pitié...

GILBERT

La pitié n'est qu'un nom.

LA SŒUR

Mais quelque ami, peut-être, un jour viendrait; espère.

GILBERT

Je n'aurai point d'ami, car j'ai perdu mon père.

LA SŒUR

Je voudrais te sauver.

GILBERT

Je veux mourir; adieu.

LA SŒUR

Dieu me dit de te plaindre.

GILBERT

Et tu me plains pour Dieu !
Et tu me tends la main quand je suis dans l'abîme !
Est-ce qu'on te choisit pour railler la victime ?
Pour jouir de mes pleurs appelle des témoins;
Et s'ils sont malheureux, ils le deviendront moins.

113-124 *Supprimés.*

Mais tu me crois mourant; non, je vivrai, j'espère;
Je ne veux pas mourir : que deviendrait mon père ?
Il m'attend, et j'irai renaître dans ses bras.
Il ne me dira plus qu'il est des fils ingrats :
Il ne me dira plus que son fils le délaisse.
O! j'apporte à mon père une heureuse vieillesse,
Et ma gloire! — Est-ce lui qui pleure en me voyant ?
Mon père!... Dieu! pourquoi ce sourire effrayant ?
Ce n'est pas lui. Qu'entends-je ?... O je vous en conjure,
Cachez-moi! ce sont eux; c'est encore une injure.
Détournez de mon cœur ces ongles déchirans :
Eh quoi! jusqu'au cercueil je suis à mes tyrans!
Ah! c'est plus que la mort; ils ont tué ma gloire!
Mes vers sanglans du moins poursuivront leur mémoire.
Mais que fait la vengeance à qui n'en jouit pas ?
Qui me déchire ainsi ?... Quand viendra ce trépas ?
Il vient... Vous, femme en pleurs, loin de moi! je succombe,
Je meurs : ne pleurez pas, n'allez pas sur ma tombe. »

Et, pour dernier tourment, le mourant, sans appui,
Douta du dernier cœur qui se donnait à lui.
Mais avant d'expirer, suspendant son délire,
Il pleure, se relève, et ressaisit sa lyre;
Et, doux cygne, à la vie exhalant ses adieux,
Il soupire sa mort l'œil tourné vers les cieux.

Un prêtre aux blancs cheveux, à travers les ténèbres,
Murmurant lentement les prières funèbres,
Jusqu'au bord du tombeau le suivit sans témoin;
L'inconsolable sœur l'accompagna plus loin.

L. BELMONTET.

---

129 Eh! que fait ... à qui ne la voit pas — 130 J'ai soif, je suis brûlant; si c'était le

CRITIQUE LITTÉRAIRE

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

Par M. Baour-Lormian, de l'Académie Française.

TROISIÈME ÉDITION *

Qu'on nous permette, avant de rendre compte de l'ouvrage que nous annonçons, quelques réflexions sur la littérature et les arts. Enseigner à les connaître, c'est enseigner à les chérir. La plus belle poésie n'est rien jusqu'au moment où elle agit sur des âmes capables d'en apprécier le charme; elle doit, pour ainsi dire, toute son existence à notre manière de la concevoir et de l'admirer : c'est la Galathée de Pygmalion qui a besoin d'être aimée pour vivre.

Madame de Staël, dans son livre de l'Allemagne, ne cherche point à définir la poésie, ni à donner des

* A Paris, chez Ambroise Tardieu, éditeur, rue du Battoir-Saint-André, n° 12.

2 vol. in-8°, portrait et 3 belles gravures, 12 fr.

3 vol. in-18, gr. raisin, portr. et 9 belles grav., 10 fr. (M. F.)

préceptes d'enthousiasme; elle dit à ceux qui veulent la comprendre et s'y abandonner : « Entourez-vous » de parfums, des rayons d'un beau ciel, des re- » gards d'un objet chéri; respectez ce que vous ai- » mez; cherchez l'immortalité dans l'amour et la di- » vinité dans la nature; sanctifiez votre âme comme » un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédai- » gnera pas d'y apparaître. » Si une telle doctrine n'est pas autre chose, elle est au moins un enchantement; la religion et l'amour sont ses interprètes, et le sacrifice de l'indifférence et de l'égoïsme est le seul qu'elle exige de ses initiés. Les plus grandes beautés de la nature et des arts correspondent aux plus nobles de nos facultés intellectuelles. Les rayons du génie ne peuvent pénétrer dans une âme obscurcie par le nuage des intérêts vulgaires et des petites vanités; et c'est peut-être ce qu'enseignait l'oracle de Dodone, lorsqu'il recommandait aux mortels de se purifier dans les flots de l'Achéloüs avant de chercher à pénétrer le mystère de ses paroles.

Le poëte est essentiellement l'interprète de la nature et de la destinée, et la poésie n'a été appelée le premier des arts que parce qu'elle explique et achève, pour ainsi dire, l'œuvre du Créateur. Elle dépouille les êtres de leur enveloppe vulgaire, pour les forcer de livrer à nos regards tous les secrets de leur merveilleuse existence. Tout est symbolique aux yeux du poëte, et, par un échange continuel d'images et de comparaisons, il cherche à retrouver quelques traces de cette langue primitive révélée à l'homme par Dieu même, et dont nos langues modernes ne sont qu'une ombre affaiblie. C'est lui qui donne l'innocence aux lis des champs, il prend les ailes de la colombe pour

fuir au désert l'injustice des hommes, et il devine que sous les différens objets dont il est environné il existe autre chose que ces objets eux-mêmes.

La physique, comme on l'a déjà fait observer, commence par tuer ce qu'elle veut nous faire connaître. La poésie, au contraire, agrandit un objet de tous les attributs qu'elle seule sait lui découvrir. Tandis que la physique, courbée sur ses fourneaux et armée d'un feu qui consume, n'aperçoit sous les formes les plus charmantes que des sels et un peu de fumée, la poésie, libre et fière, porte dans ses mains un flambeau formé de la lumière de l'âme, et verse une vie nouvelle sur tout ce qu'elle éclaire de ses rayons.

Si la poésie cherche des symboles dans les objets extérieurs de la nature, elle cherche dans les évènemens de ce monde la cause toute-puissante qui les produit; car les évènemens, comme les êtres, ont une signification cachée qu'on doit s'efforcer de découvrir. Aussi les agens invisibles de l'univers sont-ils sans cesse évoqués dans les compositions dramatiques des anciens peuples; et les poëtes grecs, à travers toutes les erreurs de leur religion, avaient cependant entrevu cette grande vérité. Leurs personnages tragiques se trouvaient placés entre la fatalité et le remords, entre les puissances divines et les puissances infernales. A peine le coupable était-il abandonné par le dieu qui lui avait inspiré ses crimes, qu'il tombait entre les mains d'un autre dieu chargé de les punir; et ce n'était pas au tribunal des hommes, mais au tribunal des furies, de cette conscience armée et vivante de l'antiquité, qu'il était obligé de comparaître. Les passions ne se montraient pas aux poëtes grecs comme une puissance assez forte pour triompher de la liberté

morale de l'homme, et ils avaient besoin d'appeler un dieu à leur secours, afin de décider de la lutte. Celui dont la vertu sortait victorieuse de ce double combat, était réputé sacré parmi les mortels. Les trilogies d'Eschyle embrassaient l'ensemble de la destinée humaine; quelquefois la victime, purifiée par de longs malheurs, était trouvée digne de tomber sous les foudres du ciel à l'extrémité de sa carrière; ce n'est qu'à l'instant de l'apothéose qu'elle était consolée de ses infortunes, et les souffrances des héros de la tragédie grecque ressemblaient à cette tunique de Nessus, dont Alcide ne put fuir les poisons qu'en se réfugiant dans l'Olympe.

Mais c'est surtout dans leur manière de concevoir l'épopée que les anciens se sont montrés éminemment religieux; ils ont déclaré hautement qu'aucune poésie épique ne pouvait exister sans merveilleux; ils ont annoncé qu'une action humaine, quelque importante qu'elle nous parût, ne mériterait jamais le nom de grande si la Divinité ne s'y mêlait pas; et qu'on y prenne garde, ce précepte littéraire renferme toute une religion.

Il appartenait à l'incrédulité des temps modernes de vouloir bannir le merveilleux de l'épopée, c'est-à-dire de son domaine. Thomas lui-même, bien que ne partageant pas les opinions de son siècle, ne put se soustraire à sa funeste influence; aussi la Pétréide, composition grande et sublime sous beaucoup de rapports, n'aurait jamais pris place, quoique terminée, parmi les véritables productions épiques; le souffle divin n'y est pas, et l'ouvrage n'aurait point quitté la terre. Vouloir élever une fable quelconque à la hauteur de l'épopée sans merveilleux, c'est ressembler

à je ne sais quel peuple qui employa plus d'un siècle à rouler et à tailler une immense pierre pour en couronner la voûte d'un édifice, sans songer qu'il n'existait pas de machines capables de l'exhausser dans les airs.

On ne peut disconvenir que l'emploi du merveilleux ne fût plus facile aux poëtes grecs ou latins qu'aux poëtes modernes. Les héros d'Homère se mêlent familièrement à ses dieux. Jupiter et Agamemnon, Achille et Mars ne diffèrent que par les attributs qu'il leur donne, et son Olympe ne s'élève pas plus haut que la région des nuages; il n'en est pas ainsi du ciel chrétien, et l'alliance des deux mondes présente aujourd'hui plus d'obstacles. Milton et le Dante, en traitant des sujets presque entièrement fondés sur la religion, ont, pour ainsi dire, éludé la difficulté, et se sont placés tout naturellement au niveau de notre merveilleux; ils ont senti que nos conceptions épiques devaient toucher de toutes parts aux mystères du monde invisible, pour être en rapport avec sa divine majesté.

Klopstock, plus hardi peut-être qu'aucun de ses rivaux, a dédaigné de s'appuyer sur des évènemens terrestres, et il fallait avoir une bien noble confiance dans ses propres forces pour oser prétendre à peupler l'immensité elle-même des créations du génie. Entourée d'une foule innombrable d'esprits immortels, la muse de Klopstock ne trouve pas les champs de l'infini trop vastes pour son vol; elle se repose quelquefois sur des mondes où elle rencontre d'harmonieux séraphins, dont les sirènes de Platon n'étaient qu'une faible image; les êtres aériens qu'elle décrit ressemblent à ces vapeurs virginales exhalées du ca-

lice des fleurs aux premiers rayons d'un soleil de printemps; leur langage est un mélange d'adoration, de mélodie et d'amour; et l'on ne peut leur prêter de semblables paroles sans avoir pénétré bien avant dans le secret de leur nature et de leur félicité. La muse de Klopstock n'est pas moins admirable dans la peinture des tourmens célestes que dans celle des ravissemens ineffables. Elle s'associe noblement à toutes les angoisses du Rédempteur des hommes; elle se montre digne de souffrir à ses côtés; pareille à cet astre dont la planète Adamida a voilé les rayons*, elle s'entoure d'ombres solennelles à l'instant de l'inconcevable trépas; et lorsqu'après avoir pleuré la victime, elle accompagne le dieu dans les régions de l'éternelle vie, nous sentons, à je ne sais quelle joie qui s'empare de notre âme, que le fils du Tout-Puissant ne s'est pas éloigné pour toujours d'une terre où de si nobles accens retentissent à sa louange.

Quelques littérateurs ont reproché à Klopstock d'avoir été moins brillant que Milton dans la peinture de Satan, et ils ne se sont pas aperçus que cette critique n'était qu'un nouvel hommage rendu à la sagacité de ses conceptions. Le Satan de Milton est encore plein des souvenirs du ciel, et sa chute est trop récente pour qu'il ne soit presque pas étranger à sa nouvelle et hideuse patrie. Six mille ans de réprobation ont passé sur le Satan de Klopstock, l'enfer et lui ont eu le temps de s'accoutumer l'un à l'autre. La longue habitude des pensées criminelles, plus puissante que

* Klopstock suppose qu'au moment de la mort de Jésus-Christ, un archange alla chercher aux extrémités du ciel la planète Adamida, et la plaça devant le soleil (M. F.).

les foudres du Très-Haut, a achevé d'effacer de son front les vestiges de son ancienne splendeur, et il se montre à nos regards aussi ténébreux que les régions qu'il habite.

Les admirables pages que l'auteur des Martyrs a consacrées au Tasse dans son premier ouvrage, nous dispenseront de chercher à apprécier le genre de talent et de génie qui a présidé à la composition de la *Jérusalem délivrée*; il n'y a plus rien à dire sur les sujets traités par M. de Châteaubriand; et d'ailleurs la justice des muses ressemble un peu à notre justice moderne; elle voudrait, s'il était possible, que les Homère et les Milton ne fussent jugés que par leurs pairs. « L'art avec lequel le Tasse nous transporte » d'une bataille à une scène d'amour, dit M. de Châteaubriand, d'une scène d'amour à un conseil, » d'une procession à un palais magique, d'un palais » magique à un camp, d'un assaut à la grotte d'un » solitaire, du tumulte d'une cité assiégée à la cabane » d'un pasteur, cet art, disons-nous, est admirable. » Le dessin des caractères n'est pas moins savant : » la férocité d'Argan est opposée à la générosité de » Tancrède, la grandeur de Soliman à l'éclat de » Renaud, la sagesse de Godefroi à la ruse d'Aladin; » il n'y a pas jusqu'à l'ermite Pierre (comme l'a remarqué Voltaire) qui ne fasse un beau contraste » avec l'enchanteur Ismen. Quant aux femmes, la » coquetterie est peinte dans Armide, la sensibilité » dans Herminie, l'indifférence dans Clorinde. Le » Tasse eût parcouru le cercle entier des caractères » de femmes, s'il eût représenté *la mère*. Il faut peut-être chercher la source de cette omission dans son » talent, qui avait plus d'enchantement que de vérité,

» et plus d'éclat que de tendresse. . . . . .
» . . . . . .
» Au reste, si la *Jérusalem délivrée* a une fleur
» de poésie exquise, si l'on y respire l'âge tendre,
» l'amour et les déplaisirs du grand homme infor-
» tuné qui composa ce chef-d'œuvre dans sa jeu-
» nesse, on y sent aussi les défauts d'un âge qui
» n'était pas assez mûr pour la haute entreprise d'une
» épopée. L'octave du Tasse n'est presque jamais
» pleine, et son vers trop vite fait ne peut être com-
» paré au vers de Virgile, cent fois retrempé au feu
» des muses. »*

C'est surtout dans les morceaux imités du poëte de Mantoue que le Tasse reste bien loin de son modèle, soit qu'il prête à l'amant de Sophronie la belle exclamation de Nisus au neuvième livre de l'Enéide,

Me, me...! adsum qui feci : in me convertite ferrum,
O Rutuli! *etc.*;

soit que, voulant faire contraster l'agitation inquiète des chevaliers chrétiens, à la fin de son deuxième chant, avec le repos d'une belle nuit de la Palestine, il emprunte au chantre d'Enée ce tableau si connu :

Nox erat, et placidam carpebant fessa quietem
Corpora per terras, sylvæque et sæva quiebant
Æquora.....

On ne peut disconvenir, en comparant les deux peintures, que le suprême législateur de notre Parnasse n'ait eu quelque raison de s'armer d'un peu de sévérité en parlant du style de la *Jérusalem*. Le Tasse lui-même avait senti qu'il n'était pas exempt

* Génie du Christianisme, tome 3, page 8 et suiv. (M. F.)

de tout reproche; et une chose assez digne de remarque, c'est que, sous le rapport des détails et surtout de la couleur locale, la Jérusalem conquise, qu'on ne lit plus, l'emporte souvent sur la *Jérusalem délivrée*. On chercherait vainement dans ce dernier poëme la peinture du mont Liban, qui commence par ces magnifiques vers :

Di Libano che sorge antico e grande,
E corona ha di cedri alta e superba,
etc.....

et une foule d'autres passages où le vers du Tasse, *trempé pour cette fois au feu des muses*, peut rivaliser avec ce que l'antiquité offre de plus achevé. Et pourtant c'est au milieu de toutes les horreurs d'une longue captivité que le poëte composait la Jérusalem conquise, durant ces heures d'une inspiration qu'on prenait pour de la folie, et lorsqu'il voyait, comme le lui fait dire lord Byron, apparaître dans son odieuse cellule, un démon étrange et des lueurs inaccoutumées.

. . . . . I see
Unwonted lights along my prison shine
And a strange demon. . . . . .

Nous avons entendu la femme célèbre déjà citée dans cet article, se plaindre qu'on n'eût pas traduit en octaves et en petits vers français le poëme du Tasse; elle ne réfléchissait point à la différence du génie des deux langues. Si son vœu eût été accompli, nous aurions possédé, au lieu d'un poëme épique, une romance en deux mille couplets, dont la lecture fût devenue impossible. La langue poétique des Italiens jouit d'une infinité de privilèges que la nôtre ne

possède pas; cette langue, avec sa mélodie et ses couleurs, ses retranchemens de syllabes et ses changemens de terminaisons, donne, pour ainsi dire, le change à l'inspiration des muses; elle renferme une poésie tout-à-fait indépendante de la pensée du poëte : aussi arrive-t-il quelquefois que cette poésie ne peut pas soutenir, comme celle des langues du Nord, l'épreuve de la traduction; son prestige ressemble à celui de l'arc-en-ciel, qui n'est plus qu'un léger brouillard lorsqu'on vient à changer l'angle du rayon qui l'éclaire.

Il faut le dire hautement et sans détour, M. Baour-Lormian a rendu un immense service à la littérature française en traduisant avec une supériorité si marquée, un poëme au-dessus de tout éloge, lorsqu'on n'y cherche que l'intérêt du roman chevaleresque, mais dont certains détails ne pouvaient être rendus en vers alexandrins qu'après avoir été empreints, si je puis m'exprimer ainsi, d'une poésie nouvelle. Lorsque le Tasse manque de force ou de vérité dans l'expression, son traducteur devient créateur à son tour; il rend avec la plus grande élégance les beautés de l'original, lorsque ces beautés n'ont besoin que d'être traduites. Je prends un fragment du chant d'Armide :

Mille oiseaux différents de voix et de plumages
En soupirs amoureux confondent leurs ramages.
Chantent-ils, le zéphyr s'arrête au même instant;
Qu'ils se taisent, soudain le zéphyr inconstant
Reprend son vol léger, redouble son murmure,
Fait frémir les ruisseaux, les forêts, la verdure;
Et des bruits inconnus, vagues, mystérieux,
Remplacent des oiseaux les sons harmonieux.

De ces chantres ailés, le plus beau voit ses ailes
S'émailler de couleurs incessamment nouvelles;
Et sa voix est fertile en soupirs ravissans
Qui de la voix humaine imitent les accens,
La pourpre de son bec a l'éclat le plus tendre.
Il chante : les oiseaux se taisent pour l'entendre;
Les jardins font silence, et les zéphyrs charmés
Retiennent dans les airs leurs souffles embaumés.

« Voyez-vous, chantait-il, la rose vierge encore!
» Dans son frêle bouton qu'une nuit fait éclore,
» Plus elle s'enveloppe et plus elle a d'attraits.
» Mais voilà que bientôt, moins timide (ô regrets!),
» Elle ouvre son beau sein; et pâle, languissante,
» Elle n'est déjà plus la rose éblouissante
» Dont les jeunes beautés, dont les amans rivaux
» Enviaient le carmin et les parfums nouveaux.

» C'est ainsi que la fleur de la mortelle vie,
» La jeunesse, si douce à notre âme ravie,
» Se fane et disparaît avec l'éclat d'un jour.
» Dans nos bois, nos vallons, le printemps de retour
» Ne nous ramène pas, de nos belles années,
» La grâce et la fraîcheur pour jamais moissonnées.
» Eh bien! puisque le soir finira son destin,
» De ses charmes épris, cueillons dès le matin,
» Avant que sur sa tige elle se décolore,
» Cette rose d'amour modeste et vierge encore :
» Aimons, vivons heureux dans l'âge des plaisirs
» Et lorsque la beauté répond à nos désirs. »

Il a dit : les forêts plus mollement gémissent;
Au chant aérien les oiseaux applaudissent;
Vous les voyez frémir d'une nouvelle ardeur :
La colombe, oubliant sa plainte et sa pudeur,
Poursuit de ses baisers sa compagne chérie.
Tout s'unit, se confond, s'enlace, se marie.

Une sève d'amour inonde à flots errans
Les prés, les bois, les fleurs, les vallons odorans.
Le lierre au bras flexible enveloppe le chêne.
Tout ce peuple d'amans forme une étroite chaîne,
D'un long embrassement savoure le plaisir,
Et tremble, tourmenté des frissons du désir.

Au sein de cette vague et tendre mélodie,
Les guerriers cependant d'une marche hardie
S'avançaient, et, toujours maîtres de leur raison,
D'un charme insidieux repoussaient le poison.
Tout à coup leurs regards à travers le feuillage
Ont cru voir... ce n'est point une trompeuse image...
Armide, sur des fleurs assise mollement,
Entoure de ses bras son invincible amant.
Sa blonde chevelure au gré d'un vent folâtre
Roule, et de son beau sein voile à demi l'albâtre.
Elle languit d'amour : un brûlant incarnat
Relève de son front la blancheur et l'éclat.
Tel que luit un rayon parmi les flots limpides,
La flamme du désir brille en ses yeux humides.
Armide, tout entière à ses feux renaissans,
De pleurs délicieux, de baisers caressans,
Couvre le front d'ivoire et les lèvres de rose
Du jeune et beau guerrier qui près d'elle repose.
Mais lui de son bonheur se laissant accabler,
On dirait que son âme est prête à s'exhaler.
Il brûle, il se consume, et d'un regard avide
Dévore les beautés et les grâces d'Armide.
Sous un myrte voisin les deux héros cachés
Tiennent sur ces amans leurs regards attachés.

Aux branches d'un lilas se balance avec grâce
Un magique miroir dont la splendeur retrace
Ces mystères d'amour et de félicité.
Armide avec orgueil de sa propre beauté

Y cherche seulement une image fidèle.
Renaud ne voit qu'Armide; Armide ne voit qu'elle.
Il est fier de sa chaîne; elle, de son pouvoir.
« Armide, disait-il, ah! dans un vain miroir,
» Des attraits que l'amour à toi seule dispense,
» Crois-tu donc retrouver l'heureuse ressemblance?
» Vers ces astres brillans dont l'éclat doux et pur
» Des campagnes de l'air fait resplendir l'azur,
» Lève, lève ces yeux à qui tout rend les armes,
» Et cherche dans le ciel l'image de tes charmes. »
Armide en souriant écoute ce discours,
Achève sa parure et s'admire toujours.
Déjà de ses cheveux sous ses mains empressées
S'enlacent mollement les ondes dispersées.
Elle y mêle des fleurs dont l'éclat ravissant
Brille comme l'émail dans l'or resplendissant,
Au lis de son beau sein joint la rose étrangère,
Et déroule à longs plis son écharpe légère.
Ainsi le paon superbe ouvre aux feux d'un jour pur
Les yeux de son plumage éblouissant d'azur.
Ainsi la belle Iris, à la fin des orages,
Quand le ciel est encore obscurci de nuages,
Attache en souriant à leur front pluvieux
De l'arc aux sept couleurs le prisme radieux.

Mais l'art et la nature, unissant leurs prodiges,
De sa riche ceinture ont tissu les prestiges :
Soumis aux lois d'Armide, et servant ses projets,
Ils ont su rassembler d'invisibles objets,
Donner des traits à l'âme, un corps à la pensée.
On y voit la pudeur craintive et menacée;
D'un cœur novice encor les battemens confus,
Les dépits simulés, les attrayans refus,
Les langueurs du plaisir, ses larmes, son sourire,
Le calme de l'amour et son fougueux délire.
Armide, pour séduire et tromper tous les yeux,
A tressé de ses mains, a trempé dans les feux

De ces objets divers le magique assemblage.
Depuis cet heureux jour, fière de son ouvrage,
Et du charme nouveau que son art a conçu,
Elle ne quitte point le merveilleux tissu.

De pareils vers répondent victorieusement à toutes les critiques. Cette poésie semble née sous la baguette même d'Armide. Elle rend avec une merveilleuse perfection tout l'éclat du modèle; le miroir de la magicienne ne reproduirait pas plus fidèlement ses attraits, et nous aimons à prédire que l'ouvrage dont ce morceau est extrait vivra aussi long-temps que la langue française. Peu de destinées poétiques ont été aussi brillantes que celles de M. Lormian : auteur d'*Omasis* et de *Mahomet II*, chantre du Rétablissement du culte et des Veillées, traducteur d'Ossian et du Tasse, il a contribué avec Ducis, Delille et quelques-uns de leurs rivaux en gloire, à l'illustration d'une grande époque littéraire; et l'on ne saurait trop chercher à ramener à la pureté de son style et de ses doctrines les jeunes poëtes qui essaient leurs premiers pas dans une carrière qu'il a si noblement parcourue. Quelques historiens racontent qu'une loi des Thébains condamnait à de fortes amendes les artistes qui n'embellissaient pas ce qu'ils imitaient. M. Baour-Lormian n'aurait eu rien à craindre de cette loi-là *.

* Nous nous reprocherions d'avoir parlé des poëtes épiques, sans rappeler à nos lecteurs que nous touchons au moment de voir paraître, après dix-huit ans de travaux, le Philippe-Auguste de M. Parceval-Grandmaison. Les beaux fragmens que nous en avons entendus nous semblent les garans du plus brillant succès, et nous ne doutons pas que la bataille de Bovines ne soit pour la France l'occasion d'une double victoire (M. F.).

On ne peut se dissimuler qu'il ne se soit établi depuis long-temps en France un genre de critique très défavorable à l'élan des Beaux-Arts : un grand ouvrage qu'on a osé entreprendre, une route nouvelle qu'on a essayé de s'ouvrir, deviennent le signal d'une révolte universelle; et tandis que l'Angleterre et l'Allemagne encouragent toutes les tentatives, nous nous efforçons d'élever des barrières devant tous les sentiers qui n'ont pas été parcourus. La critique chez les anciens, consistait plus encore à faire ressortir les beautés d'un ouvrage qu'à en relever les défauts. Les modernes ont trop méconnu les merveilleux rapports qui existent entre le talent et les hommages qui lui sont dus. C'est à l'enthousiasme qu'il inspire à soutenir le génie au niveau des hautes régions où il s'est placé. Sa vie est trop dévorante pour qu'il puisse se passer de rien emprunter du dehors : ce n'est que dans notre admiration qu'il pourrait puiser les forces dont il a besoin pour ne pas succomber à sa propre nature, et les angoisses qu'il éprouve au milieu de notre indifférence ressemblent au désespoir d'un dieu qui finirait par douter de lui-même, en ne rencontrant sur son passage ni temples ni autels.

Nous agissons envers nos grands hommes comme les Egyptiens envers leurs monarques, nous n'osons diviniser que leur souvenir; mais ce qui était une pudeur sublime chez les peuples du Nil, n'est parmi nous qu'une puérile et ridicule vanité. La louange prodiguée au pouvoir peut lui causer un enivrement funeste; celle que le génie réclame est aussi salutaire dans ses effets qu'elle est pure dans ses motifs. Elle ennoblit celui qui la donne presque autant que celui qui la reçoit; et il n'est point avec elle de honteuses

rétractations. Pourquoi donc nous montrer si avares d'éloges envers les êtres supérieurs qui peuvent encore les entendre? Pourquoi ne point accoutumer nos regards à rencontrer dans un même séjour et la gloire et ceux qui en sont l'objet? Leur immortalité ne doit-elle commencer qu'avec nos regrets? N'y a-t-il que la terre du cercueil qui produise des palmes dignes d'eux, et n'est-ce que du bûcher funèbre que l'aigle de leur apothéose peut prendre son vol vers le ciel?

ALEXANDRE SOUMET.

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL HUGO*

On ne saurait contester que le récit le plus simple de ce qu'on a fait soi-même, n'inspire plus de confiance et d'intérêt que la plus pompeuse narration de ce que les autres ont fait. Nous aimons à nous laisser conduire à travers les évènemens par ceux qui ont déjà passé dans ce labyrinthe; et les meilleures indications, données par les autres, nous deviennent indifférentes ou nous semblent peu sûres. C'est par ces motifs que les mémoires particuliers l'emportent bien souvent sur l'histoire, pour la masse des lecteurs qui est toujours curieuse et un peu frivole, et même pour l'observateur profond qui poursuit, avant tout, la vérité dans les choses, et remonte avec persévérance jusqu'aux causes qui les ont produites. Il y a toujours, d'ailleurs, dans le vaste tableau que présente

* Ces mémoires, dont les deux premiers volumes, relatifs aux guerres de *la Vendée*, d'*Italie* et d'*Espagne*, ont paru chez Ladvocat, au Palais-Royal, font partie d'une importante collection de *Mémoires des Maréchaux et Généraux français*, que publie ce libraire, dont les entreprises rendent d'utiles services aux Sciences et aux Lettres.

Prix de cette première livraison : 12 fr. pour les Souscripteurs, 14 fr. pour les non-Souscripteurs. On peut souscrire pour un ouvrage inséré dans la collection, sans contracter l'obligation d'acquérir la collection entière (M. F.).

l'histoire d'un peuple, des parties qui font naître un intérêt plus vif, et le désir d'en approfondir les détails les plus intimes. Ces détails ont dû nécessairement être élagués par l'historien, ou réduits aux proportions que son cadre lui a imposées; aussi n'est-ce pas à lui qu'on les demande; et lorsque, dans le silence du cabinet, on peut faire sortir des rangs de sa bibliothèque le héros lui-même pour l'interroger, on oublie en quelque sorte que les confidences qu'il vous fait sont publiques, et chacun de nous lui en sait gré, comme si elles nous étaient particulières.

Mais les ouvrages de ce genre sont encore bien plus précieux lorsqu'ils racontent des évènemens contemporains qui n'ont pas encore d'historien. Alors chaque lecteur se saisit des matériaux qu'ils présentent, les ajoute à ceux qu'il a déjà rassemblés, et les classe lui-même de manière à s'en composer une histoire; car l'histoire n'est, à vrai dire, que la classification naturelle et régulière des faits épars dans les récits de ceux qui ont été acteurs ou témoins. Ce dernier genre d'intérêt s'attache vivement aux Mémoires que nous annonçons : ils commencent une collection qui sera fort importante; car l'époque dont ils nous entretiennent est de la plus haute importance historique, sous le double rapport politique et militaire. L'histoire de nos derniers trente ans semble le sommaire d'une histoire de trois siècles; tant les évènemens y sont abondans et pressés, enchaînés l'un à l'autre d'une manière grande et large; tant enfin l'homme qui les domine les a rendus étonnans et instructifs, en les précipitant à leur terme avec une ardeur qui semblait poursuivre un triomphe, et n'a rencontré qu'un désastre. Cet homme prodigieux, que tout

homme vivant aujourd'hui en Europe, a encensé, accusé et jugé, occupe peu de place dans les Mémoires du Général Hugo; mais les guerres de Naples et d'Espagne, que l'auteur a faites avec distinction, y sont racontées et discutées avec bonne foi et sagacité, et les circonstances présentes ajoutent un nouvel intérêt à des récits qui en ont déjà beaucoup par eux-mêmes. L'auteur parle du général Moreau en homme qui en a toujours parlé avec la même noblesse. Il raconte l'entrée de Napoléon à Madrid; et ses récits deviennent extrêmement curieux, lorsqu'on les compare à ceux que fournit l'entrée récente d'un autre vainqueur dans cette même ville. C'est avec le même étonnement qu'on rapproche les Espagnols de Quiroga et de Ballesteros de ceux que nous peint le général Hugo; et l'on ne comprendrait jamais les évènemens dont nous sommes les témoins depuis un grand nombre d'années, si l'on n'était pas enfin convaincu de cette vérité bien simple et bien long-temps méconnue, que la force est moins dans les hommes que dans les choses, et que toutes les légitimités, soit celle des rois en Espagne, ou celle des peuples dans la Grèce, finissent par triompher, parce que la justice qui combat pour elles est invincible.

Attaché de très près à la personne de Joseph, l'auteur nous donne sur ce roi passager des détails qui font honneur à son cœur, et qui, si l'on pouvait attaquer un tel sentiment, nous sembleraient *entachés* de reconnaissance. La constitution qu'il voulait établir dans son royaume, et qui se trouve à la fin du deuxième volume, est curieuse à consulter dans un moment où tout l'échafaudage des cortès fait encore du bruit en tombant, et où un édifice nouveau et plus

régulier paraît aussi difficile que nécessaire. Enfin, sous tous les rapports, ces Mémoires doivent avoir beaucoup d'attraits pour les lecteurs, parce que, en nous entretenant de ce qui a été, ils ramènent notre pensée sur ce qui est maintenant, et l'aident même à se porter avec intérêt vers ce qui devrait être.

ALEXANDRE GUIRAUD.

REVUE LITTÉRAIRE

Traduction nouvelle en vers, de l'Enfer du Dante, avec le texte en regard; par BRAIT DELAMATHE *.

L'Italie, pendant le douzième et le treizième siècle, fut déchirée par deux partis qui enfantèrent de tous côtés d'innombrables factions. Chaque cité de ce pays de gloire, privée d'un centre politique, chercha sa sûreté individuelle sous l'abri d'un patronage puissant : les uns suivirent la bannière pontificale, les autres se rangèrent autour des insignes d'un héritier des Césars; voilà les *Guelfes* et les *Gibelins*.

A cette anarchie politique vint se joindre l'anarchie religieuse, bien plus effrayante encore. Pendant que, d'un mot, le chef de l'Eglise faisait pâlir au loin les rois chrétiens sur leurs trônes, l'Italie, plus d'une fois, se railla imprudemment des anathèmes foudroyans : une incrédulité systématique se répandait de toutes parts; la cour de Rome avait besoin de moyens nouveaux, elle ne tarda pas à le sentir. Voilà qu'autour du trône de saint Pierre apparaissent deux saintes phalanges **, qui marcheront au même but en deux voies toutes contraires; car il faut démentir la calomnie ou effacer le scandale par des exemples de pénitence et d'humilité; car il faut aussi terrasser les

* Un vol. in-8°. Chez Bossange, rue de Richelieu, n° 60 (M. F.).

** Les Franciscains et les Dominicains (M. F.).

esprits, épouvanter les imaginations, rappeler par la flamme des bûchers les feux éternels de l'abîme.

Alors se déclarèrent deux croyances opposées : d'un côté on adorait la vérité, la religion; mais c'était en tremblant, c'était avec une âme tourmentée d'invincibles terreurs : de l'autre on se jetait dans les bras du mensonge; mais il était aimable, séduisant, et couvrait la licence du manteau de la liberté.

Guelfe par sa naissance, Dante ou Durante Alighieri appartint en outre au parti des *blancs*; chargé un moment des destinées de l'orageuse Florence, il proscrivit les *noirs*, fut proscrit par eux à son tour et se fit alors Gibelin. En ce temps-là la politique n'était point une chose spéculative et de conscience; elle était une affaire toute positive et toute d'intérêt : Dante, comme tous ses contemporains, devait attendre son existence publique des évènemens; dans ce siècle, comme peut-être dans bien des siècles, la vertu ne consistait point à se placer et à demeurer dans tel ou tel parti, mais à demeurer citoyen. Ainsi se montrèrent grands *Farinata* et *Giano della Bella*, ces hommes si forts, qui ne pouvaient naître que dans les beaux jours de l'antiquité ou dans ceux du moyen âge. Dante aussi avait l'âme grande, mais pleine d'amertume et de hauteur : s'il eût pu reprendre sa place parmi les premiers de sa turbulente république, sans doute il lui eût immolé ses haines; il mourut dans l'exil, et voilà pourquoi il n'a exprimé son patriotisme que par des regrets enflammés de colère et de douleur. Remarquons toutefois que son cœur aigri ne le trompe point et que ses plus durs reproches étaient encore pour Florence de salutaires leçons.

Arrêtons-nous maintenant devant ses opinions religieuses : Dante n'aurait pas voulu d'une âme esclave; cependant, plus effrayé encore de faire entrer dans sa tête le vide du néant ou le chaos de l'incrédulité, il repoussa les avilissantes et molles erreurs; il embrassa la vérité, toute formidable qu'elle pût paraître, sentant bien qu'au fond de cette vérité il y avait, pour sa haute raison, beaucoup de beauté et de génie.

Dante s'enfonça donc dans les profondeurs de la théologie, qu'il avait étudiée dès l'enfance : le besoin de revêtir ses idées d'une poésie nouvelle, peut-être le besoin non moins pressant de satisfaire ses haines politiques, et surtout le désir d'éclairer les hommes touchant la vie future à laquelle les peuples croyaient et songeaient alors, lui firent concevoir son grand et singulier ouvrage. Le monde entier se réfléchit dans cet œuvre sans nom. Le poëte s'y montre principalement lui-même, faible comme un homme, éprouvant crainte et pitié, et, malgré sa faiblesse et les obstacles, s'élevant de cercle en cercle sur les ailes de la science et de l'amour, du gouffre de l'enfer jusqu'à ces hauteurs du ciel où la vérité resplendit.

Contraint de se faire soi-même sa langue prodigieuse, Dante puisait partout, dans le provençal, dans le grec peut-être, et surtout dans les inépuisables trésors de Virgile. Après tant de siècles barbares, ce chantre sacré se leva dans sa force : il créa une voie à ses successeurs, et nul d'entre eux n'a jamais pu l'y dépasser. Dans ses tableaux terribles et sombres, il ne conserve de son âpreté habituelle qu'une sorte d'accent énergique, en harmonie avec ses profondes pensées; et dans les douces peintures sa muse répand en abondance la grâce, la mélodie, une mollesse

ravissante, et la plus délicate fraîcheur; son vers inspiré exprime le sentiment, peint la nature, et ne descend pas jusqu'à l'esprit. Dante est simple comme les anciens; comme eux, il rencontre en foule les comparaisons naïves, les images familières, et surtout des tableaux domestiques et champêtres, où le coloris, le mouvement, le prestige poétique, échappent à tout éloge. Pendant deux siècles, le laurier de Dante sembla se flétrir; soudain la poésie italienne fut atteinte d'une stérile langueur. Enfin, les Alfieri, les Parini, les Monti, vinrent rendre témoignage, et leurs lyres furent sublimes parce qu'ils les frappèrent avec un rameau de ce vieux laurier.

Cependant la *Divina Commedia* manque d'intérêt, parce qu'elle manque d'action. Nous nous inquiétons assez peu, pour vrai dire, de voir le poëte achever ou non son laborieux pèlerinage : l'absence d'une action principale ne se peut couvrir que par de nombreux épisodes; et entrelacer sans fin des épisodes, c'est-à-dire appeler à chaque moment l'attention sur des objets nouveaux, ce n'est pas le moyen de beaucoup intéresser. Dante, d'ailleurs, est tombé dans une erreur grave en prenant pour sujet d'une épopée le merveilleux, qui ne peut y entrer que comme accessoire. Le poëte épique doit toujours, à cause de la faiblesse de l'homme, donner une action humaine pour fond aux choses du ciel.

Le défaut le plus remarquable dans les détails de cette étrange composition, c'est l'amalgame perpétuel, et le plus souvent sans art, des fictions de l'histoire profane et des légendes de l'histoire sainte. Une obscurité habituelle ne fatigue pas moins. Tantôt dans les choses, tantôt sous le style indompté du poëte, elle

vous attend partout et ne se laisse vaincre qu'après une longue étude et d'opiniâtres labeurs.

Quoi qu'il en soit, le poëme de Dante a cela de particulier, que, *seul de sa race, sans ancêtres comme sans postérité*, il ne peut nuire à l'art mystérieux qu'il recommença : ses défauts sont à lui comme ses beautés; et si bien peu d'hommes pourraient imiter parfois ce qu'il a de sublime, ce qu'il a de bizarre ne saurait tenter personne aujourd'hui. Quel poëte, en effet, voulant nous montrer l'abîme, y amoncellerait maintenant des objets dégoûtans ou ridicules? qui donnerait au grand archange tombé des formes petites et baroques? quel poëte dans un paradis peindrait encore les saints élus scintillant en croix et en aigle sur la face d'une planète, ou roulant leurs flots comme des fleuves? et qui n'aimerait mieux marcher sur les traces de Milton, du Tasse et de Châteaubriand?

Il est difficile de traduire dans notre langue trop dédaigneuse, dans notre poésie malheureusement née au milieu des étiquettes d'une cour et des souvenirs trompeurs de l'antiquité, la langue simple et vigoureuse de Dante. M. Delamathe s'est borné à traduire la plus belle et la première partie de la *Divina Commedia*, celle qui est destinée à nous révéler l'enfer. Malgré ses laborieux efforts et son mérite très réel, M. Delamathe ne me paraît pas avoir réussi à surmonter souvent les innombrables difficultés de la tâche épineuse qu'il s'était imposée. Toujours fidèle au sens, il l'est moins à la poésie : il ne se permet, il est vrai, ni coupures, ni développemens, ni équivalens même; mais son vers est parfois décoloré, faible et lent; et si on peut assurer que sa traduction, qu'amé-

liorera le temps sans doute, doit être fort utile à ceux qui voudront lire avec plus de fruit l'*Enfer* de Dante, on ne saurait la placer encore parmi le bien petit nombre d'ouvrages de ce genre que la Muse de France montre avec orgueil, comme des monumens.

F. HOLMONDURAND.

Vie de Rossini, par M. de STENDHAL *.

Si l'histoire des Lettres et des Beaux-Arts nous offre malheureusement, comme toutes les Histoires du monde, un grand nombre d'illustres victimes qui ont payé bien cher la gloire d'avoir laissé au milieu des âges un nom environné d'une auréole éclatante, il faut convenir cependant que la plus heureuse destinée et les plus vives jouissances ont été quelquefois le prix des talens et du génie; je suis même porté à croire, malgré l'opinion commune, que, tout compensé, il y a eu jusqu'ici une somme moins forte de malheurs réels chez les belles âmes vouées au culte bienfaisant des Arts et des Sciences, que parmi celles adonnées aux autres passions. Mais le bonheur est si peu dans notre nature, que nous négligeons la plupart du temps d'en chercher la trace, et que, dans le passé, c'est toujours vers les grandes infortunes que nos regards se tournent. Ces réflexions consolantes et peut-être un peu chimériques sur le sort des artistes et des gens de lettres, me sont venues naturellement en lisant cette *vie de Rossini*. Il est difficile en effet

* Deux volumes in-8° ornés des portraits de Rossini et de Mozart. Chez A. Boulland, rue du Battoir, n° 12 (M. F.).

d'imaginer une existence plus féconde, plus riante, plus remplie d'ivresse et d'enchantemens divers que celle de ce grand compositeur. A ses accens, toute l'Italie tressaille d'amour et de joie, les villes entières se lèvent pour l'applaudir; l'Allemagne répond à leurs acclamations par des cris d'enthousiasme. Depuis Voltaire, aucune renommée n'a eu tant d'échos. Londres et Moskou se renvoient le même nom. La France elle-même, malgré ses débats parlementaires et la lutte des factions haineuses, est devenue éprise des chants du Cygne de *Pesaro*. De jour en jour, grâce à ses chefs-d'œuvre, nous secouons les préjugés de la vieille méthode musicale, et nous nous habituons à sentir poétiquement les effets de l'harmonie et de la mélodie, au lieu d'en juger classiquement et à froid. Comme tous les arts réagissent les uns sur les autres, cet exemple pourra devenir très dangereux, et, en passant, j'engage notre Académie à y apporter un prompt remède, si toutefois il en est temps encore.

Après tous les triomphes de *Rossini*, il lui fallait nécessairement un historien, et il l'a trouvé; pour comble de bonheur, cet historien-biographe est un homme d'esprit qui choisit justement le moment où son héros est au milieu de nous pour publier son ouvrage; c'est sans doute afin que nous puissions juger par nous-mêmes si le portrait ressemble au modèle.

M. de Stendhal nous montre tour à tour dans *Rossini* l'homme de génie et l'homme même; ces deux points de vue ont chacun leur intérêt particulier, et ils offrent un nouvel exemple que, chez les hommes supérieurs, vraiment nés pour l'art qu'ils cultivent, le talent vient foncièrement du caractère et de la ma-

nière d'être. C'est ce qui lui donne cette allure franche et hardie que le talent acquis n'imite jamais qu'imparfaitement. Suivant son biographe, les qualités musicales qui distinguent *Rossini* sont la légèreté, la grâce, l'enjouement, la vivacité, la *verve voltairienne*; de même que ce grand poëte, il n'ennuie jamais et il occupe toujours l'esprit sans le fatiguer; il brille surtout par des accompagnemens singuliers, imprévus et nouveaux, qui réveillent sans cesse l'oreille et jettent du piquant dans les choses les plus communes en apparence; et cependant ces accompagnemens qui produisent des effets si séduisans ne nuisent jamais à la voix. En un mot, son *style* est parfait, et c'est par le *style* qu'il l'emporte sur Mozart et Cimarosa. Voilà certes de grands éloges; encore se sont-ils beaucoup refroidis sous ma plume : cependant le panégyriste y mêle à plusieurs reprises un grave et très grave reproche, qui me semble à lui seul un énorme correctif. J'en fais juges les lectrices de la Muse : « *Rossini*, » dit-il, comme *Walter Scott*, ne sait point faire » parler l'amour. Ce n'est presque jamais dans les » momens de passion et de sentiment qu'on peut lui » faire compliment sur la vérité dramatique. A la » manière dont Rossini rend l'amour, je doute fort » qu'il ait jamais aimé. » Et notez bien, mesdames, que l'auteur a dit plus haut : « *Rossini* est de tous les » compositeurs passés, présens et futurs, celui qui » convient le mieux au caractère français. » Il n'est pas besoin de chercher la conclusion de tout ceci; la chose est assez claire, et le raisonnement tant soit peu impertinent, il faut en convenir.

Je ne suivrai point M. de Stendhal dans ses analyses très longues et très détaillées des chefs-d'œuvre

de *Rossini*; je dirai seulement que celui qu'il préfère est *Tancrède*, et qu'il distingue deux *manières* chez ce compositeur. Il blâme la dernière, celle qui a tant de vogue aujourd'hui, et il ajoute que le *maestro* qui voudra faire oublier *Rossini*, n'aura qu'à revenir à la simplicité et au pathétique. Cette opinion me semble très juste.

Ce n'est pas la seule fois que M. de Stendhal a raison; mais si je voulais relever toutes les idées bizarres et paradoxales, toutes les expressions impropres, toutes les tournures vicieuses ou négligées que l'on rencontre dans ces deux volumes, ce serait une terrible tâche, et il y aurait de quoi occuper une académie entière durant trois mois, jour et nuit. En résumé, l'ouvrage de M. de Stendhal n'est point un livre proprement dit, il ressemble plutôt à la conversation d'un homme de beaucoup d'esprit, plein d'originalité, qui se moque à peu près du qu'en dira-t-on académique. Les gens du monde y trouveront une peinture très vraie des mœurs italiennes, et des anecdotes piquantes. Quant aux rossinistes et aux *dilettanti*, ils ne peuvent absolument s'en passer; il leur fournira des sujets de discussions interminables.

Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie,
par M. le comte Théobald Walsh *.

On a fait tant de livres fades et ennuyeux sur la Suisse et l'Italie, que le titre modeste de *Notes* donné

* Un volume in-8°. Chez Trouvé, imprimeur-libraire, rue Neuve-Saint-Augustin, n° 17 (M. F.).

à ce volume ne m'avait point rassuré; et je n'y voyais guère que la promesse d'être court, ce qui ne signifie pas toujours qu'on sera amusant; mais la lecture des premières pages a suffi pour dissiper mes injustes préventions, et cette brièveté dont j'avais fait un mérite à l'auteur est bientôt devenue à mes yeux son principal défaut. Lorsque par hasard on rencontre en route un compagnon de voyage aimable et spirituel, il est triste de s'en séparer si promptement.

Les personnes qui voudraient lire un ouvrage profond et scientifique doivent bien se garder d'ouvrir les *Notes* sur la Suisse. M. le comte Théobald de Walsh n'est point un de ces savans géologues ou naturalistes qui, le front courbé vers la terre, ne voient jamais dans un pays que des pierres calcaires, des plantes et des minéraux; il ressemble encore moins à ces pèlerins déclamateurs qui vont partout s'enthousiasmant à froid, à propos de la belle nature, et *qui sèment à profusion sur leur route les points d'admiration dont ils ont fait provision d'avance* : c'est un voyageur, homme du monde, qui raconte lui-même et sans prétention ce qu'il a vu et ce qu'il a éprouvé. Il n'a pris pour modèle, si toutefois il a songé à en prendre un, ni Coxe si lourd et si aride, ni Dupaty si fade et si enluminé; il imite plutôt l'auteur du *Voyage sentimental*. Son style, comme celui de Sterne, a quelque chose d'imprévu et de piquant qui soutient continuellement l'attention; il y mêle souvent une ironie fine et de bon goût, et se joue même aux dépens de ses propres émotions. En un mot, c'est un livre tout-à-fait dans le genre français, et il ne peut manquer d'avoir beaucoup de lecteurs. Parmi un assez grand nombre de récits amusans et

d'anecdotes plaisantes, je citerai de préférence l'aventure suivante; je crois bien qu'après l'avoir lue, personne ne sera tenté, en voyageant, de violer les droits de l'hospitalité. « Les jeunes paysannes des petits cantons, de même que celles du reste de la Suisse, ne » se piquent guère de cruauté avant le mariage; mais, » si elles ne sont pas tout-à-fait irréprochables, elles » se montrent au moins constantes; et, une fois mariées, elles sont, m'a-t-on assuré, d'une fidélité qui » ne se dément que très rarement. On connaît l'usage » un peu trop *patriarcal* de ces échelles qui, plantées » contre la fenêtre de l'objet préféré, favorisent les » entretiens nocturnes des amans; si cette coutume, » comme on peut le croire, donne lieu à de fréquens » abus, on doit dire aussi qu'ils sont promptement » réparés. Un jeune voyageur (ne serait-ce pas un » compatriote?) s'ennuyant naguère dans une auberge » de village, eut la fantaisie d'aller sur les brisées des » galans de l'endroit, et de profiter de l'obscurité » pour tenter à son profit l'aventure des échelles. Il » se mit donc en campagne sur la brune, et, après » avoir rôdé quelque temps pour reconnaître les » lieux, il arriva devant une fenêtre à laquelle il vit » une jeune fille épiant d'un air inquiet la venue » de son amant *retardataire*. Notre Lovelace saisit l'occasion au toupet, s'élance audacieusement » sur l'échelle, en franchit les échelons quatre à » quatre, et, parvenu au dernier, il va sauter dans la » chambre : tout à coup de bruyans éclats de rire se » font entendre; la fenêtre se referme brusquement, » et il voit au-dessous de lui quatre grands gaillards » disposés à lui couper la retraite. C'eût été en vain » qu'il leur eût adressé le mot connu de ce jeune offi-

» cier qui, surpris dans une escalade semblable, » répondit froidement au mari courroucé : *Mon-* » *sieur..... je me promène.* Il fait d'inutiles efforts » pour échapper au sort qui lui est réservé; saisi par » des bras vigoureux, il est traîné vers la fontaine » publique; on l'y plonge plusieurs fois, et on ne l'en » retire à demi noyé que pour l'envelopper dans un » de ces filets au moyen desquels les gens du pays » transportent leurs fourrages, et le suspendre dans » ce hamac d'un nouveau genre à une branche élevée » d'un des arbres de la route. Il passa ainsi toute la » nuit, livré à ses réflexions, transi de froid, et n'osant » dans son dépit tenter un seul effort pour sa déli- » vrance, de peur de se casser le cou en tombant. Le » jour venu, il se vit l'objet de la risée des passans, » jusqu'à ce que l'un d'eux, plus charitable, vint le » décrocher et rompre le filet où cet imprudent » chasseur s'était laissé prendre. »

Début poétique, ou Choix de poésies diverses, par M.-J. Léonard *.

Voilà un recueil de poésies à l'égard duquel la *Muse* est bien en retard; et malheureusement, pressé par le temps et l'abondance des matières, je ne puis acquitter cette dette qu'à demi. Peu de nouveauté dans les images, peu d'entraînement et de verve, mais parfois de l'élégance, de l'harmonie et souvent de l'esprit, telle est la physionomie que présentent la plupart des poëmes ou des épîtres qui composent ce petit

* Un vol. in-12, orné d'estampes. Chez Mensut, éditeur, Palais-Royal, n° 235 (M. F.).

volume. On y rencontre de temps en temps des vers heureux, entre autres celui-ci dans un morceau sur les ruines des cités antiques :

Mon pied heurte un vieux marbre; on me dit : C'est Co-
[rinthe.

Je citerai aussi ces vers qui ouvrent le poëme *sur la renaissance des Lettres et des Arts sous François Ier* :

Souvent, d'un sort funeste éprouvant la rigueur,
Le génie étouffé se traîne avec langueur.
En vain d'un feu secret il sent les étincelles,
En vain pour s'élever il a reçu des ailes;
S'il n'a point la faveur et des temps et des lieux,
Sur la terre il périt en regardant les cieux.

Ces vers ont de la grâce et de la douceur. Mais à côté du miel, le poëte, comme l'abeille, a soin de montrer l'aiguillon; et les épigrammes mordantes qui terminent l'ouvrage prouvent que M. Léonard peut s'exercer avec succès dans plus d'un genre.

L'Observateur au 19e siècle, par M. DE SAINT-PROSPER; *nouvelle édition* *.

Quoique cet ouvrage fort distingué ait déjà paru depuis assez long-temps, et que toutes les autres Feuilles en aient rendu compte, néanmoins il y a justice et plaisir à comprendre cette nouvelle édition dans notre revue littéraire. C'est en faveur de semblables productions que la *Muse française* aime à revenir sur ses pas.

Aujourd'hui la tâche de l'observateur est tout à la

* Un vol. in-18 : prix, 2 fr. 50 cent.; 3 fr. par la poste. Chez Pichard, libraire, quai Conti, n° 5 (M. F.).

fois féconde et difficile; la société étant composée des débris de plusieurs régimes, qui tous ont eu leur moment de règne, leurs passions et leurs travers, elle présente une foule de tableaux mobiles et divers qui éblouissent les regards, et il faut un coup d'œil ferme et délicat pour ne rien confondre et rendre à chacun ce qui lui appartient; d'un autre côté, si nos mœurs actuelles offrent au pinceau du moraliste des sujets variés et pleins de nouveauté, les tournures de la langue et les expressions pittoresques semblent au premier abord avoir été presque épuisées par les grands maîtres qui, durant deux siècles, se sont exercés avec succès dans cette partie de notre littérature. C'est faire preuve de hardiesse que d'oser se risquer sur leurs traces; plus d'un homme d'esprit a échoué dans cette entreprise, car il faut plus que de l'esprit pour devenir un bon peintre de mœurs. Malgré tant de difficultés à vaincre, M. de Saint-Prosper s'est souvent rendu digne de son titre; on trouve dans son livre beaucoup d'observations vraies et toutes nouvelles, rendues avec une heureuse précision; une railleuse ironie est sa figure favorite, et il s'en sert presque toujours habilement. Peut-être pourrait-on lui reprocher de rechercher avec trop d'affection les tournures anciennes et d'imiter le vieux langage de nos premiers écrivains; ces artifices de style produisent un meilleur effet lorsqu'on a la prudence d'en user sobrement et avec réserve. Afin de faire juger à nos lecteurs la *manière* de l'observateur au 19e siècle, nous mettrons sous leurs yeux les citations suivantes, empruntées aux chapitres *des femmes, de l'esprit de société, et de l'égalité.*

« Il y a des femmes qui sont puissantes par le seul

» son de la voix. Elles touchent, elles remuent le » cœur; et on les aime avant d'avoir même songé à » les regarder. »

« Dans un homme privé d'éducation, ou de petite » naissance, la grossièreté se fera sentir surtout dans » l'amour; mais, à l'honneur des femmes, il faut le » dire, l'amour épure, élève et agrandit leurs ma- » nières. Sur ce point il n'y a entre elles ni rang ni » condition. »

« Dans leur jeunesse, les femmes aiment la parure » pour attirer des conquêtes; plus tard, pour les con- » server; et dans leur vieillesse elles aiment encore la » parure, parce qu'elle les rapproche de certains sou- » venirs. »

« Dans le commerce de l'amour, les hommes ont » l'habitude des grands discours, les femmes des » demi-mots. Cela tient à ce que les hommes veulent » persuader, les femmes au contraire refuser. »

« L'esprit de vivacité et de saillie est de naissance; » on le porte partout, on l'emploie sans cesse. L'es- » prit de société au contraire ne peut s'apprendre et » se développer que dans le grand monde. Il lui faut » de la pompe et des témoins, des richesses et du » luxe; il disparaît dans le malheur, s'efface dans la » retraite, et se perd pour toujours dans le vulgaire » des liaisons. »

« L'homme fort et habile, qui long-temps a vécu » dans la profonde solitude du cabinet, s'égare et se » perd dans l'espace étroit du salon. Comme un » voyageur qui ne sait la langue que dans les livres, » il comprend ce qui se dit, mais il ne peut parler » lui-même; l'accent lui manque. »

« J'excepte quelques maisons d'élite, et je soutiens

» qu'il n'y a plus d'esprit de société parmi nous.
» Tous les états et tous les rangs, confondus dans la
» même pièce, ne peuvent ni se parler ni se com-
» prendre. Rapprochés par le hasard, comment pour-
» raient-ils s'imposer la fatigue de plaire? Que la
» province se console! dans la plupart de nos réu-
» nions d'apparat, il semble qu'à son de caisse on ait
» convoqué les passans bien mis, et qu'une fois for-
» més en masse on leur ait dit : Voilà la nuit; le
» temps des affaires est passé, jouez et dansez; et,
» l'aurore venue, oublions-nous tous. »

« L'égalité, mensonge fait par l'ambition à la cré-
» dulité des peuples. »

« Comme peuple en révolution, nous nous sommes
» conservés long-temps par les armes, j'en conviens;
» mais c'est que là l'inégalité était partout. »

« Examinez le gouvernement de Louis XIV; comp-
» tez ses inégalités, vous avez en partie le secret de sa
» force. Comparez-le ensuite au gouvernement de ses
» successeurs. Quelle faiblesse! mais voyez comme
» on s'incline vers l'égalité. »

« L'égalité, les peuples civilisés ne la demandent
» que lorsqu'ils ont épuisé toute leur grandeur so-
» ciale : ils entrent alors dans la décrépitude. »

Lettres de deux Amans détenus pendant le régime de la terreur, par M. Sédin *.

Dans ce roman plein d'intérêt, l'esprit du lecteur se trouve sans cesse jeté des tempêtes politiques aux

* Deux volumes in-12. Chez Chaigneau, rue de la Monnaie, n° 11 (M. F.).

orages du cœur. Mais l'auteur a eu plus en vue de plaire aux âmes tendres qu'aux esprits occupés d'affaires d'état. Il ne se trompe pas lorsqu'il dit dans sa préface : « J'espère intéresser les personnes nées pour » les passions douces, en leur montrant deux amans » malheureux se débattant sans défense au milieu » d'un déluge de calamités publiques; conduits de » traverse en traverse aux marches de l'autel pour » jurer d'être l'un à l'autre, arrachés de ce lieu sacré » avant d'avoir pu prononcer ce serment, traînés » presque au pied de l'échafaud, et tout près d'y » monter au moment où il s'est écroulé. »

Qu'on se figure deux faibles colombes surprises dans leur nid par d'horribles oiseaux de proie. Telle est la situation des deux amans dont M. Sédin révèle la correspondance.

Nous voudrions pouvoir révéler, à notre tour, le véritable nom qui se cache sous celui de *Sédin*; mais il faut respecter le voile du pseudonyme, même contre les intérêts de l'ouvrage. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de répéter, après l'auteur, que M. *Sédin* s'est occupé d'administration par état, de politique par circonstance, de littérature par goût, et de poésie par amusement.

Tous ceux qui liront son intéressant roman resteront convaincus de la pureté de ses doctrines comme de celle de son style, et ne pourront que faire des vœux pour que M. *Sédin* continue de vouer à la littérature le talent distingué dont il a donné long-temps des preuves dans les affaires.

Je mentionnerai en finissant deux nouvelles représentations qui ont eu lieu au Second-Théâtre-Fran-

çais. L'une est celle du *Tribunal secret,* tragédie de M. Léon Thiessé; l'extrême faiblesse de l'ouvrage, quant au style et quant à la conception, ne permet pas que je m'arrête à en donner l'analyse; les lecteurs n'y gagneraient rien. Au reste, l'auteur, homme d'esprit, doit, dit-on, borner à cette tentative malheureuse sa carrière dramatique; la résolution est sage, et c'est mettre en pratique le vieil adage philosophique : *Connais-toi toi-même.* Il est à regretter seulement que tant d'auteurs médiocres, doués d'une fécondité déplorable, n'aient pas eu dès leur début le même bon sens; mais la vraie philosophie est rare, surtout en France, *pays de vanité*, comme dit Montaigne.

L'autre pièce jouée à l'Odéon, et qui a pour titre *Marianne et Guillaume*, est un drame imité de Goëthe. L'auteur a gardé l'anonyme. Cette imitation faite avec beaucoup d'esprit et d'adresse a fourni à plusieurs critiques fort savans l'occasion de dénigrer le beau génie de Goëthe et la littérature allemande. En général, ces reproches ont un goût de terroir trop prononcé qui leur ôte toute leur valeur. Le public s'est montré moins *classique* et plus juste, et ses vifs applaudissemens ont été, pour l'auteur de *Marianne et Guillaume*, une compensation pleine d'encouragement.

A. S. SAINT-VALRY.

SUR VOLTAIRE

FRAGMENT *

Nommer *Voltaire,* c'est caractériser tout le dix-huitième siècle; c'est fixer d'un seul trait la double physionomie historique et littéraire de cette époque, qui ne fut, quoi qu'on en dise, qu'une époque de transition, pour la société comme pour la poésie. Le dix-huitième siècle paraîtra toujours, dans l'histoire, comme étouffé entre le siècle qui le précède et le siècle qui le suit. Voltaire en est le personnage prin-

a * [Ce Fragment est tiré d'une *Notice sur la Vie et les Ecrits de Voltaire,* qui précède un *Choix de Lettres* de cet écrivain célèbre, publié par A. Boulland et Cie. Ce choix de lettres fait partie d'une collection imprimée par Firmin Didot, sur papier e fin, publiée en deux formats, in-12, et in-18 grand-raisin. Elle sera ornée des portraits des divers auteurs.

L'Editeur n'épargnera rien pour que cette collection, particulièrement destinée à la jeunesse, soit également digne des bibliothèques de tous les amateurs de bons et beaux livres. j Elle sera, par son extrême élégance, susceptible d'être donnée en étrennes. — Chaque choix de lettres sera précédé d'une notice biographique et raisonnée sur l'auteur auquel elles seront empruntées.

Le choix de lettres et la rédaction des *Notices* sont confiés o à M. Victor Hugo.

La première livraison paraîtra le 10 décembre 1823.] (M. F.)

Voy. note de la p. 25. — *Littérature et philosophie mêlées,* t. II, p. 3. Titre : *Sur Voltaire.* Daté de décembre 1823. En tête, neuf pages de biographie.

cipal et en quelque sorte *typique*; et, quelque prodigieux que fût cet homme, ses proportions semblent bien mesquines entre la grande image de Louis XIV, et la gigantesque figure de Napoléon.

Il y a deux êtres dans Voltaire : sa vie eut deux influences, ses écrits eurent deux résultats. C'est sur cette double action, dont l'une domina les lettres, dont l'autre se manifesta dans les évènemens, que nous allons jeter un coup d'œil. Nous étudierons séparément chacun de ces deux *règnes* du génie de Voltaire. Il ne faut pas oublier toutefois que leur double puissance fut intimement coordonnée, et que les effets de cette puissance, plutôt mêlés que liés, ont toujours eu quelque chose de simultané et de commun. Si, dans cette *Notice*, nous en divisons l'examen, c'est uniquement parce qu'il serait au-dessus de nos forces d'embrasser d'un seul regard cet ensemble insaisissable; imitant en cela l'artifice de ces artistes orientaux qui, dans l'impuissance de peindre une figure de face, parviennent cependant à la représenter entièrement, en enfermant les deux profils dans un même cadre.

En littérature, Voltaire a laissé un de ces monumens dont l'aspect étonne plutôt par son étendue, qu'il n'impose par sa grandeur; l'édifice qu'il a construit n'a rien d'auguste; ce n'est point le palais des rois, ce n'est point l'hospice du pauvre; c'est un bazar élégant et vaste, irrégulier et commode, étalant dans la boue d'innombrables richesses; donnant à tous les intérêts, à toutes les vanités, à toutes les passions, ce qui leur convient; éblouissant et fétide; offrant des

---

23 cette note

prostitutions pour des voluptés; peuplé de vagabonds, de marchands et d'oisifs, peu fréquenté du prêtre et de l'indigent. Là, d'éclatantes galeries, inondées incessamment d'une foule émerveillée; là des antres secrets où nul ne se vante d'avoir pénétré. Vous trouverez sous ces arcades somptueuses mille chefs-d'œuvre de goût et d'art, tout reluisans d'or et de diamans; mais n'y cherchez pas la statue de bronze, aux formes antiques et sévères. Vous y trouverez des parures pour vos salons et pour vos boudoirs; n'y cherchez pas les ornemens qui conviennent au sanctuaire. Et malheur au faible qui n'a qu'une âme pour fortune, et qui l'expose aux séductions de ce magnifique repaire! temple monstrueux, où il y a des témoignages pour tout ce qui n'est pas la vérité, un culte pour tout ce qui n'est pas Dieu!

Certes, si nous voulons bien parler d'un monument de ce genre avec admiration, on n'exigera pas que nous en parlions avec respect : nous plaindrions une cité où la foule serait au bazar et la solitude à l'église; nous plaindrions une littérature qui déserterait le sentier de Corneille et de Bossuet, pour courir sur la trace de Voltaire.

Loin de nous toutefois la pensée de nier le génie de cet homme extraordinaire, c'est parce que, dans notre conviction, ce génie était peut-être un des plus beaux qui aient jamais été donnés à aucun écrivain, que nous en déplorons plus amèrement le frivole et funeste emploi. Nous regrettons pour lui, comme pour les Lettres, qu'il ait tourné contre le Ciel cette puissance intellectuelle qu'il avait reçue du Ciel. Nous gémissons sur ce beau génie qui n'a point compris sa sublime mission, sur cet ingrat qui a profané la chas-

teté de la muse et la sainteté de la patrie, sur ce transfuge qui ne s'est pas souvenu que le trépied du poëte a sa place près de l'autel.

Et (ce qui est d'une profonde et inévitable vérité) sa faute même renfermait son châtiment. Sa gloire est beaucoup moins grande qu'elle ne devait l'être, parce qu'il a tenté toutes les gloires, même celle d'Erostrate. Il a défriché tous les champs, on ne peut dire qu'il en ait cultivé un seul; et parce qu'il eut la coupable ambition d'y semer également les germes nourriciers et les germes vénéneux, ce sont, pour sa honte éternelle, les poisons qui ont le plus fructifié. Sa *Henriade,* comme composition littéraire, est encore bien inférieure à son infâme *Pucelle* (ce qui ne signifie certes pas que ce repoussant ouvrage soit supérieur, même dans son genre honteux). Ses satires, empreintes parfois d'un stigmate infernal, sont fort au-dessus de ses comédies, plus innocentes. On préfère ses *poésies légères,* où son cynisme éclate souvent à nu, à ses *poésies lyriques,* dans lesquelles on trouve parfois des vers religieux et graves *. Ses *contes* enfin, si désolans d'incrédulité et de scepticisme,

a * M. le comte de Maistre, dans son sévère et remarquable portrait de Voltaire, observe qu'il est *nul dans l'ode,* et attribue avec raison cette nullité au *défaut d'enthousiasme.* Voltaire, en effet, qui ne se livrait au genre lyrique qu'avec antipathie, et e seulement pour justifier sa prétention à l'universalité, Voltaire était étranger à toute profonde exaltation; il ne connaissait d'émotion véritable que celle de la colère, et encore cette colère n'allait-elle pas jusqu'à l'indignation, jusqu'à cette sainte *indignation qui fait poëte,* comme dit Juvénal : *Facit indig-* j *natio versum* (M. F.).

85 La *Henriade* — 86 à la *Pucelle* — 87 ce coupable ouvrage — *d* à la poésie lyrique

valent mieux que ses *histoires*, où le même défaut se fait un peu moins sentir, mais où l'absence perpétuelle de dignité est en contradiction avec le genre même de ces ouvrages. Quant à ses tragédies, où il se montre réellement grand poëte, où il trouve souvent le trait du caractère, le mot du cœur, on ne peut disconvenir, malgré tant d'admirables scènes, qu'il ne soit encore resté assez loin de Racine, et surtout du vieux Corneille. Ici, et notre opinion est d'autant moins suspecte, qu'un examen approfondi des chefs-d'œuvre dramatiques de Voltaire nous a convaincus de sa haute supériorité en ce genre, nous ne doutons pas que si Voltaire, au lieu de disperser les forces colossales de sa pensée sur vingt points différens, les eût toutes réunies vers un même but, la tragédie, il n'eût surpassé Racine, et peut-être égalé Corneille. Mais il dépensa le génie en esprit; aussi fut-il prodigieusement spirituel; aussi le sceau du génie est-il plutôt empreint sur le vaste ensemble de ses ouvrages que sur chacun d'eux en particulier. Sans cesse préoccupé de son siècle, il négligeait trop la postérité, cette image austère qui doit dominer toutes les méditations du poëte. Luttant de caprice et de frivolité avec ses frivoles et capricieux contemporains, il voulait leur plaire et se moquer d'eux. Sa muse, qui eût été si belle de sa beauté, emprunta souvent ses prestiges aux enluminures du fard et aux grimaces de la coquetterie, et l'on est perpétuellement tenté de lui adresser ce conseil d'amant jaloux :

Epargne-toi ce soin;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

---

103 Et ici — 106 supériorité au théâtre. Nous ne

Voltaire paraissait ignorer qu'il y a beaucoup de grâce dans la force, et que ce qu'il y a de plus sublime dans les œuvres de l'esprit humain, est peut-être aussi ce qu'il y a de plus naïf; car l'imagination sait révéler sa céleste origine, sans recourir à des artifices étrangers; elle n'a qu'à marcher pour se montrer déesse, *et vera incessu patuit dea.*

S'il était possible de résumer l'idée multiple que présente l'existence littéraire de Voltaire, nous ne pourrions que la classer parmi ces prodiges que les Latins appelaient *monstra.* Voltaire en effet est un phénomène peut-être unique, qui ne pouvait naître qu'en France, et au dix-huitième siècle. Il y a cette différence entre sa littérature et celle du grand siècle, que Corneille, Molière et Pascal appartiennent davantage à la société, Voltaire à la civilisation. On sent, en le lisant, qu'il est l'écrivain d'un âge énervé et affadi; il a de l'agrément et point de grâce, du prestige et point de charme, de l'éclat et point de majesté; il sait flatter et ne sait pas consoler; il fascine et ne persuade pas. Excepté dans la tragédie, qui lui est propre, son talent manque de tendresse et de franchise. On sent que tout cela est le résultat d'une organisation et non l'effet d'une inspiration; et quand un médecin athée vient vous dire que tout Voltaire était dans ses tendons et dans ses nerfs, vous frémissez qu'il n'ait raison. — Au reste, comme un autre ambitieux plus moderne, qui rêvait la suprématie politique, c'est en vain que Voltaire a essayé la suprématie littéraire; la monarchie absolue ne convient pas à l'homme. Si Voltaire eût compris la véritable grandeur, il eût placé sa gloire dans l'unité plutôt que dans l'universalité. La force ne se révèle point par

un déplacement perpétuel, par des métamorphoses indéfinies, mais bien par une majestueuse immobilité; [et, pour emprunter une comparaison à cet Olympe si usé, jamais les temples païens n'ont brûlé pour Protée le même encens que pour Jupiter.]

Ici commence la seconde partie de notre tâche; elle sera plus courte, parce que, grâce à la révolution, les résultats politiques de la *philosophie* de Voltaire sont malheureusement d'une effrayante notoriété. Il serait cependant souverainement injuste de n'attribuer qu'aux écrits du *patriarche de Ferney,* cette déplorable révolution ; il faut y voir avant tout l'effet d'une décomposition sociale depuis long-temps commencée. Voltaire et l'époque où il vécut, doivent s'accuser et s'excuser réciproquement; trop fort pour obéir à son siècle, Voltaire était aussi trop faible pour le dominer. De cette égalité d'influence, résultait entre son siècle et lui une perpétuelle réaction, un échange mutuel d'impiétés et de folies, un continuel flux et reflux qui entraînait toujours dans ses oscillations quelque vieux pilier de l'édifice social. Qu'on se représente la face politique du dix-huitième siècle, les scandales de la régence, les turpitudes de Louis XV; la violence dans le ministère, la violence dans les parlemens, la force nulle part; la corruption morale descendant par degré de la tête au cœur, des grands au peuple; les prélats de cour, les abbés de toilette; l'antique monarchie, l'antique société chancelant sur leur base commune, et ne résistant plus aux attaques

---

161-163 La force, ce n'est pas Protée, c'est Jupiter. — 165 révolution française — 169 cette fatale — 178 reflux de nouveautés qui

des novateurs, que par la magie de ce beau nom de Bourbon *; qu'on se figure Voltaire jeté sur cette société en dissolution, comme un serpent dans un marais, et l'on ne s'étonnera plus de voir l'action contagieuse de sa pensée hâter la fin de cet ordre politique que Montaigne et Rabelais avaient inutilement attaqué dans sa jeunesse et dans sa vigueur. Ce n'est pas lui qui rendit la maladie mortelle, mais c'est lui qui en développa le germe, c'est lui qui en exaspéra les accès. Il fallait tout le venin de Voltaire pour mettre cette fange en ébullition; aussi doit-on imputer à cet infortuné une grande partie des monstruosités de la révolution. Quant à cette époque en elle-même, elle dut être inouïe; la Providence voulut la placer entre le plus dangereux des sophistes, et le plus formidable des despotes. A son aurore, Voltaire apparaît dans une saturnale funèbre **; à son déclin, Buonaparte se lève dans un massacre ***.

VICTOR-M. HUGO.

* Il faut que la démoralisation universelle eût jeté de bien profondes racines, pour que le ciel ait vainement envoyé, vers la fin de ce siècle, Louis XVI, ce vénérable martyr, qui éleva sa vertu jusqu'à la sainteté (M. F.).

** Translation des restes de Voltaire au Panthéon (M. F.).

*** Mitraillade de Saint-Roch (M. F.).

199-200 des choses monstrueuses de cette révolution — 202 le plus redoutable des sophistes

MŒURS

ET ILS S'APPELLENT MARI ET FEMME!

O hymen! ô hyménée!

Un de ces hommes charmans, qui ont de si beaux chevaux, un de ces [messieurs à bonnes fortunes, qui y ont laissé les trois quarts de la leur,] vient de déclarer qu'il voulait en finir avec les plaisirs : il faut absolument qu'on le marie. — Quoi! sitôt? Il est encore jeune. — Oui, mais il est déjà si vieux! D'ailleurs, quand on commence à se fatiguer des femmes des autres, n'est-ce pas le moment d'en avoir une à soi? Or, voilà ce qu'il offre en mariage : les restes d'une belle fortune et d'une jolie figure; un nom chevaleresque et des airs cavaliers; un château du onzième siècle, des amis d'hier; assez de bonheur [... à la *Bourse*; de grands succès de salons et de boudoirs;]

Voy. note de la p. 41. — Publ. avec quelques retouches dans le feuilleton de *l'Union de Seine-et-Oise* du 20 juillet 1850. — Edit. des *Œuvres complètes*, t. III, p. 77.

2-3 un de ces mauvais sujets que tous les juifs apprécient beaucoup et dont toutes les folles raffollent vient — 6 encore bien jeune — 11-12 du XV^e^ siècle et des amis — 12-14 bonheur au lansquenet; des billets musqués et des portraits à remplir les trois bahuts de sa trisaïeule; quelque esprit

quelqu'esprit cependant, pas trop de remords, et aucuns désirs. — Alors on va chercher au fond de son couvent une gentille pensionnaire qui ne s'y ennuyait pas encore; on lui fait entendre qu'elle a seize ans; on la montre à ce *beau monsieur*, qui tombe à ses genoux d'un air de protection, et on la lui donne toute rose, toute fraîche, toute riante, et [ne connaissant de l'amour et du mariage que ce qu'en disait *David* à *Michol**.]

Une riche héritière est à marier. Tous les jeunes gens qui ont dansé avec elle se croient des droits à sa main; voyez comme ils sont aimables [et empressés] auprès de sa mère! Cependant l'affaire se traite plus sérieusement dans le cabinet du père. Il y pleut des maris toute la journée; mais là, point de frais d'esprit ou de cœur; il s'agit bien d'autre chose! — Combien avez-vous? — Tant. Voilà tout. Chacun apporte son sac; quand ils sont tous sur le bureau, le père les examine et les pèse scrupuleusement, prend le plus lourd, et va présenter son gendre à ces dames. — Et on les marie ainsi sans s'informer?... — Oh! non pas! on a eu soin de demander aux amans s'ils n'avaient pas d'aversion l'un pour l'autre. Et un gros ami de la maison, qui trouve tout bien quand il a bien dîné, a dit d'un ton lourdement jovial : « Bah! bah! marions-les toujours, l'amour viendra après! » — Effectivement, c'est bien là son habitude!

* Allusion au *Saül* de Soumet.

---

16 une jeune — 18-19 à ses pieds — 20-22 ne prévoyant du mariage que la corbeille. — 26 la chose se traite — 27-28 des maris à toutes les heures du jour — 29 s'agit d'affaires plus graves — 38 a répété d'un ton extrêmement jovial

Rencontrez-vous dans le monde une jeune femme qui parle avec autant d'esprit que si elle n'avait pas un cœur à cacher, et qui a de la grâce comme si elle n'était pas belle?... Soyez sûr que son mari est ce monsieur assez triste là-bas, qui bâille de si bonne foi aux vers de nos grands poëtes ou aux jolis mots de nos aimables Françaises, et qui se passionne si ingénument lorsqu'il est question d'un chien de chasse ou d'un coup d'*écarté*. — Cependant c'est un homme qui fait d'excellentes spéculations, et qui a ce qu'on appelle l'esprit des affaires; chacun a le sien. Sa recette et sa dépense sont au-dessus de tout éloge, et bien certainement sa femme ne manquerait de rien si le cœur et l'imagination n'avaient pas aussi leurs besoins. Hélas! rien ne lui manquait ce soir-là; elle a trouvé des gens pour la comprendre, pour la deviner, pour lui répondre... Mais la voiture est à la porte, et les maris sont toujours pressés de partir. Pendant la route madame ne dit pas un mot, de peur de laisser échapper quelque trait spirituel; monsieur, qui n'a rien à craindre, parle beaucoup. Arrivés à la maison, les époux se séparent bien vite, car il est l'heure de se coucher : l'un va rêver à l'argent qu'il gagne, l'autre à sa jeunesse qu'elle perd... et l'on répète partout qu'elle a fait un excellent mariage.

Ah! du moins, rassurée par la sincérité d'une indifférence réciproque, elle est à l'abri de ces soins assidus qui sont la plus cruelle des fatigues, à moins qu'ils ne soient la plus douce des voluptés; et si elle

---

46 poëtes et aux — 48 question d'une carpe du Rhin ou — 50 de bonnes spéculations — 57 Mais le carrosse — 66 par une indifférence

n'a pas le bonheur, elle n'est pas obligée de le feindre. Mais combien elle est malheureuse cette autre femme adorée d'un mari qu'elle estime!... Combien elle se déteste de ne pas l'aimer, lui qui ne voit qu'elle au monde, qui ne s'occupe que d'elle, qui lui a tout sacrifié; lui qui a l'âme si belle et le cœur si bon!... car ce sont des êtres parfaits que ces maris qu'on n'aime pas. Encore enfant et ingénieuse en scrupules, elle se reproche sa froideur comme une infidélité, et son ennui comme une ingratitude; souvent même elle affecte toutes les démonstrations de la tendresse, dans l'espoir de ressentir un peu ce qu'elle exprime si fort: comme un écolier s'imagine comprendre les mots d'une langue étrangère en les prononçant bien haut. Cependant le mari prend la chose au sérieux; son amour, par une singulière fatalité, s'accroît encore de son bonheur. Alors ce sont tous les jours des surprises, des présens, des fêtes! il redouble à chaque instant de galanteries et de prévenances... et voilà une pauvre femme condamnée aux plaisirs forcés à perpétuité.

J'ai trouvé dernièrement dans un gros livre écrit en gaulois quelques pensées qui n'ont eu besoin que d'être dépouillées de leur vieux langage pour avoir un air tout-à-fait moderne. En voici quelques-unes :

« Le mariage est une porte par où la femme passe pour entrer dans le monde, et le mari pour s'en retirer. La cloche nuptiale sonne la retraite pour l'un et le réveil pour l'autre. »

82-83 quelques mots ... en les répétant — 84 Le pis de tout cela, c'est que le mari — 91-92 gros livre gaulois bon nombre de pensées qui n'ont besoin — 96-97 pour en sortir

« Si une femme oublie un moment ses devoirs, n'oublions pas nous-mêmes que les hommes *se marient* et *qu'on marie* les filles. »

« Le contrat de mariage fait plus de tort qu'on ne pense à la bénédiction conjugale. »

« Il y a quelque chose de plus trompeur que l'amour et de plus incertain que le hasard : c'est le calcul. »

[« Pourquoi les mères se pressent-elles tant de marier leurs filles ? Ce n'est certainement pas qu'elles veuillent s'en débarrasser; ce n'est pas non plus qu'elles les croient plus heureuses avec un étranger qu'avec elles-mêmes... Ne serait-ce pas seulement afin de pouvoir dire : Ma fille est mariée ! »]

Le gros livre contient aussi une pensée rédigée à peu près en ces termes :

« Les malheurs d'une femme sont toujours intéressans; les tribulations d'un mari sont quelquefois risibles. »

Le vieux chroniqueur gaulois prévoyait sans doute M. Godu quand il a écrit la dernière partie de cette phrase. Vous ne connaissez peut-être pas M. Godu; je vais vous en faire l'historique et la description.

M. Godu peut avoir de 56 à 58 ans; il est assez vert et très sec. C'est un homme doux, bête et économe. Après avoir passé ses plus belles années dans des entreprises de maçonnerie, il s'est retiré des affaires en

---

107-112 *Remplacé par deux pensées nouvelles.* — 115 presque toujours

1817 avec deux millions de fortune. Il épousa donc bientôt une fille de grande maison, ruinée de fond en comble, comme bien vous pensez. A mesure que les billets *de part* étaient expédiés, le père de la mariée courait vite en demander pardon. — « Il ne se dissi- » mulait pas combien un pareil mariage prêtait à » rire. Cependant M. Godu est un fort brave homme » d'ailleurs; et puis les circonstances sont impé- » rieuses. On a un nom à soutenir. Certainement, » sans les deux millions... » Bref, il tenait à honneur qu'on fût bien persuadé que l'intérêt seul l'avait dirigé, et il s'en allait content d'avoir pu s'excuser d'un ridicule par un vice.

M. Godu, sur la demande de sa femme, acheta un magnifique hôtel dans le faubourg Saint-Germain. Madame s'empara du rez-de-chaussée et du premier étage, et on fit arranger pour lui un petit entresol, sur une cour de derrière, avec un escalier de dégagement. De là, il voyait arriver à toute heure des carrosses élégans qui s'arrêtaient un moment devant le grand perron et venaient ensuite se ranger sous ses fenêtres; mais il n'entendait jamais parler des personnes qui en étaient descendues. Ce train-là dura pendant plus d'un mois, et il a appris depuis que c'était ses visites de noces qu'on lui rendait.

Un jour il eut un mouvement de joie. On vint lui dire, en grand mystère, que madame faisait faire son portrait. La Saint-Claude approchait, et il devina tout de suite que sa femme voulait lui offrir ce joli bou-

---

126 en 1847 avec deux ou trois millions — 134 et certainement — 143 escalier de service — 149 il apprit depuis que c'étaient

quet pour sa fête; cela lui expliquait d'ailleurs pourquoi il la voyait si peu. Et vite il court de son côté chez un peintre, prend trois séances par jour, et se trouve enfin en état d'opposer surprise à surprise. Il s'était fait représenter en pied, jouant de la flûte traversière (M. Godu est un peu musicien). La veille de la Saint-Claude, il attend de minute en minute le portrait de sa femme : rien. La Saint-Claude se passe; le portrait ne vient pas. Alors il tourne un regard triste vers le sien, et l'accroche au-dessus de son lit dans son alcôve. C'est affreux!

Blessé de ce mécompte et de plusieurs autres procédés semblables, il paraîtrait qu'il entra une fois en vivacité et se hasarda à demander une explication. On ne sait pas ce que lui répondit Mme de Saint-Arbelle (c'est la femme de M. Godu), mais on le vit sortir de l'appartement sans souffler un mot, et regagner humblement son entresol. *La lune de miel* venait de finir. Depuis ce jour-là M. Godu se tient à sa place. On ne lui demande jamais ses ordres, on ne lui communique aucun projet, et on ne l'invite nulle part. Cependant on fait sa chambre tous les matins, il dîne à table, et il ne se passe guère de semaine sans que sa femme lui adresse la parole.

Qu'on n'aille pas croire au moins que M. Godu ait à craindre aucune légèreté!... les principes et la conduite de Mme de Saint-Arbelle sont à l'abri même de la calomnie. D'ailleurs, ce pauvre M. Godu est trop contrarié dans ses goûts et dans ses habitudes, et on

---

168 se hasarda même — 178 adresse quelques paroles plus ou moins sèches

lui donne trop souvent tort pour qu'on en ait le moindre envers lui.

Quand il entre dans le salon, où se trouve ordinairement un cercle nombreux, et des hommes du plus haut parage, les personnes qui ne sont point au fait se soulèvent un peu de leurs siéges; mais sa femme les contient par un geste qui signifie : « Ne vous dérangez pas, ce n'est rien, c'est le maître de la maison. » Quelquefois pourtant, un prince étranger, ou un grand seigneur de l'ancienne cour, lui prend la main en lui disant très haut : « Bonjour, monsieur... Godu », de manière à lui faire attendre son nom pendant deux minutes, et à le détacher ensuite avec un éclat qui en fait ressortir toute la pauvreté.

Eh bien! sa vanité est satisfaite, et il se félicite encore de son mariage. S'il y a un bal dans l'hôtel, il va y faire un tour, se fait nommer les grands personnages qui s'y promènent, et revient tout fier dans son logement, où un vieux ami l'attend pour faire sa partie de triomphe. On leur apporte les glaces et les sirops qui restent quand tous les salons sont servis; et là, devant un bon feu, les pieds sur les chenets et le verre à la main, ils se rappellent tous deux leur jeune temps, chantent la douce chansonnette, et ont encore le petit mot pour rire. On ne trouverait peut-être pas tant de joie dans toute la fête.

Quand revient la sienne, M. Godu, qui prend un peu de gourmandise avec les années, va se commander aux *Frères provençaux* un dîner pour lui seul, où rien n'est épargné, je vous assure; ni les truffes, ni le gibier, ni le vin de Champagne : oh! il fait très bien les choses, et se traite en conscience; et puis il appelle les garçons, renvoie les mets et casse les assiettes,

comme un homme qui n'ose pas en demander une chez lui. Que voulez-vous ? il ne se permet que cette petite débauche tous les ans !

L'autre jour, un vieux domestique le rencontre sur l'escalier, et lui dit avec effusion : « Ah ! Monsieur, je voudrais que vous pussiez voir la chambre de Madame : c'est de toute beauté. » — Il s'en doutait bien d'après les mémoires du tapissier.

M. Godu fait ordinairement ses courses à pied. C'est lui que vous rencontrez avec des boucles d'argent aux souliers et aux oreilles, des bas chinés, un pantalon de casimir noisette, assez étroit et attaché au-dessus de la cheville par des rubans de même couleur, mais plus neufs ; un gilet brodé à pois, et un habit fleur de pensée, orné de boutons de métal blanc, légèrement bombés. Cependant, lorsqu'il pleut trop, on lui envoie la voiture pour le ramener. En descendant, il remercie son laquais et donne *pour boire* à son cocher.

Un matin, du fond de son bel équipage, il aperçut dans la rue un de ses anciens camarades avec une femme sous le bras et tenant un petit enfant par la main ; il faisait un temps horrible, et ils n'avaient qu'un modeste parapluie... mais ils étaient deux pour le porter ; il ramena alors ses regards vers la solitude de son carrosse, et le secret de la mélancolie lui fut révélé.

Mais il n'est pas si peu de chose dans la maison qu'on pourrait le croire ; s'il y a des réparations à faire, des comptes à régler, des fermiers à poursuivre,

---

231 un habit vert-pomme — 232 Toutefois — 233 le vieux landau — 236 de son équipage — 240 qu'un pauvre parapluie — 243 dans sa maison — 245 comptes à débattre

des procureurs à voir, tout cela le regarde exclusivement. Au surplus, il est logé, chauffé, nourri, éclairé... et toléré. Que peut exiger de plus un homme qui a donné cinquante mille écus de rente à sa femme, et qui l'appelle *mon épouse*?

LE JEUNE MORALISTE [E. DESCHAMPS].

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION v

Avant-Propos 3

POÉSIE

Les Souvenirs de l'ancienne France (Alexandre SOUMET). 9
Le Confessionnal (Mme Hort. CÉRÉ-BARBÉ) 17
La Jeune Malade, élégie (A.-S. SAINT-VALRY) 20
Meilleraye, élégie (Alexandre GUIRAUD) 23
Aux Mânes de Mazet, poëme (M. PICHALD) 55
Le Petit Menteur, conte (Mme DESBORDES-VALMORE) 63
Oreste aux Jeux Olympiques (*Pylade à Electre*) (Jules LEFÈVRE) 66
L'Odalisque (le Comte Jules DE RESSÉGUIER) 70
A mon Père, ode (Victor HUGO) 113
La Jeune Mère mourante (Mme Amable TASTU) 118
L'Éloignement (Ulric GUTTINGUER) 121
Épître à mon ami Alex. Soumet (ANCELOT) 123
Le Supplice des Suicides, ode (DE CHENEDOLLÉ) 177
Épître (Feu Mme VERDIER) 179
Dolorida (le Comte Alfred DE VIGNY) 181
Adieux (Charles NODIER) 187
Le Printemps (BAOUR-LORMIAN) 223
Elle (Mme DUFRÉNOY) 226
La Plainte (Adolphe MICHEL) 228
Élégie (Alexandre GUIRAUD) 230
Fragment d'un poëme de Magdeleine (Mlle Delphine GAY). 277
Fragment d'un poëme en trois chants, intitulé : *Marie* (BRIFAUT) 280
La Double Agonie (Nestor DE LAMARQUE) 286
Gilbert mourant, élégie (L. BELMONTET) 288

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Quentin Durward, par Walter Scott (Victor-M. HUGO)... 25
Essai sur l'Indifférence en matière de Religion, par M. l'abbé de La Mennais, t. III et IV (Victor HUGO). 73

Poésies de M. de Saintine. — *Romans* de Mme Gay. — *Souvenirs de la Sicile*, par M. de Forbin (A.-S. Saint-Valry)..... 86
Saül, tragédie en cinq actes, par M. Alex. Soumet (Desjardins)..... 129
Poésies de M. Campenon. — *Olivier Brusson* (A.-S. Saint-Valry)..... 154
Les Soirées de Saint-Pétersbourg (Alex. Soumet)..... 189
La Mort de Socrate, poëme. — *Nouvelles Méditations poétiques* (Holmondurand)..... 198
Le Frère et la Sœur, drame, par M. Merville (A.-S. Saint-Valry)..... 209
Etudes morales, politiques et littéraires, par M. Valery (Alexandre Soumet)..... 233
Les Romances du Cid (E. Deschamps)..... 242
Revue Théâtrale (G. de Murray)..... 251
La Jérusalem délivrée, traduite par M. Baour-Lormian (Alex. Soumet)..... 295
Mémoires du Général Hugo (Alexandre Guiraud)..... 311
Revue littéraire, *Traduction de l'Enfer du Dante* (Holmondurand), 315. — *Vie de Rossini*, par M. de Stendhal, 320. — *Notes sur la Suisse et une partie de l'Italie*, par M. le Comte Théobald Walsh, 323. — *Début poétique*, ou *Choix de poésies diverses*, par M. J. Léonard, 326. — *L'Observateur au XIXe siècle*, par M. de Saint-Prosper, *nouvelle édition*, 327. — *Lettres de deux amans détenus pendant le régime de la terreur*, par M. Sédin (A.-S. Saint-Valry), 330.... 315
Sur Voltaire, fragment (Victor-M. Hugo)..... 333

MŒURS

Préambule. — *De l'Éducation et de l'Instruction* (Le Jeune Moraliste)..... 41
De l'Égalité politique et sociale (Le Jeune Moraliste)... 99
Séance de l'Académie française (Le Jeune Moraliste)... 163
Un samedi au Louvre (Le Comte Jules de Rességuier).. 213
Toutes sont coquettes! (Le Jeune Moraliste)..... 263
Et ils s'appellent Mari et Femme! (Le Jeune Moraliste). 341

Toulouse, Typ. Édouard Privat, rue des Arts, 14.— 5626

PQ
1137
M78
t.1

La Muse française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY